This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

**A propos de ce livre**

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

**Consignes d'utilisation**

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

**À propos du service Google Recherche de Livres**

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NS 30 f 6

Vet. Fr III B. 905

~~Nf. 30 f. 6~~

# CHEFS-D'ŒUVRE

DES

# THÉATRES ÉTRANGERS.

---

DOUZIÈME LIVRAISON.

IMPRIMERIE DE FAIN, PLACE DE L'ODÉON.

# CHEFS-D'ŒUVRE

DES

# THÉATRES ÉTRANGERS,

ALLEMAND, ANGLAIS, CHINOIS,
DANOIS, ESPAGNOL, HOLLANDAIS, INDIEN, ITALIEN, POLONAIS,
PORTUGAIS, RUSSE, SUÉDOIS;

TRADUITS EN FRANÇAIS

PAR MESSIEURS

AIGNAN, ANDRIEUX, MEMBRES DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE; LE BARON DE BARANTE, BERR, BERTRAND, CAMPENON, MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE; BENJAMIN CONSTANT, CHATELAIN, COHEN, A. DENIS, F. DENIS, ESMÉNARD, GUIZARD, GUIZOT, LABEAUMELLE, LEBRUN, MALTE-BRUN, MENNÉCHET, LECTEUR DU ROI; MERVILLE, CHARLES NODIER, PICHOT, ABEL RÉMUSAT, MEMBRE DE L'INSTITUT; CHARLES DE RÉMUSAT, LE COMTE DE SAINTE-AULAIRE, LE COMTE ALEXIS DE SAINT-PRIEST, JULES SALADIN, LE BARON DE STAEL, TROGNON, VILLEMAIN, MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE; VINCENS DE SAINT-LAURENT, VISCONTI.

A PARIS,

CHEZ LADVOCAT, LIBRAIRE,

ÉDITEUR DES ŒUVRES DE SHAKSPEARE ET DE SCHILLER,

AU PALAIS-ROYAL.

M. DCCC. XXII.

# CHEFS-D'ŒUVRE

DU

# THÉATRE ANGLAIS.

## TOME II.

ROWE, OTWAY, DODSLEY.

A PARIS,

CHEZ LADVOCAT, LIBRAIRE,

ÉDITEUR DES ŒUVRES DE SHAKSPEARE ET DE SCHILLER,

AU PALAIS-ROYAL.

M. DCCC. XXII.

THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
11 MAR. 1927
OF OXFORD
LIBRARY

# JANE SHORE. (1)

## ACTE PREMIER.

### SCÈNE PREMIÈRE.

La tour de Londres.

LE DUC DE GLOCESTER, RATCLIFFE, CATESBY, Courtisans, Gardes.

LE DUC.

Jusqu'a présent le succès couronne nos desseins, et tous les événemens répondent à mes souhaits. La reine et sa méprisable famille [1] sont abattues; Dorset est banni; et son frère Rivers, au moment où je parle, doit avoir été décapité [2] à Pomfret. Les nobles m'ont, avec un empressement unanime, déféré le titre de protecteur du royaume; les enfans de mon frère, le jeune Édouard et le petit duc d'York, sont ici logés en lieu sûr dans la tour. Qu'en dites-vous, messieurs? notre entreprise ne se montre telle pas sous une apparence favorable? Le sceptre et la couronne semblent être à ma disposition.

RATCLIFFE.

Saisissez-les donc, et gardez-les long-temps avec gloire. Vous êtes le dernier rejeton mâle de la noble maison d'York ( car l'opinion publique refuse de reconnaître les enfans d'Édouard ), aussi tout l'état conspire à se ranger sous vos lois : c'est de vous seul qu'il veut dépendre ; il a besoin, pour s'appuyer, de votre bras habile et puissant.

CATESBY.

Et cependant demain le conseil s'assemble pour fixer le jour du couronnement d'Édouard. Qui peut expliquer cette énigme ?

LE DUC.

J'en ai le mot. Ces seigneurs qui composent le conseil me sont tous dévoués en secret ; je puis compter sur leur affection et sur leur zèle ; et quoiqu'ils paraissent faire grand bruit et s'occuper beaucoup du bien de l'état, toute leur ardeur n'ira pas plus loin que je ne la conduirai, et s'arrêtera à mon commandement.

CATESBY.

Mais il en est un parmi eux (et c'est celui de tous qui a le plus de pouvoir), sur lequel je voudrais que votre altesse pût compter. Pour moi, c'est peut-être la faute de mon caractère défiant ; mais j'avoue que je doute beaucoup de ses sentimens.

LE DUC.

Je devine qui vous voulez dire ; c'est Hastings.

CASTESBY.

Lui-même.

LE DUC.

Il a beaucoup de bonne volonté pour moi.

CATESBY.

Oui, pour vous comme lord protecteur, comme duc de Glocester : il est prêt à vous servir tant que vous garderez ces titres; mais si l'on lui ordonnait de crier : *Vive le roi Richard!* que pensez-vous qu'il fît alors? Croyez-moi, j'ai éprouvé l'homme et je l'ai pénétré; je sais qu'il conserve le plus religieux attachement pour la royale mémoire de son maître Édouard, et il est facile de voir jusqu'où ce sentiment peut le conduire. Il est d'ailleurs un de ces hommes difficiles à manier, qui, lorsqu'ils se sont une fois entêtés d'une opinion, l'appellent honneur, probité, fidélité, et plutôt que d'y renoncer renonceraient à la vie.

LE DUC.

Et toutefois ce cœur indomptable est gouverné par une jeune et douce beauté : ainsi les plus nobles caractères ont leurs côtés faibles; une femme légère mais adroite, tantôt avec un sourire, tantôt avec quelques larmes, ferait faire à ce pauvre Hastings les folies les plus ridicules, et lui mettrait le fuseau à la main pour filer comme un nouvel Alcide.

RATCLIFFE.

La belle Alicia, aussi distinguée par sa noble naissance que par ses charmes, l'a vu long-temps l'humble vassal de ses attraits.

CATESBY.

Je crains que depuis quelque temps le vassal n'ait manqué de foi envers sa suzeraine; ou je me trompe fort, ou la dame l'a trop bien traité, et l'amant trop heureux est tombé dans la langueur et le refroidissement.

LE DUC.

Taisez-vous; le voici.

(Lord Hastings entre.)

HASTINGS.

Je fais des vœux pour la bonne santé et la longue prospérité de votre grâce.

LE DUC.

Mon cher milord chambellan, nous vous sommes fort obligés de vos aimables souhaits.

HASTINGS.

Milord, je viens vous présenter une humble requête.

LE DUC.

Vous arrivez dans un bon moment. Expliquez-vous en toute liberté.

HASTINGS.

Je voudrais vous toucher en faveur de la malheureuse épouse de Shore.

LE DUC.

De Shore, dites-vous?

HASTINGS.

Naguère elle était une étoile brillante qu'on remarquait au plus haut des cieux; elle était la première et la plus belle de nos dames anglaises, lorsque

Édouard était en possession de la puissance royale ; maintenant accablée de douleurs, languissant dans le désespoir, ses attraits n'excitent plus la jalousie de son sexe ni les désirs du nôtre. Elle ne voit plus la lumière du jour qu'à travers ses larmes ; sa vie n'est qu'une longue et triste nuit sans sommeil.

LE DUC.

Oui, en vérité ! les temps sont bien changés pour elle depuis le règne d'Édouard ; alors elle rencontrait partout plaisirs, fêtes, gaieté, rires et badinage ; elle ne voyait, n'entendait, ne rêvait que musique, danses, comédies, mascarades. Mais la vie nous échappe comme un mauvais rêve ; ce n'est qu'une vaine apparence sans réalité. Mon frère (repos et pardon soient à son âme !) est allé rendre compte à Dieu, et sa belle favorite est restée seule et n'a plus de cour qui l'environne. Mais vous vouliez me parler d'elle. J'ai entendu dire que vous lui faisiez de fréquentes visites.

HASTINGS.

Je ne suis conduit auprès d'elle, mon prince, que par les sentimens d'une tendre pitié, d'une charité sincère et bienveillante ; je ne vais pas plus loin, je vous assure.

LE DUC.

Fort bien : je n'entends point vous faire une querelle là-dessus ; j'ai toujours remarqué en vous cette noble disposition à aimer les malheureux. Continuez.

HASTINGS.

Sachez donc, gracieux seigneur, que quelques-uns de vos officiers, abusant de votre nom et de votre

puissance, ont, au mépris des lois et avec autant d'injustice que d'insolence, saisi et mis en séquestre les terres qu'elle avait reçues de la bonté du généreux Édouard.

LE DUC.

J'ai entendu déjà parler de cela, mais assez légèrement. Il s'est trouvé, je le sais, quelques conseillers dont les uns poussant leur zèle jusqu'à l'excès, et les autres affectant une grande sainteté de mœurs et une austérité rigide, ont souvent sollicité la main de la justice de s'appesantir sur elle; mais jusqu'à présent, par compassion pour sa faiblesse, et en mémoire du tendre attachement que mon frère Édouard a eu pour elle, j'ai suspendu les coups d'une loi trop sévère, et j'ai empêché qu'on ne fît outrage à cette beauté qui n'a plus d'appui.

HASTINGS.

La bonté du ciel, qui rend miséricorde pour miséricorde, vous récompensera libéralement de votre indulgence; cette bonne action vous sera comptée et vous obtiendrez le pardon des erreurs où nous font inévitablement tomber les passions, des faiblesses auxquelles la chair et le sang sont sujets ici-bas.

LE DUC.

Jusqu'à présent je me suis borné à plaindre cette infortunée; mais puisque vous vous intéressez à elle, j'irai plus loin et je lui ferai ressentir mes bontés : elle peut compter que moi-même j'entrerai dans ses chagrins; elle sera entendue avec patience, et les torts qu'on a pu lui faire seront pleinement redressés. Mais j'ai à vous apprendre d'autres nouvelles qui

nous importent beaucoup à tous deux, car jusqu'à présent ma fortune et la vôtre ont marché sur la même ligne; j'ai pris des mesures pour abaisser l'insolence de nos communs ennemis, des parens de la reine, de tous ces nobles de nouvelle fabrique.... Mais je vous dirai cela en particulier : venez.

( Ils sortent tous deux et sont suivis par le reste des personnages. )

## SCÈNE II.

Appartement de la maison de Jane Shore.

### BELMOUR, DUMONT.

BELMOUR.

Mon récit vous a fait connaître comment elle a vécu jusqu'à présent; vous apprendrez bientôt le reste, en demeurant dans sa maison où j'ai trouvé aujourd'hui le moyen de vous placer, et en observant vous-même de près sa conduite.... La voici.... Oh! comme elle paraît triste et pensive! Ou je ne sais pas bien lire sur son visage, ou le chagrin l'occupe profondément. ( *Jane Shore entre. — S'adressant à elle.* ) Belle lady, que le ciel vous protége, que les bénédictions du riant matin descendant sur vous, et que le jour qui vient d'éclore n'ait pour vous que des instans heureux.

JANE SHORE.

Mon excellent voisin, vos aimables souhaits m'accompagnent encore dans mon infortune. Ah! noble Belmour, combien peu d'hommes vous ressemblent!

Combien peu recherchent les malheureux et remplissent les devoirs de la tendre humanité, réservent, comme vous le faites, leur vêtement pour couvrir la nudité du pauvre, offrent leur pain pour nourrir l'orphelin gémissant, et mêlent les larmes de leur pitié avec les pleurs des affligés! Pour vous louer dignement, pour vous bénir et vous honorer, il faudrait une éloquence qui me manque.—Est-ce là l'honnête homme que vous m'avez recommandé comme devant être pour moi un bon et fidèle domestique?

BELMOUR.

C'est lui-même, madame.

JANE SHORE, à part.

Son aspect est vénérable. L'âge n'a point effacé la grâce décente de ses traits; ses cheveux blanchis lui donnent un air de dignité qui lui sied; son aspect annonce une longue vie bien employée, la vertu, la fidélité éprouvée, et la sage expérience : un ami tel que celui-là convient à ma position et à mes douleurs. (*A Dumont.*) Je crains, monsieur, que vous n'ayez bien à vous plaindre de la fortune qui n'offre à votre mérite que les médiocres ressources que peuvent vous procurer mon humble toit et mes modiques revenus; mais, pour suppléer aux avantages pécuniaires dont vous jouiriez ailleurs, attendez-vous à trouver chez moi les justes égards qui vous sont dus, le bon accueil qu'on fait à un ami, et le libre partage de ce peu de bien que le monde me laisse.

DUMONT.

Vous m'appréciez beaucoup trop haut : toute ma

réponse sera dans ma fidélité à vous servir; elle vous parlera pour moi, et vous mettra en état de juger ce que je vaux.

JANE SHORE.

Êtes-vous d'Angleterre?

DUMONT.

Non, gracieuse dame; je suis né en Flandre, et ma résidence constante a été à Anvers, où j'ai connu autrefois des jours plus heureux que ceux que je vois dans mon âge avancé.

JANE SHORE.

A Anvers [3]!... Hélas!... Ah! pardonnez à mes larmes (*elle pleure*); elles coulent à cause de mes fautes, et elles couleront long-temps avant d'avoir pu laver ma honte..... Vous avez connu peut-être... ô douleur! mon époux?...

DUMONT.

Oui, je l'ai bien connu. Mais cessez de vous livrer à ces émotions douloureuses; la froide tombe ne peut sentir vos pieux regrets. Il y a plus de trois ans que, réuni avec des amis communs, j'ai accompagné votre époux jusqu'à sa paisible et dernière demeure; j'ai jeté sur son corps les gouttes de l'eau consacrée suivant les rites pieux de notre église, et je l'ai vu couché dans la terre sainte, où il a trouvé l'éternel repos.

JANE SHORE.

Ah! mon âme n'a jamais connu de véritable joie depuis notre séparation. Que n'ai-je vécu innocente dans ses bras, et que n'ai-je pu mourir et reposer

en paix auprès de lui! Mais à présent ses cendres s'effraieraient de mon approche, et refuseraient de se mêler avec les miennes.

(Un domestique entre.)

LE DOMESTIQUE.

Lady Alicia demande si vous voulez la recevoir.

JANE SHORE.

Faites-la venir. (*Le domestique sort.—A Dumont*) Monsieur, ayez la complaisance de me laisser un moment; j'irai bientôt vous rejoindre et vous informer de toutes les malheureuses circonstances dans lesquelles votre amitié pourra m'aider, et vos conseils pourront m'être utiles.

(Belmour et Dumont sortent.)

(Alicia entre.)

ALICIA.

Eh quoi! ma belle amie, je vous retrouverai donc à tous les momens dans la même affliction? Toujours vos soupirs se succèdent; toujours vos larmes coulent, comme si ces messagers de douleurs, dans leur course non interrompue, pouvaient rappeler les heures qui se sont enfuies, et faire revenir sur ses pas le temps qui est déjà loin de nous?

JANE SHORE.

Non, ma chère Alicia, le ciel et tous les saints connaissent mes pensées; je les prends à témoin qu'il n'y a pas dans toute ma vie passée une heure que je voulusse faire revenir, si cela était en mon pouvoir.

ALICIA.

Et cependant quelques-uns de ces jours que mon

amie a connus, quelques-unes de ces années peuvent passer pour un âge d'or, si du moins il appartient aux femmes de juger du bonheur. Que pouvons-nous désirer de plus, nous qui aimons à commander, nous chez qui la beauté est le souverain bien, le titre qui nous donne les moyens de n'être pas opprimées, et le pouvoir de régner nous-mêmes, que pouvons-nous souhaiter de plus que de voir un monarque aimable, renommé, conquérant et jeune, captif dans nos chaînes et soupirant à nos pieds?

JANE SHORE.

Il est vrai, le royal Édouard fut un prodige, l'aimable orgueil de toute notre jeunesse anglaise; il était le charme de tous ceux qui le voyaient, formé pour plaire, pour aimer et pour persuader. Mais qu'avais-je à faire avec les rois et les cours? Mon humble sort m'avait jetée bien au-dessous de lui; il était de tous les mortels le premier, le plus brave, le plus aimable, et c'est ce qui m'a perdue.

ALICIA.

Sûrement, quelque chose de plus que la fortune avait réuni vos cœurs; et jamais ni sa grandeur, ni les charmes de sa personne, ne pouvaient être mieux assortis qu'avec la douceur et la beauté de mon amie.

JANE SHORE.

Ne m'en parlez plus. Il fut le poison et la ruine de ma tranquillité : ces angoisses et ces larmes, voilà le legs que m'a fait son fatal amour. Tu me verras, crois-moi, chère Alicia, tu me verras, même avant que peu de jours passent sur ma tête, aban-

donnée, réduite au dernier degré de la misère. Déjà la main du pouvoir a saisi presque tout ce qui me fut laissé pour les besoins et le soutien de ma vie; bientôt tu me verras pauvre, à genoux devant ta porte charitable, attendre et demander du pain.

ALICIA.

Ma tendre amie, ma bien-aimée Shore, épargne mon cœur que tu blesses par tes douloureux pressentimens; laisse entrer dans ton âme de meilleures espérances; ose élever tes yeux, et qu'ils brillent encore comme le soleil du matin qui dissipe les brouillards; déploie tes charmes. Va trouver ce sévère protecteur, et adoucit son humeur sauvage par le doux attrait de ta beauté.

JANE SHORE.

Ma beauté, hélas! a depuis long-temps oublié de plaire. La scène de la tendresse et du plaisir est changée; les roses ne fleurissent plus sur mes joues qui se fanent, les grâces riantes ne folâtrent plus dans mes regards; mais le sombre chagrin, le souci pâle aux yeux creux, la douleur qui flétrit, terrible et triste cortége, résident sur mon front, fantômes hideux et désespérés. Une seule ombre d'espérance me reste : Hastings, le bon et noble Hastings, ému par la pitié, a bien voulu entreprendre ma défense, et doit présenter mon humble demande au terrible Glocester.

ALICIA.

Hastings se charge de plaider votre cause? Mais pourquoi ne le ferait-il pas? Hastings a des yeux : cet

aimable lord porte un cœur fort tendre, facile à céder aux amoureuses passions, et recevant une douce flamme de chaque beauté nouvelle ; mais vos charmes sauront le fixer pour long-temps.

JANE SHORE.

Ah ! cessez, flatteuse que vous êtes, et n'accusez pas sa généreuse intention d'une faiblesse que sa grande âme et sa vertu doivent dédaigner. Votre malheureuse amie n'a que trop connu l'amour ; trop d'heures légères se sont envolées pour elle au milieu des égaremens du plaisir, et l'ont bercée de leurs douces et fantastiques illusions (4). Puisse le peu de temps qui me reste à vivre appartenir à la seule amitié ! Daigne, ô ma très-chère, ma très-fidèle, ma très-bonne Alicia, me donner une place dans ton cœur, m'y accorder un asile. Alors je renoncerai au reste du monde ; j'oublierai les transports qu'excitent dans notre âme les progrès d'une passion nouvelle, et toutes les douleurs qu'elle nous fait éprouver quand elle s'affaiblit.

ALICIA.

Viens, viens sur mon sein. (*Elle l'embrasse.*) Vis et règne pour jamais dans ce cœur qui t'appartient tout entier et dont tu as la seule affection ; et vous, qui êtes les astres les plus brillans du ciel, vous, saintes, qui avez été autrefois des femmes ici-bas, soyez témoins et garantes de la sincère et fidèle amitié que je voue ici à cette autre moi-même. Si je ne la préfère pas à tous les autres biens que le monde peut me procurer, que la pauvreté, le déshonneur, la honte, que la confusion, la folie et le désespoir

s'emparent de moi sur la terre ; que mon âme infidèle n'ait point de paix après ma mort, et ne jouisse point des bénédictions de votre compagnie céleste.

JANE SHORE.

Oui, tu es sincère ; tu es ma seule amie véritable ; c'est pourquoi je te confie ici ces joyaux dont m'a fait présent la prodigue bonté et le royal amour d'Édouard ( *elle lui remet une cassette* ) ; garde-les, c'est tout ce que je possède. Que ce dépôt reste inconnu et en sûreté dans tes mains, afin que si l'injustice m'opprime, me dépouille de tout, et me réduit à errer sans asile, mon malheur reçoive de toi du secours et trouve un port dans la tempête.

ALICIA.

Tout ce que j'ai t'appartient : le même sort nous attend ; nous serons ensemble heureuses ou infortunées. Mais que ton cœur inquiet se rassure ; les saints et les anges te tiennent sous leur garde, et l'avenir te promet de beaux jours. Crois que les bonnes actions que tu as faites, que ta bienfaisance et ta pitié pour les malheureux ne périront point dans l'oubli : le pauvre, le prisonnier, l'orphelin, la veuve, le faible délaissé crieront pour toi vers le ciel et feront descendre sur toi ses bénédictions. L'homme lui-même, quoiqu'il soit sans pitié, et disposé à l'insulte, l'homme qui se réjouit des faiblesses de notre sexe, s'attendrira sur toi, et, avec une bonté qui ne lui est pas ordinaire, oubliera tes erreurs, et louera tes excellentes qualités.

JANE SHORE.

Pourrais-je penser que l'homme fera pour moi ce

qu'il n'a jamais fait pour les malheureuses mes semblables? Remarquez avec quelle fausse et partiale justice nous sommes jugées! Telle est l'infortune des femmes, telle est la malédiction attachée à notre sexe, que l'homme, le libertin effréné, peut librement et sans rendre raison de sa conduite, céder à tous ses désirs, aimer et jouir à son gré; tandis que la femme, être faible et facile à séduire, si elle s'écarte de la règle de la vertu, si, entraînée par un charme puissant, elle quitte la route austère du devoir, et s'égare dans les sentiers plus agréables du plaisir, rencontre aussitôt la ruine, le reproche, une honte éternelle: un seul faux pas détruit entièrement sa réputation; en vain elle déplore sa faute avec des larmes amères, en vain elle rappelle ce qu'elle fut auparavant; elle est perdue pour toujours, semblable aux étoiles qui tombent pour ne plus jamais briller dans les cieux [5].

(Elles sortent.)

FIN DU PREMIER ACTE.

# ACTE DEUXIÈME.

## SCÈNE PREMIÈRE.

Appartement de Jane Shore.

ALICIA, entrant, et parlant à Jane Shore qu'on ne voit pas.

N'ALLEZ pas plus loin, mon aimable amie; que les bons anges vous protégent et déploient leurs ailes sur votre sommeil. (*En s'avançant sur la scène, et se parlant à elle-même.*) La nuit paisible s'étend sur le monde; l'artisan laborieux et le valet du laboureur [6], excédés des travaux du jour, oublient leurs peines dans les bras du sommeil; mais la douleur veille; l'inquiétude pensive tient ouverts ses yeux tristes et mécontens qui regardent décroître et s'user le flambeau nocturne. C'est ainsi que je ne puis dormir, et que mon âme veille pour souffrir, pour se tourmenter elle-même!... O perfide Hastings! tu as détruit mon repos pour toujours... (*On frappe en dehors.*) Quel est ce bruit? quel est l'homme dont la visite ose, si librement, troubler à cette heure le silence de cette maison où il s'annonce avec tant de fracas?

# JANE SHORE,

## TRAGÉDIE EN CINQ ACTES ET EN VERS.

## DE NICOLAS ROWE.

# NOTICE

SUR

# JANE SHORE.

---

Nicolas Rowe est un des poëtes tragiques anglais les plus célèbres et les plus estimés. C'est surtout sous le rapport d'un style brillant, nombreux et soigné, qu'on fait cas de ses ouvrages.

On regarde comme ses meilleures pièces, *Jane Shore*, *Tamerlan* et la *Belle Pénitente*. Elles sont encore en possession d'être représentées et applaudies sur les théâtres de la Grande-Bretagne. La dernière a été imitée et mise sur la scène française, sous le titre de *Caliste*, par Colardeau.

Rowe naquit en 1673, et mourut en 1718, à l'âge de 45 ans.

Il a donné une édition des œuvres de Shakspeare, et a placé en tête une vie de ce grand poëte.

Il a aussi composé une traduction en vers

de la *Pharsale de Lucain;* cette traduction n'a été publiée que dix ans après sa mort, en 1728.

Le fond de sa tragédie de *Jane Shore* est en partie historique.

Le roi d'Angleterre, Édouard IV (qui régna de 1471 à 1483), était de la maison d'York; il détrôna Henri VI, de la famille de Lancastre, laquelle fut alors précipitée du trône, comme elle en avait chassé soixante ans auparavant le petit-fils d'Édouard III.

Édouard IV fut un prince aimable et galant; son caractère fut un mélange de qualités brillantes, de faiblesses et de vices; le comte de Warwick, qu'on appela le *faiseur de rois*, avait embrassé son parti contre Henri VI; il l'avait placé sur le trône; ce même comte était passé en France pour lui ménager un mariage avec *Bonne de Savoie*, sœur de la reine de France, épouse de Louis XI.

Mais, pendant cette négociation, le jeune Édouard devint amoureux d'*Elisabeth Woodville*, veuve de sir John Gray, et l'épousa secrètement.

Warwick se regarda comme outragé par cette conduite légère et inconséquente du roi; il

s'arma contre lui, et rendit, mais pour peu de temps, le sceptre à Henri VI. Ce prince faible ne put le conserver.

La rose blanche (c'était l'emblème de la maison d'York) l'emporta pour un temps sur la rose rouge de Lancastre.

Édouard, affermi sur le trône, après avoir fait périr Henri VI et son fils, et après que le comte de Warwick eut été tué dans une bataille, se rendit coupable de la mort d'un de ses frères, le duc de Clarence, qu'il fit condamner par un parlement servile; il éleva la fortune des Woodville, parens de sa femme; en même temps il se livra aux plaisirs d'une vie voluptueuse.

Entre autres galanteries, il enleva Jane Shore, femme d'un orfévre de Londres, et vécut publiquement avec elle. Cette malheureuse se fit, dit-on, pardonner jusqu'à un certain point le scandale de ses mœurs par son humanité, par sa bienfaisance; elle n'employa son ascendant sur son royal amant qu'à rendre des services honnêtes et à faire de bonnes actions; elle est, à ce qu'il me semble, la seule des maîtresses des rois d'Angleterre, dont les

historiens anglais aient daigné faire quelque mention. Les écrivains de l'histoire de France sont moins scrupuleux ou plus véridiques; ils recueillent, avec exactitude, les faits et gestes des maîtresses en titre de nos rois; ils présentent ces dames comme des personnages d'une haute importance, et ils en parlent presque toujours avec un respect tout-à-fait encourageant pour les beautés qui seraient tentées de prétendre à ce genre d'illustration.

Lorsque Édouard mourut, il laissa deux fils; Édouard, prince de Galles, âgé de treize ans, et Richard, duc d'York, qui n'en avait que neuf.

Malheureusement les jeunes princes tombèrent sous la tutelle de Richard, duc de Glocester, leur oncle (qui fut depuis Richard III); ce monstre les fit assassiner dans la tour de Londres.

Il se défit de plusieurs des parens de la reine, lesquels auraient pu faire obstacle à ses vues ambitieuses.

Un seigneur, lord Hastings, s'étant montré contraire à ses coupables desseins, Glocester essaya d'abord, pour l'amener à son parti, de gagner Jane Shore dont Hastings était devenu

très-amoureux depuis la mort du roi; mais cette femme, conservant de l'attachement pour la mémoire de son amant Édouard IV, et, à cause de lui, pour les princes ses fils, ne voulut point entrer dans ses projets d'usurpation; Glocester, furieux, fit condamner Hastings sur une ridicule accusation de sorcellerie, et voulut qu'on appliquât à Jane Shore d'anciennes lois fort rigoureuses contre l'adultère; elle fut condamnée à une pénitence publique qui consistait à faire amende honorable, nu-pieds, et en chemise, tenant en main un cierge allumé, devant la porte de l'église de Saint-Paul, et à être ainsi promenée dans les rues de la ville; il était défendu par les mêmes lois, sous peine de la vie, d'accorder à la coupable *l'asile*, *le pain et l'eau*.

Rowe fait mourir son héroïne de faim et de la douleur du traitement cruel qu'elle vient d'éprouver; il a pris ce dénoûment dans une vieille ballade sur Jane Shore; l'histoire dit qu'elle survécut long-temps à sa pénitence publique, mais qu'elle tomba dans le dernier degré de l'abandon et de la misère.

Thomas Morus, qui a écrit sous le règne de

Henri VIII, raconte qu'il a vu souvent, plus de quarante années après la mort d'Édouard IV, l'infortunée Jane Shore, dans un âge avancé, réduite à arracher elle-même, pour son repas du soir, des herbes dans un champ voisin de la ville : « Elle était, ajoute-t-il, extrêmement » vieille et ridée; et il ne lui restait pas la moin» dre trace de son ancienne beauté. »

Le poëte a su rendre l'héroïne de sa tragédie extrêmement intéressante; si elle est coupable de faiblesses, elle les expie cruellement; elle a d'ailleurs beaucoup de bonté, beaucoup de noblesse de sentimens; on ne peut s'empêcher de la plaindre, et sa mort doit être pour les spectateurs une scène déchirante.

Après ce personnage, on doit remarquer celui d'Alicia, comme assez fortement dessiné; cependant deux célèbres critiques anglais en ont porté deux jugemens fort différens l'un de l'autre. Le docteur Johnson prétend qu'Alicia fait beaucoup de bruit et produit peu d'effet; que sa douleur, aussi-bien que sa folie, manque de naturel et de vérité.

Le docteur Wharton, au contraire, dit que la scène entre Jane Shore et Alicia, au cin-

quième acte, est très-touchante, et que la folie de la dernière est peinte de main de maître.

Je me rangerais, je l'avoue, plus volontiers à l'avis de Wharton, et j'ajouterai qu'il y a une vue très-morale dans l'opposition des deux personnages au cinquième acte; comme Alicia s'est rendue coupable d'une basse trahison envers son amie, le poëte a voulu qu'elle reçût une punition exemplaire; non-seulement elle devient la cause de la condamnation et de la mort de son amant, mais elle tombe dans un horrible désespoir et dans un accès de folie furieuse, sans avoir une pensée consolante; elle est bourrelée de remords, et lorsqu'elle quitte la scène avec des cris de rage, on peut penser qu'elle va mourir dans les tortures du repentir le plus cuisant.

Jane Shore, au contraire, n'a point à se reprocher de crimes, tels que ceux de sa perfide amie; elle a été une femme faible et non méchante; aussi quoique mourant de faim, et accablée de souffrances, elle est résigné à ses peines; elle pleure et elle prie; des amis l'entourent et la consolent à ses derniers momens; elle retrouve son époux, qui lui pardonne; et ce

pardon semble être le gage de celui que lui réserve la miséricorde divine. On s'attendrit et on pleure sur elle, tandis qu'Alicia fait horreur.

Ces deux rôles sont les plus importans de la tragédie; après eux Belmour et Dumont sont d'honnêtes gens qu'on voit avec plaisir : pour Hastings, son orgueil et ses mœurs dépravées empêchent qu'il n'inspire un profond intérêt; mais il y a de la vérité dans le mélange de bonnes et de mauvaises qualités dont se compose son caractère.

Quant à Glocester (Richard III), ce personnage monstrueux n'est ici qu'indiqué; c'est dans Shakspeare qu'il faut l'entendre parler et le voir agir pour le bien connaître.

Il serait peut-être assez difficile de présenter sur notre scène le mari de Jane Shore; sa présence rappellerait à des spectateurs français des idées qui nous paraissent peu tragiques, et auxquelles nous attachons une sorte de ridicule; mais ce qu'on ne peut s'empêcher de condamner comme une invraisemblance trop forte, c'est que ce mari paraisse devant sa femme, s'entretienne avec elle, habite sa maison, sans en

être reconnu. Leur séparation n'est pas assez ancienne, pour motiver une aussi étrange méconnaissance.

L'unité d'intérêt est assez bien observée dans la tragédie de Rowe; cet intérêt repose tout entier sur *Jane Shore;* c'est à elle que se rapportent toutes les parties de l'action de ce drame.

La scène ne change que cinq ou six fois dans le cours de la pièce, et elle ne sort pas de l'enceinte de la ville de Londres; ensorte qu'à cet égard la pièce est presque régulière, si on la compare à un grand nombre de tragédies du théâtre anglais.

L'unité de temps y est aussi moins fortement blessée que dans la plupart des pièces de Shakspeare, puisque la pièce peut n'embrasser qu'un espace de quatre ou cinq jours. En effet, il s'écoule seulement une nuit entre le second et le troisième acte; du quatrième au cinquième acte, l'intervalle est au moins de trois jours.

Il a paru en 1784 une prétendue traduction du théâtre anglais dans laquelle on trouve la *Jane Shore* de Rowe. Il est inconcevable qu'on ait osé présenter au public comme une traduction ce qui est à peine une imitation de l'ori-

ginal; elle ne peut donner qu'une idée du sujet et de la marche de la pièce; le dialogue, plein de contre-sens, est continuellement tronqué; et il y en a au moins un tiers d'omis.

Nous avons fait au contraire nos efforts pour reproduire fidèlement la tragédie anglaise et pour en donner une copie exacte autant qu'une traduction peut l'être.

La difficulté consistait à faire de la prose française une espèce de vêtement léger et transparent qui accusât, pour ainsi dire, le nu et les formes de la poésie anglaise très-différente de la nôtre; ce n'est pas sans beaucoup de travail et de peine, que nous sommes parvenus à reproduire, imparfaitement sans doute, un original qui, sans être exempt de grands défauts, présente aussi des beautés remarquables dans la composition et dans les détails.

ANDRIEUX.

# EXTRAIT

## DE L'HISTOIRE D'ANGLETERRE,

ÉCRITE EN FORME DE LETTRES,

PAR LORD LITTELTON A SON FILS.

---

*Règne d'Édouard V, lettre XXV.*

Le protecteur (Richard, duc de Glocester) s'étant défait de ses ennemis les plus redoutables, entreprit de punir les moins à craindre. Jane Shore, maîtresse du dernier roi, était d'une condition trop humble pour qu'il eût quelque entreprise à craindre de sa part; mais comme il l'avait accusée de sortilége, ce dont tout le monde savait bien qu'elle était innocente, il jugea à propos de la faire punir pour des fautes dont elle était réellement coupable. Cette malheureuse femme avait été séduite et enlevée à son mari, qui était un orfévre de Londres, dans Lombard-Streel; maîtresse du roi Édouard, son séducteur, elle avait mené, au milieu d'une cour corrompue, et livrée aux excès du libertinage, la vie la moins coupable, si l'on en excepte la faute grave qu'elle commettait contre les mœurs et la religion; elle était toujours occupée de protéger le malheur, d'obtenir grâce et miséricorde de son auguste amant; elle était charitable, généreuse; sa conversation était pleine d'agrément; on disait d'elle, qu'il était impossible de résister à son esprit comme à sa beauté. Comme elle était sans reproche sur tout autre point, le protecteur ordonna qu'on lui fît son procès pour cause d'incontinence, comme ayant quitté son époux, et vécu en adultère public avec un autre homme. Peut-être le peuple n'était-il pas fâché de voir retomber dans sa première obscurité une personne qui, pendant un certain temps, avait vécu à la

cour parmi les grandeurs, et avait joui de toutes les faveurs du roi; sa faute était trop connue pour qu'elle pût la nier; elle avoua donc ce dont elle était accusée; elle fut condamnée à être conduite nu-pieds au travers de la cité, et à être soumise à la pénitence publique, dans l'église de Saint-Paul, couverte d'un linceuil blanc, et tenant un cierge à la main, en présence de plusieurs milliers de spectateurs; elle survécut environ quarante ans à cette sentence, et fut réduite à la plus extrême pauvreté. Un historien du règne de Henri VII nous assure qu'il a vu cette femme infortunée réduite à cueillir des herbes dans un champ, près de la ville, pour en faire son souper : étrange emploi pour une femme qui avait été la merveille d'une cour et la maîtresse d'un roi!

Voyez aussi, sur JANE SHORE, Hume, *Histoire d'Angleterre, règne d'Édouard V.*

# JANE SHORE.

# PERSONNAGES.

JANE SHORE.
ALICIA.
LE DUC DE GLOCESTER.
LORD HASTINGS.
RATCLIFFE.
CATESBY.
LE COMTE DE DERBY.
L'ÉVÊQUE D'ÉLY.
BELMOUR.
SHORE, sous le nom de DUMONT.
UN DOMESTIQUE de Jane Shore.
UN DOMESTIQUE d'Alicia.
COURTISANS, CONSEILLERS de Glocester.
GARDES.

*La scène est à Londres en* 1483.

(Un domestique entre.)

LE DOMESTIQUE.

Une personne de la cour, lord Hastings, je crois, demande à parler à milady.

ALICIA.

Hastings !... Mon cœur, commande à toi-même ; sachons combattre le traître avec ses propres armes, avec la fausseté.... Mais il vient....

HASTINGS, en entrant, parle à un domestique.

Renvoie ma voiture et mes gens, et reste seul à m'attendre... Alicia ici !... oh ! facheuse rençontre ! mais qu'il en soit ce qu'il pourra.

ALICIA, parlant à Hastings.

Lorsque les grands descendent de leur élévation pour visiter les affligés ; lorsqu'oubliant leur propre repos, ils viennent adoucir les chagrins qui veillent dans la nuit, la douce consolation les accompagne ; semblables au soleil dans son éclat, ils dissipent les ombres de la douleur par leur puissante influence, et font renaître la joie dans l'humble asile habité par la mélancolie.

HASTINGS.

Il est vrai ; je ne veux pas faire attendre un service pour lui donner en apparence plus de valeur ; la lenteur à bien faire gâte et flétrit le bien qu'on fait ; j'ai cru devoir, même à cette heure, venir apprendre à votre belle amie ce que j'ai fait pour elle ; lord protecteur a reçu sa requête, et se propose de lui faire sentir les favorables effets de son pouvoir.

ALICIA.

A mon amie, milord?

HASTINGS.

Sans doute, lady, à votre amie; personne n'a plus de droit que vous et que ceux qui vous intéressent à employer tout ce que je puis avoir de crédit.

ALICIA.

Je manque de paroles pour répondre à un si aimable compliment; mais, au fond, mon cœur sait l'apprécier, et j'espère que je ne mourrai pas sans m'être acquittée envers vous.

HASTINGS.

C'est fort bien, madame; mais je vais voir votre amie.

ALICIA, l'arrêtant.

O perfide et cruel lord!... je voudrais maîtriser mon cœur qui se soulève, étouffer la rage qui l'agite, et apprendre de toi à couvrir mon visage du masque de la froide indifférence; mais cela ne se peut pas; il faut que mes souffrances éclatent, que mes douleurs se fassent jour en ta présence.

HASTINGS.

Êtes-vous dans votre bon sens? avez-vous perdu l'usage de la raison? veillez-vous? que signifie ce délire? ce transport qui vous saisit et vous égare?...

ALICIA.

O traître qui conserves ton sang-froid! ô tyran moqueur! peux-tu considérer mon pauvre cœur

déchiré, tourmenté par les agonies de l'amour et de la rage, et me demander ce que cela signifie? N'es-tu pas un perfide? ne suis-je pas dédaignée, oubliée, abandonnée à la honte et à l'infamie? ne suis-je pas livrée aux railleries cruelles des froids parasites et des indignes bouffons; et tout cela, parce que mon âme s'est confiée à toi toute entière, avec amour, avec sincérité, et avec une tendresse inexprimable?

HASTINGS.

Sont-ce là vos preuves d'amour et de tendresse?.. Des querelles sans fin, des mécontentemens, des jalousies, des lamentations et des plaintes toujours renouvelées, des transports furieux, des agitations de l'âme qui, d'un moment à l'autre, deviennent des accès de folie.

ALICIA.

Quelle preuve, hélas! ne t'ai-je pas donnée de mon amour? qu'ai-je refusé au tien? J'ai oublié ma noble naissance, ma réputation sans tache, et ma race toujours honorée, la paix de l'innocence et l'orgueil de la vertu! ma prodigalité a tout donné; et maintenant qu'il ne me reste plus rien à t'accorder, tu hais toutes les déplorables fautes que tu m'as fait commettre.

HASTINGS.

Faut-il que je sois ainsi poursuivi sans cesse, jamais perdu de vue, atteint à chaque détour? En vain je fuis, comme le daim devant les chasseurs, tantôt franchissant les clairières, tantôt gagnant l'épaisseur du bois; je ne puis me sauver;

vous savez m'atteindre avec la douce malice d'un reproche acéré, et vous me lancez le trait déchirant qui pénètre jusqu'au fond de mon cœur.

ALICIA.

C'est ici que tu fuis; c'est ici que tu cherches ta sûreté : en dépit de tes misérables tromperies, tes artifices sont connus; tu fais de pieuses, de charitables, de nocturnes visites.

HASTINGS.

Si vous êtes sage, si vous attachez quelque prix à ce que nous vivions en paix, prenez un bon conseil de mon amour; croyez-moi sincère, et n'écoutez pas votre jalousie; n'en croyez pas ce démon qui perd votre sexe; cette maudite curiosité vous engage à vouloir découvrir des secrets que vous n'avez pas besoin de connaître. Si vous ne les recherchez pas, rien ne troublera votre repos; mais ce que vous en pourrez savoir sera pour vous une cause de peines et d'agitations douloureuses, et bannira pour toujours loin de vous le doux sommeil. Prenez un meilleur parti, croyez-moi...

ALICIA.

Peux-tu te jouer de moi au point de prêcher la patience à ma rage, de vouloir me faire rester tranquille et satisfaite comme une pauvre idiote, sans songer que tu m'as perdue?... Que la ruine tombe sur toi! qu'un prompt châtiment atteigne tes perfidies! Me reste-t-il quelque prétexte au plus léger doute? as-tu essayé seulement de cacher ta fausseté? La déguiser aurait été du moins me prouver

un reste de tendresse ; j'aurais pu croire que tu ne voulais qu'à demi mon malheur et ma perte ; mais tu te croirais faible, si tu daignais être humain ; tes paroles et toutes tes actions ont avoué ton crime ; même en ce moment tes yeux le confessent, ils le proclament et déclarent insolemment ton infamie dont tu te fais gloire.

HASTINGS.

Eh bien ! vous le voulez, j'avoue que mon cœur a rompu vos chaînes : j'ai supporté long-temps avec patience un pénible esclavage ; enfin mon généreux amour dédaigne votre tyrannie ; l'amertume et les piqûres de votre railleuse jalousie, des jours de querelles et de tourmens, des nuits sans joie, l'ont forcé à chercher loin de vous un asile où il puisse reposer en paix ses ailes fatiguées.

ALICIA.

Tu triomphes, je le vois, et ton orgueil cruel défie la vengeance qui t'attend. Si le ciel pouvait t'épargner, il faudrait qu'il fût désarmé du tonnerre vengeur, et du feu des éclairs ; sa justice ne daignera plus visiter les coupables enfans des hommes, tant qu'elle laissera un parjure tel que toi jouir de l'impunité.

HASTINGS.

Quoi que mon destin ordonne de moi pour l'avenir, secours-moi à présent, ô mon bon ange ! préserve-moi de la tempête dont je suis menacé ; et si j'ai commis quelque faute impardonnable, fais tomber sur moi toute autre espèce de châtiment, pourvu que j'échappe à la furie de cette langue déchaînée.

ALICIA.

Ta prière est entendue... je te laisse;.... mais sache, superbe lord, toi qui méprises la faiblesse de mon sexe, sache que cette main peut t'atteindre dans le haut rang de grandeur et de pouvoir où tu es placé, entouré comme tu l'es, gardé et protégé par la faveur royale : ma rage, sur les ailes de l'aigle, te poursuivra dans ton vol, et te jettera la tête en bas du haut de ta plus grande élévation; alors, inexorable comme le destin, quand je planerai au-dessus de toi, et que je te verrai tombé et rampant à mes genoux, je regarderai ton dernier soupir avec indignation; je te foulerai sous mes pieds et te précipiterai dans le fond des enfers.

(Elle sort.)

HASTINGS seul.

Que la colère est une terrible et furieuse passion! Avec quel excès, avec quel tyrannique pouvoir elle règne sur une femme! Malheureux sexe! dont le facile et faible caractère cède également à toutes ses inclinations! L'amour, dans leurs âmes trop sensibles, est une rage aussi redoutable et aussi destructive que la haine. — Mais que dis-je?... Ah! je vois venir une femme étrangère aux querelles et à leurs suites terribles; son ame, toute formée d'élémens célestes, ne respire que le bonheur et la paix. (*Jane Shore entre.*) Pardonnez-moi, belle lady, si mon officieuse amitié prend sur votre repos, et vient à cette heure vous saluer avec des nouvelles de succès : le prince Glocester vous accorde une audience; demain il vous attend à sa cour; allez-y plaider votre cause. Tant de beauté ne peut

manquer sur lui son effet; expliquez-lui tous les torts qu'on vous fait, et comptez qu'ils seront redressés.

JANE SHORE, se prosternant à ses genoux.

Puisqu'il est ainsi, laissez votre humble servante s'incliner devant vous; laissez-moi plier jusqu'à terre mon genou reconnaissant et bénir l'extrême bonté de votre noble caractère.

HASTINGS.

Levez-vous, aimable lady; vous me feriez grand tort si vous me supposiez coupable de la vaine pensée de mettre ce que j'ai pu faire pour vous au prix de pareils remercîmens.

JANE SHORE.

Il est vrai, votre bonté est au-dessus de tout ce que je puis dire; mais si ma bouche reste muette, mon cœur vous remercîra, et toutes les fois que, tremblante devant le trône de la miséricorde, j'implorerai le pardon de mes fautes passées, mon âme exhalera en même temps pour vous une fervente prière; et si les supplications d'une pauvre malheureuse comme moi sont écoutées là-haut, puisse le ciel vous rendre, lorsque vous en aurez le plus de besoin, la grâce et l'indulgence dont vous avez usé envers moi!

HASTINGS.

S'il y a quelque mérite dans le service que je vous rends, reportez-le à sa véritable source, à l'amour. Daignez, charmante femme, être propice à mes dé-

sirs; daignez répondre aux vœux de mon cœur épris de votre beauté!

JANE SHORE.

Hélas! milord, que dites-vous?

HASTINGS.

Pourquoi tenir ainsi tes yeux baissés vers la terre? que signifient ces regards pleins de tristesse? pourquoi exhaler ce soupir, mon amour? et d'où vient cette pluie de larmes qui inonde ton charmant visage, et qui obscurcit tes attraits?

JANE SHORE.

Ah! je vous prie, si la pitié habite dans votre sein (et je suis sûre qu'elle y réside en effet), ne me parlez pas ainsi.

HASTINGS.

Puis-je te contempler et ne pas te parler d'amour? A présent que je te vois triste, désolée, abandonnée, ta douceur charmante surprend mes sens transportés, au point que mon âme souffre et est malade de désir. Comment peux-tu causer cette émotion à mon cœur, et ordonner à ma langue de se taire?

JANE SHORE.

Tournez les yeux autour de vous, sur les beautés de la cour dont le rang est égal au vôtre; voyez-les fleurir comme des roses qui s'ouvrent, flattant les sens, pures et sans aucune tache; choisissez entre elles une douce compagne, digne de remplir votre cœur, d'être heureuse dans vos bras, et d'attirer

les bénédictions du ciel sur sa couche vertueuse ; ce n'est point à moi que vous pouvez penser.

HASTINGS.

Que signifie cette fantaisie bizarre, ce changement singulier? où est ton visage riant, où sont tes grâces légères, où sont les sourires qui embellissaient tes joues de gracieuse fossettes? Qu'as-tu fait de cet esprit vif, de cette gaieté folâtre, de ce cœur toujours satisfait qui, au milieu des amusemens et des danses, respirait le plaisir et savait le faire naître?

JANE SHORE.

Oui, j'avoue que je mérite un pareil reproche ; le souvenir de mes jours de folie et d'un éclat coupable m'humilie jusqu'à me faire rentrer dans la poussière ; toutes les langues s'exprimant comme la vôtre m'ont reproché mes erreurs, ont raconté mes fautes, ont publié ma honte, et m'ont représentée abjecte et vile comme je l'étais, hélas! Mais le ciel lit dans les cœurs; comme il a vu mes crimes, il voit mon repentir.

HASTINGS

Quitte ce triste langage ; tu auras du temps de reste pour te plaindre et te mortifier dans le repentir; le moment actuel est réservé à un plus aimable usage : ta beauté, la nuit, la solitude, me reprochent de perdre ces instans en conversation. Viens, laisse-moi te presser (*la saisissant*), soupirer sur ton sein, languir dans tes bras, me perdre dans un torrent de voluptés.

JANE SHORE.

Jamais, j'en jure par les chastes clartés du ciel, jamais mon âme ne connaîtra plus aucune souillure. Laissez-moi, milord; que je meure ici plutôt (*elle se met à genoux*), qu'une prompte destruction tombe en cet instant sur moi, et termine pour toujours mes chagrins et ma honte!

HASTINGS.

Renonce à cette hypocrisie...C'en est trop!.. Si tu résistes!... Monstrueuse affectation!

(Il la serre dans ses bras; elle se débat.)

JANE SHORE.

Retirez-vous; je vous conjure de me laisser.

HASTINGS.

Femme ingrate!.. c'est ainsi que tu reconnais mes services!

JANE SHORE.

Par pitié!... j'aimerais mieux mourir!...

HASTINGS.

Venez dans votre chambre; là, si vous m'obligez d'user de violence (7)!...

(Il l'entraîne.)

JANE SHORN, criant.

Au secours!.... à l'aide!.... Ciel que j'implore! sauve-moi!.. au secours!...

(Dumont entre.)

DUMONT.

Milord!.. au nom de l'honneur!

HASTINGS.

Ah!.. qui es-tu? va-t'en.

DUMONT.

Mon devoir m'amène ici ; il m'ordonne de secourir ma maîtresse.

HASTINGS.

Sors... va-t'en là-bas... Tiens-toi à distance, et connais mieux ton devoir.

DUMONT.

Non, milord ; les droits communs de l'humanité me retiennent ici ; ils m'ordonnent d'y rester pour la défense d'une femme opprimée, malheureuse et sans appui.

HASTINGS.

Et me connais-tu, esclave?

DUMONT.

Si je te connais, orgueilleux lord? Je connais trop bien les avantages que tu tiens de la richesse, du pouvoir, de la naissance... Je te connais pour un homme qui se déshonore et qui fait honte à une longue suite d'illustres ancêtres, en montrant une audace déplorable à insulter une femme.

HASTINGS.

Voilà qui est assez étonnant!... Je vois, belle hypocrite, qui faites la sainte, que vous êtes pourvue de braves et de vils drôles pour défendre vos appas, et faire tapage dans votre maison de plaisir [8].

DUMONT.

Cesse tes injurieux reproches, insolent railleur! ne provoque pas davantage ma colère, à moins que tu ne veuilles éprouver que j'ai dans les veines un sang aussi courageux que le tien, ou que celui des

plus illustres de ta race; et que si des titres fastueux n'ont point entouré mon origine, le ciel, en faisant de moi un honnête homme, m'a donné un plus beau titre que celui que le roi confère lorsqu'il lui plaît de créer un lord.

HASTINGS.

Insolent faquin! il faut donc que je t'apprenne la distance qui existe entre un paysan et un prince.

(Il tire son épée, et en donne quelque coups à Dumont.)

DUMONT.

Et moi, milord, il faut que je vous apprenne comment un bras résolu repousse l'injustice et la violence.

JANE SHORE.

O crainte!.. ô désespoir!..Cessez!.. au nom du ciel!

(Ils se battent; Dumont désarme lord Hastings.)

HASTINGS.

Confusion!... être ainsi traité par un misérable valet!...

DUMONT.

Maintenant, mon orgueilleux seigneur, quelle différence y a-t-il entre nous? Vous me dédaignez; et pourtant si l'honneur, si la bonté de mon cœur, si ma vertu naturelle ne parlaient pour vous dans mon sein, je vous punirais comme vous le méritez. Mais reprenez votre épée, et sachez que dans un combat d'homme à homme, il ne sert à rien d'être un lord.

HASTINGS.

Malédiction sur cette main qui m'a trahi au be-

soin! Ta bonne fortune t'a donné l'avantage sur moi; mais peut-être ton triomphe te coûtera cher, et je t'en ferai cruellement repentir.

(Il sort.)

JANE SHORE, à Dumont.

Hélas! qu'avez-vous fait?... Savez-vous tout le crédit, tout le pouvoir dont ce lord dispose?

DUMONT.

Ne craignez rien, ma respectable maîtresse; c'est une cause juste dans laquelle vous êtes commise à la garde du ciel. Oh! continuez, continuez à suivre les saints conseils de votre âme qui vous porte à la vertu; qu'aucun danger, que le monde entier s'opposant à vous ne puisse vous détourner de votre résolution. Les anges vous assisteront; ils guideront vos pas, ils vous conduiront au bonheur, et couronneront vos jours de paix et de bénédictions.

JANE SHORE.

Oh! que ma tête n'est-elle abaissée sous le coup de la mort! que mes tristes yeux ne sont-ils fermés pour toujours! et que mon corps n'est-il couché dans le dernier asile, dans la demeure du repos!... Jusqu'à cette heure suprême, mon cœur ne cessera d'éprouver de cruels tourmens, et je ne goûterai pas un seul instant de tranquillité.

DUMONT.

Voulez-vous être heureuse? quittez ce séjour fatal; fuyez le pernicieux voisinage de la cour où l'innocence est méprisée, où la vertu modeste sert de jouet aux vaines railleries.

JANE SHORE.

Où pourrai-je fuir, sans appui, abandonnée comme je le suis, privée d'amis et de tout moyen d'existence?

DUMONT.

Belmour, dont l'amitié s'occupe de vous servir, vous a préparé une humble et paisible retraite, loin de la cour et du tumulte de la ville, dans la vaste enceinte d'une antique forêt. Là se trouve une solitaire, mais saine demeure, qui vous offrira une vie simple et commode; autour sont des terres, des prairies, un petit jardin, une source d'eau limpide; le tout semble disposé exprès par la main de la bienfaisante nature; là votre vertu peut trouver un sûr abri contre les attaques de la puissance et du vice qui abuse de son élévation.

JANE SHORE.

Puissé-je en effet y trouver tant de bonheur! Une retraite semblable, pour m'y cacher, est tout ce que je désire, tout ce que j'espère. Mais, hâtons-nous; fuyons vers ce tranquille séjour; car déjà les nuages s'assemblent, et bientôt le ciel qui s'obscurcit va faire descendre sur nous des tempêtes, pour nous fermer le passage.

DUMONT.

Vous voulez donc bien y venir? Ah! vous charmez mon âme. Bannissez vos craintes; reposez-vous sur moi de tous les soins à prendre; l'abondance, l'aisance, la paix de l'âme, vous accompagneront, et feront de vos derniers jours les plus heureux jours de votre vie. O lady!... Mais je ne dois pas, je ne

puis pas vous dire toutes les anxiétés que m'ont causées vos périls, et combien mon cœur se réjouit de vous voir sauvée!... Ainsi quand le printemps renouvelle la campagne qui fleurit, et avertit la femelle du rossignol de bâtir son nid, elle cherche dans le bois l'abri le plus sûr pour y placer sa petite couvée mélodieuse; un lieu où le cruel laboureur ne puisse découvrir sa demeure cachée sous l'épais feuillage, où le serpent ne puisse gravir, et que le vent ne puisse frapper de son souffle nuisible : charmée de la place qu'elle a choisie, elle la surveille sans cesse, elle l'admire, elle s'y fixe, et ne va plus errer dans le bocage; chaque soir, à son retour, son ramage charme son heureuse retraite; et elle l'aime avec toute la tendresse d'une mère passionnée (9).

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

# ACTE TROISIÈME.

## SCÈNE PREMIÈRE.

A la cour.

ALICIA entre seule, un papier à la main.

Il faut que je fasse parvenir, avec beaucoup de précaution et de secret, ce papier jusque dans les mains du protecteur; son ambition hardie ne dissimule plus ses projets; il veut arracher le diadème du front du jeune Édouard, pour le placer sur sa propre tête. Je sais que mon perfide Hastings est contraire aux espérances de Glocester, et tout dévoué au jeune roi orphelin. C'est là-dessus que je me fonde; ce papier s'accorde avec les soupçons du protecteur, et lui désigne mon odieuse rivale comme son ennemie secrète, occupée d'entretenir le dévoûment d'Hastings à la cause des fils du feu roi... O jalousie, poison de la tendre amitié! comme ton venin altère notre naturel, et comme ton amertume aigrit le caractère le plus doux!... La voici qui vient, celle qui fut la chère amie de mon cœur; maintenant mes yeux changés ne peuvent soutenir l'éclat de sa beauté; cette vue leur fait mal, et ils s'en détournent avec aversion.

(Jane Shore entre.)

JANE SHORE.

O mon Alicia !

ALICIA.

Quel est le nouveau chagrin qui vous presse? quelle nouvelle infortune vous a surprise, et tourmente ainsi votre tendre cœur?

JANE SHORE.

O Dumont!

ALICIA.

Que lui est-il arrivé?

JANE SHORE.

Ce digne et honnête homme que Belmour avait récemment placé près de moi, dans la fidélité et les soins duquel je mettais mon entière confiance, vient ce matin même d'être saisi par la main cruelle du pouvoir, arraché de ma demeure et jeté dans une prison.

ALICIA.

Dans une prison, dites-vous? Pouvez-vous deviner la cause de ce dur traitement?

JANE SHORE.

Je crains de la connaître trop bien. C'est en me défendant hardiment qu'il a eu le malheur d'attirer sur lui la vengeance d'Hastings.

ALICIA.

D'Hastings !... dites-vous?

JANE SHORE.

Dans quelque moment plus propice, je vous ferai le récit de ma triste mésaventure; ce moment va

décider de mon sort, de la dernière et faible espérance qui me reste. Ce papier contient ma demande et l'exposé de mon procès; lorsque le protecteur Glocester va s'avancer au milieu de sa cour, je me prosternerai à ses genoux, et lui remettrai ma pétition pour obtenir de lui le redressement du tort que j'éprouve.

(Elle donne le papier à Alicia qui paraît le parcourir des yeux.)

ALICIA, à part.

Voici l'instant d'employer ma ruse, de détruire l'effet de sa fatale beauté, de l'éloigner pour toujours des regards de mon perfide Hastings. Les deux papiers ont la même forme, mon coup ne peut manquer.

(Elle tire de son sein l'autre papier.)

JANE SHORE.

Voici le grand protecteur qui s'avance. Donnez-moi le papier, mon amie.

ALICIA, à part.

Amour et vengeance, c'est à vous que j'obéis.

(Elle substitue son papier à celui de Jane Shore et le lui donne.) (10).

(Le duc de Glocester entre avec Ratcliffe, Catesby, des courtisans et une suite nombreuse.)

JANE SHORE, se mettant à genoux.

O noble Glocester, tourne vers moi un regard favorable, prête à ma plainte une oreille compatissante; c'est une femme malheureuse, abandonnée, sans espérance, qui te demande un peu de pain par charité, pour subvenir à ses besoins et pour soutenir sa vie chancelante.

LE DUC.

Levez-vous, belle dame, et séchez vos pleurs. (*Il la fait lever et reçoit son placet.*) En vérité, il faudrait avoir un cœur bien impitoyable pour refuser une grâce à une pareille solliciteuse. Vous vous êtes fait un noble ami et un puissant avocat, très-dévoué à sa cliente. Pour le moment, des affaires d'état vont m'occuper; dès qu'elles seront terminées, je vous ferai rappeler, et je vous rendrai justice. Allez, et prenez courage.

JANE SHORE.

Que le ciel propice récompense votre altesse de la compassion qu'elle me témoigne, et qu'il fasse pleuvoir ses bénédictions sur votre tête royale!

(Elle sort avec Alicia.)

LE DUC.

Sur ma foi, elle semble avoir le cœur oppressé, et ressentir une amère affliction. Mais voilà ce que c'est; quand la rude adversité jette ses ongles de fer sur ces êtres délicats, le premier coup qui les frappe les brise; leur frêle existence ne peut tenir contre un choc un peu violent. Que dit son placet? (*Il le parcourt des yeux.*) Ah! qu'est ceci? Ratcliffe, Catesby, approchez-vous!... Remarquez ce qu'il contient, et expliquez-moi ce que cela veut dire.

(Il lit.)

« Ne vous étonnez pas, duc de Glocester, de l'avis » que vous donne, par le moyen de ce papier, un » ami inconnu. Lord Hastings est disposé à se sou- » mettre à votre pouvoir, à vous appeler son maître » et son souverain, et à se prosterner devant Richard

» comme roi d'Angleterre; mais les charmes de l'en-
» chanteresse Jane Shore entraînent son cœur d'un
» autre côté, et l'obligent à servir les enfans d'É-
» douard : éloignez-la de lui; vous romprez ainsi le
» charme qui le retient, et Hastings, avec ce qu'il
» a de puissance, vous appartiendra tout entier. »

RATCLIFFE.

Voilà qui est étonnant!

CATESBY.

La manière dont ce papier est parvenu à son altesse est des plus étranges!

LE DUC.

Vous avez vu qu'il vient de m'être remis tout à l'heure.

RATCLIFFE.

Probablement elle n'en connaissait pas le contenu.

LE DUC.

Non, il est clair qu'elle ne le connaissait pas [11]. Il y va de sa vie! Si cette femme intrigante s'avisait de se mêler d'affaires d'état, elle pourrait bien le payer cher.

CATESBY.

De quelque main que parte cet avis, il est certain qu'il marque une bonne intention pour votre altesse.

LE DUC.

Hastings ne tardera pas à venir; ce matin même, je vais le mettre à une forte épreuve; s'il balance, s'il hésite, cela me suffit; son sort est décidé; il faut qu'il soit à moi ou qu'il cesse d'être... Mais il

vient... Tenez-vous près de moi de ce côté, et écoutez-moi bien.

(Ils se retirent un peu, et parlent ensemble tout bas.)

(Lord Hastings entre.)

HASTINGS, à part.

Cette aimable femme occupe ma pensée, son image séduisante me suit et me tourmente, sa modestie est affectée; c'est un artifice; c'est un jeu joué pour enflammer les désirs. Je la posséderai; il faut que je la possède. Ce valet qui a osé lever contre moi son insolente main est déjà puni, humilié, et se repent sans doute de son audace. Peut-être cette belle profitera-t-elle de l'exemple, et apprendra-t-elle que tous ses attraits ne lui donnent pas le droit de mépriser ma puissance.

LE DUC, à Ratcliffe et à Catesby.

Faites ce que je vous dis, et venez me rejoindre avant que le conseil s'assemble. ( *Ratcliffe et Catesby sortent.* — *A lord Hastings.* ) Milord, vous êtes le bien arrivé. Une belle pétitionnaire que vous connaissez est venue me trouver; croyez-moi, elle m'a inspiré une compassion profonde. Hélas! son doux naturel n'était pas fait pour être si cruellement éprouvé par le malheur. Je lui ai dit avec quel zèle votre amitié avait plaidé sa cause; que j'étais disposé à faire beaucoup en votre faveur, que vous aviez parlé et que tout irait bien.

HASTINGS

Votre altesse m'attache pour jamais à son service.

LE DUC.

Vous savez que votre amitié a toute sorte de droits sur moi, et que je partage mon pouvoir avec vous. Mais laissons ce sujet; il y a bien d'autres choses dont je dois vous entretenir. L'état est en désordre; les craintes qui divisent, les doutes jaloux, les violens débats, règnent dans nos conseils publics; parmi les plus riches citoyens les murmures s'élèvent; on raille tout haut, on accuse ceux qui sont à la tête des affaires, on montre ouvertement son mépris pour le gouvernement; par-là le crédit public et particulier est anéanti; les ruisseaux d'or du commerce sont desséchés, et comme ils cessent de fournir aux besoins de l'indigent serviteur et du pauvre artisan, ceux-ci maudissent les grands et menacent de se soulever.

HASTINGS.

Les fripons paresseux sont poussés à la révolte par l'aisance; car l'abondance nourrit toujours les factions. Si dans des jours de prospérité comme ceux où nous vivons, le troupeau rétif devient tout à coup indocile et fait entendre des murmures, c'est parce que les rênes du pouvoir sont tenues trop lâches; et en effet la douce autorité du feu roi a toujours plus ressemblé à la miséricorde qu'à la justice.

LE DUC.

Sur mon âme! vous avez deviné à merveille la vraie cause de ces désordres. Qui peut s'étonner que la sédition et l'inobservation des lois troublent le royaume quand la couronne repose sur la tête d'un enfant? A parler franchement, c'est de là que vient

le murmure général; de là naissent toutes les plaintes; rien n'ira bien en Angleterre (c'est là ce qu'on dit) tant que des enfans gouverneront.

HASTINGS.

Il est vrai, le roi est jeune; mais qu'importe? Nous attendrons patiemment la maturité d'Édouard, tant que la valeur et la haute sagesse de Glocester, réglant si bien l'état à la place de notre jeune souverain, seront l'appui de son adolescence et lui conserveront son trône.

LE DUC.

Le conseil (je dois beaucoup l'en remercier sans doute) a placé dans ma main un sceptre brillant, mais qui a peu de pouvoir; et encore ce pouvoir n'est-il pas indépendant; il est méprisé par mes ennemis et inutile pour mes amis. O mon digne lord! si j'étais le maître en effet, je ne souffrirais pas que d'indignes offenses fussent faites à l'autorité, au préjudice du bien public; et je ne laisserais pas le royaume en proie à la discorde et déchiré par la crainte et le doute entre des titres incertains et disputés.

HASTINGS.

Je ne vous entends pas; je ne puis supposer, je ne suppose pas de doutes à ce sujet...

LE DUC.

Ah! pardonnez-moi, il y en a, et même de très-sérieux. N'avez-vous pas entendu dire comment dernièrement le docteur Shaw a fait beaucoup d'impression sur le peuple en parlant contre la légitimité de la race d'Édouard? Il a prouvé très-bien

et très-clairement, en s'appuyant de la grave autorité des doctrines et de la religion, qu'un rejeton bâtard ne pouvait jamais être greffé sur un tronc royal; ensuite il est entré dans de grands détails sur le premier contrat fait par mon frère à lady Élisabeth Lacy, long-temps avant sa liaison galante avec cette veuve si éveillée, cette reine qu'il a laissée après lui.....

HASTINGS.

Que malheur arrive à ces intrigans de prêtres qui allument ainsi la sédition et tourmentent le repos du monde avec leurs vains scrupules! Le roi, notre souverain maître, Édouard n'a-t-il pas, d'accord avec les états assemblés, réglé d'une manière fixe et positive l'ordre que la succession du pouvoir suprême devrait suivre désormais? Quand pourront jamais finir les haines furieuses des factions? Quand notre patrie long-temps déchirée pourra-t-elle trouver le repos, si chaque homme de mauvaise humeur, chaque mécontent essaie, au gré de ses visions, d'exciter du tumulte parmi la populace, l'effraie avec de vains périls, et met leurs têtes en confusion en leur proposant tous les jours quelque changement suivant le premier caprice qui lui viendra dans l'esprit?

LE DUC.

Mais quoi! si quelque patriote, animé de l'amour du bien public, voulait proposer un autre plan que le vôtre, et introduire un nouvel ordre dans l'état?

HASTINGS.

Maudite soit la main qui se préparerait à faire des innovations! Ciel juste et sévère, souviens-toi

de ce traître au grand jour de ta vengeance; confonds le perfide et ses pernicieux conseils; écrase celui qui, dominé par l'amour de l'or, par la soif du pouvoir, ou poussé par la vengeance ou par l'orgueil des grandeurs, voudrait replonger sa terre natale dans l'horreur des guerres civiles!...

LE DUC.

Vous allez trop loin, milord.

HASTINGS.

Je demande pardon à votre altesse. Pouvons-nous oublier sitôt ces jours de ruine, quand York et Lancastre déployaient l'étendard des batailles; quand notre patrie gémissante, semblable à une mère assassinée par ses enfans, saignait de toutes ses veines; quand les meurtres, les viols et les massacres régnaient partout; quand les églises, les palais et les villes étaient ruinées; quand l'insolence et la barbarie triomphaient et faisaient disparaître les distinctions d'état et de rang; quand les paysans marchaient sur le cou des nobles; quand la crosse respectable et la mître sainte étaient méprisées, et que la désolation couvrait tout le pays? Qui peut se souvenir de tout cela, et ne pas jurer comme moi de plonger son poignard dans le cœur de celui dont la maudite ambition voudrait renouveler parmi nous ces horreurs, et remettre encore une fois sous nos yeux ces scènes sanglantes?...

LE DUC.

Qu'est-ce à dire? Vous parlez avec une ardeur!...

HASTINGS.

Cette ardeur vous prouve ma résolution, et le courage que j'aurais à l'exécuter.

LE DUC.

Ainsi notre amitié est pour vous si peu de chose, que vous pourriez vous armer pour attaquer ma vie?

HASTINGS.

J'espère que votre altesse ne pense pas que ce soit là ce que j'ai voulu dire; non, le ciel me préserve que jamais un prince tel que vous puisse devenir l'objet de mon ressentiment!

LE DUC.

O noble Hastings!....Fort bien, embrassons-nous. (*Ils s'embrassent.*) Par saint Paul, vous êtes un parfait honnête homme! Le temps où nous vivons est plein de dangers et de défiance; il nous avertit d'être prudents et circonspects. Ne me croyez pas trop disposé à la jalousie et aux soupçons frivoles; c'est parce que je me proposais de vous donner la meilleure place dans mon cœur que j'ai mis un moment votre fidélité à l'épreuve. Gardez votre loyauté, et vivez pour être toujours le ferme soutien de votre roi et de votre pays; quant à moi, je ne demande rien de plus que ce que l'honneur permet d'accorder : à ce prix, vous pouvez me regarder comme tout à vous, et me ranger au nombre de vos vrais amis.

(Le duc sort.)

HASTINGS seul.

Je ne suis pas habile, ni adroit, ni accoutumé aux artifices des grands, lorsque je m'enflamme

ainsi et lorsque je découvre sans réserve, tous mes sentimens. Je crois que le duc est noble et sincère ; mais il m'a touché dans la partie la plus tendre de mon cœur ; il en a fait vibrer la fibre dont le son est pour moi le plus harmonieux ou le plus déchirant. J'avoue le glorieux désir qui m'anime, et la plus chère passion de mon âme : avant les liens sacrés de l'amour ou de l'amitié, avant moi-même, j'honore et chéris le pays où je suis né ; c'est sur le fondement de cette noble passion que je voudrais me bâtir une renommée, rivale des gloires fameuses de la Grèce et de Rome. Je croirais la tranquillité de l'Angleterre achetée à bon marché si elle n'était payée que de mon sang, et je mourrais avec plaisir pour servir ma patrie [12].

FIN DU TROISIÈME ACTE.

# ACTE QUATRIÈME.

## SCÈNE PREMIÈRE.

A la cour.

LE DUC DE GLOCESTER, RATCLIFFE, CATESBY.

LE DUC.

Ce qu'il m'a dit se réduisait à ceci, qu'il ne veut point entendre parler de changemens dans l'état présent des choses... Peu s'en est fallu enfin que, dans son opiniâtreté, il ne poussât l'audace jusqu'à me braver; mais alors j'ai pris une marche différente : abandonnant mon premier projet et le discours que j'avais commencé, j'ai loué son tendre attachement pour le jeune Édouard, et lui ai laissé croire que ses sentimens étaient les miens. Continuons donc à suivre le plan dont nous sommes convenus, sans compter sur son amitié et sans nous confier à lui.

RATCLIFFE.

C'est un vrai malheur que cela : j'aurais souhaité que ce lord se rangeât de notre parti. Son nom eût été d'un grand avantage pour votre altesse, et eût appuyé fortement les projets que vous méditez.

LE DUC.

Ce méchant sot qui ne veut pas être des nôtres me confirme pleinement la vérité de cet avis que nous avons reçu ce matin d'un ami inconnu. Je tiens pour certain que cette beauté plaintive et gémissante gouverne ses pensées, et enflamme son zèle pour la race bâtarde d'Édouard.

CATESBY.

Si elle a ce pouvoir absolu sur son cœur, si elle le gouverne à sa volonté, le destin de cette femme est dans vos mains; et par une conséquence nécessaire, vous êtes le maître d'Hastings lui-même... N'est-ce pas de vous que sa maîtresse attend son pain, et son existence ne dépend-elle pas de votre bonté? Si elle veut vivre, ne faut-il pas qu'elle obéisse à vos ordres? ne doit-elle pas parler, agir, penser comme il conviendra à vos desseins?

RATCLIFFE.

Qu'elle accoutume sa langue à dire ce que vous lui aurez suggéré; que pour vous servir elle rassemble tous ses moyens de plaire; que ses yeux enchanteurs lancent, à votre gré, leurs traits les plus sûrs et les plus perçans, alors la faible raison de son amant cédera bientôt; elle l'amènera sans peine à changer de direction, à dire et à se dédire, à recevoir le joug de la plus humble obéissance.

LE DUC.

Votre conseil me plaît et je le suivrai. Elle attend là dehors; elle vient chercher la réponse que je lui ai promise. Faites-la moi venir, et laissez-nous seuls.

(Ratcliffe et Catesby sortent.)

LE DUC seul.

Quelle pauvre espèce et quel être méprisable est celui qui abandonne le pouvoir de l'homme et la dignité de son sexe à un être aussi faible, à une enfant qui n'a que de la gentillesse et de la vanité, qui change de caprices et de fantaisies plus souvent que les gouttes brillantes de la rosée ne changent de couleur au soleil! Fi! quelle honte! Est-ce pour cet usage que la raison nous a été donnée? Sûrement il y a dans les femmes quelque chose de plus que de la sorcellerie, pour qu'elles viennent à bout de gouverner ainsi les plus sages de nous autres hommes... (*Jane Shore entre.*) Ah! vous arrivez très à propos. Nous avons pesé vos griefs et vos plaintes; et quoiqu'il y ait bien des raisons (oui, assurément, il y en a, et même de très-graves) qui devraient obliger la rigueur de notre pouvoir à s'appesantir sur vous et à vous causer beaucoup de peine, toutefois ne craignez point, nous vous plaçons sous l'abri de notre bienveillance; notre protection vous sauvera, et vous servira de bouclier contre tout événement fâcheux.

JANE SHORE.

Les bénédictions d'un cœur brisé par la douleur et sauvé du désespoir suivront votre altesse. Mais, hélas! mon gracieux lord, qu'ai-je donc fait pour allumer contre moi cette colère impitoyable?

LE DUC.

Eh mais! il y a des personnes qui disent (je ne les crois point) que vous vous mêlez des affaires d'état, que vous vous permettez d'en parler comme

si cela vous regardait, de donner votre avis et de vouloir apprendre aux lords du conseil ce qu'il convient de faire pour bien régler la chose publique.

JANE SHORE.

Oh! que ce monde qui s'agite sans cesse ne consent-il, seulement en ce point, à prendre exemple sur une malheureuse telle que je suis! personne alors ne perdrait ses momens à s'occuper d'autrui en commençant par s'oublier soi-même, et par immoler sa propre tranquillité; loin d'épier, avec une curiosité cruelle, les fautes de leur prochain, ils se borneraient, comme je le fais, à descendre dans leurs cœurs, et chacun trouverait assez à gémir sur les erreurs où il s'est laissé entraîner.

LE DUC.

Allons, allons, je sais quel est votre pouvoir; et quoique je ne me fie pas à tous les bruits qu'on fait courir, je suis bien informé que lord Hastings s'est déclaré votre humble adorateur. Que votre beauté se conduise avec prudence, qu'elle fasse un sage emploi de son empire, et elle peut avancer beaucoup votre fortune, vous rendre de bons revenus en échange de vos terres confisquées, et vous placer à un haut point de sécurité et d'honneur. Je vais vous indiquer la marche que vous devez suivre, non-seulement pour votre propre avantage, mais pour donner à tout le royaume de justes motifs d'être reconnaissant envers vous.

JANE SHORE.

Moi, seigneur... en quoi... et comment?... Se pourrait-il que ma faible main devînt l'instrument

de quelque bien? Instruisez votre humble esclave, et vous me verrez courir avec empressement pour exécuter vos ordres redoutables.

LE DUC.

Bon; voilà qui est bien dit... Alors, tenez, écoutez-moi : l'état, pour de très-fortes raisons, jugeant que les fils de mon frère Édouard ne sont pas capables de porter le poids de la couronne impériale...

JANE SHORE.

Que dites-vous?... Hélas! par pitié!..

LE DUC.

On a résolu en conséquence de mettre de côté leur enfance inutile, et de confier la puissance souveraine à de meilleures mains. Ce projet, si important pour le bien public, trouve un adversaire opiniâtre et chagrin dans Hastings... Il ne veut pas entendre...

JANE SHORE.

Il s'y oppose?... Hastings?... Est-il vrai?

LE DUC.

Oui, vous dis-je, il s'y oppose.

JANE SHORE.

Juste ciel, daigne le récompenser pour cette noble action, pour cette action vertueuse; conserve-le, répands sur lui tes bénédictions, et défends-le de mal, d'adversité et de honte. Que des honneurs éternels l'environnent et consacrent son nom jusqu'à la fin des siècles!

LE DUC.

Que dites-vous?

JANE SHORE.

Ces faibles et malheureux enfans d'une race royale resteront-ils en proie à une injuste puissance? Lèveront-ils en vain leurs mains innocentes vers le ciel pour lui demander assistance et ne seront-ils pas entendus? Cela est impossible! O brave, ô généreux Hastings, poursuis, soutiens une cause sacrée, sois le digne instrument de la Providence qui règle tout; noble Hastings, sauve de l'oppression des enfans que leurs amis délaissent : les saints t'assisteront de leurs puissantes prières, et les anges belliqueux combattront à tes côtés.

LE DUC.

Vous êtes extrêmement riche de cette éloquence dévote, et vous en faites un bel usage. C'est fort bien; mais faites attention à ce que je vous dis; vous n'acquerrez pas ma faveur avec de pareils discours : ainsi, tâchez d'instruire votre langue à parler autrement.

JANE SHORE.

Non, quoique le royal Édouard m'ait perdue, il fut mon roi, mon gracieux maître, il m'a aimée, tendrement aimée; quoique sa flamme fût une flamme coupable et fatale à mon repos, je lui étais chère, et l'ardente passion que je lui avais inspirée allait jusqu'à l'ivresse. Mes regards étaient sa vie, et mes sourires son bonheur, et je pourrais!... Ah! mon cœur abhorre cette pensée... Voudrais-je exister, et voir ses enfans dépouillés de leurs droits?

LE DUC.

Sur ta vie, n'aie pas l'audace de me résister da-

vantage... Plus de vos artifices, de vos feintes, plus de sotte hypocrisie; cessez de faire avec moi la réservée. Allons, courez trouver votre lord, votre amant; courez vite lui parler à l'oreille, vous pendre à son cou, le gagner par d'aimables jeux et de folâtres caresses. Vous savez mon projet, ne manquez pas à me servir; faites en sorte qu'Hastings cède et obéisse à ma volonté; fais-le, te dis-je, ou malheur sur ta tête méprisable [13]!

JANE SHORE.

Oh! que ma langue ne possède-t-elle toutes les grâces persuasives du discours! que ma voix n'est-elle haute et puissante comme la parole des rois! que n'ai-je l'art d'une éloquence toute divine!... Je plaiderais, jusqu'à la mort, la cause de l'innocence opprimée.

LE DUC.

Ah! tu me braves, mignonne. Sais-tu combien mes ordres peuvent te rendre vile et misérable, et faire de toi une véritable malheureuse? que je puis te réduire au point de ne plus trouver nulle part ni secours, ni existence? Alors, accablée d'angoisses, tu te coucheras sur la terre que tu rongeras de désespoir, adressant aux vents impitoyables des plaintes qui ne seront pas entendues, hurlant comme le loup à minuit dans le désert, et maudissant ta vie abreuvée d'amertume et de douleurs.

JANE SHORE.

Que je sois flétrie de la marque du mépris public, chassée de ma maison et réduite à errer comme une vagabonde; que je sois sans amis et délaissée de

tous; que je cherche mon pain dans un désert stérile et dans une solitude désolée; que j'aie mes soupirs pour nourriture, et mes larmes pour boisson, avant que je consente à enseigner à mes lèvres l'injustice, avant que je fasse tort à l'orphelin qui n'a personne pour le défendre!

LE DUC.

Eh bien, soit; nous éprouverons la force de votre cœur... Holà! quelqu'un!...

(Ratcliffe et Catesby entrent.)

RATCLIFFE.

Quels sont les ordres de votre altesse?

LE DUC.

Qu'on vienne, et qu'on jette dehors cette malheureuse!... Qu'on la chasse à coups de pied dans la rue, qu'elle y meure, et qu'elle y pourisse sur un fumier (14). Faites proclamer dans la ville qu'il est défendu, sous peine de mort, à qui que ce soit d'avoir l'audace de lui donner ni secours, ni nourriture, ni asile. Quiconque lui prêtera la moindre assistance, est mort. Sa maison, ses riches meubles, sa fortune toute entière, tout ce qu'elle a gagné par sa vie débauchée, nous le saisissons au profit de l'état... Allons, hors d'ici!...

JANE SHORE se mettant à genoux, et levant les mains au ciel.

O toi, juge souverainement équitable, me voici humblement prosternée devant toi!... Je reconnais ta justice dans ce décret terrible: n'épargne donc pas plus long-temps mes offenses qui sont mûres pour le châtiment; mais enseigne-moi à supporter les

peines que je mérite. Reçois ma vie en expiation de mes fautes passées; je ne demande plus sur la terre de pitié pour mes souffrances, et j'espère seulement mon pardon dans le tombeau.

( Elle sort sous la garde de Catesby, et suivie par des soldats et autres.)

LE DUC.

Voilà une affaire terminée. ( *A Ratcliffe.* ) Votre projet s'exécute. Cette poupée impertinente, cette coquine se moque de mon pouvoir et nous méprise tous. —Faites qu'une garde armée soit prête à mon commandement.

RATCLIFFE.

Les membres du conseil attendent vos ordres.

LE DUC.

Faites-les entrer.

## SCÈNE II.

Les précédens, LE DUC DE BUCKINGHAM, LE COMTE DE DERBY, L'ÉVÊQUE D'ÉLY, LORD HASTINGS, et autres qui arrivent pour le conseil. Le duc de Glocester prend la première place, et les autres s'asseyent ensuite.

LE COMTE DE DERBY.

Nous nous assemblons ici sous d'heureux auspices pour fixer le jour et régler la pompe solennelle dans laquelle, avec les cérémonies accoutumées, la couronne d'Angleterre doit être placée sur le jeune front d'Édouard notre souverain.

HASTINGS.

Il y a, dit-on, quelques factieux mal intentionnés qui songent, pendant que nous sommes ici à délibérer, à élever de subtiles et de mauvaises difficultés sur les droits de ce jeune prince au trône; ainsi je pense qu'il est à propos de hâter le plus qu'il sera possible la fête de son couronnement; par-là nous ferons preuve de notre fidélité à notre roi, et nous mettrons fin aux vains murmures de ceux qui veulent former un parti contre lui.

LE COMTE DE DERBY, au duc de Glocester.

Nous désirons tous de connaître les intentions de votre altesse.

LE DUC.

Milords, vous êtes une assemblée d'hommes sages, justes et soigneux des vrais intérêts de l'état; c'est pourquoi la détermination que prendra votre sagesse sera ma règle en toute chose. Je vous demande quelle punition votre prudence pensera devoir être infligée à de méchans inventeurs de charmes et de sorcelleries qui, avec des potions et des drogues magiques, attentent à ma personne et à ma vie.

HASTINGS.

A mon avis, le roi a de si grandes obligations à votre altesse, et votre vie est si précieuse à l'état, que j'ose opiner, non-seulement pour moi-même, mais au nom de tous mes nobles frères les seigneurs ici présens, que les coupables, quels qu'ils soient, méritent la mort.

LE DUC.

Alors jugez vous-mêmes, et soyez convaincus par vos yeux de la vérité. Voyez mon bras, comme il est desséché, flétri et brûlé! (*il relève sa manche*); voyez comme il est diminué et réduit à un état déplorable! semblable à ces productions avortées et informes qui ne sont pas venues dans leur saison, il a perdu ses forces naturelles et ne peut plus me servir; c'est l'effet des enchantemens de la femme d'Édouard, laquelle s'est associée avec cette prostituée Shore et d'autres sorcières pareilles qui s'assemblent à minuit; ces femmes impies, par la force de charmes puissans, de sanglans caractères et de conjurations horribles, évoquent les furies et les spectres des abîmes entr'ouverts de la terre et emploient ces affreux ministres de l'enfer à me torturer et à m'ôter la vie.

HASTINGS.

S'ils ont fait ce que vous dites... [15].

LE DUC.

S'ils l'ont fait!... Tu oses me dire un Si!.. Traître audacieux! tu es le principal excitateur de cette coquine de sorcière, le patron et le guide de ses crimes, et tu es entré dans ce complot dont ma mort est l'objet. — Restez en place, milords. Holà! gardes!... venez ici! (*Les gardes entrent.*)—Lord Hastings, je te fais arrêter comme coupable de haute trahison : qu'on le saisisse et qu'on l'emmène sur-le-champ. Il ne sera pas en vie dans une heure. Par saint Paul, je ne dînerai point qu'on ne m'ait ap-

porté sa tête... (*A Ratcliffe.*) Restez ici, et veillez à l'exécution de mon ordre; que les autres, s'ils sont mes amis, se lèvent et me suivent.

(Le duc sort et les lords sortent avec lui.)

## SCÈNE III.

### HASTINGS, RATCLIFFE, gardes.

HASTINGS.

O ciel! que viens-je d'entendre? Comment, à l'échafaud! O mon cher Ratcliffe, dis-moi, est-ce une réalité? ou si je rêve, que dois-je faire pour me réveiller, pour rejeter loin de moi ces horribles images contre lesquelles je me débats? car sûrement la mort elle-même n'est pas si pénible que cette soudaine horreur dont je viens d'être saisi.

RATCLIFFE.

Vous l'avez entendu; les ordres que le duc m'a donnés sont absolus; c'est pourquoi, milord, songez à vous-même, et faites votre acte de contrition le mieux et le plus promptement que vous pourrez. Servez-vous de votre courage, et soyez vous-même; car il vous faut mourir dans cet instant.

HASTINGS.

Oui, Ratcliffe, je profiterai de ton conseil d'ami, et je saurai mourir en homme. J'ai peut-être quelque peine à rappeler mes esprits égarés et confus; mais puisque je ne peux éviter mon sort, que la nécessité me tienne lieu de temps et de préparation,

et vienne m'armer contre le coup qui m'attend; ce n'est que mourir, ce n'est que succomber à ce sort commun que j'ai tant de fois bravé dans les batailles, ce n'est que fermer mes yeux à la lumière du jour pour ne plus voir la méchanceté et les crimes des hommes, pour n'être plus soumis au tyran Glocester, et ne plus être le témoin affligé de la désolation, du carnage et des calamités que sa cruauté va répandre sur ce malheureux pays.

## SCÈNE IV.

### Les précédens, ALICIA.

(ALICIA, passant à travers les gardes.

Rangez-vous; laissez-moi passer; je veux, je dois le serrer encore une fois dans mes bras désespérés, et le presser contre mon cœur... O Hastings! Hastings!...

HASTINGS.

Hélas! pourquoi viens-tu à ce terrible moment me remplir d'un nouveau trouble et de nouvelles terreurs, égarer mes esprits par l'excès de tes douleurs, et troubler la paix de mon âme à l'instant où elle va quitter la vie? Je t'en conjure, laisse-moi : va-t'en.

ALICIA.

Arrête, et souffre que je fasse un moment éclater mon désespoir... O le tyran! Que la perdition tombe sur la tête de Glocester et sur la mienne!

HASTINGS.

Que signifie cette fureur, cet égarement funeste?

ALICIA.

Je ne puis parler... mais c'est moi qui t'assassine... Oh! si je pouvais te dire...

HASTINGS.

Parle, et explique ces contradictions étonnantes : hâte-toi, ne me tiens pas plus long-temps en suspens. Oh! parle et laisse-moi; car j'ai un sujet d'occupation sérieuse qui demanderait un siècle, et l'on ne me donne qu'une minute.

ALICIA.

C'est là ce qui m'accable... C'est moi qui précipite ta fin, qui te chasse si promptement du monde, qui te livre aux rigueurs d'un destin ennemi.

HASTINGS.

Ta raison est égarée sans doute! Comment ta faible main aurait-elle pu porter un coup assez fort pour me renverser? et si cela pouvait être, qu'ai-je donc fait envers toi de si criminel, de si indigne de pardon, que rien ne puisse l'expier que ma mort?

ALICIA.

Tes cruels dédains m'ont blessée au cœur et ont rempli mon sein de fureurs jalouses... Hors de moi, devenue folle, j'ai couru à la vengeance, j'ai écrit je ne sais quoi.... J'ai dénoncé au protecteur mon ennemie, cette malheureuse femme de Shore; j'ai déclaré que, par ses artifices, elle t'a engagé à conspirer contre ce prince.... O fatale issue de mon

pernicieux mensonge! tandis que je méditais la perte de ma rivale, Glocester a fait retomber le coup sur ta tête.

HASTINGS.

Eh bien! tu le vois, la juste sentence du ciel doit te faire trembler. Tandis que ta haine aveugle et ta vengeance cruelle poursuivaient l'innocence qui ne t'a jamais offensée, tous les maux que tu lui préparais retournent sur toi-même et sur moi. Le remords et les douleurs cuisantes t'accompagneront toujours, et les éternelles angoisses seront ton partage. Pour moi, je vais tomber dans les abîmes ouverts par la mort; encore un moment, et je ne serai plus. Ah! s'il reste pour moi dans ton cœur quelque tendresse, cours t'enfermer seule et à genoux en présence de Dieu; recommande à sa miséricorde mon âme qui va paraître devant lui.

ALICIA.

Ah! du moins, avant que je te quitte, accorde-moi un regard de douceur et de pitié.... (*Elle se met à genoux.*) Ah! dis-moi, ma profonde affliction ne te touche-t-elle pas assez pour t'engager à me pardonner le fatal excès d'un amour qui m'a tout fait oublier? Hélas! si je ne t'avais aimé plus que mon repos, que ma raison, que mon honneur et que ma vie, il est certain que nous n'aurions pas connu tous deux l'horreur de ce funeste jour.

HASTINGS.

Ah! lève-toi et laisse-moi calmer les douleurs qui t'agitent, laisse-moi arrêter tes larmes; je ne veux ni me plaindre, ni te faire des reproches, à toi

qui es si malhaureuse; je vois la main du ciel armée contre moi, et je reconnais que la providence dans ses décrets cachés a voulu me punir par ta main qui s'est méprise: oui, ma condamnation est trop juste; car, tandis que je te contemple, je crois voir tous tes malheurs s'élever contre moi; j'entends leur voix sévère me reprocher ta ruine, ta renommée si pure, ta beauté sans tache, ton innocence et ta jeunesse que mon amour a flétries, déshonorées, trahies.

ALICIA.

Eh quoi! ton cœur sent quelques regrets de ma perte? Ah! si l'inhumain Glocester pouvait être touché la moitié aussi aisément que je te pardonne!

HASTINGS.

Échangeons donc ici un mutuel oubli et un pardon réciproque; ainsi seront effacés mes torts envers toi, mon infidélité et mon parjure; et moi, après avoir oublié que tu causes ma mort, je m'éloigne sans aucun ressentiment, je te quitte avec la plus douce émotion de tendresse, déplorant la destinée de nos amours désastreuses, et conjurant le ciel de te bénir et de te conserver.

RATCLIFFE, à Hastings.

Milord, hâtez-vous, le duc me fait faire des reproches de négligence dans mon devoir.

HASTINGS.

J'obéis....

ALICIA.

O monstre inhumain et sauvage! un moment est-il donc trop long pour ta cruauté? ô Dieu vengeur!

punis ses forfaits! que son sang paie le sang qu'il fait couler! que ses crimes le poursuivent! que les furies l'accompagnent! que le feu du ciel le dévore, et qu'il puisse connaître combien il est terrible d'avoir besoin de ce moment que sa barbarie refuse!

HASTINGS.

Cette colère est inutile; retire-toi, je t'en supplie, tu ne sais pas combien mon cœur souffre de te voir dans cet état; ton agonie s'ajoute à la mienne et rend le fardeau trop pesant pour mes forces. Adieu; que les bons anges visitent tes afflictions et t'apportent d'en haut les consolations et la paix.

ALICIA.

Oh! qu'une main compatissante me perce à présent le cœur et me donne une prompte mort!

HASTINGS.

Près de sortir, j'ai oublié une chose.... Je te recommande par nos présentes misères communes, par nos amours passées, si j'ose encore les rappeler, par toutes tes espérances de bonheur dans cette vie et dans l'autre, que ta haine et ton ressentiment ne s'attachent plus à poursuivre l'innocence de ta malheureuse amie; tu sais qui je veux dire.... Oh! si tu pouvais lui faire quelque mal, le juste ciel en ferait retomber le double sur toi et t'enverrait des malheurs sans fin... Souviens-toi de cela comme du dernier avis d'un mourant... Adieu... pour toujours.

(Ratcliffe et les gardes emmènent Hastings.)

## SCÈNE V.

ALICIA seule.

Pour toujours !.... oh ! pour toujours !.... Oh ! qui peut supporter l'idée d'être toujours malheureuse ?.. Ma rivale a du moins une consolation. Il lui a donné ses dernières pensées, et en s'en allant il a laissé pour elle une bénédiction. Ainsi elle sera bénie et moi je serai maudite pour toujours !.... Non.... puisque sa fatale beauté a été la cause de toutes mes souffrances, je veux qu'elle partage mes peines ; je veux que, comme moi, privée de joie et de repos, elle maudisse l'heure où elle est née ; que, comme moi, elle remplisse et trouble l'air de ses cris, qu'elle déchire son sein, qu'elle arrache ses cheveux dans des accès de folie, et qu'elle éprouve tous les tourmens de l'extrême désespoir [16].

(Elle sort.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

# ACTE CINQUIÈME.

## SCÈNE PREMIÈRE.

Une rue.

BELMOUR, DUMONT.

DUMONT.

Ainsi vous l'avez vue ?

BELMOUR.

Je l'ai rencontrée au retour de la pénitence publique qu'elle a subie solennellement; devant elle quelques misérables sbirres, esclaves revêtus d'autorité, et fripons jouant le rôle de ministres de la justice, proclamaient les ordres du tyran Glocester. Autour d'elle se pressait une foule innombrable de populace, de curieux entassés les uns sur les autres, se pressant pour la voir, regardant, proférant des injures ou des railleries; quelques-uns en ayant pitié, mais ces derniers, hélas! en bien petit nombre; la plupart, tant nous sommes des cœurs de fer, et telle est la basse cruauté de l'âme humaine! la plupart la poursuivaient avec des outrages et d'infâmes reproches, faisant des huées et des moqueries, et ramas-

sant de leurs sales mains de la boue dans les rues pour la lui jeter sur la tête.

DUMONT.

Les monstres!... comment supportait-elle cela?

BELMOUR.

Avec la plus douce patience; son regard était baissé, triste et soumis; elle tenait dans sa main un cierge allumé; ses beaux cheveux dont les tresses étaient défaites, tombaient négligemment épars sur ses épaules; une rougeur causée par la fatigue colorait ses joues; elle marchait silencieuse et sans se plaindre; ses yeux baignés de larmes étaient fixés sur la terre, excepté dans les momens où, éprouvant quelques accès de douleur plus amère, elle semblait avec une piété fervente les élever vers le ciel pour lui demander la pitié que les hommes lui refusent.

DUMONT.

Quand a eu lieu ce triste spectacle?

BELMOUR.

Ces deux derniers jours; vous savez que j'ai été entièrement occupé de vous, cherchant tous les moyens de vous faire sortir de prison, ce que je n'ai pu obtenir qu'après la mort d'Hastings. Durant ce temps, quoique je n'aie point vu cette femme infortunée, j'ai envoyé plusieurs fidèles émissaires pour l'approcher, pour trouver, s'il était possible, un instant favorable à lui porter quelques consolations; mais tout cela en vain; une garde barbare la surveille, accompagne ses pas, écarte d'elle tout se-

cours, et menace de la mort quiconque voudrait lui donner le moindre soulagement.

DUMONT.

Qu'ils menacent s'ils veulent; que l'orgueilleuse tyrannie déploie sa plus terrible cruauté; que le ciel ait pitié de mon âme, comme je jure ici de venir à son aide et de m'exposer pour elle à tous les dangers!

BELMOUR.

Quoi! vous proposez-vous, quand vous la verrez, de vous faire reconnaître par elle?

DUMONT.

Oui, c'est mon dessein.

BELMOUR.

Et avez-vous songé à toutes les conséquences?

DUMONT.

Que pourrais-je avoir à craindre?

BELMOUR.

Êtes-vous bien descendu dans le fond de votre cœur? avez-vous considéré à loisir tous les secrets sentimens que peut y faire naître votre situation? la compassion y est-elle assez forte, y dominera-t-elle assez pour empêcher le courroux et le désir de la vengeance d'y renaître? en reprenant votre titre d'époux, êtes-vous sûr de dompter le juste ressentiment qui vous tourmentera malgré vous?

DUMONT.

Oh! tu viens de renouveler en moi des idées cruelles; tu remets sous mes yeux de funestes images que

pour mon repos j'avais éloignées de moi, et laissé tomber dans un profond oubli. Oh! tant de beauté, cette figure angélique qui m'avait ravi ma raison! comme je l'admirais! mon âme s'élançant vers elle avec la plus vive ardeur, passait toute entière dans mes yeux. Y avait-il une pierre précieuse colorée par les feux du soleil dans les riches mines de l'Inde, ou une perle dont l'eau pure et brillante fût sortie du sein fécond de l'Océan, y avait-il enfin aucun produit de l'art, créé pour l'orgueil et le plaisir de la richesse, que je n'eusse recherché pour en parer sa beauté? que pouvait faire de plus son roi? et cependant elle m'a quitté!

BELMOUR.

Éloigne de toi cette triste pensée.

DUMONT.

O jour fatal dont le souvenir me sera présent tant que je vivrai! je la rencontrai, Belmour, quand le royal ravisseur l'enlevait en triomphe de ma maison restée veuve; elle était assise auprès de lui dans son char; elle écoutait ses discours et elle baissait la vue, quand tout d'un coup, ayant par hasard regardé de côté, ses yeux rencontrèrent les miens... Oh! alors, mon ami! oh, qui pourrait peindre ma douleur et son étonnement? deux fois elle devint d'une pâleur mortelle, et deux fois une rougeur brûlante la couvrit. Alors elle jeta un cri perçant et douloureux, tandis que deux torrens de larmes coulaient sur ses joues et tombaient sur ses mains qu'elle tordait. Touché de sa douleur, le tyran ravisseur em-

ployant les manières les plus persuasives, la conjura de s'apaiser; il semblait plaider sa cause avec vivacité, mais vainement; enfin ses regards demeurèrent toujours fixés sur moi et me suivirent jusqu'à ce que je m'éloignai moi-même.

BELMOUR.

Hélas! quelle pitié! oh! ses larmes parlaient pour elle; pouvaient-elles être fausses? ne souffrait-elle pas avec vous? car quoique le roi ait par force possédé sa personne (17), son cœur qui n'a pas consenti n'a pas cessé de vous appartenir; si ses malheurs passés ne suffisent pas pour vous apaiser, regardez ceux qu'elle éprouve; voyez-la errante, partout à l'abandon, poursuivie jusqu'à la mort sans une main secourable qui s'étende vers elle, et dites-moi s'il y eût jamais une misère comparable à la sienne.

DUMONT.

Ah! pourra-t-elle supporter tant de douleurs? un être si délicat endurera-t-il les coups d'un si terrible orage? quand elle était à moi, jamais le souci n'approcha d'elle; il me semblait que le souffle du plus doux zéphir que le printemps réveille ne la caressait pas assez légèrement; la gaieté l'environnait toujours, et à la nuit le plus doux sommeil l'attendait sur son oreiller; maintenant malheureuse et sans asile, peut-être elle meurt, souffrant les coups furieux du vent qui la frappe, ou la froide pluie qui de quelqu'auvent de maison tombe goutte à goutte sur sa tête!... Oh! c'est trop!... Oublions ici tous ses torts passés; ils sont pleinement expiés.... Que fai-

sons-nous en ce lieu? oh! hâtons-nous, mon ami, et faisons en sorte de la rencontrer.

BELMOUR.

J'ai entendu dire que quelquefois la pauvre abandonnée créature se traîne vers ce quartier de la ville; ceux qui la gardent, quoiqu'ils aient grand soin d'empêcher que personne ne lui donne ni secours ni nourriture, lui permettent cependant d'errer dans les rues; là elle trouve son lit et repose sa tête sur la pierre insensible.

DUMONT.

Partageons-nous le soin de la chercher; allons chacun de notre côté; celui de nous qui parviendra à la découvrir, guidera vers ce lieu ses pas tremblans et nous nous réunirons ici.

(Ils sortent.)

## SCÈNE II.

JANE SHORE, pieds nus et les cheveux épars tombant sur ses épaules.

Soumets-toi à souffrir et ne murmure pas, ô mon âme!... car tes fautes ne sont-elles pas grandes et sans nombre? N'en es-tu pas couverte et comme submergée? n'es-tu pas accablée de leur poids?.... Attends donc avec patience jusqu'à ce que le cercle des heures amène pour toi le moment du repos et te remette dans les bras de la mort... Écoutons... Il me semble encore entendre ces cris de fureur qui me poursuivaient naguère... Ils s'affaiblissent comme

les murmures du vent qui tombe, et qui est suivi du silence. La vengeance et la méchanceté sont-elles lasses de me poursuivre et m'ont-elles oubliée? mes gardes eux-mêmes qui m'observaient avec tant de vigilance sont fatigués de leurs cruelles fonctions; ils me négligent et restent loin derrière moi.... Hélas! je succombe, mes forces m'abandonnent.... Mais voici la porte de ma chère Alicia.... Heureuse rencontre! tandis que personne ne m'observe, je pourrai obtenir un peu de secours de sa bonté.... (*Elle frappe à la porte. Un domestique paraît.*) Votre maîtresse, mon cher ami, est-elle dans sa maison? oh! conduisez-moi vers elle.

(Elle s'avance pour entrer.)

LE DOMESTIQUE.

Holà! femme, que voulez-vous?

JANE SHORE.

Ne me connaissez-vous pas?

LE DOMESTIQUE.

Je vous connais bien; mais je connais aussi les ordres qu'on m'a donnés. Vous ne pouvez pas entrer ici.

JANE SHORE.

Dites à mon Alicia que c'est moi qui voudrais la voir.

LE DOMESTIQUE.

Elle est indisposée et ne reçoit aucune visite.

JANE SHORE.

Mais dites-lui que c'est moi, son amie si chère à

son cœur, qui suis à sa porte et qui implore sa charité.

LE DOMESTIQUE.

Cela est inutile; retirez-vous et allez pleurer auprès de ceux qui voudront bien s'intéresser à vous.

(Il rentre et ferme la porte.)

JANE SHORE.

Il n'en a pas toujours été ainsi : il fut un temps où cette porte inhumaine qui s'oppose à mon passage, s'ouvrait toute grande et semblait prête à quitter ses gonds pour me faire entrer plus aisément. Alors mon arrivée était pour cette maison comme un jour de fête, et tous ses habitans accouraient avec un visage gracieux à ma rencontre. Mais maintenant il n'en est plus ainsi, et ceux qui me bénissaient me maudissent avec audace.... Qu'ai-je besoin d'errer plus long-temps, d'aller m'égarer ailleurs ? cette place est assez bonne pour mourir.

(Elle se couche par terre à la porte. Alicia sort de chez elle en désordre.)

ALICIA.

Quelle malheureuse es-tu, toi, dont la misère et la honte s'attachent à ma porte, toi, dont les malheurs et les plaintes redoublent mon désespoir, toi, qui viens dans mon trouble affreux me faire entendre les cris d'une mendiante?

JANE SHORE.

Oui, je suis une mendiante et une malheureuse en effet; je suis amenée par une excessive calamité à implorer ici quelques secours, je suis une pauvre femme qui périt de besoin, dont la faim n'a été depuis trois jours apaisée par aucune nourriture, et

qui demande humblement et par charité une goutte d'eau et un peu de pain.

ALICIA.

Et tu viens à moi et tu me demandes du pain!.. je ne te connais pas.... va-t'en chercher du pain ailleurs, partout où des mains prodigues l'ont dispersé sur la terre ou jeté sur les eaux [18]. Suis de l'œil l'aigle et le vautour affamés, vois où ils emportent leur proie, apprends du corbeau de la vallée à chercher ta nourriture, va partager la sienne et laisse-moi... Je ne te connais pas.

JANE SHORE.

Et pourtant il a été un temps où mon Alicia regardait la malheureuse Shore comme son amie la plus chère, où elle se plaignait de la longueur d'un jour qu'elle avait passé sans me voir, où, dans l'effusion de sa tendresse, elle me jurait qu'elle m'aimait plus que tout le reste du monde.

ALICIA.

Quoi! que dis-tu? voyons que je te regarde.... cela est vrai.... Je te connais à présent.... malheur sur toi! tu es cette beauté fatale, cette femme odieuse qui a détruit ma raison.... Tu m'as volée, tu m'as assassinée! O meurtre!... ô mon Hastings! vois sa tête pâle et sanglante qui passe devant moi en me regardant fixement. Oh! rends-le-moi! trompeuse beauté! perfide enchanteresse!

JANE SHORE.

Hélas! je ne vous ai jamais fait de mal.... Oh! faites-moi donner quelque chétive nourriture, quelques restes de votre table.

ALICIA.

Va-t'en et ne m'approche pas.

JANE SHORE.

Je t'ai confié tout mon bien; j'ai mis entre tes mains ma fortune entière; je ne te la redemande pas; donne-moi seulement de quoi apaiser ma faim, je ne te demande qu'un peu de nourriture; fais-le moi donner si tu ne veux pas me voir tomber et périr à tes yeux.

ALICIA.

Tais-toi, ne me parle plus..., où est maintenant ton roi, ton Édouard? et cette foule empressée de courtisans qui venaient plier le genou, ramper devant toi pour obtenir un sourire, où sont-ils?

JANE SHORE.

Oh! par pitié!...

ALICIA.

De la pitié!... je ne la connais pas; je ne connais que le désespoir; je n'ai rien à te donner que la misère qui habite avec moi; c'est ici sa maison où jamais un rayon de soleil ne pénètre; l'oiseau de nuit perché sur le comble fait entendre ses hurlemens; d'horribles spectres s'y promènent dans une affreuse obscurité; l'oreille n'y est frappée que de lamentations et de cris funèbres;... écoute.... quelque chose se brise en craquant au-dessus de ma tête!... Ah!... quelle ruine menaçante tombe pour m'écraser?.... elle est tombée.... elle est là.... Je l'ai sentie sur ma cervelle... Pourquoi voudrais-tu être malheureuse?.. qui t'y oblige?.. renonce à ce jour que tu détestes... je ne languirai pas long-temps sur la terre après

toi.... Des vagues ondoyantes d'un feu bleuâtre semblent près de m'engloutir... Mais elles sont éteintes, et maintenant je nage dans le sang.... Ah! qui es-tu, toi, horrible tronc qui n'a plus de tête? c'est mon Hastings! il m'entraîne.... Eh bien! je cours, je vole, je te suis!

(Elle entre précipitamment dans sa maison.)

JANE SHORE.

Hélas! elle est en délire; sa raison, je le crains, est perdue; regarde-la en pitié, ciel miséricordieux! ne la visite pas pour aucun mal qu'elle m'ait fait!.. je le sens, je suis à la fin de mon vayage, ma tête s'affaiblit, mes yeux s'obscurcissent et des ombres incertaines flottent devant ma vue, je ne puis plus me soutenir... (*Elle tombe.*) Reçois-moi, froide terre; toi, la mère commune, laisse-moi reposer sur ton sein.

(Belmour entre.)

BELMOUR.

Quoi! couchée sur la terre! ah! tes misères ne peuvent aller plus loin. Lève les yeux, pauvre affligée, infortunée que personne ne console! où sont tes amies, les chères compagnes de tes beaux jours? celles dont les cœurs semblaient si joyeux de ta prospérité, dont les bras avaient appris à t'enlacer comme le lierre et à te presser contre leur sein; nous voulons vivre avec toi, disaient-elles alors; dans tes bras nous voulons mourir; maintenant où sont-elles?

JANE SHORE.

Ah! Belmour! où sont-elles en effet? toutes ont fui et regardent mes douleurs de bien loin; et ce-

pendant ta bonté me cherche et prend pitié de moi; mais, hélas! il peut y avoir du danger, va-t'en, que je n'attire pas la ruine sur ta tête : laisse-moi mourir ici seule; car je ne me relèverai pas de la place où je suis tombée, et tout secours est désormais inutile.

BELMOUR.

Non, non : relève ta tête abattue; je suis venu pour te sauver du désespoir.... regarde, voici cet honnête homme, ce fidèle et brave Dumont. Il accourt à ton aide.

JANE SHORE.

Dumont! ah! où est-il?.... (*Elle se soulève et regarde autour d'elle.*) Ainsi le ciel a entendu ma prière; son nom seul me rappelle à la vie et me donne quelque consolation; il a donc pu sortir de la prison où il était retenu?

BELMOUR.

Il en est sorti.... Mais regarde; ce n'est plus le Dumont que tu as connu : celui-ci vient sous la figure d'un bon ange; il te visite pour t'apporter le pardon et la paix.

(Shore entre.)

JANE SHORE.

Parle, dis-moi, qui est-il? Oh! que me veut cette terrible vision? elle plane sur ma tête?... c'est mon époux... ô ciel!

(Elle s'évanouit.)

SHORE.

Elle se trouve mal; soutenez-la.

BELMOUR.

Sa faiblesse n'a pu supporter une si forte surprise;

mais elle fait un mouvement : son sang remonte doucement à son visage et colore ses joues pâles.

SHORE.

Oui : soulevons-la avec précaution.

(Ils la soutiennent dans leurs bras.)

JANE SHORE.

Ah! qui es-tu?

BELMOUR.

Madame, comment vous trouvez-vous?

JANE SHORE.

Mon cœur est pénétré d'une horreur mortelle.

BELMOUR.

Prenez courage, votre époux est vivant; c'est lui, c'est mon digne ami.

JANE SHORE.

Je te vois encore, fantôme effrayant! O Belmour! sauvez-moi, protégez-moi contre son ombre irritée.

BELMOUR.

C'est lui-même, vous dis-je : il est vivant; regardez-le.

JANE SHORE.

Comment l'oserais-je? Ah! qu'avant de le revoir mes yeux se ferment pour jamais [19]!

SHORE.

Suis-je donc si terrible, si haïssable pour toi, que tes yeux aient horreur de me voir? Si je suis devenu un fardeau pour le monde, pour moi-même et pour toi, que ne suis-je mort avant de reparaître à tes regards!

JANE SHORE.

O toi! que j'ai trop offensé, est-ce bien toi?... Tombez, montagnes, sur ma tête coupable; rochers, cachez-moi dans vos plus secrètes cavernes! O nuit! jette tes voiles obscurs sur ma honte, et couvre-moi de tes ombres éternelles.

SHORE.

Pourquoi te détourner de moi? pourquoi trembler ici? pourquoi t'abandonner à tant de craintes et livrer ton âme déchirée à l'horreur du désespoir? Éloigne de toi désormais toute idée de faute et de tristesse, et que ces cruelles pensées ne troublent plus ton repos. Mes bras, mon cœur, sont ouverts pour te recevoir; viens, je vais te reconduire à ta maison déserte. Heureux de te revoir, je te chéris, je te pardonne... Hâtons-nous, tandis que l'occasion semble nous sourire; quittons cette place fatale, et cherchons un refuge.

JANE SHORE.

Que puis-je vous répondre?

SHORE.

Appuie-toi sur mon bras.

JANE SHORE.

Hélas! je suis d'une extrême faiblesse; mais cela n'est pas étonnant, je n'ai pas mangé depuis trois jours.

SHORE.

O les inhumains!

JANE SHORE.

Ah! je suis mortellement frappée.

SHORE.

O toi, douleur meurtrière, veux-tu boire son sang et la poursuivre encore? doit-elle donc mourir?... O ma pauvre pénitente! dis un mot qui rende la paix à mon cœur affligé... Mais elle ne m'entend pas... la douleur maîtrise tous ses sens.

(Catesby entre avec des gardes.)

CATESBY.

Saisissez-les tous deux comme traîtres à l'état.

BELMOUR.

Que signifie cette violence?

(Les gardes saisissent Shore et Belmour.)

CATESBY.

Ne vous avons-nous pas trouvés, au mépris de l'ordre exprès du protecteur, assistant cette misérable femme et secourant son infamie?

SHORE.

Infamie sur ta tête, vil instrument du pouvoir, homme vendu à l'autorité! Je te dis, misérable, que tu n'as jamais connu une femme aussi vertueuse, et qu'auprès d'elle ta mère n'était qu'une vile Éthiopienne [20].

CATESBY.

Vous répondrez de cette action : qu'on les emmène.

SHORE.

La charité passe donc pour trahison en votre cour? Quel honnête homme voudrait vivre sous de pareils gouvernemens? Je suis satisfait si nous mourons ensemble.

CATESBY.

Menez ces hommes en prison : pour elle, laissez-la errer et terminer son sort comme elle le pourra.

JANE SHORE.

Je ne me séparerai point de lui... Pour moi!... pour moi!... Oh! faut-il qu'il meure pour moi?

(Elle veut suivre son mari qu'on emmène : elle tombe.)

SHORE.

Monstres féroces!... (*Il force les gardes.*) Laissez-moi... Elle se débat dans les agonies de la mort; elle presse, elle serre ma main de sa main déjà froide.

JANE SHORE.

Oh! laissez-le aller, vous, ministres de terreur, il ne vous offensera plus; car je vais mourir et obéir à votre cruel maître... Arrêtez-vous un moment, un seul moment, et vous emporterez mon dernier soupir avec vous.

SHORE.

O mon amour! pourquoi fixes-tu sur moi tes yeux mourans avec un regard si tendre et si douloureux, comme si ton cœur était plein de quelque triste pensée que tu ne peux pas exprimer?

JANE SHORE.

Pardonnez-moi... Oh! pardonnez-moi, pardon.

SHORE.

Je vous prends tous à témoin, saints habitans du ciel, daignez m'écouter!... Puisse le même pardon et la même entière et pleine merci que je t'accorde du fond de mon âme, et que je prie le ciel de t'ac-

corder, descendre sur moi à ma dernière heure, et décider de mon sort dans l'éternité!

JANE SHORE.

Je suis donc heureuse et je puis mourir en paix! N'avais-je pas quelque chose que j'aurais voulu vous léguer? Mais il ne m'est rien resté dont je puisse disposer, rien qu'un triste et dernier soupir... O Dieu! ayez pitié de moi.

(Elle meurt.)

BELMOUR.

Son âme s'est envolée; elle a déposé le fardeau de ses douleurs... Qu'on apprenne, en voyant ce triste exemple, quel destin est réservé à ceux qui offensent la sainteté du nœud conjugal; et que dans les temps à venir nos enfans sachent que le ciel punit cette sorte de crime d'une vengeance toute particulière, puisqu'une si sévère pénitence ne peut sauver de la misère, de la honte, et d'une mort prématurée [21].

(Tous sortent.)

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

# NOTES

SUR

# JANE SHORE.

(1) *Upstart race*, race de gueux, de gens de rien.

(2) *Lies shorter by the head*, gît plus court de la tête.

(3) Selon l'histoire, Jane Shore était la femme d'un orfévre de Londres. Le poëte a voulu apparemment que ce mari offensé ne fût pas un Anglais; il en fait un habitant d'Anvers, un Flamand.

(4) *Too many giddy foolish hours are gone,*
*And in fantastic measures danc'd away.*

Littéralement. *Un trop grand nombre d'heures folles et donnant des vertiges se sont en allées, sont parties en dansant sur des rhythmes fantastiques.*

(5) Ces réflexions sur l'injustice d'un sexe envers l'autre sont touchantes dans la bouche d'une femme, et ne sont que trop vraies.

Les onze derniers vers de l'acte sont rimés. Huit sont rimés deux à deux, et les trois derniers sont sur la même rime.

Dans beaucoup d'anciennes tragédies anglaises qui sont en *vers blancs*, c'est un usage que chaque acte finisse par un petit morceau en *vers rimés*. Shakspeare rime assez volontiers la fin d'un discours, les derniers mots que dit un personnage remarquable avant de quitter la scène, ou les passages qui semblent demander un langage plus passionné, plus musical, ou

enfin ce qu'il lui plaît de rimer ; il suit, à cet égard, son inspiration. C'est tantôt une maxime générale un peu développée, un lieu commun, une comparaison ; le poëte s'y montre plus que le personnage qui parle. C'est ainsi que dans les opéras de Métastase, chaque personnage, prêt à sortir, chante une ariette, un morceau à prétention, *e parte*, et il s'en va.

(6) *The busy craftsman, and the o'er labour'd hind.* L'artisan laborieux et le valet de campagne excédés de travail...

Le traducteur de 1784 a fait une singulière méprise sur le mot *hind ;* il a traduit : *L'industrieux artisan et la biche légère.* Il est vrai que le mot anglais *hind* veut dire tantôt *biche* et tantôt *valet de ferme.* Il n'était pas difficile de voir dans quel sens il est ici employé.

(7) Il faut convenir que voilà une scène bien indécente. Et c'est dans une tragédie qu'elle se trouve !

(8) L'anglais dit positivement et grossièrement : *in your brothel..... dans votre b.....* Quel langage, non pas seulement pour un personnage tragique, mais pour un homme bien élevé comme lord Hastings !

(9) Les dix derniers vers de l'acte sont rimés. La comparaison est jolie quoiqu'un peu longue ; les vers sont gracieux, élégans ; mais ce morceau est un hors d'œuvre. *Unus et alter assuitur pannus.*

(10) Cet escamotage, cette substitution d'un papier à un autre est un bien petit moyen.

« Inventez des ressorts qui puissent m'attacher. »

Comment Alicia peut-elle espérer le succès d'une aussi misérable ruse, qu'un coup d'œil jeté par Jane Shore sur le papier ou qu'un seul mot d'explication pourrait détruire ?

(11) N'est-il pas extraordinaire, invraisemblable que le protecteur et ses conseillers ne se mettent pas en peine de rechercher comment ce papier qui accuse Jane Shore a pu être remis

au prince par elle-même? Ils avouent que certainement elle ne sait pas ce que ce papier contient; ils devraient donc s'informer d'où il vient, demander à Jane Shore qui le lui a remis. C'est ce qu'ils ne font point; et pourtant cette invraisemblance forme le nœud de la pièce.

(12) Les six derniers vers de l'acte sont rimés. Ce lieu commun qui rappelle la Grèce et Rome peut paraître assez déplacé dans la bouche d'Hastings et dans la situation où il se trouve.

(13) *Do it, or woe upon thy harlot's head!...*

« Fais-le, ou malheur sur ta tête de p....! » Les mots *harlot*, *strumpet*, qui se trouvent dans cette scène, sont indécens et ignobles. Ce n'est pas là de la vérité, c'est de la grossièreté. On ne peut souffrir qu'un prince s'exprime comme un porte faix.

(14) Même observation que ci-dessus. — Quel langage pour un prince et pour la scène tragique!.. Il faut convenir que ce n'est pas là *le beau idéal*.

(15) Le traducteur de 1784 fait dire ici à Hastings. : « Pouvez-vous me croire coupable d'un si grand crime, seigneur?... » et fait répondre à Glocester : « Infâme! ton crime m'est connu. »

Cette citation peut donner une idée de la manière dont toute la pièce est traduite; ce n'est presque jamais l'original qu'on retrouve dans cette traduction infidèle.

Cette même scène est aussi dans la *Vie et la mort de Richard III*, de Shakspeare; ce sont presque les mêmes vers; il est vrai que le fond est historique.

Mais Shakspeare a peint avec une vérité et une énergie effrayantes la profonde dissimulation de Richard; tandis qu'il roule dans sa tête ses desseins cruels, il affecte la gaieté, et parle en riant de choses peu importantes; il dit, par exemple, à l'évêque d'Ély : « J'ai vu de fort belles fraises dans votre jardin; » je vous prie de m'en envoyer. » Il sort un moment, et Hastings fait remarquer aux autres courtisans que milord protecteur est aujourd'hui très-aimable et d'une humeur charmante. Milord, en rentrant, l'envoie au supplice.

(16) Les cinq derniers vers de l'acte sont rimés. Les deux premiers riment ensemble, et les trois derniers sont sur la même rime; et ces vers sont plutôt un ornement poétique qu'ils n'appartiennent à la situation.

(17) Cette consolation tardive donnée au mari porte malheureusement sur une supposition tout-à-fait fausse, et démentie dans la pièce même : Jane Shore y dit très-positivement qu'elle a répondu à la tendresse d'Édouard; même depuis qu'il est mort, elle lui conserve encore son amour, et elle le chérit dans les princes ses fils.

(18) *Go, hunt fort it (the bread) abroad*
*Where wanton hands upon the earth have scatter'd it*
*Or cast it on the waters.*

Ces vers semblent contenir une allusion à ce passage de l'Ecclésiaste : *Mittepanem tuum super transeuntes aquas ; quia post multa tempora invenies illum.* « Jetez votre pain sur les eaux qui passent; car vous le retrouverez long-temps après. » C'est un précepte de charité; Alicia envoie Jane Shore mendier auprès de ceux qui veulent bien faire l'aumône aux passans et aux inconnus.

(19) *I dare not!*
*Oh! that my eyes could shut him out for ever!*

Littéralement : *Je n'ose. Oh! je voudrais que mes yeux pussent le mettre dehors pour jamais!*

(20) *And she that bore thee was an Æthiop to her!*

«Et celle qui t'a porté (ta mère) n'était, auprès de cette femme, qu'une Éthiopienne.

*Éthiopienne* veut-il dire ici négresse, ou esclave? On ne comprend pas trop bien le sens de cette injure.

(21) Cette espèce d'affabulation, qui termine la pièce, est en six vers rimés deux à deux; il paraît qu'on supprime à présent cette moralité à la représentation.

# VENISE SAUVÉE,

OU

# UNE CONSPIRATION DÉCOUVERTE.

TRAGÉDIE DE THOMAS OTWAY.

# NOTICE

# SUR OTWAY.

Les contemporains de Thomas Otway nous ont laissé peu de détails sur lui, et ceux qui nous ont été conservés sont tristes à raconter.

Il naquit le 3 mars 1651, à Trotting, dans le comté de Sussex; son père, Humphrey Otway, était recteur de Woolbeding. Après avoir reçu sa première éducation à l'école de Winchester, il passa comme boursier au collége du Christ, à Oxford; il en sortit sans avoir pris ses degrés. On ne sait si ce fut le manque d'argent ou bien l'impatience du joug et le désir prématuré d'entrer dans le monde qui l'empêchèrent d'achever ses études; il paraît aussi qu'il passa quelque temps au collége de Saint-Jean à Cambridge.

Ce fut à Londres que le jeune Otway vint essayer de trouver quelques ressources. Il se fit d'abord comédien; sans doute il eut peu de succès, et ne se sentit point appelé à montrer un grand talent sur le théâtre, car il renonça bientôt à cette carrière et se livra entièrement aux lettres.

En 1675, il fit représenter *Alcibiade*, sa première tragédie. Johnson se demande si elle a été imitée de l'*Alcibiade* de Palaprat, et regrette de n'avoir pas eu le moyen de le vérifier. Nous ne connaissons aucune pièce de Palaprat qui porte ce nom, et en 1675 il était

encore trop jeune pour avoir pu donner un ouvrage au théâtre. Il y a un *Alcibiade* de Campistron qui eut quelque succès dans son temps, mais il a paru plus tard que la pièce d'Otway, et il n'y a d'ailleurs aucun rapport de l'une à l'autre. Ce n'est pas qu'on ne puisse trouver beaucoup d'analogie entre Otway et nos mauvais poëtes de la même époque. On retrouve dans *Alcibiade* ce ton de galanterie romanesque et froide des tragédies de Mairet, de Quinaut ou de Pradon; c'est le même luxe d'événemens accumulés sans vraisemblance et sans effet; ce sont les mêmes mœurs de ces princes et princesses du monde galant qu'avaient créé Scudéry et la Calprenède. Nul souvenir de l'histoire ne se montre dans la conception, dans les faits, dans les caractères ni dans le langage; seulement il y a un peu plus d'indécence que n'en avait alors conservé notre théâtre, et vers la fin de la pièce un véritable délire d'invention dont nos auteurs n'offraient plus l'exemple. C'est une prodigalité de coups de poignards, d'empoisonnemens dont on ne peut se faire une idée sans avoir lu cette bizarre et glaciale production. La reine de Sparte, qui est devenue amoureuse d'Alcibiade à la première vue, après avoir eu avec lui une scène qui ressemble beaucoup à celle de Joseph avec la femme de Putiphar, poignarde le roi son mari et empoisonne la femme d'Alcibiade, afin de pouvoir épouser tout à son aise cet aimable et chaste mari; mais il se tue de chagrin et elle en fait autant. Il faut ajouter à cela des fêtes, des danses, des chants, des apparitions, des songes où figure l'enchanteur Merlin, et tout ce fracas sans un sentiment vrai ni un mouvement naturel. On s'imagine difficilement que le théâtre anglais ait pu, soixante ans

après Shakspeare, tomber à un tel point de barbarie. La même année il donna *don Carlos*, dont le succès fut prodigieux et qui commença sa réputation.

En 1677, il publia une traduction de la *Bérénice* de Racine et des *Fourberies de Scapin.*

En 1678, il donna au théâtre la comédie de l'*Amitié à la mode.* C'est une pièce en prose qui a peu d'action et d'intrigue, et qui cependant est fort longue. Otway a voulu y peindre les mœurs dissolues du règne de Charles II; mais on ne retrouve pas dans ce tableau le caractère d'élégance et de facilité que les Mémoires du chevalier de Gramont ont donné à la corruption de cette cour. La comédie anglaise est en général un peu forcée, et se présente plutôt comme la parodie que comme l'imitation des mœurs. Ce défaut est poussé loin dans l'*Amitié à la mode;* il y règne une surabondance monotone de tous les lieux communs que débitent les plus vulgaires libertins; les hommes s'y enivrent beaucoup, et les femmes vont fort au delà des limites de la coquetterie.

Cette comédie obtint du succès; mais lorsqu'en 1749 on voulut la reprendre au théâtre de Drury-Lane, elle révolta le public par son indécence et son immoralité, et fut unanimement sifflée.

Otway voyait de près les modèles qu'il avait voulu copier. A cette époque, un homme d'esprit, un poëte agréable était facilement admis dans la société des grands seigneurs qui aimaient le plaisir, et qui avaient si bien secoué le joug de la décence et de la morale. Otway passe pour avoir été le compagnon de débauche des jeunes gens de la cour de Charles II. Il n'était pourtant reçu parmi eux que sur le pied d'une infériorité

qui dans les habitudes du temps lui semblait sans doute toute naturelle et ne devait pas l'offenser; on lui payait son écot lorsqu'on voulait rire et boire avec lui. La bonté qu'on lui montrait n'allait pas jusqu'à la bienveillance, et cette familiarité était loin de l'amitié. Otway sortait de cette société joyeuse et prodigue pour rentrer dans quelque misérable taudis, et l'on s'enivrait avec lui sans s'enquérir s'il avait du pain. Nous voyons par des vers du comte de Rochester, tirés de sa *Session des Poëtes*, avec quel dédain barbare et révoltant il prend pour sujet de raillerie, la misère de son convive et de son protégé. « Tom Otway, le bouffon chéri de Sadwell, » venait après, et jurait que ses vers héroïques l'em- » portaient sur tous les autres. *Don Carlos* avait rempli » sa bourse au point qu'il s'était fait guérir de la gale » et avait exterminé la vermine qui le rongeait; mais » Apollon qui avait vu sa figure sur les planches, pensa » avec raison que le rebut du théâtre ne pouvait pas » être l'honneur du siècle. »

C'est ainsi qu'Otway était traité par un homme à qui il adressait des épitres dédicatoires, en lui disant : *qu'il voulait apprendre à l'univers combien son patron était bon et généreux, en dépit d'un peu de malice.*

Cependant le comte de Plymouth, fils naturel de Charles I, fut un protecteur moins indifférent pour Otway : il lui procura l'emploi de cornette dans un des régimens qui furent envoyés en Flandre. Cette nouvelle tentative lui réussit mal; il revint bientôt à Londres, et y tomba dans un dénûment plus grand qu'auparavant.

En 1680, parut l'*Orpheline*, qui n'a jamais cessé de plaire et d'être applaudie au théâtre. La traduction fait partie de cette collection.

La même année, Otway donna l'*Histoire et la chute de Caïus Marius*. Là, on voit que l'auteur avait pris goût à Shakspeare, car la pièce est certes le plus singulier plagiat dont l'histoire du théâtre offre l'exemple. Sans parler des scènes populaires, qui sont visiblement imitées des tragédies romaines de Shakspeare, Otway a pris toute la partie amoureuse de *Roméo* et *Juliette*, et sans plus de façon, laissant les vers et les phrases tels qu'ils sont, les abrégeant seulement quelque peu, il a fait de Roméo le jeune Marius, et de Juliette, Lavinie, fille de Métellus. On retrouve la nourrice, le frère Laurence, le breuvage soporifique, la description de la boutique de l'apothicaire, la peinture de la petite fée Mab, enfin tous les morceaux connus de la tragédie de Shakspeare. Cette marqueterie est d'un bizarre effet, et il fallait qu'Otway eût une singulière idée de l'art dramatique pour transporter ainsi dans une pièce historique l'intrigue d'un drame tout romanesque. Du reste, les caractères sont à peine esquissés; les événemens ont perdu leur grandeur et leur sérieux; les proscriptions romaines ainsi présentées dans un cadre sans vérité, ne produisent pas plus d'effet que les cruautés de quelque sultan dans une pièce fantastique; Sylla, rival du jeune Marius, paraît à peine; la scène du Cimbre est tout au plus indiquée en passant; enfin pour qu'Otway ait pu se résoudre à offrir une telle œuvre au public, il faut supposer que pressé par le besoin il a travaillé uniquement pour se procurer quelque ressource. Il le dit presque dans le prologue; après avoir parlé du sort heureux des poëtes que protégeaient Auguste et Mécène, il ajoute :

« Notre Shakspeare écrivit aussi à une époque heu-
» reuse; il était le poëte le plus fortuné de son temps,

» comme il en était le plus grand. La faveur d'une gé-
» néreuse princesse encourageait sa muse, et il n'avait
» point à craindre de perdre une faveur si constante ;
» il écrivait donc en se livrant à une imagination sans
» contrainte, et ses pensées étaient immortelles comme
» son âme ; depuis, les poëtes qui lui ont succédé ne
» peuvent que glaner humblement parmi les richesses
» qu'il laissait tomber de sa plume. Notre poëte d'au-
» jourd'hui, bien qu'il soit de beaucoup le plus humble
» de cette foule d'imitateurs, craint de l'avoir offensé.
» Tel qu'un mendiant affamé, il lui a dérobé des gerbes
» entières, et vous allez reconnaître qu'il s'est emparé
» de la moitié d'une tragédie. Vous verrez briller parmi
» le fumier, un métal éclatant, magnifique, divin. C'est
» à de si basses ressources que les poëtes sont réduits
» tandis que nous avons à gémir à la fois de l'absence
» de César et de l'absence du génie. »

Otway fait ici allusion à l'absence de Jacques II, alors duc d'York, qui était en Écosse ; en sa qualité de poëte royaliste il déplore son absence, comme funeste à l'état et aux lettres.

En 1683, parut la *Fortune du soldat*, c'est une peinture de mœurs encore plus ignobles et plus dépravées que celles qu'il avait présentées dans l'*Amitié à la mode* ; rien de piquant ne se mêle au dégoût que produisent les longs dialogues entre les officiers réformés, les chevaliers d'industrie, les entremetteurs, les femmes perdues et les filles publiques, qui sont les personnages de la pièce. L'année d'après, il en donna une suite, qui porte le double titre de l'*Athée*. On n'y peut découvrir ni plus de gaieté, ni plus de variété ; quelques allusions aux circonstances de cette époque, aux mœurs

de la restauration, aux souvenirs des temps qui l'avaient précédée, sont curieuses comme témoignages historiques plutôt que comme études de l'art dramatique. Ces deux comédies sont depuis long-temps entièrement oubliées en Angleterre.

Enfin en 1685, il fit jouer son chef-d'œuvre, le seul de ses ouvrages qui ait donné quelque gloire à son nom, *Venise Sauvée.*

Otway survécut à peine de quelques mois à son succès; accablé de dettes et poursuivi par ses créanciers, il avait été contraint de se retirer dans le quartier privilégié de la Tour, à l'auberge du taureau; ce fut là qu'il mourut, à l'âge de trente-quatre ans. Les uns racontent que n'ayant plus un denier, et pressé depuis plus d'un jour par la faim, il sortit à demi nu de son logis, entra dans un café et demanda la charité à la première personne qu'il rencontra; on lui donna une guinée : il courut acheter un pain, mais les longues douleurs de l'abstinence l'avaient rendu incapable d'avaler, et les premières bouchées l'étouffèrent. Ce récit est peu vraisemblable, le succès de *Venise Sauvée* avait dû rapporter quelque argent à Otway; nous voyons d'ailleurs par l'épître dédicatoire adressée à la duchesse de Portsmouth, qu'elle avait contribué à améliorer sa position. Pope, qui était presque contemporain, rapporte sa mort d'une manière moins cruelle : il dit qu'ayant été de nuit poursuivi par un voleur, la frayeur dont il fut ému lui causa une fièvre qui devint mortelle.

Quelle que soit la cause immédiate de sa mort, il n'en est pas moins constant que le chagrin et l'abattement, tristes compagnons de la misère, assiégèrent ses derniers momens.

Il avait traduit du français l'*Histoire du Triumvirat.* Il a laissé aussi quelques poésies ; la plus longue est intitulée *Plaintes d'un poëte contre sa muse ;* Johnson déclare qu'il la trouve en grande partie inintelligible. Elle offre en effet peu de suite dans les idées, et elle fait allusion à beaucoup de circonstances du temps, que nous devons démêler encore moins bien que Johnson. On y voit qu'Otway était un zélé royaliste ; il dirige tous les traits de la satire contre les opinions religieuses et politiques qui avaient concouru aux malheurs de l'Angleterre et amené la tyrannie de Cromwell ; de proche en proche, il en vient à traiter de la même sorte et à confondre avec de criminelles erreurs la défense légitime des droits du pays contre le pouvoir absolu. Il s'indigne beaucoup contre le *Libelle*, personnage allégorique, qui nous a paru être ce qu'on appellerait la liberté de la presse. Il lui reproche surtout d'avoir contraint le roi à éloigner son noble frère. L'on voit par les vers d'Otway, comme par toutes les autres notions historiques, que Jacques II était tout l'espoir de ce parti, et qu'on *attendait de lui le bonheur des générations futures.* Au reste, Johnson dit que dans cette poésie, « ce » qui n'est pas obscur ne lui paraît mériter aucun éloge ; » le style est sans délicatesse et les vers sans harmonie ; » Otway n'apporta jamais de soin à la versification, et » en général cultiva peu son esprit ; son principal mérite » est de savoir peindre les passions. »

D'autres vers sont encore adressés au duc d'York, soit pour célébrer son retour d'Écosse, soit pour demander au ciel la naissance d'un royal rejeton à qui la Providence accorderait un règne *plein de force.*

Mais c'est dans le prologue et l'épilogue de *Venise*

*Sauvée* qu'Otway a exprimé le plus vivement ses sentimens politiques. Jacques II venait de monter sur le trône ; la tentative du duc de Montmouth avait été réprimée ; les conspirations successives étaient punies avec rigueur par les tribunaux et par les exécutions militaires. Otway, offrant sur la scène une conjuration, prend texte de là pour se reporter aux circonstances du moment. Nous avions voulu traduire ces pièces qui servent à faire connaître et l'auteur et l'époque contemporaine, mais elles sont, la première surtout, tellement liées aux détails les plus minutieux des affaires du temps, aux bruits populaires, aux dictons de parti, qu'un traducteur pourrait commettre quelque erreur, et serait contraint de faire tout un commentaire historique.

Otway, après avoir raillé les mauvais succès des conspirateurs et parlé de leur impuissance, s'applaudit d'être lui-même en butte à la haine de cette faction ; il brave ses menaces, ses poignards, ses poisons, ses assassins, et rien ne l'empêchera de consacrer sa plume à la cause de la vérité. Il s'unit à l'indignation de tous les nobles cœurs contre cette race rebelle, qui après avoir répandu le sang de l'illustre martyr, voudrait dans sa haine séditieuse le faire périr encore dans la personne de son fils, et insulte lâchement à son nom et à ses images. Il espère que le ciel va enfin rétablir la paix et venger l'honneur royal, que des misérables n'oseront plus jamais attaquer. C'était trois ans avant la révolution de 1688 qu'Otway se livrait à ces espérances.

Un attachement si grand et si absolu pour la cause royale eût mérité quelque récompense ; mais la cour et le gouvernement de Charles II furent si frivoles et si ingrats dans le succès, qu'ils négligèrent tous les hommes de con-

dition inférieure qui se montrèrent loyaux et dévoués au parti du pouvoir absolu. Otway fait sans amertume de fréquentes allusions à cet abandon, soit dans ses poésies, soit dans la *Fortune du Soldat*.

« Nous avons laissé le service de l'étranger pour re-
» venir dans notre patrie faire profession de loyauté, et
» nous y mourons loyalement de faim. Je te l'ai dit,
» loyauté et misère c'est tout un; les anciens cavaliers
» avaient fait une telle provision de misère pendant
» l'exil du roi, qu'il en reste encore pour leurs héri-
» tiers. »

Telle est la difficulté des situations politiques de cette nature, où, de quelque façon qu'on s'y prenne, on mécontente les uns sans satisfaire les autres.

# NOTICE

SUR

# VENISE SAUVÉE.

« Vers le milieu de mai 1618, on vit plu-
» sieurs hommes inconnus pendus aux gibets
» de la place Saint-Marc. Le lendemain on en
» vit encore d'autres, et en s'enquérant on sut
» que presque tous étaient des étrangers. On
» apprit aussi qu'il y avait beaucoup d'arresta-
» tions; on parlait de plusieurs centaines de
» personnes jetées dans les cachots du conseil
» des dix, de procédures commencées, d'exé-
» cutions nocturnes : des indices certains ne
» permettaient pas de douter que beaucoup
» d'hommes n'eussent été noyés dans les ca-
» naux. On racontait qu'il avait été fait des exé-
» cutions dans quelques places fortes : on par-
» lait d'étrangers employés sur la flotte qui
» avaient été poignardés, pendus, ou jetés à la
» mer.

» Tout à coup il se répandit un bruit que » Venise avait été menacée d'un grand péril, » qu'il avait existé depuis long-temps une con- » spiration pour livrer cette capitale au fer et » aux flammes, pour exterminer la noblesse, » enfin pour renverser la république. Venise » était dans l'indignation et la terreur; mais le » conseil des dix gardait le plus profond silence: » on ne le vit nullement empressé de faire ces- » ser la curiosité, ni même l'inquiétude popu- » laire. Impénétrable et muet, sûr de sa force, » il ne daignait pas donner l'explication de tant » de supplices, et laissait l'imagination en exa- » gérer le nombre et en chercher la cause.

» Dans ces circonstances, l'ambassadeur » d'Espagne fut menacé par la populace. Il » sortit de Venise avec quelque mystère, et le » bruit s'accrédita que la conjuration, qui ve- » nait d'être découverte, avait été tramée par » ce ministre de l'aveu du cabinet espagnol. Le » gouvernement vénitien ne fit rien, du moins » ostensiblement, pour détruire cette opinion, » ni pour la confirmer. Il laissa soupçonner » tout ce qu'on voulut, nommer qui on vou- » lut; et s'il dirigea les soupçons, ce fut par des

» moyens qu'on ignore. Aucune pièce authen-
» tique ne fut publiée, aucun événement an-
» térieur ne fournissait l'explication de cette
» affaire; aucun acte public, aucun fait posté-
» rieur, n'en révéla les causes ni les circonstan-
» ces. Cinq mois après, un décret du sénat or-
» donna des prières solennelles pour remercier
» la Providence d'avoir sauvé la république. »

Tel est le problème de barbarie et d'iniquité que le despotisme du gouvernement vénitien a laissé à résoudre aux contemporains et à la postérité. L'imagination reste effrayée et accablée d'un tel mystère, d'un si complet et si impudent dédain de tous les sentimens de justice et d'humanité. Aucune conjecture, aucune explication, ne produit un aussi terrible effet que l'impossibilité de soulever ce voile sanglant. Le pouvoir que s'arrogent souvent quelques hommes de disposer de la vie de leurs semblables pour calmer leurs inquiétudes, pour satisfaire leurs aversions, semble avoir pris ici le caractère d'une providence du mal, qui n'a pas à rendre compte de ses motifs, et se dispense même de nous faire connaître ses sophismes et ses mensonges. Réduire un tel sujet à se mêler

aux combinaisons de l'art de nos tragédies, c'est évidemment l'amoindrir et le rabaisser.

Toutefois il est simple que la curiosité se soit portée à rechercher les motifs de ces sanglantes précautions; mais les contemporains et les historiens n'avaient jusqu'ici proposé aucune conjecture tant soit peu vraisemblable. Le récit de la *Conjuration des Espagnols contre Venise*, par l'abbé de Saint-Réal, est resté célèbre plutôt comme un roman historique que comme une hypothèse appuyée de témoignages probables : c'est une œuvre de rhétorique pareille dans sa forme à diverses conspirations écrites dans le même temps, lorsque la fronde avait mis les conspirations à la mode. La *Conjuration de Fiesque*, par le cardinal de Retz, la *Conjuration de Walstein*, par Sarrazin, avaient précédé celle de Saint-Réal; et sans avoir le même intérêt dramatique, sans présenter de si beaux portraits, avaient aussi obtenu du succès. C'est de nos jours que la première explication admissible a été proposée par M. le comte Daru, à qui nous venons d'emprunter le tableau frappant des circonstances qui seules apparurent aux regards du public. Il est impossible de ras-

sembler avec plus d'érudition et de confronter avec plus de sagacité un plus grand nombre de documens et de pièces officielles. Nous verrons qu'en recherchant consciencieusement la vérité pour elle-même, l'illustre historien nous présente une supposition plus terrible et plus tragique que les conceptions plus ou moins factices de la littérature. Dans cette hypothèse, le duc d'Ossuna, vice-roi de l'Espagne à Naples, mécontent de son gouvernement, cherchait à se rendre souverain indépendant. Il lui fallait, pour réussir en cette entreprise et rendre le succès durable, obtenir l'appui de la France, du duc de Savoie et de la république de Venise: il lui fallait aussi un prétexte pour se former une armée, non pas d'Espagnols, mais d'étrangers, et pour rassembler, sans se rendre suspect, de grands préparatifs militaires. Le duc d'Ossuna feignit donc de se mettre en état d'hostilité à peu près déclarée contre les Vénitiens, et envoya chez eux un aventurier français, nommé le capitaine Jacques-Pierre, en le chargeant, sans lui dire son secret, d'embaucher un grand nombre de soldats parmi les troupes que la république tenait à sa solde contre l'Autriche : ces troupes,

selon l'habitude du gouvernement vénitien, étaient un ramas de gens de toute nation, et surtout de Français et de Hollandais. Jacques-Pierre se confia à un autre aventurier français de même espèce que lui, et nommé Renault: ils commencèrent à ourdir une conspiration contre la république et à séduire les soldats. Ils s'en ouvrirent même au marquis de Bedmar, ambassadeur d'Espagne, qui les encouragea; mais en même temps, comme de vrais misérables qu'ils étaient, ils révélèrent aux inquisiteurs d'état le complot dont ils étaient les auteurs. Le conseil des dix, soit qu'il connût les véritables projets du duc d'Ossuna, soit que par une habitude de police il aimât mieux cultiver le crime et le suivre de l'œil en le conduisant au point de procurer une vengeance sanglante, ne donna aucune suite aux révélations de Jacques-Pierre. L'embauchage et les trames criminelles de tous les agens du vice-roi de Naples continuèrent ainsi pendant neuf mois. Ce fut au moment où ne trouvant pas un appui suffisant dans le cabinet de France, il se vit contraint à renoncer à ses projets et à en effacer les traces, que le conseil des dix commença les

mystérieuses et horribles exécutions dont personne ne put s'expliquer le motif. Plus tard, il rendit compte au sénat des révélations qu'on avait obtenues de Jaffier et de quelques autres conjurés; mais il cacha les premières dénonciations de Jacques-Pierre et de Renault, dont on ne peut douter puisqu'on en possède en France l'original, envoyé par M. Bruslart, pour lors ambassadeur à Venise. Aussi cet ambassadeur prévit-il et comprit-il d'autant moins les cruautés du gouvernement de la république, qu'il était plus avant dans le secret, et qu'à sa connaissance il n'y avait ni véritable complot, ni véritable danger.

Cette version, que M. Daru rend très-vraisemblable, excite plus de terreur et de pitié que les fictions de l'abbé de Saint-Réal et des poëtes tragiques dont il a été le guide. On frémit de voir ces malheureux entraînés à la corruption par les puissans de la terre, ignorant le but où on les conduit, rendus criminels afin d'être punis comme victimes, encouragés à suivre des complots qu'on leur inspire, en proie à l'habileté lâche et féroce d'un pouvoir qui leur a tendu des piéges, et qui, en pleine sécurité,

les voit se précipiter dans l'abîme en leur aplanissant la route. Quoi de plus déplorable que la destinée de ces hommes qu'on massacre par centaines, uniquement pour ne pas laisser soupçonner un honteux secret d'état! L'abbé de Saint-Réal écrivait dans un temps où l'on se plaisait à donner à tout un aspect de gravité, de profondeur et de dignité. On se piquait surtout d'une certaine politique habile, mystérieuse, imposante, où la ruse ne dégradait pas la force, où l'autorité se croyait en droit de se passer de morale, pourvu qu'elle se proposât de grands desseins. On remarque ce caractère dans les tragédies de Corneille, dans les livres de Balzac, et dans une foule d'écrivains contemporains. Le cardinal de Richelieu était devenu le type de la politique d'alors : la *Conjuration des Espagnols contre Venise* est assurément un des beaux modèles de ce tour particulier des esprits; mais par-là même, ce récit, dont le ton est si grave et si ferme, a quelque chose de théâtral. Tout y a pris un aspect composé, et il n'en résulte aucune impression vive; l'auteur n'avait pas cherché la vérité des faits, et il n'a pas trouvé celle des senti-

mens dans Saint-Réal. Le gouvernement mystérieux de Venise perd toutes ses terreurs et ne sait plus épouvanter l'imagination : ce peuple d'aventuriers, de marins, de soldats, de courtisanes, parmi lesquels se passe l'action, se revêt d'une apparence régulière, et le désordre même semble avoir son étiquette. Si c'est là un défaut, il faut avouer qu'Otway le corrigea bien ; car en empruntant ce sujet à l'historien français, il en fit disparaître tout ce qu'il a de grave et de politique, pour se placer exclusivement dans un monde ignoble et corrompu : cet habile marquis de Bedmar, dont Saint-Réal fait un si beau portrait, et qu'il se complaît à nous présenter comme le modèle du politique et l'idéal du diplomate, devint un personnage insignifiant de la tragédie anglaise. Les grands intérêts de la république de Venise, son redoutable gouvernement, son histoire sombre et sanglante, sont à peine indiqués, et, comme une décoration sans relief, ne servent qu'à marquer le lieu de la scène. Ce qu'Otway a peint, ce qu'il connaissait certes mieux que l'abbé de Saint-Réal, ce sont les mœurs de tous ces conspirateurs perdus de dettes, vivant dans l e dé-

ordre et la misère, n'ayant pas un lendemain, mais gardant encore de la force, de l'action et du courage. *Venise sauvée* est, littéralement parlant, la tragédie au mauvais lieu ; aussi cause-t-elle souvent un profond dégoût : tout y est sans élévation et sans noblesse ; le langage n'a habituellement rien de fort, souvent il est flasque et sans couleur, d'autrefois déclamatoire. Mais à travers ces défauts rebutans se trouvent des traits pleins de vérité, et des caractères bien conçus : c'est là ce qui a valu à ce drame le succès qu'il a conservé, sans que cependant il ait jamais été placé bien haut par aucun critique.

« C'est encore, dit Johnson, une des pièces » les plus aimées du public, malgré l'immora- » lité de l'intrigue principale et les ignobles » scènes de comédie dont cette action tragique » est entremêlée. En comparant le style d'Ot- » way, dans *Venise sauvée*, à celui de l'*Or-* » *phéline*, on trouve qu'il avait acquis plus de » richesse dans les images et plus d'énergie » dans l'expression. Les beaux passages de cette » tragédie sont dans la bouche de tout le monde, » et le public l'apprécie, je crois, à sa juste

» valeur, en la regardant comme l'ouvrage » d'un homme qui n'a respecté ni la morale, » ni la décence; mais qui a eu des conceptions » fortes, et a su retracer d'une manière origi- » nale ce que lui ont inspiré la nature et son » propre cœur. »

Ce qui est le plus touchant, c'est l'amitié de Pierre pour Jaffier, c'est ce sentiment tendre, désintéressé, involontaire, qui amollit le cœur de cet homme d'ailleurs perdu de vices et féroce dans des projets de complots, qu'Otway n'a pas même pris la peine d'ennoblir. Il y a quelque chose à la fois de vrai et d'attendrissant à avoir fait jouer à ce sentiment sympathique un si grand rôle parmi tous ces êtres dépravés et endurcis qui n'y peuvent rien comprendre. Le caractère de Jaffier est aussi d'une vérité parfaite; on ne peut mieux peindre la faiblesse et l'hésitation d'un homme dont le cœur est encore honorable, et qui se trouve mêlé parmi des compagnons pervers : sa situation lui pèse; il rougit sans cesse de lui-même, et sa faiblesse dans le crime le dégrade plus encore que son abandon de la vertu. Ce n'était peut-être pas une vérité à présenter ainsi complète et dans

son ensemble, car elle est plus rebutante encore que les scènes indécentes dont l'auteur a sali sa pièce; mais il en résulte des situations pleines d'intérêt. L'espèce de séduction, par laquelle sa bien-aimée Belvidéra détruit en lui toute énergie et toute résolution, et le fait manquer à tous les sermens dont elle, femme, ne comprend pas la force et l'honneur, est en harmonie avec cette âme énervée par le malheur et les sentimens tendres. On voit que c'est là ce qui parlait le plus à l'imagination d'Otway. Jamais écrivain tragique ne fut moins destiné à relever la nature humaine, à la montrer grande et forte : ce n'est pas un petit défaut.

Treize ans après la tragédie d'Otway, et vingt-quatre ans après la publication de la *Conjuration* de Saint-Réal, Lafosse fit représenter *Manlius* sur la scène française. Dans une courte préface, il reconnaît les obligations qu'il avait au savant abbé, mais il ne parle en rien du drame anglais dont il avait emprunté plus encore. Lafosse avait quelque connaissance de la littérature étrangère; il avait long-temps vécu en Italie, et faisait avec succès des vers italiens : peut-être savait-il aussi l'an-

glais, ce qui pourtant était fort rare en France à cette époque. Quoi qu'il en soit, c'est la tragédie d'Otway qu'il a voulu accommoder à notre théâtre, et ce genre de travail est toujours curieux comme symptôme des différences qui existent entre les deux peuples et leurs littératures.

Lafosse n'avait point à changer le plan général de la tragédie. Otway, qui avait étudié les auteurs français, n'était nullement de l'école de Shakspeare : c'était une seule situation avec ses développemens qu'il avait voulu représenter, et l'unité de sa conception n'avait pas la vaste étendue des conceptions de Shakspeare. Rien ne l'avait porté à s'écarter de l'unité de temps, ni à parcourir un vaste cercle qui embrassât tout le caractère d'une époque historique, d'une nation, ou d'un grand personnage. Lafosse pouvait donc conserver un cadre de même dimension, mais non pas y représenter les mêmes objets. On aurait trouvé ridicule, dit Voltaire, qu'un ambassadeur espagnol s'appelât le marquis de Bedmar, et que les conjurés eussent le nom de Pierre et de Jaffier. Il fallait donner à toute cette aventure la pompe requise

sur notre théâtre, et déguiser en Romains tous les personnages. Mais ce ne pouvaient pas être non plus de vrais Romains, car un événement ne se transporte pas indifféremment de Venise dans la république romaine, et du dix-septième siècle à l'an 370 de la fondation de Rome; c'étaient des Romains de théâtre, avec leurs mœurs de convention. Ainsi des artistes d'alors ne pouvant ennoblir le costume du temps, et n'osant pas risquer la nudité du style héroïque, habillaient Louis XIV d'une tunique de fantaisie, sans rien changer à sa vaste perruque.

Il était donc difficile à Lafosse de retrouver dans une tragédie toute pompeuse le genre d'intérêt qu'offrait une pièce dont le défaut est d'être vulgaire dans les personnages, les sentimens et le langage : il fut obligé de retourner à la politique dont Otway s'était écarté. Manlius devint un orgueilleux conspirateur, un ennemi hautain du sénat. Cette amitié si tendre et si faible de Pierre pour Jaffier, lorsqu'on voulut la placer entre deux augustes Romains, ne fut plus indiquée qu'en passant. Belvidera se changea en une fière Romaine, et l'on ne comprit plus comment elle pouvait entraîner le cœur

de Servilius à la trahison, sans lui montrer cet abandon et cette intimité douce qui rendent Jaffier esclave de Belvidéra.

Les scènes des conjurés, au lieu de se passer sur le théâtre, au lieu de représenter Renault assignant à chacun son poste, prescrivant l'heure du carnage, et jetant de temps en temps des regards inquiets sur Jaffier qu'il soupçonne, sont en récit; le tribun Rutile rapporte seulement une faible partie du discours qu'il vient, dit-il, de tenir aux conspirateurs.

C'est ainsi que ce que la pièce d'Otway a de vivant disparaît dans la tragédie prétendue romaine de Lafosse; aussi, malgré des vers pleins de force et de noblesse, malgré l'intérêt des situations, cet ouvrage a-t-il une sorte de sécheresse et de maigreur; il manque d'abondance et de développement, tout y sent l'art et la gêne. Pour lui donner de l'effet à la représentation, il importe qu'un grand acteur remette dans *Manlius* un peu de ce qui est dans *Venise sauvée*, et qu'il fasse ressortir cette affection sympathique de Manlius pour Servilius, dont on retrouve à peine la trace dans le langage glacé de Lafosse.

En 1746, Laplace fit représenter une tragédie de *Venise sauvée;* mais rétablir les noms de Pierre, Jaffier et Belvidéra ne suffisait pas; il aurait fallu les ramener sur la scène avec la vérité de leur caractère, et l'expression vraie et pleine d'abandon de leurs sentimens. Laplace abrégea tout, et fit un vrai squelette de la tragédie d'Otway, qui manque déjà elle-même de grandeur et d'étoffe. Cet essai ne fut pas absolument repoussé par les spectateurs, mais depuis long-temps la pièce ne se joue plus, et il n'en est resté un vers dans la mémoire de personne.

P. B.

## A SA GRACE

# LA DUCHESSE DE PORTSMOUTH.

MADAME,

S'IL m'était possible d'apprendre à l'univers comment votre bonté a inspiré à un homme malheureux un entier dévouement à votre service; s'il y avait dans la langue des mots assez forts pour exprimer le sentiment qu'a fait naître en moi votre extrême indulgence, je ne cesserais ni d'en parler, ni d'en écrire; mais votre grâce a donné tant d'étendue à ce sujet, j'aurais à lui élever un tel monument, que les matériaux me manquent. Je me sens muet lorsque j'en veux parler, et lorsque je veux écrire, ma pensée ne peut s'élever jusqu'à la hauteur du bienfait. Pardonnez-moi donc, madame, si, tel que ce pauvre paysan qui offrit un jour une pomme en présent à l'empereur, je vous apporte l'humble tribut, la modeste production de mon petit jardin, pour le déposer à vos pieds. Croyez qu'il vous est offert avec la plus extrême reconnaissance; croyez qu'aussi longtemps que ma pensée pourra garder le souvenir de ce que je dois à votre généreux caractère, mon cœur ne cessera point d'être reconnaissant. Nouvelle providence! vous méritez bien ces sentimens : la providence céleste ne m'avait donné que la vie, et encore à de rudes conditions; la vôtre, plus prévoyante, m'a appris à connaître le prix de ce don, et l'a dégagé du pesant fardeau qui le grevait : je veux parler de la mauvaise fortune. J'avais des ennemis qui me retenaient à l'écart, et loin des rayons de cette puissance royale, dont la chaleur est mon seul bien et la seule espérance qui soutienne ma vie. Votre compassion, votre noble pitié surent me découvrir dans l'éloignement où j'avais été relégué, à l'arrière-garde de la fortune; vous m'appelâtes, vous me mîtes en lumière, et je me sentis consolé : vous m'avez rendu à mes droits naturels; car la fidélité inébranlable, la loyauté envers mon prince, étaient tout l'héritage que j'avais recueilli de mon père, et quelque durement que la fortune m'ait traité, j'estime si haut le prix d'un

tel héritage, que je ne l'ai jamais vendu, et que j'espère ne m'en jamais départir. Pour vous, la nature et la fortune ont, en commun, présidé à votre naissance; l'une vous a douée d'une beauté qui subjugue tous les cœurs, l'autre résolut de rendre une telle justice à votre mérite, qu'il devint le partage d'un monarque digne de gouverner l'univers; et en effet il y posséda un empire. Le jeune prince (1) que vous lui avez donné, annonce déjà par ses jeunes vertus l'auguste tige dont il sort; vous avez pris de lui tous les soins pieux de la plus tendre mère et de la plus sage gouvernante; vous lui avez donné une éducation noble et généreuse; puisse-t-elle avoir le succès qui est dû à son mérite et à vos vœux; puisse-t-il croître pour devenir le bouclier de son illustre père, et le patron des sujets loyaux; puisse-t-il avoir la sagesse et les lumières pour l'assister dans les conseils où il sera appelé; pour défendre ses droits contre les envahissemens des républicains dans le sénat; pour chérir les hommes disposés à venger la cause royale; puissent ces bons et fidèles serviteurs de la couronne ne jamais manquer de protecteur; puisse-t-il avoir le courage et la prudence pour vaincre les étrangers au dehors, et terrifier les rebelles au dedans! Je vais lui souhaiter encore plus : puisse-t-il, au printemps de son âge, lorsque ses naissantes vertus ont besoin d'être choyées et préparées pour la maturité, ne rencontrer jamais des hommes vicieux, n'entendre jamais un langage intéressé, déloyal, et insipidement flatteur, qui les flétrissent dans leurs germes! Et pour terminer, puisse-t-il être aussi grand que le pourra faire la fortune, et que le permettra l'honneur; et puisse votre grâce, qui est une si généreuse maîtresse, et une si noble protectrice, ne jamais avoir de serviteur moins reconnaissant que

la très-dévouée créature

DE VOTRE GRACE,

THO. OTWAY.

---

(1) Jacques Fitz-James, depuis duc de Berwick, fils naturel de Jacques II, et d'Arabelle Churchill, duchesse de Portsmouth.

(2)

# VENISE SAUVÉE.

# PERSONNAGES.

LE DOGE DE VENISE.
PRIULI, père de Belvidéra, sénateur.
ANTONIO, grand orateur dans le sénat.
BEDMAR, ambassadeur d'Espagne...
JAFFIER,
PIERRE,
RENAULT,
SPINOSA,
THÉODORE,
ELLIOT,
REVILLIDO,
DURAND,
MARRANA,
BRAINVILLE,
TERNON,
BRABE,
RETROSI,
} conspirateurs.
BELVIDÉRA, courtisane grecque.
AQUILINA.
DEUX FEMMES attachées au service de Belvidéra.
DEUX FEMMES, servantes d'Aquilina.
LE CONSEIL DES DIX.
OFFICIERS, GARDES, MOINES, EXÉCUTEURS, PEUPLE.

# VENISE SAUVÉE.

## ACTE PREMIER.

### SCÈNE PREMIÈRE.

PRIULI et JAFFIER entrent.

PRIULI.

Cessez! je ne vous écoute plus; allez et laissez-moi.

JAFFIER.

Non, écoutez-moi! quand ce ne serait que par pitié pour mes souffrances! Monseigneur, monseigneur, je ne suis pas un misérable abject, comme vous le pensez. Un peu de patience! il peut y avoir entre nous une grande distance, mais j'ai l'audace de parler, j'en ai le droit, bien qu'un tyrannique orgueil refuse de m'entendre.

PRIULI.

Ne m'as-tu pas outragé?

JAFFIER.

S'il était dans mon caractère de me prêter à l'injustice, ou de commettre l'outrage, je n'aurais pas besoin de me courber ainsi humblement pour ob-

tenir audience d'un barbare père.... Je vous ai outragé?

PRIULI.

Oui, tu m'as outragé par le point le plus sensible, l'honneur de ma maison; vous m'avez fait outrage, vous devez vous en ressouvenir (car maintenant je parlerai et je vous convaincrai de votre bassesse); lorsque après votre voyage vous revîntes en votre patrie, attirant sur vous tous les regards, plein de jeunesse, et donnant de si belles espérances; charmé de votre vertu naissante, je vous accueillis, je vous recherchai; je m'efforçai de vous élever au niveau de votre mérite. Ma maison, ma table, ma fortune, moi-même, tout était à vous. Vous en pouviez user pour votre plus grand avantage : je me livrai, je me confiai à vous, comme à un loyal ami; tandis qu'en retour de mes bontés, vous vous occupiez traitreusement à m'accabler, vous séduisiez la faiblesse de mon unique enfant, de la favorite de mon vieil âge. Vous la dérobiez à mon sein.... Ah! Belvidéra!

JAFFIER.

C'est à moi que vous la devez. Sans moi, vous n'auriez plus d'enfant; votre nom éteint serait enseveli au tombeau, et personne n'eût gardé mémoire de Priuli. Vous devez vous ressouvenir qu'il y a cinq ans à peine, vous vous étiez embarqué sur votre brigantin pour voir notre doge épouser l'Adriatique; j'étais avec vous. Votre pilote inhabile nous brisa sur un rocher. Alors, pour vous sauver, vous voulûtes passer dans votre chaloupe; vous y entrâtes le premier, Belvidéra effrayée vous suivait;

comme elle était toute tremblante sur le bord du vaisseau, une lame l'emporta tout à coup à la mer. Alors, au même instant, je m'y précipitai, et luttant contre les vagues pour la sauver, je m'efforçai de racheter sa vie aux dépens de la mienne. D'un bras je soutenais mon précieux fardeau, de l'autre je fendais les flots irrités, qui se soulevaient et m'assaillaient pour me ravir mon trésor. Je la rapportai, je la remis sur votre cœur désespéré. Vous m'en remerciâtes, il est vrai, mais une plus noble reconnaissance s'éleva dans son âme. Dès ce moment elle m'aima, et ce fut en se donnant elle-même qu'elle me paya de sa vie sauvée.

PRIULI.

Vous me l'avez dérobée comme un voleur; vous me l'avez dérobée pendant les heures funèbres de la nuit. Vous avez choisi ces heures de malédiction pour me dépouiller de tout ce que mon cœur avait de plus cher. Puissent tous les plaisirs qu'elle vous donne être aussi trompeurs pour vous que pour moi; qu'un sort rigoureux, qu'un lit stérile soient votre partage, que de continuelles discordes rendent vos jours et vos nuits amers et douloureux; que le besoin et la misère vous saisissent et vous oppriment de leurs mains de fer, jusqu'à ce qu'enfin vous trouviez pour récompense la malédiction due à l'enfant désobéissant!

JAFFIER.

La moitié de votre malédiction est déjà vaine. Le ciel a déjà couronné notre fidèle amour par la naissance d'un jeune fils, charmant comme sa mère.

Puisse-t-il vivre pour être plus humain que son aïeul et plus heureux que son père!

PRIULI.

Non, qu'il vive pour déchirer vos oreilles des cris de la faim, et vous disputer son pain, tandis que sa malheureuse mère, assise par terre, pleurera en éprouvant les horreurs du besoin!

JAFFIER.

Il semble que ce serait une joie pour vous?

PRIULI.

Par le ciel, c'en serait une! Autrefois, il est vrai, elle me fut chère. Le torrent de larmes que répandirent mes tristes yeux, lorsqu'elle oublia son devoir, était plus précieux que la source de ma vie. Mais elle m'a quitté, et, si je suis un homme, je dois l'oublier.

JAFFIER.

Je voudrais être dans le tombeau.

PRIULI.

Et elle avec toi, car votre présence ne sert qu'à me rappeler que j'étais heureux autrefois.

JAFFIER.

Vous n'en agissez de la sorte que parce que vous savez combien mon âme est pleine de Belvidéra. Vous voyez que ma vie tient à elle, et c'est pour cela que vous me traitez ainsi. Ah! si mon âme était capable du dégoût de la satiété, si j'étais un ravisseur, un artisan d'outrages, comme vous me le reprochez, qui m'empêcherait de vous la rendre

couverte d'opprobre, et d'aller chercher la fortune aux lieux où elle pourrait me sourire!

PRIULI.

Vous ne l'oseriez pas.

JAFFIER.

Il est vrai, monseigneur, je ne l'oserais pas. Mon cœur règne sur moi, et domine trop ma volonté. Trois ans sont déjà passés, depuis que nos vœux nous ont engagés l'un à l'autre, et durant ce temps le monde peut être témoin que j'ai traité Belvidéra comme votre fille, comme la fille d'un sénateur de Venise. Elle a toujours joui de la distinction, du rang, des égards, du respect dus à sa naissance; tout cela lui a été accordé autant que l'a permis mon humble situation. Le monde a pu voir que, bien que je n'eusse pas l'espoir de gagner votre cœur, je l'aimais pour elle-même, et non comme la fille de l'auguste Priuli.

PRIULI.

Cessez ce discours.

JAFFIER.

Oui! et puis adieu pour toujours. Il n'y a pas un misérable vivant de la charité publique qui ne soit plus heureux que moi. Car j'ai connu les douceurs de la richesse; chaque soir je m'endormais bercé par un doux contentement, et je m'éveillais joyeux au matin; maintenant je suis tel que l'épi de blé, dont la fleur a été flétrie, et qui tombe desséché avant la maturité.

PRIULI.

Retourne chez toi, vis humblement; tâche de

retrancher de ta dépense; chasse de ton logis tout ce cortége de ta folie, cette vermine inutile. Supprime les ajustemens brillans de ta femme; qu'elle porte d'humbles vêtemens assortis à sa petite situation; retirez-vous tous les deux dans quelque cabane des faubourgs. Travaille pour gagner ta pauvre vie; fais des enfans et meurs de faim. Va-t'en chez toi, va, te dis-je!

(Il sort.)

JAFFIER.

Oui, si mon cœur pouvait s'y résoudre, ce cœur gonflé d'orgueil, oui, je retournerais au logis; mais ma porte est devenue odieuse à mes yeux; elle est occupée et habitée par des créanciers qui me guettent, pareils à l'oiseleur qui veille sur le gibier au moment où il va passer. Je n'ai pas cinquante ducats dans le monde, cependant je suis amoureux, je me plais dans ma misère. Ah! Belvidéra! — Oui, tu es ma femme! Nous supporterons ensemble notre destin cruel, mais nous n'avons aucun secours à espérer.

(Pierre entre.)

PIERRE.

Bonjour, mon ami. Comment se porte l'aimable compagnon de mon cœur? Eh quoi, de la mélancolie! dis-moi tout. Ne me cache rien.

JAFFIER.

Je réfléchissais, Pierre, à l'origine qu'a pu avoir, dans ce monde, cette vertu damnable et affamée, qu'on appelle l'honnêteté.

PIERRE.

Ce fut, sans doute, la lâcheté du pouvoir qui l'in-

stitua, pour sa propre sécurité et son repos. Les honnêtes gens sont le voluptueux coussin sur lequel les fripons s'endorment et s'engraissent; si le genre humain ne se composait que de fripons, ils s'affameraient les uns les autres. Les gens de loi n'auraient plus de cliens; les coupeurs de gorge n'auraient plus de salaire. Chacun voudrait lui-même tuer son frère; personne ne voudrait plus être payé, ni pendu, pour commettre un meurtre. L'honnêteté! ce fut un piége qu'on inventa pour lier les mains aux plus hardis coquins, pour faire régner en paix les sots et les poltrons, et les établir seigneurs absolus au-dessus de ceux qui valent mieux.

JAFFIER.

Ainsi l'honnêteté ne serait qu'un être de raison?

PIERRE.

Rien autre chose. C'est comme l'esprit; on en parle beaucoup sans pouvoir le définir. Celui qui y prétend le plus y a souvent la moindre part. C'est une vertu déguenillée ;... l'honnêteté! n'en parlons plus.

JAFFIER.

Mais toi, tu es honorable assurément?

PIERRE.

Les hommes me croient tel, il est vrai; mais ils se trompent, Jaffier; je suis un coquin tout comme eux. Tel que tu me vois, je suis un maraud gai et de bonne mine; il est vrai que je paie les dettes que j'ai faites; je ne vole personne; je ne couperais la gorge à personne pour avoir part à la bourse d'un

grand seigneur, ou place dans le lit d'une catin; je ne trahirais point mon ami pour avoir sa place ou sa fortune. Je dédaigne de flatter le sot boursoufflé qui est au-dessus de moi, et d'écraser le pauvre diable qui est au-dessous; c'est à cause de tout cela, Jaffier, que je suis un coquin.

JAFFIER.

Un coquin ?

PIERRE.

Oui, un coquin, et très-notoirement. Je suis un coquin de voir les souffrances de mes semblables et de me croire un homme; de voir nos sénateurs se jouer du peuple abusé par une apparence de liberté, dont il n'a jamais tâté. Ils disent que, par eux, nos mains sont affranchies des chaînes; et pourtant ils jettent qui ils veulent dans les plus vils liens; ils précipitent qui ils veulent dans l'opprobre et le chagrin; ils nous ballottent, comme des naufragés, sur les vagues de leur autorité, et il ne nous reste pas une planche pour notre salut. Supporter tout cela, ne pas répondre au noble appel de la nature, ne pas s'opposer aux progrès de ces brigands domestiques qui nous rendent esclaves, et nous disent que c'est la charte, c'est être un coquin, et j'en suis un.

JAFFIER.

Ah ! Aquilina! ami, perdre une telle beauté, la plus précieuse récompense de tes nobles travaux ! elle qui était à toi par le droit de la conquête, comme par le droit de l'amour.

PIERRE.

Ah ! Jaffier ! mon cœur lui était tellement en-

chaîné, que, quel que fût le plan projeté pour ma vie et pour l'avenir, elle y était placée, comme mon unique joie, comme celle qui devait adoucir tous mes futurs ennuis. Il faut aimer et raffoler d'amour comme je faisais, pour imaginer des plaisirs tels que je les rêvais ; et c'est au sommet de mes espérances, dans l'instant de la plus délicieuse attente, lorsque mes désirs avides bouillonnaient à grands flots, lorsque j'étais prêt à arrêter et à saisir mon aimable proie, qu'un hibou mal appris, un mauvais oiseau de proie, s'est jeté avec ses vilaines ailes sur mon gibier, et me l'a enlevé.

JAFFIER.

Je connais ce misérable, et je le méprise autant que tu le hais.

PIERRE.

Malédiction sur une communauté ainsi réglée, où chaque esclave qui entasse assez de richesses pour que le mal lui soit permis, devient de droit un seigneur ! Moi, qui ne croyais pas que le malheur pût être si proche de moi, j'ai trouvé mon Aquilina dans les bras d'un vieux scélérat, d'un libertin de sénateur, d'un sot opulent, qui a acheté mes droits, d'un infâme qui use de la beauté comme d'une fourrure d'agneau, uniquement pour se tenir chaud. Ce sale coucou était venu, en mon absence, s'introduire dans mon nid, et avait dérobé toute la nichée de mes plaisirs.

JAFFIER.

N'as-tu pu l'en chasser ?

PIERRE.

C'est ce que j'ai fait, et j'ai renvoyé chez lui ce vieux bouc barbu et infect. Plainte en a été portée au sénat; j'ai été sommé d'y comparaître, et ignominieusement censuré pour avoir violé ce qu'ils appellent un privilége. Telle a été la récompense de mes services. J'aimerais mieux avoir été rossé par un poltron. La religion d'un soldat, Jaffier, c'est sa maîtresse. Une fois profanée, tous les autres liens sont rompus; par-là tous les engagemens du service sont dissous; et, de ce moment, je me regarde comme tout aussi libre d'être l'ennemi que l'ami de Venise. Me voici prêt pour une vengeance quelconque, celle que tu voudras.

JAFFIER.

Je pense que la vertu n'est pas ici en sûreté, et je m'afflige, comme toi, mon ami, de vivre dans un aussi méchant pays que Venise, où tout conspire à ruiner le bonheur commun, où les fripons s'engraissent du labeur des braves gens.

PIERRE.

Nous ne jouissons ni de la sécurité, ni de l'union, ni de la paix, puisque le contrat de l'avantage général est rompu; la justice, parmi nous, est boiteuse aussi-bien qu'aveugle. Les lois, dont la destination est pervertie par ceux qui les font, ne servent plus que d'instrument à quelque nouvelle tyrannie, que chaque jour voit s'élever pour nous asservir de plus en plus. Ah! puisse cette glorieuse cause trouver des amis qui fassent triompher la justice! Ah! Jaffier, alors tu ne porterais pas sur ton

visage l'empreinte du malheur ; l'orgueilleux Priuli recevrait des leçons d'humanité, et apprendrait à apprécier un fils tel que toi. Je n'ose parler, mais mon cœur saigne de ce qui se passe en ce moment.

JAFFIER.

Qu'importe cette cause? bien que ce soit celle de ton ami, laisse-moi partager le trouble de ton cœur; je suis fait à la misère ; et peut-être trouverais-je le moyen de calmer ton âme.

PIERRE.

Ah ! tu ne l'apprendras que trop tôt.

JAFFIER.

Alors que ce soit de toi que je le sache. Il y a dans ton amitié un charme qui adoucira le plus triste, le plus douloureux récit, qui fortifiera ma constance et me fera sourire à ma ruine.

PIERRE.

Eh bien, tu es ruiné.

JAFFIER.

Je sais cela depuis long-temps ; j'ai fait connaissance, il y a long-temps, avec la mauvaise fortune.

PIERRE.

Je passais, à l'instant même, devant ta porte, et je l'ai trouvée gardée par une troupe de misérables. Ces fils de la publique rapine étaient là occupés à te détruire. Ils m'ont dit que, par sentence légale, ils avaient commission de saisir tout ton avoir. Bien plus, c'est la main barbare de Priuli qui a signé l'arrêt. Là commandait un maroufle à la face hideuse,

qui faisait entasser une pile de vaisselle d'argent, pour la faire vendre à l'encan. Il y en avait un autre qui faisait les plus indignes plaisanteries sur ton malheur ; il prenait possession de tes plus anciens ornemens domestiques, de tes riches tapis, brodés et tissus d'or: le lit même où, dans la nuit nuptiale, tu reçus Belvidéra en tes bras, ce théâtre de tous tes plaisirs était profané par les grossières et sales mains de ces misérables geôliers; on l'avait jeté parmi un amas de vieux meubles.

JAFFIER.

Hé bien, je rends grâce au ciel.

PIERRE.

Grâce au ciel ! et de quoi ?

JAFFIER.

De ce que je n'ai pas un ducat vaillant.

PIERRE.

Malédiction sur ta funeste étoile et sur le cruel destin de Venise, où les frères, les amis et les pères sont sans nulle foi; où il n'y a ni confiance ni fidélité; où la vertu est courbée sous une oppression infâme, où le vice règne sur elle ! Ah ! si tu avais vu, comme moi, ta charmante Belvidéra traitée comme une malheureuse, condamnée au bannissement, et s'avancer en sanglotant, brillante, à travers les larmes, telle que le soleil d'avril, dont les rayons s'efforcent de traverser les nuages qui l'obscurcissent, et passent parmi la pluie. Elle s'appuyait sur le bras de deux jeunes vierges qui la regardaient, s'affligeaient de sa douleur, et semblaient

recueillir ses soupirs. Cette grossière populace qui s'était rassemblée à l'entour pour voir ce spectacle, demeurait elle-même muette à cette vue, imposait silence à sa tumultueuse voix, et murmurait de pitié. J'aurais embrassé ces sales coquins, tant leur contenance me plaisait.

JAFFIER.

Je te remercie du fond de mon âme pour ce récit; car maintenant je sais le pire de ce qui pouvait m'arriver. Ah! Pierre, mon cœur pouvait supporter les plus rudes atteintes de la fortune; mais lorsque je pense à ce que Belvidéra a éprouvé, à l'amertume dont son tendre cœur a dû se remplir, j'avoue toute ma lâcheté: pardonne à ma faiblesse; je me jette dans tes bras; je fais l'enfant; je sanglote sur ton sein; ah! je te noierai de mes larmes.

PIERRE.

Sois plutôt tout de feu, et que la ruine de Venise soit au niveau de ta ruine. Sommes-nous donc faits pour mourir de faim comme de pauvres marmots qui, par le froid de l'hiver, ne savent que pleurer leur mort au coin d'une haie. Toi et ta cause vous ne manquerez jamais d'assistance, tant que j'aurai du sang et de l'argent à ton service. Ordonne à mon cœur; tu peux en disposer pour toutes choses.

JAFFIER.

Non; il y a un secret orgueil à mourir en brave homme.

PIERRE.

Les rats meurent dans des coins ou dans des

trous; les chiens courent quand ils sont enragés. L'homme connaît un plus digne remède à son chagrin : la vengeance! cet attribut des dieux; ils l'ont empreinte avec leur noble image dans la nature humaine. Mourir! considère bien la cause qui t'appelle; et si tu es assez vil pour mourir, meurs! Souviens-toi des souffrances de ta Belvidéra; Belvidéra, mourir! damne-toi d'abord. Quoi! tu serais régulièrement enterré au cimetière, et tu mêlerais ta noble poussière avec ces infects coquins qui pourissent dans leur linceul, avec ces imbéciles, morts d'indigestion, avec ce vulgaire fumier de la terre!

JAFFIER.

Ah!

PIERRE.

Bien dit. Ne te contiens pas; jure un peu.

JAFFIER.

Jurer! Par la mer et par les vents; par la terre, par le ciel et l'enfer, je veux venger les larmes de ma Belvidéra! Écoute-moi, mon ami.... Priuli.... est.... un sénateur!

PIERRE.

Un chien!

JAFFIER.

D'accord.

PIERRE.

Tire sur lui.

JAFFIER.

De tout mon cœur. N'en parlons plus. Où nous trouverons-nous ce soir?

PIERRE.

Je te parlerai ; chaque soir, à minuit, au Rialto ; je me promène en faisant ma nocturne méditation. Trouvons-nous là tous les deux, et nous parlerons d'une belle affaire.

JAFFIER.

Adieu.

PIERRE.

A minuit.

JAFFIER.

A toute heure ; mes blessures me tiendront éveillé. (*Pierre sort.*) Dis-moi pourquoi, bon Dieu, tu m'as fait tel que je suis, avec tout cet esprit, ces pensées élevées, ces penchans distingués, qui conviendraient au plus heureux des hommes ? Ah ! pourquoi ne m'as-tu pas plutôt créé grossier comme mon destin, d'une âme basse et stupide, propre à être un portefaix ? pourquoi ai-je le sentiment de la malédiction qui pèse sur moi ? Est-ce un procédé juste, naturel ? Belvidéra ! (*Belvidéra entre.*) Pauvre Belvidéra !

BELVIDÉRA.

Conduisez-moi, conduisez-moi, mes filles, vers cette douce voix. Mon seigneur, mon amour, mon seul refuge, mes yeux sont heureux de revoir ton visage ; les douloureuses palpitations de mon cœur oppressé cessent à ton aspect. Ah ! laisse-moi voir ce sourire du premier temps de nos amours, et donne courage à mon âme abattue.

JAFFIER.

..... Du premier temps de nos amours ? Ma fortune est-elle donc changée ? n'es-tu pas Belvi-

déra, toujours la même; toujours douce, bonne et tendre; telle que je te reçus dans mes bras? Si tu étais changée, où trouverais-je un asile? qui allégerait le fardeau de mon cœur? qui recevrait mes plaintes?

BELVIDÉRA.

Semble-t-il donc qu'il y ait quelque changement ou quelque déclin dans mon amour, lorsque je viens ainsi me jeter dans tes bras, avec tout l'abandon de la plus entière confiance? mon cœur ne palpite-t-il point près du tien, comme s'il avait à lui annoncer un surcroît de bonheur? Je trouve plus de joie en toi que ta mère lorsqu'elle te serra en ses bras pour la première fois, et qu'elle remercia Dieu après le travail de l'enfantement.

JAFFIER.

Une si glorieuse fidélité peut-elle se rencontrer en une femme? toutes les méchantes histoires qu'on débite sur ton sexe sont fausses. Ah! femme, aimable femme! la nature te forma pour adoucir l'homme : sans vous nous eussions été des brutes. Pour représenter la beauté des anges, on les peint à votre ressemblance; tout ce que nous croyons du ciel, on le trouve en vous : éclat éblouissant, pureté et vérité, plaisir éternel, amour sans fin.

BELVIDÉRA.

Si l'amour était un trésor, nous serions merveilleusement riches. J'ai tant d'amour que mon cœur s'en brisera assurément; mes vœux ne suffisent point à l'exprimer. Quand je veux dire combien est grand mon bonheur, je me sens muette, et les pa-

roles manquent à la plénitude de mes pensées. Ma poitrine se gonfle de soupirs, et je m'efforce vainement à faire comprendre mon idée. Ah! conduis-moi dans quelque désert solitaire et sauvage, aride comme nos malheurs, où mon âme puisse respirer à l'aise; où je puisse dire tout haut, à la voûte du ciel, aux astres qui m'entendront, de quelle richesse infinie mon cœur est rempli; où je puisse t'entourer et te serrer dans mes bras, donner carrière à mon amour, à mes baisers, à mon ardent amour, et ouvrir un passage au feu qui consume mon cœur.

JAFFIER.

Ah! Belvidéra! je suis livré à une double indigence; la fortune me fait banqueroute, et je ne puis m'acquitter envers toi. Le besoin, le terrestre besoin, ce fantôme maigre et affamé, est sur mes talons, et me chasse à vue. Peux-tu supporter le froid et la faim? Ces membres, formés pour le doux service de l'amour, pourront-ils endurer les amères angoisses de la pauvreté, quand, bannis hors de cette contrée par nos malheurs, comme nous allons l'être, nous irons implorer de charitables secours en quelque climat lointain où notre nom sera inconnu? Pourras-tu, lorsque nous serons transis sur un lit de paille, et qu'un vent glacé sifflera sur notre tête, pourras-tu alors me tenir le même langage? pourras-tu alors calmer mes soucis, et me donner ton amour pour refuge?

BELVIDÉRA.

Ah! je t'aimerais, même quand je serais privée de

la raison, je t'aimerais. Lors même que mon esprit troublé ne se connaîtrait plus lui-même, je trouverais quelques intervalles où mon pauvre cœur s'apaiserait et s'épancherait dans le tien; lors même que la terre aride serait notre seule couche, que des racines seraient notre seule nourriture, qu'un rocher serait notre demeure, ce bras servirait d'oreiller à ta tête. Si je t'entendais soupirer, si le chagrin t'étouffait, je me glisserais sur ton cœur, je répandrais en ton âme le baume de l'amour, et tu t'endormirais dans mes embrassemens; alors je rendrais grâce à Dieu, et je te veillerais jusqu'au matin.

JAFFIER.

Entendez-la, cieux qui l'avez créée, et admirez votre ouvrage! Monarques, qui vous partagez le monde, continuez à régner; l'active sédition ne vous laissera jamais autant de calme et de bonheur qu'à moi. La vague obéissante s'abaisse et se relève, balançant doucement votre pompeux navire, et soulevant votre orgueil; mais elle n'attend qu'une tempête pour vous engloutir. Pour moi, dans ma petite barque déjà fracassée, tel qu'un pauvre marchand poussé vers une plage inconnue, j'ai par bonheur enfermé mon plus précieux trésor dans une cassette, et n'ai sauvé que cela. Et, puisque je dois errer sur de lointains rivages, je presserai sur mon sein ma petite, mais inestimable fortune, résolu à ne plus me confier au sort, et à le mépriser.

FIN DU PREMIER ACTE.

# ACTE DEUXIÈME.

## SCÈNE PREMIÈRE.

PIERRE et AQUILINA (entrent.)

AQUILINA.

Tes malheurs te rendent plus cher à mon cœur que toutes les richesses de Venise. Je t'en prie, reste ; consacrons cette nuit à l'amour.

PIERRE.

Non : c'est pure sottise. Tu vis dans la sottise. Quand une femme vend sa beauté à des sots, elle n'a plus de beauté pour moi. Les sots, partout où ils passent, laissent une tache et une souillure ; ils portent en eux une telle vertu contagieuse, qu'ils répandent sur une personne un sentiment de dégoût, et infectent tout ce qu'ils touchent. Je ne puis prendre goût à rien de ce qu'un sot a flétri.

AQUILINA.

J'ai autant et plus de dégoût et de mépris pour le sot dont tu parles, que tu peux en avoir toi-même ; mais l'animal a de l'argent, et cela le rend nécessaire. Son autorité sert aussi à me donner un rang dans le monde, et à me mettre de pair avec ces

vertus chagrines qui regardent avec envie la liberté dont je jouis au fond du cœur : elles aiment tout autant la licence que moi; mais je ne sais quelle physionomie désagréable repousse loin d'elles les plaisirs.

PIERRE.

Grand bien vous fasse, madame, l'amour de votre sénateur !

AQUILINA.

Mon sénateur ! peux-tu penser que ton Aquilina ait jamais éprouvé le moindre plaisir dans les bras de ce misérable ? penses-tu que parce que je lui permets quelquefois de venir essayer ce dont il est incapable, parce que je me contrains à l'endurer et à le supporter; penses-tu que je l'aime? Non; par tous les plaisirs que tu m'a donnés, sa présence fait mon supplice. La pire de toutes les choses est d'avoir un vieux homme pour amant; c'est un vrai *memento mori* pour une femme. Quand je suis couchée près de sa décrépitude, il me semble toujours que je passe la nuit sur mon tombeau.

PIERRE.

S'il pouvait lui-même y descendre !

AQUILINA.

C'est bien mon souhait aussi; car alors, mon cher Pierre, je pourrais, à juste titre, trouver quelque plaisir à jouer l'hypocrisie. Oh ! comme je pleurerais sur le vieux radoteur mourant, comme je l'embrasserais au point de le suffoquer tout-à-fait ! et quand le moment serait venu de montrer ma douleur à ses funérailles ( car il m'a déjà faite hé-

ritière de ses trésors, et il me faudrait exagérer les lamentations d'une veuve véritable), comme je donnerais à mon visage une expression de deuil, comme je l'accompagnerais à son tombeau en me tordant les mains, comme je m'évanouirais sur son cercueil! Dans ma folle douleur je prendrais même possession du triste caveau où il aurait été enseveli, et j'y habiterais comme la matrone d'Éphèse, jusqu'à ce que toi, mon aimable soldat, tu fusses venu me délivrer; alors jetant là mon voile, les bras ouverts, et l'œil joyeux, je m'élancerais vers de nouveaux plaisirs.

PIERRE.

C'est assez. J'ai des amis à réunir ce soir, et ce doit être en particulier; si vous faites cas de mon amitié, gardez-nous de votre galant; ne le laissez ni pénétrer, ni écouter, ni rôder ainsi que je l'ai vu, autour de la maison, comme un écureuil apprivoisé avec sa sonnette au cou; si vous ne prenez pas cette précaution, il y aura là des chiens pour le mordre.

AQUILINA.

Quels amis veux-tu réunir? pourrai-je être de votre conseil?

PIERRE.

Comment donc; une femme s'enquérir d'autre chose que du lit! allez voir votre sénateur, demandez-lui ce qui se passe parmi ses confrères; il n'a rien à vous cacher; mais pour moi, ne sondez pas les secrets de ma politique; en voilà assez; donnez ordre que tous ceux qui se présenteront ici en mon nom soient admis!... Bonne nuit.

AQUILINA.

Nous reverrons-nous? ne veux-tu plus m'embrasser? l'amour est-il sitôt et si complétement oublié?

PIERRE.

Selon que vous traiterez dorénavant votre imbécile, je pourrai y songer.

AQUILINA.

Maudits soient tous les imbéciles!... S'il m'oublie j'en mourrai; et comment le conserver? C'est à quoi m'aidera ou le ciel ou l'enfer.

(Ils sortent.)

## SCÈNE II.

Le Rialto.

JAFFIER entre.

JAFFIER

M'y voici; environné ainsi des ombres de la nuit, il semble que tout l'enfer soit dans mon cœur, et que je sois dans l'enfer. Ah! certes je le porte avec moi, car à chaque pas que je fais, un malin esprit vient pénétrer en mon sein et m'interdire tout repos. J'ai ouï raconter que des malheureux, au désespoir comme moi, erraient durant cette heure funèbre de la nuit, afin de rencontrer, dans leur promenade, l'ennemi du genre humain. Mais je suis tellement maudit, que tout oublié que je suis du ciel, pas un serviteur des ténèbres ne se pré-

sente pour me tenter. Dormez-vous, dormez-vous, habitans de l'enfer ?

(Pierre entre.)

PIERRE.

J'ai sûrement tardé trop long-temps; l'heure a déjà sonné et j'aurai perdu mon prosélyte ; qui va là ? parlez.

JAFFIER.

Un chien qui vient aboyer à la lune...Qui me fait cette question ?

PIERRE.

Un ami des chiens, de ces honnêtes créatures qui ne trahissent jamais leur maître, qui ne caressent jamais ceux qu'ils n'aiment pas; bonsoir, ami Jaffier.

JAFFIER.

Lui-même ! Ah ! Pierre, tu viens à propos, j'allais me mettre en prières.

PIERRE.

Ah ! oui, c'est un effet mécanique ; les prêtres en font commerce, et cependant ils meurent de faim aussi ; il ne s'agit pas de prier ; cela gâte les affaires, et fait perdre du temps. Où est Belvidéra?

JAFFIER.

Je lui ai, pour un jour ou deux, trouvé un petit logement, jusqu'à ce que j'aie pu voir ce que la fortune veut faire de moi. Je t'en prie, ami, si tu veux que je sois en état d'entendre les conseils de la raison, ne parle pas de Belvidéra.

PIERRE.

Ne point parler d'elle !

JAFFIER.

Non.

PIERRE.

Pas même la nommer ? je puis bien souhaiter son bonheur.

JAFFIER.

De qui ?

PIERRE.

.....De ta femme, de ton aimable Belvidéra ! J'espère qu'un homme peut bien, sans faire de mal, souhaiter bonheur à la femme de son ami.

JAFFIER.

Vous êtes jovial, Pierre.

PIERRE.

Oui ; tu vas sourire aussi, et Belvidéra sourira ; nous allons tous nous réjouir ; voici de quoi acheter des épingles. ( *Il lui donne une bourse.* ) Quand on est marié, on a des charges.

JAFFIER.

Je n'ai souhaité qu'à demi de voir le diable, et le voilà déjà ici. Bien ; ce qui s'achète avec ceci, c'est la rébellion, le meurtre, la trahison. Dis-moi quelle voie de damnation je dois prendre en retour de cet argent.

PIERRE.

Quand nous nous sommes quittés, la dernière fois, nous n'avions point de ces faiblesses de cœur, mais nous échangions des discours dignes de gens qui se connaissent jusqu'au fond de l'âme. Le monde est-il réformé depuis notre dernière entrevue ?

Quels nouveaux miracles sont donc survenus? Le cœur de Priuli s'est-il attendri? est-il devenu sensible?

JAFFIER.

Bonté du ciel! que les plus pesantes malédictions tombent sur sa vieillesse! que la goutte et ses souffrances rongent ses os! que le plus cruel malaise tourmente son cœur! qu'il vive jusqu'à ce que la vie lui devienne à charge! qu'il gémisse long-temps sous ce fardeau! qu'il passe son dernier âge dans une horrible agonie, sous les aiguillons de la mort, et qu'il n'arrive que tard à l'heure du repos!

PIERRE.

Ne pourrais-tu pas, mon ami, étendre ta malédiction à tout le sénat, aussi-bien qu'à un seul de ces scélérats?

JAFFIER.

Les malédictions ne font pas grand mal; si je pouvais tuer avec des malédictions, par le ciel! je ne connais pas trente têtes à Venise qui dussent être épargnées. Les sénateurs pouriraient comme des chiens sur le fumier; mais leurs femmes et leurs filles mourraient des maladies qu'elles ont. Ah! si une malédiction pouvait tuer!

PIERRE.

Des poignards, des poignards sont beaucoup meilleurs.

JAFFIER.

Ah!

PIERRE.

Des poignards.

JAFFIER.

Mais où sont-ils?

PIERRE.

Oh! l'on en pourrait placer un millier en bonnes mains, à Venise.

JAFFIER.

Tu parle par énigmes.

PIERRE.

Mais un cœur offensé comme le tien pourra bien en trouver le sens, Jaffier.

JAFFIER.

Un millier de poignards en bonnes mains! et je n'ai pas un ami qui veuille m'en percer le cœur.

PIERRE.

Si je pensais que tu n'es pas disposé à embrasser un plus noble projet, je serais cet ami; mais tu as de meilleurs amis; des amis dont les offenses t'ont valu l'amitié; des amis dignes de ce nom. Je vais te confier un secret : il y a en ce moment des gens à l'ouvrage. Comme tu es un homme que j'ai distingué et choisi dans le monde entier, jure que tu ne trahiras point ce que je vais te confier, et lorsque je t'aurai dit ce que savent les dieux seuls, ou des hommes semblables aux dieux, alors jure qu'aucun événement, aucun revers ne pourra l'arracher de ton sein.

JAFFIER.

Pour m'enchaîner, as-tu besoin de sermens? C'est au jeu des sermens que les filles aux pâles couleurs perdent leur virginité. Mais tu es si près de mon cœur que tu peux lire jusqu'au fond; tu sais quelle

est sa force et sa fermeté. Mon front annonce-t-il un poltron, un imbécile ou un coquin ? s'il n'y a rien de pareil en moi, j'ose croire que tu ne m'emploîras pas dans une petite cause, car je suis capable de la plus honorable et de la plus difficile tâche. La duperie n'a jamais été mon fait; et quant à une entreprise ignoble et sans gloire, je connais si bien ton cœur, que j'ose te répondre que le mien est au point où tu le veux.

PIERRE.

Oui, Jaffier; c'est une cause comme tu dois les aimer, car elle repose sur les plus nobles bases; nos libertés, nos droits naturels, il n'y a point là-dedans de religion ni d'hypocrisie. Nous ferons cette affaire-là sans prier et sans jeûner; nous accomplirons ouvertement une action qui jetera l'univers dans l'étonnement, et qu'on enviera quand elle sera faite.

JAFFIER.

Pour la liberté ?

PIERRE.

Pour la liberté, mon ami! Tu seras délivré de la vile tyrannie de Priuli, et tu recouvreras ta fortune confisquée. Je serai affranchi du malheur et de l'opprobre qui pèsent maintenant sur moi, et courbent mon âme vers la terre. Venise entière sera libre, et le mérite qui s'élève verra ses justes droits reconnus; les imbéciles seront jetés bas des trônes de l'habileté; ces lugubres et vilains oiseaux, ces hiboux fainéans qui sont perchés au sommet de la fortune, qui veillent seulement à renverser d'un

coup de leur aile pesante l'essor des vertus nouvelles qui voudraient s'élever à une noble hauteur, et enchanter les forêts de leurs chants harmonieux.

JAFFIER.

Que dois-je faire?

PIERRE.

Ne peux-tu pas tuer un sénateur?

JAFFIER.

S'en trouvât-il même un qui fût honorable et sage, je le tuerais pour s'être mis de la même bande que cette couvée de lâches et d'imbéciles. Au nom de mes offenses, tu parles comme si la vengeance était prête; ton courageux discours m'anime.

PIERRE.

Jure donc.

JAFFIER.

Je le jure par toutes ces étoiles resplendissantes, et par cette planète qui règle les nuits; je le jure par les puissances bienfaisantes de là-haut, et les puissances funestes de là-bas; par l'amour et l'amitié, qui me sont plus chers que la vie! aucun pouvoir, pas même celui de la mort, ne pourra me faire te manquer de foi.

PIERRE.

Embrassons-nous, et je vais t'ouvrir mon cœur. Un conseil est tenu ici près, d'où va éclore la destruction de ce grand empire. Je vais t'y conduire, mais sois homme; car tu vas te trouver avec des hommes capables de troubler la paix de l'univers entier et de le régler au plus fort du désordre.

JAFFIER.

Je te remercie de ce conseil amical. Oui, je serai un homme, et je te charge, Pierre, dès que tu me verras trahi par mon courage, d'arracher ce cœur de ma poitrine, et de le montrer comme le cœur d'un lâche. Viens, conduis-moi; dès ce moment je chasse de mon âme toutes les petites pensées, toutes les tendres folies de l'humanité. La vengeance seule y régnera. Vengeance!

PIERRE.

Et liberté!

JAFFIER.

Vengeance! vengeance!

(Ils sortent.)

## SCÈNE III.

Maison d'Aquilina.

RENAULT entre.

RENAULT.

Pourquoi l'ambition est-elle mon partage? N'est-ce pas la plus mauvaise base où le malheureux puisse construire? De loin elle offre, il est vrai, une perspective qui séduit notre vue; sa hauteur nous charme, le sommet de la montagne paraît superbe parce qu'il touche au ciel, et nous ne pensons jamais qu'elle est fondée sur le sable, que la tempête peut l'abattre, que l'orage peut nous renverser! Qui est là?

(Spinosa entre.)

SPINOSA.

Renault, bonjour; car, à cette heure, je pense que la balance de la nuit incline vers le matin. Minuit a sonné.

RENAULT.

Oui. Les horloges vont comme on les a réglées; mais l'homme, l'homme déréglé n'a jamais rien d'assuré ni de constant. J'ai perdu au moins trois heures de la nuit à attendre de paresseux compagnons; c'est une des malédictions d'un courage actif, tel que le mien, de se trouver mêlé à des caractères indolens, à des âmes à demi résolues.

SPINOSA.

Que l'enfer saisisse celui de nous dont l'âme pourrait trembler!

RENAULT.

Pour quel motif suis-je seul ici? pourquoi n'y sommes-nous pas tous? ( *Éliot entre.* ) Ah! monsieur, soyez le bienvenu, vous êtes Anglais; quand il s'agit de couver une trahison, on aurait pu croire que vous ne resteriez pas en arrière. Vous vous étiez endormi sur le sein de quelque fille de joie. Donnez à un Anglais une catin et ses aises, un roastbeef et un brasier de charbon, vous voilà maître de lui.

ÉLIOT.

Français, vous êtes un insolent.

RENAULT.

Comment cela?

(L'ambassadeur Bedmar, Théodore, Brainville, Durand, Brabe, Revillido, Marrana, Ternon, Retrosi et autres conspirateurs entrent.)

BEDMAR.

Une querelle? fi donc! est-ce le moment de se disputer? Des voleurs et des brigands peuvent s'emporter et se chamailler. Des hommes qui ont comme vous une haute vocation; des hommes honorés du choix de la Providence, qu'elle a triés parmi la foule vulgaire de l'espèce humaine, et qu'elle a réunis ici dans une assemblée, comme des diamans en un riche écrin, comme l'ornement du plus noble projet qui ait jamais souri à ses auteurs, doivent-ils, comme des enfans, se quereller pour des bagatelles?

RENAULT.

Comme des enfans?

BEDMAR.

Ta main, Renault!

RENAULT.

Je pensais avoir donné mon cœur long-temps avant aucun de ceux qui s'assemblent ici; mais je m'afflige d'apercevoir que je me suis confié à des âmes qui ne savent point pardonner à un vieillard son humeur chagrine.

BEDMAR.

Elliot, tu avais autrefois plus de vertu; j'ai vu l'obstination de ton caractère céder avec une divine bonté à de bien moindres avances. C'est la gloire de ta nation que de savoir chérir un honorable ennemi qui offre son alliance. — Embrassez-vous mes amis; une fois encore. — Embrassons-nous tous; ainsi unis, nous sommes le puissant levier qui doit déra-

ciner cet empire, et l'arracher de sa base. Ne chancelle-t-il pas déjà?

ELLIOT.

Puisse-t-il s'écrouler?

BEDMAR.

Oui; il sera renversé : cette nuit est le garant de sa ruine. (*Pierre entre.*) Sois le bienvenu; viens dans mes bras. Ton maintien redoutable et délibéré me remplit d'espérance, et le destin de Venise semble tenir à ton épée. Ah! cher Mars! les poëtes ont inventé autrefois un dieu de la guerre; c'était toi qu'ils présageaient.

PIERRE.

Amis, Brutus, ce Brutus, qui en plein sénat poignarda César, le tyran du monde, n'était-il pas un brave homme?

RENAULT.

Oui; et Catilina aussi, bien que l'histoire ait calomnié son nom; car il conspira pour relever la gloire chancelante de sa patrie; il avait une bonne cause.

BEDMAR.

Et de même que la nôtre est meilleure encore, de même Renault est supérieur à Céthégus, et Pierre, au-dessus de Cassius.

PIERRE.

Hé bien, quand entreprendrons-nous ce que nous avons projeté? ne devons-nous jamais qu'en discourir?

BEDMAR.

Non, Pierre; l'action suivra de près la naissance de ce projet. Le destin semble avoir tout préparé

pour cette affaire, qu'il a confiée à nos soins. J'espère qu'il n'y a parmi nous, ni un cœur, ni un bras qui ne soit prêt et inébranlable.

TOUS.

Tous! nous mourrons avec Bedmar!

BEDMAR.

Oh! hommes incomparables, quelle sera votre gloire! La partie offre un profit immense si nous gagnons, mais si nous perdons, quelle désastreuse ruine!

RENAULT.

Comment pourrions-nous perdre? le trésor public est à l'aumône; pas un Vénitien n'a confiance en un autre; regardez tous les approvisionnemens destinés à la sûreté publique; les magasins sont vides, la flotte est en débris, l'armée n'est point soldée et murmure, la noblesse est banqueroutière, le peuple est excédé, le sénat est divisé, factieux, déraisonnable; telle est toute la force de Venise. Il faut l'anéantir, nous remplirons leurs magasins des armes qui les auront domptés, nous équiperons leur flotte, nous protégerons leur commerce, nous déchaînerons l'armée mécontente contre ses chefs, et nous la laisserons se payer par le pillage; nous rabaisserons les nobles au niveau des ignobles racines dont la plupart sont sortis; nous contiendrons la populace, que la rigueur rendra humble; nous chasserons ce sénat imbécile, et nous nous emparerons du gouvernement, qui appartient de droit à des âmes telles que les nôtres.

PIERRE.

Dix mille hommes armés, et guidés par des chefs dignes de les mener au combat pour la liberté du monde, sont à notre commandement. Ce misérable gouvernement les laissait mourir de faim à son service; ranimés par votre bonté, ils sont résolus à servir votre gloire et à venger la leur; ils ont tous leurs quartiers dans la ville, ils se tiennent prêts pour le signal, et murmurent de nos retards.

BEDMAR.

Je ne doute pas, ami, que ton zèle infatigable ne veille sans cesse; et il aura satisfaction. A dater de cette nuit, il est arrêté que nous ne nous reverrons que lorsque Venise nous aura reconnus pour ses maîtres.

PIERRE.

Ah! qu'il sera charmant de voir la grande prostituée de l'Adriatique briller au loin, revêtue de toutes ces flammes, de ces flammes dévorantes, de la voir consumée jusque dans ses fondemens aquatiques, et faisant bouillonner les flots!

BEDMAR.

Maintenant si quelqu'un de nous, parmi ceux qui sont dévoués à cette noble cause, a des amis ou des intérêts qu'il veuille sauver, il doit le dire; la proscription générale est prononcée; mais je sacrifierais l'espérance de l'empire du monde, plutôt que d'enfoncer mon poignard dans le sein d'un ami.

PIERRE.

Je dois l'avouer; vous avez touché là mon endroit

faible : j'ai un ami, entendez-moi bien ; un ami tel que jamais mon cœur ne lui est fermé. Hé bien, je vous le dis, il sait toute l'affaire qui nous occupe en ce moment ; mais il embrasse joyeusement notre cause, et la chérit. Nous nous sommes fait le mutuel serment de vivre et de mourir ensemble, et il est tout prêt à le ratifier ici.

RENAULT.

Comment ? nous sommes trahis !

PIERRE.

Non. — J'en ai agi noblement avec vous. J'apporte tout mon bien à la masse commune. Je n'avais qu'un ami, et je le partage avec vous. Recevez-le et aimez-le. Quand vous l'aurez vu et observé, si vous le trouvez indigne de vous, comme ma bouche a confié notre secret à son loyal cœur, pour dissiper vos craintes, j'ai ici un poignard, je lui arracherai le cœur, afin de vous tranquilliser. Viens maintenant, ô toi, le seul bien dont je puisse m'enorgueillir.

(Jaffier entre un poignard à la main.)

BEDMAR.

Sa physionomie a l'expression d'une mâle vertu.

JAFFIER.

Je sais que vous devez être surpris de ce que, sans être convoqué, j'ose pénétrer dans le lieu où vous tenez votre fatal conseil. Mais me voici au milieu de vous ; et, par le ciel ! je suis joyeux de voir des gens d'un tel courage ainsi réunis pour restaurer la justice et détrôner l'oppression. Ordonnez, et si vous

le jugez nécessaire à votre repos, cette épée s'enfoncera dans mon cœur. Mais, si vous la jugez digne de couper la gorge à nos sérénissimes coquins en robe, envoyez-moi dans l'assemblée de ce maudit sénat. Cela ne m'effraiera pas, bien que je doive y trouver un père. Voulez-vous voir toute cette ville en flammes? voici une main toute prête à porter, en plein midi, une torche à l'arsenal, et à en allumer les portes.

RENAULT.

Vous parlez bien, monsieur.

JAFFIER.

Par le ciel! j'agirai de même. Eh quoi! je lis la méfiance dans vos yeux; vous craignez que je ne sois un traître; et, à la vérité, il est singulier d'entendre un étranger parler ainsi, à la première vue, de choses qui ont été si bien débattues entre vous. Mais j'ai été mûri par mes offenses, comme vous par vos délibérations. Je hais ce sénat, je suis l'ennemi de Venise, je ne suis l'ami de personne que des gens résolus, comme moi, à procurer sa ruine. Ah! si vous pouviez me connaître, je n'aurais pas besoin de vous parler ainsi.

BEDMAR.

Pierre, je me sens le besoin de l'embrasser. — Mon cœur est entraîné vers cet homme, comme si je le connaissais.

RENAULT.

Je n'ai jamais aimé toutes ces embrassades.

JAFFIER.

Je le vois bien; je ne suis point encore agréé dans

la conspiration. Vos amis m'observent comme un homme dangereux. — Mais je suis armé contre tous les doutes, et je présenterai à votre confiance un gage plus précieux que le monde entier n'en pourrait offrir. Chère Belvidéra! holà, chère Belvidéra!

BEDMAR.

Quelle nouvelle surprise?

JAFFIER.

Je vous conjure, messieurs, vous que j'ai l'espoir d'appeler désormais mes amis, de vous retirer tous un moment, à l'exception de l'ambassadeur, de ce guide austère de vos conseils, et de l'ami qui répond de moi; épargnez la pudeur d'une femme.

( Ils sortent tous, hormis Bedmar, Renault, Jaffier et Pierre. )

BEDMAR.

A quoi nous mène toute cette cérémonie?

JAFFIER.

Belvidéra! ma chère Belvidéra!

( Belvidéra entre. )

BELVIDÉRA.

Qui m'appelle ainsi à haute voix durant cette heure tardive et paisible? Cette voix se fait entendre à moi comme une douce mélodie, et remplit mon oreille des sons charmans de l'amour. O toi, objet de mes pensées de tous les momens, où es-tu?

JAFFIER.

Oui, il est tard.

BELVIDÉRA.

Oh! je dormais et je rêvais, et je rêve encore.

Où étais-tu, toi, paresseux ? Quoique mes yeux fussent fermés, mes bras étaient ouverts pour toi; dans les intervalles de mon sommeil, je cherchais de tous côtés si tu n'étais pas venu embellir mon repos par ta présence. Il n'y a pas de repos sans toi. Ah ! le jour ne viendra que trop tôt nous réveiller à nos chagrins. Viens, viens te coucher, et dis bonsoir à tous tes ennuis.

JAFFIER.

Oh ! Belvidéra, la scène est changée; il ne s'agit plus des délices que nous goûtions dans notre vie passée. Le pauvre dort peu. Il nous faut apprendre à veiller, à travailler tard et à nous lever matin, à être mal vêtus durant les froids de l'hiver, à épargner sur notre nourriture, à nous donner de la peine et à passer nos journées à l'ouvrage.

BELVIDÉRA.

Hélas ! où suis-je ? où m'avez-vous conduite? il me semble voir votre visage troublé; vos discours ont quelque chose de plus triste encore que notre sort. Vous tremblez, vous frémissez. Votre sang s'est glacé. Ciel, protégez notre amour, et donnez à son cœur une salutaire patience !

JAFFIER.

De la patience ! au moment où le destin ordonne que toi, le don le plus céleste qu'homme ait jamais possédé, et moi, le plus misérable de la race humaine, nous nous séparions à l'instant sans répandre une larme.

BELVIDÉRA.

Nous séparer ! il faudrait nous séparer? ah ! je

suis abandonnée. Mon bien-aimé me rejette-t-il ? lui aurais-je, par malheur, fait d'assez grandes offenses pour qu'il me délaissât ? pourquoi vous arracher de moi? où voulez-vous aller, mon cher, ma vie, mon amour ?

JAFFIER.

Oh ! mes amis !

BELVIDÉRA.

Parle-moi.

JAFFIER.

Arrachez-la de mon cœur, sinon elle s'en emparera tellement, que je ne pourrai m'en détacher. Je te charge d'elle ; mais tu en prendras les plus tendres soins, tu apaiseras son trouble, tu adouciras sa douleur.

RENAULT.

Courage, madame, vous régnerez sur vos serviteurs.

JAFFIER.

C'est à vous, messieurs, et à votre honneur que je la confie ; et avec elle prenez ceci. ( *Il leur donne un poignard.* ) Si je me montre en quelque façon indigne de vous, vous savez ce qui vous reste à faire. — Alors percez-lui le cœur et dites-lui que celui qui passa trois heureuses années dans ses bras, qui, pendant chaque délicieuse nuit, lui répéta les vœux passionnés d'un amour qui ne faisait que s'accroître, que celui-là lui envoie cette récompense pour sa fidélité et ses malheurs.

BELVIDÉRA.

Eh bien, prenez ma vie, puisqu'il la vend si bon

marché, ou envoyez-moi, comme votre esclave, en quelque contrée reculée; mais il faut qu'elle soit bien éloignée, de peur que mes plaintes ne viennent à retentir à son oreille, et troubler sa coupable sécurité.

JAFFIER.

Non, Belvidéra; je prends soin de ton honneur. Confie-toi à ma bonne foi, et puisse la fortune me traiter avec autant de faveur que je te conserverai de fidélité! Lorsque nous nous reverrons, je te placerai si haut, que l'univers entier se rassemblera surpris autour de toi, et admirera l'élévation où ta vertu t'aura portée. Mais si nous ne devons plus nous revoir....

BELVIDÉRA.

Ah! cruel, ne plus nous revoir! ai-je mérité cela de vous? Regarde-moi, parle-moi; parle-moi, traître tant aimé! Comment ai-je mérité de perdre ton amour? Si j'ai été parjure, accuse-moi; mais si j'ai été fidèle, ne m'abandonne pas: je t'en conjure, ne m'abandonne pas dans la misère; prends pitié de mon triste cœur que cette séparation déchire. Écoute-moi; retiens-moi près de toi.

(Renault, Bedmar et Belvidéra sortent.)

JAFFIER.

Ah! mes yeux, ne vous tournez point de ce côté; regardez plutôt en mon propre cœur, et tâchez de vous consoler avec lui de votre perte commune. Mon ami, où es-tu?

PIERRE.

Ici, mon frère en courage.

JAFFIER.

Belvidéra est-elle partie?

PIERRE.

Renault l'a ramenée dans son appartement; mais, par le ciel! il ne faut pas que tu la revoies que notre tâche ne soit accomplie.

JAFFIER.

Non.

PIERRE.

Non, sur votre vie.

JAFFIER.

Ah! Pierre, si c'était elle qui fût devant moi, comme elle pénétrerait en mon cœur, comme mes regards se fixeraient sur elle jusqu'à ce que mes yeux fussent prêts à s'élancer hors de leur orbite, comme tous mes muscles seraient tendus par le feu de l'amour, comme je serais brûlé sur le foyer du plus ardent désir! Haletant, soupirant, avide de plaisir, je m'élancerais en ses bras comme une colombe palpitante; et penché sur son sein enchanteur, je m'enivrerais de ses baisers, je lui dirais pourquoi j'ai voulu la quitter, j'avouerais ma faute, je jurerais de n'y plus retomber, et de ne plus suivre jamais la trompeuse ambition.

(Ils sortent.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

# ACTE TROISIÈME.

## SCÈNE PREMIÈRE.

AQUILINA et sa SERVANTE entrent.

AQUILINA.

Dis-lui que je suis au lit, dis-lui que je ne suis pas à la maison, dis-lui que je suis en meilleure compagnie que lui, enfin tout ce que tu voudras; en un mot, dis-lui que je ne veux pas le voir, et qu'il est le sot le plus ennuyeux, le plus éternellement importun : il est de pire compagnie qu'un mauvais médecin. Je ne veux pas être ainsi interrompue à des heures indues.

LA SERVANTE.

Mais, madame, il est déjà ici; il vient de passer la porte.

AQUILINA.

Eh bien, fais-la-lui repasser. Vous êtes sotte, étourdie; vous n'êtes bonne à rien. S'il ne veut pas s'en aller, mets le feu à la maison, et brûle-nous tous les deux; j'aimerais mieux trouver un crapaud

dans mon assiette, que ce vieux et hideux animal dans ma chambre la nuit.

( Antonio entre. )

ANTONIO.

Nacky, Nacky, Nacky... Comment ça va-t-il? Nacky? Allons, dépêchons-nous, me voilà arrivé, petite Nacky; il est plus d'onze heures; il est tard. En conscience, il est bien temps de se mettre au lit, Nacky. M'entendez-vous, Nacky? Nacky, Aquilina, Lina, Lina, Quilina, Quilina, Quilina, Aquilina, Naquilina, Naquilina, Acky, Acky, Nacky, Nacky, ma reine, Nacky!... Il faut se mettre au lit. Allons, ma pouponne, ma friponne... mon petit chat... je suis un sénateur.

AQUILINA.

Vous êtes un sot, bien certainement.

ANTONIO.

Cela peut bien être, mon cœur; mais je n'en suis pas plus mauvais sénateur pour cela. Allons, allons, Nacky! Mettons-nous au jeu, Nacky.

AQUILINA.

Vous voudrez bien, seigneur, ne pas m'importuner plus long-temps, et me laisser seule; ne buvez pas trop, et retournez chez vous, monsieur.

ANTONIO.

Chez moi, madame?

AQUILINA.

Oui, chez vous, monsieur. Qui suis-je?

ANTONIO.

Madame, autant que je le puis savoir, vous êtes

ma... vous êtes... tu es ma petite Nacky, Nacky... Et puis c'est tout.

AQUILINA.

Je vous trouve si résolu à m'importuner, que je veux en finir [illegible]essus en peu de mots : je vous hais, je vous déteste; vous me déplaisez : je suis lasse de vous, j'en suis malade. Allez vous pendre, vous êtes un vieux nigaud, impertinent, inutile et importun galant. Vous avez le chef branlant et le corps cacochyme; vous aimez à vous mêler de tout, et si vous n'aviez pas d'argent, vous ne seriez bon à rien.

ANTONIO.

Bon à rien! Allons, dépêche-toi, c'est ce qu'il faut savoir. On n'a que soixante et un ans, et l'on ne serait bon à rien? Voilà qui est parfait! (*A la servante.*) Allons, allons, allons, mademoiselle la sotte, allez-vous-en pour le moment; allez, je vous le dis; c'est notre plaisir et notre volonté d'être seuls pendant quelques instans... Hors d'ici, hors d'ici, quand on vous l'ordonne. (*Il la pousse dehors et ferme la porte.*) Bon à rien, dites-vous?

AQUILINA.

Hé bien, à quoi êtes-vous bon?

ANTONIO.

En premier lieu, madame, je suis vieux et conséquemment sage; très-sage, madame; entendez-vous cela. En second lieu, faites attention que je suis sénateur, et que, lorsque je le trouve à propos, je puis faire des discours. Allons, dépêchons-nous, je vais vous faire un de mes discours au sénat; et

alors cela vous fera dresser les cheveux sur la tête.

AQUILINA.

Qu'ai-je à faire de vos discours au sénat? gardez le silence ici, et je vous en serai bien obligée.

ANTONIO.

Ah! je puis te faire des discours aussi, mon aimable personne. Par exemple : Charmante cruelle!.. (*Il tire une bourse et la secoue à chaque phrase.*) Puisque mon mauvais destin fait que je vous trouve de mauvaise humeur contre votre serviteur; quoiqu'il soit un peu tard... j'espère qu'il n'est pas trop tard pour obtenir un bon accueil de mon cher amour... Voilà qui est pour toi, ma petite Nacky; Nacky, prends cela,... prends donc cela,... je te dis de le prendre, ou je vais te le jeter à la tête... Comment, tu es rebelle?

AQUILINA.

Vraiment, mon illustre sénateur, je dois avouer maintenant que votre seigneurie est profondément éloquente.

ANTONIO.

Très-bien : Allons, assieds-toi, et pense à cela un peu... Assieds-toi, te dis-je... Assieds-toi un peu auprès de moi, ma Nacky, Nacky; allons, (*il s'assied*) dépêche-toi... bon à rien?

AQUILINA.

Non, monsieur, s'il vous plaît; je sais trop le respect que je vous dois.

ANTONIO.

Le respect? Comment, Nacky, toi debout, et moi assis! N'est-ce pas le cas de dire avec le poëte:

Est-ce la mode,
Que mari soit à l'aise et femme s'incommode?

Allons, dépêchons... Tu ne veux pas t'asseoir... Vous le voyez, grands dieux!... Vous ne voulez pas vous asseoir?

AQUILINA.

Non, monsieur.

ANTONIO.

Alors, il me paraît que vous me prenez pour un bœuf; un bœuf grossier, le plus bœuf des bœufs, un vrai bœuf. Je n'ai donc qu'à me lever, à baisser la tête. Je mugis, je vous dis que je mugis, que je mugis, je mugis. Vous ne voulez pas vous asseoir, vous ne le voulez pas : je mugis.

(Il beugle comme un bœuf, et court après elle.)

AQUILINA.

Hé bien, monsieur, il faut s'y résoudre. (*Elle s'assied.*) A présent que votre seigneurie a été un bœuf, quelle bête votre excellence veut-elle être ensuite?

ANTONIO.

Non, je redeviens sénateur, et ton amant, ma petite Nacky, Nacky. (*Il s'assied auprès d'elle.*) Ah! crapaud, crapaud, crapaud, crapaud! crache-moi un peu au visage, Nacky; crache-moi au visage, je t'en prie; crache-moi au visage un petit peu, rien qu'un peu; crachez donc, quand je vous

l'ordonne, quand je t'en prie. Allons, allons donc. Est-ce que vous ne le voulez pas? Alors, je vais me faire chien.

AQUILINA.

Chien, monseigneur?

ANTONIO.

Oui, un chien, et je te donnerai cette autre bourse pour que tu me laïsses faire le chien, et que tu me traites un peu comme un chien... Allons, dépêchons... je le veux... Tiens, la voici.

(Il lui donne la bourse.)

AQUILINA.

Bien, de tout mon cœur. Mais il faut que je supplie votre chienne de seigneurie de faire tous vos tours le plus tôt que vous pourrez, afin qu'on puisse se délivrer de votre mauvaise odeur et vous mettre à la porte, comme vous le méritez.

ANTONIO.

Ah, ah.... Il n'y a pas de raison à cela... Cela ne me fait pas peur. (*Il se met sous la table.*) Ouah, ouah.

(Il aboie comme un chien.)

AQUILINA.

Doucement, doucement, monsieur, je vous prie. Quand les chiens mordent, on leur donne des coups de pied, monsieur. Comme cela, voyez-vous!

ANTONIO.

Ah! de tout mon cœur. Va, donne-moi des coups de pied, des coups de pied par-dessous la table; plus fort, plus fort que cela, ouah, ouah,

ouah. Je vais te mordre les jambes. Ouah, ouah. Ah! elle donne de bons coups de pied.

AQUILINA.

Hé bien, il y a une autre manière d'en agir avec vous, et j'ai un instrument bon pour cela. (*Elle prend un fouet.*) Ah! vous mordez votre maîtresse, coquin. A la porte, chien, au chenil, ou l'on vous étranglera. Ah! vous mordez les jambes de votre maîtresse, drôle.

(Elle le frappe.)

ANTONIO.

Ah! tu es trop aimable à présent, Nacky; finis, je t'en prie, je ne veux plus être chien.

AQUILINA.

Pas de caresses, ni de dents: allez-vous-en, ou bien je vais vous donner des coups de fouet. Ah! vous mordez les jambes de votre maîtresse, vilain. A la porte, hors d'ici, hors d'ici; au chenil, coquin; allez-vous-en.

ANTONIO.

C'est en agir très-cruellement, Nacky, très-cruellement. Voyez-vous, c'est que je ne veux pas m'en aller; je ne veux pas passer la porte, c'est bien résolu. Comment, comment, elle me met dehors?

(Elle le chasse à coups de fouet.)

AQUILINA.

Et si vous revenez davantage ici ce soir, je vous ferai chasser par mes laquais, chien; comment, vous mordez Nacky, votre pauvre maîtresse?

(La servante rentre.)

LA SERVANTE.

Par le ciel, madame, qu'est-ce donc?

(Il hurle comme un chien derrière la porte.)

AQUILINA.

Appelle-moi mes laquais tout de suite.

(Deux laquais entrent.)

LA SERVANTE.

Les voici, madame. La maison est toute en alarme d'un bruit si étrange, et personne ne devine ce que ce peut être.

AQUILINA.

Allez tous, et chassez hors de chez moi cet importun animal, qui est dans la chambre prochaine : si jamais je l'aperçois dans la maison, sans que j'aie permis de le recevoir, sachez, méchans drôles, que je vous empoisonnerai tous, que je vous empoisonnerai comme des rats, dussiez-vous empester tous les coins de la maison. Allez, et apprenez à connaître ce qui me plaît ou me déplaît. Maintenant, j'attends mon cher Pierre.

Quand mon amant chéri me montre un front sévère,
En immolant un sot je calme sa colère.

(Elle sort.)

## SCÈNE II.

BELVIDÉRA entre.

Je suis sacrifiée ! je suis vendue ! je suis livrée à la honte ! je suis tombée dans une ruine inévitable. Je n'ai pas été plus tôt en mon lit, où je méditais, où je songeais, en pleurant, à ma situation, que ce vieux misérable à cheveux gris, à la garde déloyale de qui mon repos et mon honneur ont été confiés, comme un autre Tarquin, est apparu, tel qu'un fantôme, poussé par des désirs diaboliques. O toi, Romaine Lucrèce, tu trouvas des amis pour venger ton injure ; je n'en avais qu'un, et il s'est montré parjure. Celui qui devait être le gardien de ma vertu l'a livrée. Ah ! malheur à moi ! que je devrais le haïr ! Où irai-je ? où porterai-je mes pas ?

(Jaffier entre.)

JAFFIER.

Ah ! si Belvidéra ne sait où reposer la tête, les bras de son pauvre ami sont ouverts pour la recevoir. Ah ! c'est en vain qu'on se débat contre une passion aussi forte que mon amour pour toi ; chaque moment que je passe loin de toi excite en mon cœur des gémissemens pareils à ceux de l'enfant que sa nourrice a laissé en son berceau ; viens l'endormir avec les douces chansons de l'amour.

BELVIDÉRA.

Je crains d'être désavouée par ce déserteur inexo-

rable; il est devenu rebelle à ses anciennes lois; il méprise le sein qui l'a nourri, et, tel qu'un enfant désobéissant, il dédaigne la douce autorité de Belvidéra.

JAFFIER.

Il fut un temps.....

BELVIDÉRA.

Oui, oui, il fut un temps où les larmes de Belvidéra, ses sanglots et ses chagrins, n'étaient point méprisés; alors, quand il lui arrivait de soupirer, quand seulement elle semblait triste.... ah! oui! il y avait un temps où Jaffier l'eût prise en ses bras, où il eût reposé sa tête défaillante sur son sein, et ne l'eût pas quittée avant d'avoir su la cause de sa peine; mais à présent elle pleurerait un océan de larmes, elle gémirait à fendre les rochers, elle soupirerait jusqu'à se déchirer le cœur, qu'il soutiendrait tout cela tranquillement, sourd comme les vents, inébranlable comme un roc.

JAFFIER.

Et c'est moi qui ai été sourd? C'est moi qui suis ce rocher inébranlable au pied duquel retombent les larmes et qui repousse les soupirs? C'est moi qui ai vu tes chagrins sans m'émouvoir? O cieux, si vous avez été témoins que j'en aie agi de la sorte, emportez-moi dans un tourbillon rapide, et que ma bien-aimée offensée ne me pardonne jamais! Ah! tu calomnies trop cruellement mon amour. Si tu pouvais seulement imaginer comment j'ai passé cette nuit; seul, dans les ténèbres, sans oreiller pour soutenir ma tête, sans sommeil pour mes yeux,

sans repos pour mon cœur, tu ne voudrais pas, Belvidéra..... je suis assuré que tu ne voudrais pas me parler ainsi; tu viendrais bien plutôt comme un ange compatissant, déployant tes ailes, t'abattre sur mon sein et le réchauffer par la consolation avant qu'il ne soit glacé de douleur.

BELVIDÉRA.

Hé bien donc, pauvre affligé, dans quel coin obscur as-tu consommé tes sortiléges de cette nuit? Sur quelle froide pierre as-tu couché, tandis que les vents sifflaient autour de ta tête et mêlaient leurs accens à la voix de ta douleur? Ah! maintenant je découvre pourquoi mon bien-aimé m'oublie. Je suis incapable de prendre part à ce qui t'intéresse; ma faible vertu féminine ne mérite plus confiance; je suis trop faible et trop sensible.

JAFFIER.

Ah! Porcie! Porcie, quelle âme tu avais!

BELVIDÉRA.

Cette Porcie était une femme; et lorsque Brutus, chargé du destin de Rome, lui cachait les troubles de son âme, elle fit voir à son époux qu'elle avait un cœur aussi grand que le sien, que son sang sortait d'une source aussi noble, que son âme était faite aussi-bien pour partager ses agitations que son amour. Reprends, reprends ce poignard, ce douaire funeste que tu m'as laissé hier au soir en me quittant; plonge-le dans mon cœur, et tu jugeras si le sang qui en sortira est aussi pur que celui de la fille de Caton!

JAFFIER.

Tu as trop de bonté, et je suis indigne, en vérité je suis indigne de tant de vertu. Apprends-moi comment je pourrai mériter un amour aussi incomparable que le tien, et tu verras avec combien de scrupule je t'obéirai.

BELVIDÉRA.

Ne me méprise pas, c'est tout ce que je te demande.

JAFFIER.

Te mépriser! écoute-moi.....

BELVIDÉRA.

Oh! ton doux langage est trop bien accoutumé à ma faiblesse. Tu sais bien que tu n'as qu'à prononcer le nom d'amour pour attendrir mon cœur, pour troubler tous mes sens; et alors, fermant les yeux, je me laisse aller dans tes bras, et tout est oublié.

JAFFIER.

Que dois-je faire?

BELVIDÉRA.

Dis-moi, sois sincère, dis-moi quel nuage de préoccupation est répandu sur ton front. Pourquoi suis-je une étrangère pour toi? Pourquoi des soupirs sans que j'en connaisse la cause? Pourquoi, lorsque le monde est plongé dans le sommeil mon bien-aimé choisit-il cet instant pour errer çà et là dans l'obscurité funeste, fuyant notre lit et mes bras qui le demandent? Pourquoi tes yeux sont-ils rougis par une veille soucieuse? Pourquoi frissonnes-tu en cet instant? Pourquoi sembles-tu désirer la fin

de tes jours? Parle-moi, dissipe mes craintes; autrement, lorsque nous nous rencontrerons, je n'aurai plus la force de m'enquérir des souffrances de ton âme, ou bien mes discours seront aussi farouches que tes regards le sont maintenant.

JAFFIER.

Ah! Belvidéra!

BELVIDÉRA.

Pourquoi m'as-tu remise hier à un scélérat?

JAFFIER.

A un scélérat?

BELVIDÉRA.

Oui, à un scélérat! Pourquoi se trouver à une telle heure dans cette assemblée, toute composée de misérables, qui semblaient avoir fait alliance avec l'enfer? Pourquoi me saisissant d'une main, et tenant de l'autre un poignard, ai-je été livrée avec une si lugubre cérémonie? « C'est à vous, » messieurs, as-tu dit, et à votre honneur que je la » confie, et avec elle prenez ceci. Si je me montre » en quelque façon indigne de vous, vous savez ce » qui vous reste à faire; alors percez-lui le cœur. » Et pourquoi ce qui reste à faire me l'as-tu caché? Suis-je donc l'otage d'un pacte infernal? Je vois bien que je ne suis pas autre chose; je ne suis plus bonne qu'à cela. Mais j'en jure l'amour et la fidélité que je te dois, je t'affranchirai du joug de ces esclaves; j'irai au sénat, je lui dirai tout ce que je sais, tout ce que je crois, tout ce que mes craintes me font deviner.

JAFFIER.

Est-ce là cette vertu romaine? Est-ce là ce cœur dont la fierté pouvait être comparée à la fille de Caton? Eût-elle jamais trahi Brutus?

BELVIDÉRA.

Non, parce que Brutus s'était confié à elle. Si tu avais autant d'amour, est-il rien que Belvidéra ne souffrît pour toi?

JAFFIER.

Je vais me perdre, je te dirai tout.

BELVIDÉRA.

Ne me regarde pas comme une femme, mais comme la chair de ta chair, les os de tes os, comme ton épouse, comme ton ami, que depuis long-temps tu as admis en ton cœur et qui a pu étudier toutes les vertus de ton noble caractère. Ta constance, ton courage, ta loyauté, m'ont servi chaque jour de leçon; tu me les as enseignés, et, aussi courageuse que toi, je puis souffrir ou dédaigner pour toi le sort le plus cruel et le partager avec toi.

JAFFIER.

O vous, puissances célestes! abaissez vos regards vers moi et écoutez mes prières; apprenez-moi comment je dois récompenser tant de vertus. Cependant réfléchis un peu avant d'achever de me séduire; pense que j'ai à te faire un récit qui bouleversera ton âme, qui dissoudra cette constance dont tu te glorifies en un torrent de méprisables larmes, qui la changera en un lâche chagrin. Si alors tu allais me trahir!

BELVIDÉRA.

Veux-tu que je te jure?

JAFFIER.

Non, ne fais point de serment; je ne veux point contraindre la délicatesse de ton caractère par une chaîne si austère. Mais, au nom de l'espoir que tu as de voir mes jours se prolonger et mon amour durer toujours, renferme ce secret en ton sein. Par les sermens les plus sacrés au ciel et à la terre je me suis moi-même engagé à.....

BELVIDÉRA.

Parle.

JAFFIER.

A tuer ton père.....

BELVIDÉRA.

Mon père!

JAFFIER.

Oui, tous les sénateurs doivent être égorgés; celui qui parmi nous épargnera son père, son frère, son ami, sera condamné. Quel magnifique et délicieux aspect offrira la ruine de cette ville, lorsque ses vastes rues ruisselleront de sang; lorsque les glorieux compagnons de ma fortune et moi, foulant aux pieds les cadavres dispersés, nous exciterons à grands cris la dévastation; tandis que toi, dans un asile assuré, tu souriras en regardant les prodiges de notre audace, et quand le soir sera venu tu me récompenseras par tes louanges et ton amour!

BELVIDÉRA.

Ah!

JAFFIER.

Prends garde, ne frémis pas même en idée, car alors.....

BELVIDÉRA.

Oui, je le sais, tu me tuerais. Va, plonge ton épée en mon sein ; jette-moi morte à tes pieds, et alors tu seras rassuré. Tuer mon père! Quoique sa cruauté m'ait précipitée dans l'infortune, m'ait réduite à la dernière misère, puis-je avec le sourire de la vengeance le voir massacré dans sa vieillesse? puis-je voir détruire la source sacrée de ma vie? et peux-tu répandre le sang qui m'a donné l'être? Peux-tu donc t'abaisser à la trahison et vendre ton pays? Ton grand cœur peut-il descendre à une telle bassesse? Peux-tu te mêler avec de vils mercenaires, des spadassins, des coupeurs de bourses, de vulgaires assassins, des filous des rues; te joindre à une telle canaille et recevoir salaire d'un brigand pour égorger des malheureux pendant leur sommeil?

JAFFIER.

Tu m'offenses, Belvidéra; je suis engagé avec des gens de cœur, qui veulent réformer les maux de l'humanité. Il n'y a pas un d'eux qui ne soit aussi ferme que la mort, et en même temps aussi pur que l'homme sortant des mains de la nature, avant que la fraude et le vice fussent de mode.

BELVIDÉRA.

Quel est celui aux mains criminelles de qui tu m'as remise? devais-tu donc en agir ainsi? Ah! je pourrais te faire un récit qui exciterait ton cœur,

tel qu'un lion s'élançant de son antre, qui t'animerait d'une rage terrible.

JAFFIER.

Parle, je te l'ordonne.

BELVIDÉRA.

Ah! cher amour! si tu prends quelque soin du repos de ta Belvidéra, éloigne-moi de ce lieu. Cette nuit! cette nuit!

JAFFIER.

Ne m'alarme point, mais dis toute la vérité.

BELVIDÉRA.

Tu ne fus pas plus tôt éloigné, et moi, restée seule au pouvoir de ce fils du crime, je ne fus pas plus tôt couchée sur mon triste lit, que ce vil misérable s'avança vers moi, en désordre, à demi déshabillé, prêt à me faire violence; mon cœur battait avec violence; je pleurais, je sanglotais, je frissonnais, je tremblais, je soupirais en vain après celui qui aurait dû me protéger. Hélas! tu m'avais quittée!

JAFFIER.

Patience! Dieu de bonté! je veux que ma vengeance soit certaine.

BELVIDÉRA.

Il leva ce terrible poignard que tu lui avais donné, et avec un sourire insultant, il me dit : « Regarde cela, c'est le gage d'amour d'un époux perfide. » Et il me prit dans ses bras, et il voulait m'embrasser. Cependant, de mes cris j'effrayai ce lâche cœur, et il se retira en murmurant des ser-

mens infernaux. Ce sont là tes amis! c'est avec eux que tu risques ta vie, ton honneur, ton amour, et que tu seras entraîné dans une ruine totale!

JAFFIER.

C'est assez. Je t'ordonne de garder exactement ce secret. Dissipe tes chagrins; fais semblant d'oublier ton offense; traite-le comme un ami, comme si tu n'avais pas à te plaindre de lui. C'est assez; retire-toi! retire-toi, ma chère âme! et ne doute pas de mon honneur; je réparerai mes fautes, et je mériterai ton amour.

BELVIDÉRA.

Ah! faut-il me séparer de toi! Je crains de t'avoir irrité, et que tu ne veuilles plus revenir.

JAFFIER.

Ne plus revenir! je ne voudrais point passer une autre nuit loin de toi, au prix de tout l'univers.

BELVIDÉRA.

Quand nous reverrons-nous?

JAFFIER.

Vers minuit. Je viendrai me reposer en tes bras. Je reviendrai comme la colombe voyageuse, et je te rapporterai la paix.

BELVIDÉRA.

Est-il vrai?

JAFFIER.

Par tout notre amour!

BELVIDÉRA.

Ah! qu'il est difficile de se quitter! Mais sûrement

la fausseté n'aurait pas ce doux langage. Adieu, souviens-toi de minuit.

(Elle sort.)

JAFFIER.

Ah! que le ciel m'abandonne si je puis oublier ton amour, ta fidélité! Ah! que ma situation est maudite! de tous les côtés agité, repoussé! Me voilà dupe vulgaire de la fortune, jouet d'un tas de scélérats, leur stupide instrument, me chargeant pour ces misérables de tout le fardeau de la honte, et employé à leur aide en recevant leur mépris.

(Pierre entre.)

PIERRE.

Jaffier!

JAFFIER.

Qui m'appelle?

PIERRE.

Un ami qui aurait souhaité te trouver autrement occupé. Comment, chasser toujours une femme à vue! Certes, un bon mari est de tous les chiens celui qui a le moins de nez. Ne peux-tu donc jamais te sevrer du consommé et de la soupe du marié? Quel diable de conte de femme écoutais-tu là? La lessive n'était-elle pas sèche? ou bien craignait-on que tu ne prisses un catarrhe, ou mal aux dents, parce que tes souliers sont mouillés? Damnation! un gaillard choisi pour travailler à la ruine de tout un peuple, s'en va dans tous les coins satisfaire ses sottes fantaisies, et s'affoler l'esprit.

JAFFIER.

Ne peut-on passer un moment avec une femme aimée sans trahir son devoir?

PIERRE.

Non, dans une entreprise telle que la nôtre.

JAFFIER.

Alors, ami, notre entreprise est dans une situation diabolique; car le chancre de la débauche y a touché, et y a laissé de vilaines traces. Aurais-tu pu croire que Renault, que ce vieux coquin, tout flétri qu'il est par les glaces de l'âge, est ardent au péché comme un prêtre? J'ai découvert qu'il voulait se régaler de ma femme : en honnête gardien, il lui a rendu visite la nuit dernière. Par ma foi, il lui a fait des propositions; c'est l'exacte vérité!

PIERRE.

Il n'a pas osé attenter à sa fidélité?

JAFFIER.

Il était un peu tard pour aller voir une femme dans sa chambre.

PIERRE.

Était-elle au lit?

JAFFIER.

Oui, ma foi! blanche comme les draps de son lit, et charmante à donner des tentations aux gens du moindre appétit. Ah! comme ce vieux renard devait infecter au moment du rut! je te le garantis.

PIERRE.

Ayons patience! Il n'a pas usé de violence?

JAFFIER.

Non, non, pas précisément de violence! il a porté la main sur elle; il l'a égratignée de sa barbe grise; il l'a tourmentée, tiraillée, désespérée, jusqu'au

moment où elle s'est mise à crier : ainsi il n'a pas commis la moindre violence.

PIERRE.

Dieu le damne !

JAFFIER.

Oui, c'est ce que je dis. Mais chut, ne parlons plus de cela : tout est pour le mieux, et je ne me crois pas encore un monstre ; bien qu'aucun homme ne sache à quoi le sort le réserve... L'heure approche sûrement où nous devons nous réunir pour donner les derniers ordres ; l'ambassadeur y sera-t-il en personne?

PIERRE.

Non, il a donné à ce traître de Renault commission pour régler toute l'exécution. Puis-je compter que tu te conduiras en homme, et que tu contiendras ton ressentiment? Il n'est jamais trop tard pour se bien venger.

JAFFIER.

Ne crains rien : je suis calme comme la patience même. Eût-il consommé mon déshonneur, plutôt que de hasarder le succès que veulent atteindre nos espérances, j'aurais tout supporté avec une vertu résignée.

PIERRE.

Le voici qui vient par la grande salle ; il a l'air tout pensif.

JAFFIER.

Je t'en prie, retire-toi, et laisse-moi seul avec lui ; je veux l'éprouver, et voir comment il laissera sonder sa plaie.

PIERRE.

Prends garde.

(Il sort.)

JAFFIER.

Sois sans crainte; fie-toi à moi. — Commettre une action diabolique! m'engager par un damnable serment à verser le sang paternel!... Un repentir méritoire serait-il donc un péché?... Ah! voici ce scélérat.

(Renault entre.)

RENAULT.

Pervers et lâche! Ah! que l'homme est esclave! Pour contenter les désirs corrompus de la chair, il sacrifie la plus noble partie de lui-même... Aurait-elle raconté l'affaire à son mari? Nous serions bien. —Qui est là?

JAFFIER.

Un homme.

RENAULT.

Mon ami, mon cher camarade, l'otage de votre fidélité, ma belle pupille se porte bien.

JAFFIER.

En êtes-vous bien sûr, monsieur? est-elle en parfaite santé? le mouvement de son pouls est-il égal, ni trop lent, ni trop précipité?

RENAULT.

Que signifie cette question?

JAFFIER.

Oh! les femmes ont une constitution fantastique, inconstante comme leurs désirs, toujours incertaine, jamais fixe. N'est-ce pas bien hardi à moi

d'avoir, à la première vue, confié ce que j'aimais le mieux, un trésor fait pour donner des tentations, à toi, dont la jeunesse est si ardente, si impétueuse? Mais tu as l'âme honnête.

RENAULT.

Qui ose m'accuser?

JAFFIER.

Maudit soit celui qui a des doutes sur ta vertu! Je l'ai éprouvée, et je déclare que si j'avais encore à choisir un gardien pour mon honneur, c'est à toi que je le remettrais en garde, car je te connais.

RENAULT.

Tu me connais?

JAFFIER.

Oui, je te connais. Tout est sincère en toi; tel tu te montres, tel tu es. Embrassons-nous. Maintenant veux-tu que nous nous coupions la gorge?

RENAULT.

Vous n'oseriez pas.

JAFFIER.

Vous mentez, monsieur.

RENAULT.

Comment?

JAFFIER.

C'est assez: le monde est bien dégradé; il faut le réformer. Voilà tout.

(Spinosa, Théodore, Elliot, Revillido, Durand, Brainville et tous les autres conspirateurs entrent.)

RENAULT.

Spinosa? Théodore?

SPINOSA.

Eux-mêmes.

RENAULT.

Soyez les bienvenus.

SPINOSA.

Vous êtes tout tremblant, monsieur.

RENAULT.

C'est le froid de la nuit. Je suis âgé; je commence à être accablé d'infirmités. (*Pierre rentre.*) J'espère que nous nous réchaufferons ce matin, mon ami.

PIERRE.

Cela ne s'est donc pas bien passé; tu aurais dû le toucher, mais pas l'égratigner.

JAFFIER.

Que le diable l'emporte; c'est à lui à digérer cela.... (*En lui-même.*) Ciel! où suis-je? obsédé par des esprits de malédiction qui m'entraînent à ma perte éternelle; que l'homme devient infernal quand il sort de son caractère!... Chut! mon cœur.

RENAULT.

Mes amis, il est tard. Sommes-nous tous ici? Où est Théodore?

THÉODORE.

Près de toi.

RENAULT.

Spinosa?

SPINOSA.

Ici.

RENAULT.

Brainville?

BRAINVILLE.

Je suis tout prêt.

RENAULT.

Durand et Brabe?

DURAND.

Ordonne, nous voilà prêts tous les deux.

RENAULT.

Mezzano, Revillido, Ternon, Retrosi. Ah! vous êtes tous des gens disposés à envisager votre sort, et à obéir à ses exigeances. Demain, au soleil levant, je vous reverrai couverts de gloire. Les soldats sont-ils prêts?

TOUS.

Tous! tous!

RENAULT.

Vous, Durand, avec vos mille hommes, vous vous emparerez de Saint-Marc. Vous, capitaine, vous savez déjà votre destination; vous vous assurerez du palais ducal. Vous, Brabe, avec cent hommes et plus, vous saisirez le Secque. Brainville, avec pareil nombre, est chargé de la Procuratie: que tout cela se fasse avec le moins de tumulte possible, jusqu'à ce que chaque poste soit garni du nombre d'hommes suffisans. Alors passez au fil de l'épée tout ce que vous rencontrerez.

JAFFIER.

O affreuse cruauté! ô infernal et sanguinaire scélérat!

RENAULT.

Pendant cette exécution, Durand, vous garderez votre ordre de bataille au milieu de la ville, et

Théodore braquera des canons qui puissent commander à chaque rue; Révillido, Mezzano, Ternon et Rétrosi vous appuieront : cela fait, nous donnerons l'alarme générale, nous attacherons nos pétards, et nous forcerons les portes de l'arsenal. On mettra le feu sur différens points de la ville; et si l'on résiste, on battra en brèche avec le canon; mais je vous recommande par-dessus tout de ne pas épargner le sang, de ne faire grâce ni au sexe, ni à l'âge, ni au nom, ni au rang. Si demain matin il y a un seul sénateur en vie, fût-il le plus stupide coquin, notre affaire est manquée : il faut exterminer, s'il est possible, jusqu'au nom de sénateur, et le noyer dans le sang.

JAFFIER.

Impitoyable et horrible mercenaire!... Oui, n'épargnons pas le sang! Beaucoup de sang, mon vieux Renault; tu me charmes.

RENAULT.

Encore un mot; puis adieu, jusqu'à ce que le sort nous réunisse ou nous sépare pour jamais. Commençons par nous embrasser; le ciel sait qui pourra la prochaine fois vous réunir ainsi dans ses bras! Mais souvenons-nous que ce n'est pas pour une cause vulgaire que nous tirons l'épée; que chacun sache bien que de sa seule vertu dépend le bonheur et la renommée, l'honneur éternel ou la perpétuelle infamie de tous ses compagnons. Rappelons-nous à travers combien de périlleux hasards la fortune propice nous a conduits jusqu'ici; combien de fois, à la veille d'être découverts, nous

avons été ébranlés, mais sans perdre pied; si bien que les recherches les plus assidues n'ont jamais pu suivre une trace si bien cachée qu'elle déconcertait tous les soupçons. Vous vous troublez, monsieur.

JAFFIER.

Non; j'ai tout écouté avec la plus grande attention, et j'admire ta vertu.

RENAULT.

Quoique peu d'heures les séparent de leur ruine, ces sénateurs ne se bercent-ils pas d'une pleine sécurité? contens et satisfaits, comme les sots le sont toujours. Jamais repos si profond ne précéda une si grande calamité : certes notre bonne fortune a aveuglé les plus pénétrans des hommes, enhardi les plus timides, endormi les plus soupçonneux, confondu les plus subtils; car enfin nous vivons, nous vivons, mes amis, et nous rendrons notre existence fatale à ces tyrans. Songeons bien que nous allons détrôner l'oppression et l'avarice, que nous allons renverser un peuple nourri dans les vices, dans les infâmes plaisirs que la nature abhorre, et qu'elle a honte de supporter.

JAFFIER.

Ah! Belvidéra; reçois-moi dans tes bras, et rends-moi le calme que j'ai perdu.

(Il sort.)

RENAULT.

Exterminons donc ces tyrans par le fer et par le feu, sans le moindre remords; et lorsque nous verrons ces tribunaux abhorrés, qui sont souillés des larmes et du sang de l'innocent, consumés par une

flamme envoyée par le ciel plus encore que par nous; le soldat sans pitié retirant son glaive sanglant du sein de ces misérables expirans; la mort ravageant chaque quartier de la ville, et tout le spectacle d'horreur que peut produire un si affreux désordre; alors, alors rappelons à notre esprit, mes chers amis, qu'il n'y a rien de pur sur cette terre, que les choses les plus précieuses sont mêlées d'alliage, et que nous seuls avons en nos mains le moyen de changer les monstrueuses infamies sous le poids desquelles gémit ce malheureux pays.

PIERRE.

Et puissent les pouvoirs célestes qui favorisent les gens de cœur jeter un regard sur notre cause et la bénir!

RENAULT.

Ainsi tout nous prospère; tout nous répond du succès désiré; mais s'il y avait parmi nous, mes amis, quelqu'un qui fût parjure à notre glorieuse entreprise, quel sort, quelle vengeance serait assez terrible pour ce scélérat?

ELLIOT.

La mort; et s'il meurt sans repentir, l'enfer après.

RENAULT.

Que tel soit mon arrêt, à moi, que le destin a enrôlé parmi ses plus chers favoris, si, ayant un unique frère, qui me serait cher par les sentimens les plus intimes de la nature, qui aurait vu le jour à la même heure que moi, qui aurait vécu en commun avec moi dans la misère, qui serait l'objet de

mon seul amour, et le partagerait; si, ayant un tel ami engagé dans notre entreprise; et si, ayant seulement le soupçon qu'il médite une trahison.... oui, puisse ma main droite se dessécher, si, au risque du repos de ma vie entière, je ne lui perçais pas le cœur devant vos yeux! Qui,... qui voudrait être moins sévère?.... Ne penses-tu pas comme moi, Pierre?

PIERRE.

Pourquoi, monsieur, m'adressez-vous particulièrement cette question sévère? N'y aurait-il d'inquiétude qu'à mon égard? est-ce moi qui suis à craindre? Venez, venez sonder mon cœur avec vos épées. Suis-je donc un traître?

RENAULT.

Non; mais je crains que cet ami nouvellement recommandé par vous ne soit un peu moins sûr. Messieurs, ce n'est pas le moment de traiter légèrement les précautions. Où est-il, ce Jaffier?

SPINOSA.

Il vient de quitter cette salle dans un grand trouble.

RENAULT.

Oui, cet homme nous met en danger : je l'ai observé pendant l'instant que j'avais choisi pour expliquer notre affaire; il a passé tout à coup de la plus profonde attention à un trouble qu'il ne pouvait pas dissimuler; ses regards exprimaient de plus en plus le chagrin et l'étonnement; tout trahissait en lui un esprit flottant, travaillé par la répugnance et l'affliction. Tout ce que notre sûreté exige doit

être exécuté de la manière la plus expéditive; il est encore en notre pouvoir; et, quant à moi, je porte un poignard....

PIERRE.

Bien.

RENAULT.

Et je l'enfoncerai....

PIERRE.

Où?

RENAULT.

Dans son cœur.

PIERRE.

Fi donc! Nous sommes encore tous amis; cela mettrait la discorde entre nous; ne parlons plus de cela.

SPINOSA.

Tirons tous nos épées, et rendons-nous à son logis; tirons-le du coin obscur où il est à couver sa lâche crainte, et qu'il meure de la main de tous.

PIERRE.

Qui parle de le tuer? qui veut répandre le sang de celui qui m'est cher? est-ce vous?... ou vous, monsieur?... Personne ne répond? Vous êtes là à chercher votre réponse dans les yeux de votre grand-oncle, de votre idole de bois!... Quoi! pas un mot? (*A Renault.*) Alors, monsieur, je vais vous dire un secret: Le soupçon est la vertu d'un lâche.

RENAULT.

D'un lâche!

(Il met la main à son épée.)

PIERRE.

Remets ton épée, vieillard; ta main tremble à la soutenir. Allons, passons l'éponge là-dessus. Je suis trop vif. Il nous faut rester encore bons amis.

SPINOSA.

Il n'y a pas d'amitié tant que nous ne sommes pas en sûreté.

PIERRE.

Encore !... Qui donc ?

SPINOSA.

C'est moi.

THÉODORE.

Et moi.

REVILLIDO.

Et moi.

ELLIOT.

Et tous.

RENAULT.

Qui est-ce qui est de mon avis?

SPINOSA.

Tout honnête homme portant l'épée. Mourons comme des braves, et ne nous laissons pas vendre comme des esclaves.

PIERRE.

Un mot de plus, je cours au sénat, et vous serez tous pendus, comme des chiens, en grande compagnie. Pourquoi êtes-vous là avec vos lâches épées à moitié tirées? pourquoi n'osez-vous les brandir comme je fais la mienne? Vous craignez de mourir, et vous parlez de tuer.

RENAULT.

Va au sénat nous trahir ; assure ta misérable vie : nous craignons moins la mort que tu ne redoutes l'honneur.

PIERRE.

C'est une impudente fausseté. Toi, ne pas craindre la mort? Fi, cette chaleur du sang est l'effet d'une plaie cachée, d'un mal cuisant. S'il eût trouvé la femme de Jaffier plus complaisante, il n'aurait pas de doute sur la fidélité du mari. Fi, quelle vilenie! Toi, mourir! toi, tuer mon ami!.... ou toi!.... ou toi!.... ou toi? avec cette face maigre, sèche et piteuse. Allons, que chacun s'en aille au poste qui lui est assigné, et trouvons-nous demain où l'honneur nous appelle. Je vous amènerai cet homme du sang de qui vous avez soif, et vous le verrez combattre pour vous galamment. Allez, allez, vous dis-je.

( Renault sort mécontent. )

SPINOSA.

Je crains que nous n'ayons eu tort, et que nous ne soyons allés trop loin.

THÉODORE.

C'était se méfier trop de l'homme que vous aimez.

REVILLIDO.

Voici nos épées, foule-les à tes pieds.

SPINOSA.

Pardonne-nous, mon brave ami.

PIERRE.

Soit ; vous avez pris maintenant le moyen de me calmer, et vous ferez de moi tout ce que vous voudrez. Je vais chercher cet ami, et le mettre à votre merci. Si vous voulez encore me l'arracher, qu'il meure pour votre repos, je renoncerai au trésor de mon cœur. Mais je ne veux pas qu'il me soit enlevé par des scélérats, et à cause d'une scélératesse.

SPINOSA.

Non. Vivez tous deux long-temps, et remplissez le monde de votre gloire.

PIERRE.

Maintenant vous êtes raisonnables. Comment ce discord s'était-il donc élevé? A quel dangereux précipice nous venons d'échapper! Combien ce que nous avions si longuement édifié a été près de sa ruine! Quelle tache éternelle nous aurions fait à notre gloire, si un des plus braves et des meilleurs hommes avait été sacrifié à la précipitation d'un soupçon, égorgé par ceux dont il est venu embrasser la cause! Ah! si vous pouviez le connaître comme je le connais; si vous saviez combien il est brave, bon, juste, fidèle, vous ne voudriez pas laisser passer ce moment sans le revoir, sans vous humilier devant lui, sans embrasser ses genoux, et obtenir le pardon de votre coupable extravagance. Mais demain tous vos doutes seront dissipés, et j'aurai acquis de nouveaux droits à votre amitié, en préservant votre renommée et en sauvant mon ami.

(Ils sortent.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

# ACTE QUATRIÈME.

## SCÈNE PREMIÈRE.

JAFFIER ET BELVIDÉRA entrent.

JAFFIER.

Où me conduis-tu ? A chaque pas que je fais, il me semble que je marche sur les membres épars de mes amis déchirés. O ! cher auteur de ma ruine, où allons-nous ?

BELVIDÉRA.

A un honneur éternel : nous allons faire une action qui gravera ton nom parmi la liste glorieuse de ce petit nombre d'hommes qui ont arraché des nations à leur perte. Ta gloire sera le sujet des chants que feront entendre les jeunes vierges préservées par ta piété d'un horrible sort. Chaque rue sera ornée de statues érigées en ton honneur, et on lira au pied cette noble inscription : A celui qui empêcha la ruine de Venise.

JAFFIER.

Ou bien plutôt : A celui qui, après s'être enchaîné par les sermens les plus sacrés et la plus sainte amitié, ému et attendri aux pleurs d'une femme,

oublia son courage, sa vertu, sa foi et son honneur, et sacrifia le cœur qui avait eu pitié de lui. Pourquoi veux-tu me faire subir cet arrêt ?

BELVIDÉRA.

Homme inconstant ! Pourquoi me promettre ? pourquoi me tromper ? Va, retourne en arrière, remets-moi en otage ; dis à tes amis combien notre amour est dangereux pour toi, et que ton poignard fasse son sanglant office. Mais ce poignard secourable, comment te semblera-t-il, Jaffier, lorsqu'il sera enfoncé dans mon cœur, lorsqu'il sera rougi de mon sang jusqu'à la poignée ? Que diras-tu, lorsque ces pauvres yeux mourans ne te tourmenteront plus de leurs larmes ? Alors tu seras libre... Ou bien, si tu le trouves plus noble, laisse-moi vivre pour servir de victime à la luxure de ce démon infernal, de ce vieillard maudit qui s'est damné, et voudrait damner toute la race humaine. Songe à la nuit dernière, mon bien-aimé.

JAFFIER.

Non, non, ne me la rappelle pas. Elle présente à mon imagination une scène rebutante qui réveille ma fureur. Ah ! le scélérat ! qui osa s'approcher d'un être pur comme toi, d'une manière si honteuse ! Que la destruction, une destruction rapide s'empare de mon lâche cœur, que mon nom devienne l'objet du mépris des sots, si je lui pardonne : si je lui pardonne ! si je ne venge pas avec tout l'excès de la rage, avec l'impétuosité de la fureur, l'offense du cher trésor de ma vie !

BELVIDÉRA.

Ne tarde donc pas plus long-temps ; cours au sénat, et conte-lui la plus triste histoire qui ait jamais été dite ; dis-lui quels torrens de sang, quel pillage, quelles scènes de désolation ont été préparées ; combien l'heure fatale est proche ! Sauve ce pauvre pays ; sauve l'illustre sang de cette noblesse qui doit être versé dès l'aube du jour ; sauve les tendres jours de tous ces pauvres petits enfans contre qui les meurtriers aiguisent en ce moment leurs épées ; pense que tu entends déjà leurs cris expirans ; pense que tu vois leurs mères désolées se jeter à tes pieds, et implorer ta pitié, les cheveux épars, les yeux baignés de leurs larmes, le sein nu, déchiré, souillé à la fois du lait que suçaient leurs tendres nourrissons, et du sang qui s'échappe de leurs blessures ; pense que tout cela est devant tes yeux, et consulte ton cœur.

JAFFIER.

Ah !

BELVIDÉRA.

Pense aussi, si tu perds cet instant, combien de malheurs tu auras à te reprocher demain ; imagine toutes les horreurs de cette nuit, le meurtre, le pillage, l'incendie et la désolation exerçant leur confuse rage, pense quel pourrait être alors mon sort. Ce scélérat pourrait à la faveur de la ruine publique et parmi tant d'épouvante, renouveler ses infernales tentatives ; peut-être par quelque trahison attenterait-il à ta vie ? Alors d'où viendrait la vengeance, la juste vengeance que mériterait un tel crime ?

JAFFIER.

Par les puissances du ciel, c'est une voix prophétique qui se fait entendre en toi. Chacune des paroles que tu prononces vient frapper mon cœur, et, comme une lumière nouvelle, me montre combien je m'étais égaré. Saisis-toi de moi tel que tu m'as fait, Belvidéra, et conduis-moi au lieu où je dois répéter cette triste leçon, où je dois trahir ma foi, ma vertu, ma constance et mes amis.... où je dois trahir mes amis!.... Ah! saisis-toi de moi, hâte-toi de t'en assurer avant que je retourne à d'autres pensées. Si j'y retombe une fois, tout est perdu pour toujours.

BELVIDÉRA.

As-tu donc un ami plus cher que Belvidéra?

JAFFIER.

Non, tu es mon âme elle-même, ma richesse, mon amitié, mon honneur; toutes mes joies présentes, et toutes celles que j'espère sont renfermées en toi. Il me semble qu'une minute passée ainsi dans tes bras, reposant sur ton sein, est plus pour moi que des milliers d'années composées d'heures vulgaires. Pourquoi un tel bonheur ne m'a-t-il pas été accordé dans sa pureté? pourquoi est-il troublé par tant de maux cruels, par de si amères obligations? Viens, conduis-moi au sacrifice comme un agneau docile. C'est ainsi que, chargé de guirlandes, paré et joyeux, le folâtre animal joue et bondit, s'approche, reçoit les caresses de la douce prêtresse, et, transporté d'un orgueil enfantin, oublie ses compagnons de la prairie, jusqu'à ce qu'enfin,

lié et couché sur l'autel, il exprime par ses tristes bêlemens combien de peines cache le plaisir.

(Un officier et six gardes entrent.)

L'OFFICIER.

Arrête. Qui va là ?

BELVIDÉRA.

Amis.

JAFFIER.

Des amis, Belvidéra! Ah! cache-moi à mes amis; par le ciel, j'aimerais mieux voir l'aspect de l'enfer que l'homme que j'aime.

L'OFFICIER.

Mais de qui êtes-vous amis ?

BELVIDÉRA.

Amis du sénat et de la république de Venise.

L'OFFICIER.

J'ai ordre d'arrêter tous ceux que je rencontrerai à cette heure tardive, et de les amener au conseil, qui siége en ce moment.

JAFFIER.

Monsieur, vous allez être obéi. Doucement, point de brutalité; n'approchez pas, et qu'aucun ne porte la main sur moi. Maintenant le sort en est jeté. Destin, fais ce que tu voudras.

(Ils sortent avec les gardes.)

## SCÈNE II.

Le palais du sénat.

LE DOGE, PRIULI, ET HUIT AUTRES SÉNATEURS sont sur des siéges.

LE DOGE.

Antonio, Priuli, sénateurs vénitiens, parlez, pourquoi sommes-nous assemblés ici cette nuit? Ce que vous avez à nous dire concerne-t-il l'honneur ou la sûreté de la république de Venise?

PRIULI.

Si des paroles pouvaient exprimer ce que j'ai à vous dire, les larmes que je répands, ces larmes qui coulent des yeux d'un vieillard seraient superflues; mais, pères de la patrie, il n'y a que trop de motifs pour pleurer, pour déchirer notre robe de pourpre, pour nous revêtir d'un sac, pour nous asseoir tristement sur la terre, et pour élever nos cris jusqu'au ciel. Le ciel sait si nous avons encore une heure avant de voir la ruine de Venise.

TOUS LES SÉNATEURS.

Comment?

PRIULI.

Oui, nous sommes sur le bord de l'abîme entr'ouvert. Une sinistre conspiration s'est formée dans la ville pour nous massacrer tous, nous, nos femmes, nos enfans, nos parens, nos amis; pour réduire en cendres nos palais et nos temples: l'heure est fixée,

les épées, d'après ce que j'ai su, se tirent en cet instant, et le désordre affreux va commencer. Je tiens cet avis d'une main inconnue; mais si vous êtes des hommes, nous ne nous laisserons point docilement égorger; montrons au monde et aux temps à venir que si nous avons péri, du moins notre courage n'avait point péri. (*On entend du bruit derrière la scène.*) Place, place, faites place, on amène quelques prisonniers....

DES SÉNATEURS.

Qu'on éveille la ville.

(L'officier entre avec ses gardes.)

PRIULI.

Parlez, qu'y a-t-il?

L'OFFICIER.

Les gardes ont saisi dans la rue deux prisonniers qui disent avoir à donner des informations au vénérable sénat sur les dangers présens.

(Jaffier et Belvidéra entrent avec des gardes.)

TOUS.

Qu'on les fasse entrer..... Bien, qui êtes-vous?

JAFFIER.

Un traître.

ANTONIO.

Il est bref et énergique. Cet homme parle bien.

JAFFIER.

Puisse chacun de ceux qui m'écoutent en agir aussi loyalement, et avouer sa qualité!

LE DOGE.

Le bruit court qu'un complot a été tramé contre la république, que vous y avez pris part. Si vous êtes un traître, rachetez votre honneur, dites la vérité, et méritez votre pardon.

JAFFIER.

Ne pensez pas que je sois venu ici pour sauver ma vie. Je sais ce qu'elle vaut, c'est par pitié pour tous ces malheureux dont l'arrêt est prononcé et scellé. Vous voyez ici devant vous un des ennemis conjurés et réunis contre Venise. Mais conduisez-vous envers moi comme ma démarche vous en fait un devoir, et vous pourrez trouver en moi un ami.

LE DOGE.

Le misérable veut faire des conditions, qu'on l'applique à la torture.

JAFFIER.

Vous n'oseriez. Vos craintes, l'impatience dévorante de savoir le récit dont vous tremblez de connaître toute la vérité, ne vous le permettent pas. Cette vérité, jamais la crainte de la douleur ne me l'arrachera. Les lâches sont effrayés par des menaces, les enfans sont conduits par le fouet à faire des aveux; mais une âme forte est maîtresse d'elle-même et ne prend point conseil de son corps. Appliquez-moi à la torture, prononcez seulement ce mot une autre fois, et ma bouche se ferme pour jamais. Tous vos chevalets, vos roues, vos gênes, ne tireront pas de moi un soupir d'où vous puissiez rien apprendre.

ANTONIO.

C'est un gaillard bien déterminé, je vous en réponds ! c'est un damné gaillard bien déterminé!

LE DOGE.

Quelles sont les conditions?

JAFFIER.

Un pardon absolu pour moi, et en outre la vie pour vingt-deux de mes amis, dont les noms sont écrits ici. (*Il montre une liste.*) Oui, quelque monstrueux que soient leurs crimes, il faut que j'aie le serment, la promesse sacrée de ce vénérable conseil, que la chose sera ainsi ratifiée en pleine assemblée du sénat. Jurez-moi cela, et je vous dévoile tout le secret de vos périls.

TOUS.

Nous le jurons.

LE DOGE.

Prescris la formule du serment.

JAFFIER.

Jurez par toutes les espérances de repos et de bonheur éternel que vous pouvez avoir.

TOUS.

Nous le jurons.

JAFFIER.

Vous jurez de m'accorder ce que je vais vous demander?

TOUS.

Nous le jurons.

JAFFIER.

Et que, selon que vous garderez ce serment,

vous et votre postérité aurez droit à la bénédiction divine, ou à la damnation éternelle ?

TOUS.

Autrement, nous serons éternellement damnés.

JAFFIER.

Alors voici la liste, et en même temps l'entière révélation de tout ce qui vous menace. ( *Il lui remet un autre papier.* ) Maintenant, ô destin, tu es maître de moi.

ANTONIO.

Ah! quel terrible catalogue de coupe-jarrets est ceci! Je vous garantis qu'il n'y a pas un seul de ces gaillards-là qui n'ait une mine de lion. C'est tout au plus si j'ose lire leurs noms.

LE DOGE.

Veillez à ce qu'on fasse une prompte perquisition pour arrêter ces gens-là. Leur signalement est connu. Ce papier indique leur lieu de rendez-vous : c'est dans la maison de cette fameuse courtisane grecque appelée Aquilina ; qu'on veille sur ce lieu.

ANTONIO.

Comment, ma Nicky-Nacky, ma chère petite Nicky-Nacky est du complot!.... Je demande la parole..... Très-nobles sénateurs, quel excès de crainte peut donc vous porter, très-nobles, sages, et vraiment solides sénateurs, à violer les lois et les droits des nations? Cette dame est une dame célèbre ; à la vérité elle tient une maison de bon accueil, et ce que j'en dis, beaucoup d'autres peuvent le dire aussi-bien que moi.

SECOND SÉNATEUR.

Monseigneur, les longs discours seraient frivoles ici, quand les dangers sont si près de nous. Nous savons tous fort bien l'intérêt que vous prenez à cette dame. Le monde en parle hautement.

ANTONIO.

C'est la vérité. Je ne dis plus rien.

LE DOGE.

Mais puisqu'il a déclaré qu'il s'intéressait à elle, je vous prie, capitaine, de prendre bien garde que cette belle soit traitée avec tous les égards dus à sa position; que surtout les recherches soient faites avec décence dans sa chambre à coucher. Vous, Jaffier, il faut vous résoudre patiemment à être notre prisonnier jusqu'au matin.

JAFFIER.

Je voudrais que la mort m'eût mis dans ses chaînes avant d'en venir à cet instant. Je viens de commettre une action qui inscrira mon nom, dans l'avenir, à côté de celui de tous les traîtres. L'histoire de mon infamie va prendre place parmi les traditions populaires du vulgaire, et les petits enfans apprendront à raconter l'aventure de Jaffier.

LE DOGE.

Capitaine, emmenez votre prisonnier.

JAFFIER.

Monsieur, conduisez-moi, s'il est possible, en un lieu où je puisse échapper à mes pensées, où je puisse assoupir ce qui me reste de vie, oublier et

moi-même, et ce jour de crime et de perfidie. Ah! souvenir cruel, comment pourrai-je t'apaiser?

(Ils sortent avec des gardes. On entend du bruit derrière la scène et les mots suivans : *Encore des traîtres! Place, place, place, faites place!*)

LE DOGE.

Qu'est ceci? Gardes! Où sont nos gardes? fermez les portes. La trahison est déjà à nos portes.

(Un officier entre.)

L'OFFICIER.

Messeigneurs, ce sont encore des traîtres, saisis pendant leur conciliabule, munis des armes et des instrumens de leur complot. Je les amène prisonniers.

(Pierre, Renault, Théodore, Elliot, Revillido et autres conspirateurs, entrent enchaînés et gardés.)

PIERRE.

Vous, seigneurs et pères de Venise, ainsi qu'il vous plaît de vous faire appeler, si vous êtes ici pour régler le cours de la justice, pourquoi ces honteuses chaînes chargent-elles des bras qui ont si souvent combattu pour votre service? Sont-ce là les guirlandes triomphales que vous accordez à ceux qui vous donnent la gloire et les conquêtes?

LE DOGE.

Allez, vous serez entendu, monsieur.

ANTONIO.

Et aussi pendu, j'espère.

PIERRE.

Sont-ce là les trophées que j'ai mérités en combat-

tant contre vos ennemis confédérés? lorsque les vents et la mer conspirant notre ruine amenaient dans vos ports les flottes de l'Espagne; lorsque vous, superbe doge, étiez tremblant et interdit en votre palais, voyant votre épouse, l'Adriatique, telle qu'un infâme prostituée, sillonnée par des proues plus hardies que les vôtres, n'est-ce pas moi qui me portai en avant, et qui montrai à vos Vénitiens en déroute le devoir de l'honneur et le chemin de la gloire? n'est-ce pas moi qui vous relevai de cette terreur, qui, prête à capituler, stipulait déjà les termes d'une paix mendiée? Et c'est là ma récompense? Si je suis un traître, qu'on produise l'accusation, ou montrez-moi le misérable assez vil et assez téméraire pour dire que je suis un traître.

LE DOGE.

Connaissez-vous un certain Jaffier?

(Tous les conjurés murmurent.)

PIERRE.

Oui, et je connais sa vertu, sa fidélité, sa justice; son mérite et les souffrances que lui fait endurer un père barbare me le firent d'abord aimer.

(Jaffier entre avec des gardes.)

LE DOGE.

Amenez-le ici.

PIERRE.

Mon ami, prisonnier aussi? Ah! le destin nous a donc vaincus! il faut succomber. Pourquoi celui dont le sort me touche plus que le mien est-il si abattu? Ne sommes-nous pas une seule et même

âme? Ces vénérables tyrans nous appellent des traîtres, Jaffier. Es-tu un traître, mon frère ?

JAFFIER.

Oui, je suis envers toi le plus perfide, le plus vil mercenaire qui ait jamais trahi la confiance d'un généreux ami. J'ai abandonné l'honneur pour assurer ma ruine. Toutes ces belles espérances qui devaient ce matin être couronnées du succès sont renversées par ma langue exécrable.

PIERRE.

Ainsi, c'en est fait. Venise a perdu sa liberté; moi, la vie. C'est assez, adieu.

LE DOGE.

Dites, voulez-vous faire l'aveu de vos vils complots et vous confier à la clémence du sénat ?

PIERRE

Malédiction sur votre sénat ! malédiction sur votre constitution ! Que la malédiction des discordes et des factions tourmente de plus en plus vos assemblées, et qu'elle ébranle la sécurité publique ! que les robes de sénateurs que vous portez vous deviennent aussi odieuses que me le sont ces infâmes chaînes!

LE DOGE.

Le pardon ou la mort.

PIERRE.

La mort, une honorable mort !

RENAULT.

La mort, c'est ce que nous avons de mieux à de-

mander; c'est ce que vous pouvez accorder de mieux.

TOUS LES CONJURÉS.

Point de honteuse captivité. Une honorable mort.

LE DOGE

Que le conseil se sépare. Capitaine, gardez vos prisonniers. Jaffier, vous êtes libre; mais ceux-ci vont attendre leur jugement.

(Tous les sénateurs sortent.)

PIERRE.

Marchons. Où est mon cachot? Conduisez-moi sur la paille. Ce ne sera pas la première fois que j'aurai été mal couché pour le service de votre sénat.

JAFFIER.

Arrête un moment.

PIERRE.

Qu'est-ce qui s'oppose à l'arrêt du sénat? Loin de moi, rebelle, téméraire.

(Il frappe Jaffier.)

JAFFIER.

Par le ciel, vous ne sortirez pas; il faut m'entendre; il faut que je puisse parler.... Tu m'as flétri en me frappant ainsi. Pierre, ton poignard n'aurait-il pas plus noblement fait justice? Mais traite-moi comme tu le voudras; tu ne pourras m'outrager, car je suis tombé au-dessous des plus flétrissantes injures. Cependant jette sur moi un œil de commisération; par pitié, par charité, regarde-moi. Ne ferme pas ton cœur au repentir d'un ami. Il y a en toi un si céleste caractère, que tu écouteras avec douceur mes supplications.

PIERRE.

Tu pleures comme un moine. Quelle sainte ruse ! Veux-tu donc encore pratiquer ma crédulité ? et quel est ce vil jargon ? Loin de moi ! Je ne te connais pas... Infâme dissimulation !.... Laisse-moi, hypocrite.

JAFFIER.

Pierre ne me connaît pas !

PIERRE.

Non, je ne te connais pas. Qui es-tu ?

JAFFIER.

Jaffier; ton ami, autrefois estimé, et qui maintenant est justement méprisé, traité durement avec justice.

PIERRE.

Toi, Jaffier ! toi, cet ami autrefois aimé, autrefois estimé ! Par le ciel, c'est un mensonge. Celui qui se nommait ainsi, mon ami, était généreux, honnête, fidèle, juste et vaillant; son âme était noble, ses manières aimables; il était cher à mes yeux, doux à mon cœur : mais toi, tu es un misérable, vil, perfide, un indigne lâche, ignoble dans l'âme et d'une physionomie rebutante. Tous les yeux se détournent de toi, tous les cœurs te détestent. Je t'en prie, laisse-moi, ne viens pas plus long-temps t'attacher à moi, tel qu'un animal venimeux que mon instinct repousse.

JAFFIER.

Je ne t'ai point offensé; j'en jure par mes larmes, je ne t'ai point offensé; je suis encore sincère, honnête et brave. Mon âme est pleine de toi, elle est

donc noble encore. Que tes yeux ne se détournent pas de moi; que ton cœur ne me déteste pas si vivement. Ah! regarde-moi. Regarde, vois quel est mon sincère, mon triste abaissement. Vois combien mon cœur est gonflé de douleur, et tout prêt à se briser. Je ne désire rien que ton cachot; je ne veux qu'y être avec toi! Que vais-je faire? que puis-je dire pour que tu m'écoutes?

PIERRE.

Tu ne m'as point offensé? Oses-tu bien dire que tu es cet ami autrefois aimé, autrefois estimé, et jurer que tu ne m'as point offensé? D'où me viennent ces chaînes? D'où me vient ce honteux trépas que je vais subir à l'instant? D'où me vient cet opprobre, si ce n'est de toi, de toi, perfide?

JAFFIER.

Tout cela est vrai. Cependant accorde-moi une chose que je te vais demander.

PIERRE.

Laquelle?

JAFFIER.

D'accepter la vie aux conditions que le conseil a proposées. Toi et tes amis, vous pouvez jouir encore long-temps de la vie, et obtenir un meilleur sort.

PIERRE.

La vie! demander la vie! faire des aveux! me reconnaître pour un scélérat afin d'obtenir le privilége de respirer et d'errer çà et là dans cette ville maudite! traîner, pendant quelques années de plus, une vie aigrie, mécontente, à charge à moi-même;

et la perdre peut-être, à la fin, dans quelque autre infâme aventure, pour quelque autre ami faux et perfide comme toi! Non, ce monde avili et moi, nous sommes depuis long-temps en discorde, et je ne puis trouver une meilleure occasion pour le quitter; il n'y a que les hommes comme toi qui soient faits pour l'habiter.

JAFFIER.

Au nom de tout ce qui est juste....

PIERRE.

Fais quelque autre serment, car celui-là, tu l'as trop récemment violé.

JAFFIER.

Eh bien, au nom de cet enfer que j'ai mérité, je ne te quitterai pas jusqu'à ce que tu sois réconcilié du moins avec toi-même; quand tu devrais conserver ton ressentiment contre moi.

PIERRE.

Non, laisse-moi.

JAFFIER.

Non, tu ne pourras me forcer à te quitter. Accable-moi de reproches, comme un vil esclave. Foule-moi aux pieds; frappe-moi au visage; entasse outrage sur outrage sur ma pauvre tête. Je supporterai tout avec patience; je lasserai ta cruelle inimitié; je me jetterai à tes pieds et je les embrasserai, bien qu'ils me repoussent, jusqu'à ce qu'enfin, ému de mes souffrances, tu te laisses toucher, tu me relèves pour me recevoir dans tes bras avec un doux pardon.

PIERRE.

N'es-tu pas....

JAFFIER.

Quoi ?

PIERRE.

Un traître?

JAFFIER.

Oui.

PIERRE.

Un misérable ?

JAFFIER.

J'en conviens.

PIERRE.

Un lâche, un infâme lâche, un homme sans âme, dénué d'honneur, qui a vendu la gloire éternelle de son nom pour une vie honteuse?

JAFFIER.

Tout ce que tu voudras; et plus encore, si tu le veux. Mes crimes sont sans nombre.

PIERRE

Et tu veux que je vive aux mêmes conditions que toi ? par la bassesse et la perfidie, comme toi ?

JAFFIER.

Non, cela m'est accordé. Ta vie sauve, était tout ce que je désirais pour récompense des promesses et de la foi violées.

PIERRE.

Je méprise la vie d'autant plus qu'elle m'est conservée par toi. Lorsque mon cœur insensé prit pitié de tes infortunes, t'alla chercher dans ta misère, te se-

courut dans tes besoins, te releva de cet état d'abaissement où t'avait plongé le destin ; quand je t'inscrivis sur la liste de mes nobles amis, la seule assurance que tu me donnas de ta fidélité, ce fut le serment que tu as violé, et ce poignard que tu me remis, en même temps qu'un indigne otage, que tu as repris depuis. Je te rends aussi ce gage, et je te jure, par tous ces sermens que tu as parjurés, qu'à dater de cette heure maudite, jamais je n'aurai avec toi la moindre communauté d'amitié ou d'intérêt, quand même le nombre des années qui nous seraient accordées excéderait la mesure de la vie des mortels. — Reprends ceci.... Adieu ; maintenant je n'ai plus rien de toi.

JAFFIER.

Dis-moi donc si tu veux vivre.

PIERRE.

Quant à ma vie, disposes-en à ta volonté ; car j'en suis fatigué.

JAFFIER.

Ah, Pierre !

PIERRE.

C'est assez.

JAFFIER.

Je ne puis détacher mes regards de toi ; j'ai besoin de ta présence ; je suis avide de te voir.

PIERRE.

Laisse-moi..... je te repousse, c'est ainsi que je te repousse loin de moi. Qu'une malédiction aussi grande que ta perfidie tombe sur toi !

(Il sort.)

JAFFIER.

Amen. — Il me quitte! lui, mon père, mon ami, mon sauveur! (*montrant le poignard*) et voici tout ce qu'il me laisse de lui. Sur ce poignard, je m'en souviens bien, sur ce poignard j'avais fait un serment solennel et terrible. Je m'étais séparé à la fois de ce poignard et de Belvidéra. Prends garde, ô mon souvenir, de ne pas pousser cette pensée trop loin. Non, je le tiens pour le dernier legs de mon ami; je vais le conserver précieusement sur mon sein; là, il pourra faire plus ample connaissance avec mon misérable cœur, et lorsqu'ils auront à se toucher, ils ne frémiront pas l'un de l'autre. Oui, maintenant pensons-y bien : un soufflet,..... traité de perfide, de scélérat, de lâche, d'infâme lâche! Ah, fi! il faut un long et salutaire sommeil pour pouvoir oublier tout ceci! Laisse-moi, démon qui m'obsède.

(Belvidéra entre.)

BELVIDÉRA.

Où dois-je fuir? Où cacher à la fois et moi et mes misères? Où est maintenant cette constance romaine dont je m'étais vantée? Plongée dans l'agitation de la crainte et dans le désespoir, n'osant plus regarder ce visage tant aimé qui avait coutume de sourire, même à mes fautes, je tiens mes tristes yeux fixés vers la terre, et il me faut obtenir mon pardon par un grand repentir.

JAFFIER.

Le pardon! La clémence du ciel tient sans doute en réserve pour toi les trésors infinis et encore in-

tacts de sa bénédiction. Mais un misérable tel que moi fléchit sous le poids du crime dont il est chargé, il gémit sous ce faix ; il s'agite encore avec le reste d'énergie que tu lui as laissé devant le marche-pied de ce ciel que tu as offensé. Ah! Belvidéra! je suis la plus misérable des créatures qui aient jamais rampé sur cette terre ; maintenant, si tu as quelque pouvoir, viens à mon secours, prends-moi dans tes bras, prononce des paroles de paix à mon âme déchirée, qui est en proie à un combat intérieur et d'où s'élèvent des pensées qui me confondent. Par le ciel, je suis là sur le bord de l'abîme, et tu es la seule chose où je puisse me prendre.

BELVIDÉRA.

Hélas! je sais combien tes chagrins sont accablans; je sais bien que tu as motif pour gémir, pour gémir, mon cher Jaffier, pour pousser d'éternels cris de douleur, pour mener un deuil sans fin. Tu as perdu.....

JAFFIER.

Ah! j'ai perdu ce qui ne peut se dire. C'était aussi mon ami, Belvidéra ; cet ami chéri, qui après toi faisait toute la joie de mon âme, il m'a traité comme un vil esclave, il m'a traité outrageusement. Ton cœur compatissant se briserait à entendre le récit que j'aurais à te faire. Le ressentiment, l'indignation, l'amour, la pitié, la crainte, le souvenir de mon crime envers lui, ne me laissent aucun repos, et s'enfoncent en moi pour déchirer mon cœur.

BELVIDÉRA.

Que t'a-t-il fait?

JAFFIER.

Tu me haïrais si je te le disais.

BELVIDÉRA.

Comment?

JAFFIER.

Ah! comme il m'a traité! Cependant, par le ciel, je l'ai enduré. Comme il m'a traité! Belvidéra, jure-moi que lorsque je te l'aurai raconté tu ne me mépriseras pas tout-à-fait, malgré les flétrissures et les taches dont je suis couvert; dans ma poignante affliction, sois encore pour moi bonne et charitable, ne me méprise pas comme il m'a méprisé.

BELVIDÉRA.

T'ai-je donc jamais trompé, pour que tu doutes ainsi de moi? Dis, quel motif m'a fait perdre ta confiance? Pourquoi ne pourrais-je plus être confidente des malheurs de mon bien-aimé?

JAFFIER.

Ah!

BELVIDÉRA.

Parle-moi.

JAFFIER.

Supporte mes faiblesses; ah! j'en ai beaucoup, mon cher ange! En perdant cet ami, j'ai perdu toute la paix de mon âme; chaque souvenir de lui trouble mes pensées et bouleverse mon cerveau; cela est-il croyable?

BELVIDÉRA.

Parle.

JAFFIER.

Au moment de nous séparer, comme ses gardes

le conduisaient en prison, plein de la douleur cruelle que m'inspiraient ses souffrances, les yeux baignés de larmes, avec un cœur saignant, je me suis agenouillé à ses pieds, et j'ai imploré mon pardon; et lui, oubliant toute notre amitié, toute l'intimité dans laquelle nous avons vécu durant tant d'années, il m'a frappé d'une main outrageuse. Oui, Belvidéra, il m'a frappé; oui, par le ciel, il m'a frappé, il m'a souffleté, il m'a appelé traître, scélérat, lâche! Suis-je donc un lâche? suis-je donc un scélérat? Réponds; c'est toi surtout qui en es juge : si je suis tel, c'est toi qui en es cause. Damnation, un lâche!

BELVIDÉRA.

Ah! pardonne-lui, Jaffier! Et si ton cœur est déjà déchiré de ses souffrances, que sera-ce demain?

JAFFIER.

Ah!

BELVIDÉRA.

Demain, lorsque tu le verras en proie à l'agonie d'une mort honteuse et barbare, ses flancs déchirés et ses membres brisés, insulté par un vil et cruel bourreau, qu'éprouvera ton cœur alors? Ah! sûrement il saignera par torrens, de même que mes larmes coulent en ce moment.

JAFFIER.

Que signifie ce terrible discours? la mort, et demain; les membres brisés, les flancs déchirés; insulté par un vil et cruel bourreau? Mes craintes vont me jeter dans les convulsions de la fureur; il

me suffit d'entrevoir la vérité, même quand tu me la cacherais.

BELVIDÉRA.

Les sénateurs parjures l'ont ainsi décrété. Ils disent que c'est pour se conformer à la demande de nos amis, qu'ils leur accordent la mort, au lieu d'une honteuse captivité. Ils déclarent qu'ils sont dégagés de leur promesse de pardon. Infidèles à leur serment, sourds à toute supplication, ils ont donné des ordres pour que l'exécution ait lieu demain en public.

JAFFIER.

La mort! condamnés à mort! condamnés sans être entendus, sans plaidoirie!

BELVIDÉRA.

Oui, les plus cruelles tortures, les plus barbares supplices s'apprêtent, afin d'arracher des aveux aux convulsions de la mort. Ah! ne me regarde pas avec cette expression terrible! Vos lèvres sont tremblantes; votre physionomie est en désordre. Quelle est la pensée de mon bien-aimé?

JAFFIER.

Laisse-moi; je t'ordonne de me laisser. Quelle horrible tentation s'élève dans mon cœur!

BELVIDÉRA.

Comment?

JAFFIER.

C'est assez, laisse-moi.

BELVIDÉRA.

Pourquoi?

JAFFIER.

Ah! par le ciel, c'est que je t'aime avec tendresse, que je ne veux pas te laisser un moment de plus à la portée de ces mains infernales! Ne les sens-tu pas toutes froides?

(Il tire le poignard de son sein, puis l'y remet.)

BELVIDÉRA.

Non; c'est toujours en tes bras qu'est mon éternelle consolation. Reposer ainsi sur ton sein est plus doux que d'être couchée sur des coussins de duvet parsemés de roses.

JAFFIER.

Hélas! tu ne penses pas aux aiguillons qui le déchirent; fuis, avant qu'ils t'atteignent: un serpent s'y cache, qui est prêt à s'élancer sur toi, et à te blesser au cœur. N'es-tu pas effrayée?

BELVIDÉRA.

Non.

JAFFIER.

Rappelle à ton esprit ce que tu as fait, ce que tu m'as fait faire.

BELVIDÉRA.

Hélas!

JAFFIER.

Où est mon ami? où est mon ami? Réponds, avec ton sourire de malheur! Oui, tu peux rester, il est trop tard maintenant. Il fallait fuir avant de devenir la cause du crime; à présent il s'agit d'une vengeance cruelle et furieuse pour mon ami! Il gé-

mit; entends ses gémissemens. Le cri de ses douleurs retentit déjà à mon oreille; je le vois, ils l'ont attaché sur la roue, et les voilà qui le déchirent! — Sénat parjure et assassin! — Assassin! — Ah! — Écoute, perfide, ce que tu as fait? Grâces soient rendues à tes larmes et à la perfide séduction de ton amour! Ah! quel langage ont ses yeux! Ah! créature enchanteresse! (*il prend son poignard*) ma fureur ne peut te frapper! Viens, pauvre effrayée, cache-toi en mon sein; là tu seras en sûreté; là est ta forteresse. — Ah! — Éloigne-toi! — Il faut que le ciel obtienne justice, ou mes sermens violés m'entraîneront hors de la portée de sa miséricorde; je n'ai qu'à faire un mouvement, et ce sera fini.....

BELVIDÉRA.

Que veut de moi mon seigneur, mon bien-aimé, ma vie? Que cherches-tu ainsi dans ton sein? Pourquoi me traiter ainsi? (*Il tire son poignard et s'avance pour la frapper.*) Que veux-tu faire? Ah! Jaffier, ne me tue pas! prends pitié de ce cœur palpitant, de ces membres tremblans qui étaient accoutumés à t'embrasser quand ton regard était plus doux; n'appesantis pas ton bras sur moi quand mon âme n'est pas réconciliée avec Dieu; ne me plonge pas dans les ténèbres éternelles.

JAFFIER.

Non, Belvidéra, lorsque nous nous séparâmes la dernière fois, je donnai ce poignard et toi pour gages de ma foi; il devait exécuter ton arrêt si j'étais trouvé parjure. C'est à cette condition qu'on a cru

à ma parole; maintenant elle a été violée, la condition doit être remplie.

(Il s'avance encore pour la poignarder.)

BELVIDÉRA.

Grâce !

(Elle tombe à genoux.)

JAFFIER.

Cesse de te débattre.

BELVIDÉRA se jetant à son cou.

Hé bien, tue-moi donc ! pendant que je me presse sur ton sein, cruel, pendant que je baise tes lèvres qui frémissent de vengeance, et je mourrai ainsi avec une joie plus grande qu'aucune que je puisse imaginer.

JAFFIER.

Je suis, oui, je suis un lâche; que les cieux en soient témoins; que la terre, que toute la nature en soient témoins. Je n'avais qu'un coup à frapper; cependant, je le jure par l'éternel amour, je n'ai pu soutenir plus long-temps la pensée de te faire le moindre mal. (*Il jette son poignard et la prend dans ses bras.*) La Providence t'a marquée de son sceau, et tu es née pour opérer des prodiges inouïs. Ah ! tu es née pour me sauver ou me perdre ! Au nom du pouvoir qui t'est accordé sur mon âme, au nom de tes irrésistibles larmes et de la toute-puissance de ton sourire, au nom de cet amour qui me domine et qui veille sur toi, cours à ton barbare père, sauve mon ami, ou notre repos à venir est pour jamais perdu. Tombe à ses pieds, embrasse

ses genoux révérés, adoucis son cœur inhumain, réveille la nature morte en lui, presse-le dans tes bras, qu'il subisse la torture de tes douces instances; ne le quitte point que ta prière n'ait été exaucée; triomphe de lui comme tu as triomphé de moi.

Ils sortent.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

# ACTE CINQUIÈME.

## SCÈNE PREMIÈRE.

PRIULI entre seul.

POURQUOI, destin cruel, as-tu prolongé ma triste vie jusqu'à ce malheureux jour? Ah! le déshonneur et une éternelle infamie sont tombés sur moi! Quelle faute ai-je commise? Suis-je donc un traître? Non, mais mon unique enfant, ma fille, a pris un mari, et alors le plus pur de mon sang s'est trouvé souillé, une plaie incurable s'est attachée à mon nom et le rendra indigne et flétri dans les âges futurs. Maudite soit l'heure fatale où je l'ai engendrée! Je voudrais n'avoir pas été de la race humaine, et ne pas avoir eu une postérité qui m'outrageât. Parmi les misérables créatures, l'homme seulement perd sa renommée quand ses enfans dégénèrent des vertus de leur père. Les plus vils animaux sont heureux dans leurs enfans; mais l'homme engendre des traîtres, des prostituées, des scélérats. Maudits soient les noms des familles! puisse quelque coup subit du sort engloutir le mien et le plonger dans l'oubli!

(Belvidéra entre couverte d'un long voile de deuil.)

BELVIDÉRA.

Le voici, ce père, ce père inhumain, qui depuis trois ans a abandonné son unique enfant, l'a livré à tous les outrages du sort, et à la plus cruelle misère.... Ah!...

PRIULI.

Quelle est cette enfant du malheur qui vient enveloppée dans les voiles de la douleur, et qui semble éplorée comme si elle marchait vers son tombeau?

BELVIDÉRA.

Une malheureuse, qui du sommet de la prospérité est tombée au dernier degré de l'infortune, et implore votre main secourable pour en être retirée.

PRIULI.

Tes paroles montrent que tu as senti la douleur. Comment pourrais-je te secourir?

BELVIDÉRA.

Cela est tout-à-fait en votre pouvoir. Le monde dit que vous êtes charitable; et moi, qui jamais avant ce jour n'ai demandé l'aumône, je suis venu, avec espérance, m'adresser à vous, monsieur.

PRIULI.

Pour quel motif?

BELVIDÉRA.

Ah! soyez bienveillant pour moi.... Cette voix lui est-elle donc étrangère!... Songez aussi que lorsque les mendians ont à raconter un malheur tel que le mien, ils ne se contentent pas de peu.

PRIULI.

Que veux-tu donc me demander?

BELVIDÉRA.

Pitié et pardon! (*Elle ôte son voile.*) Par les doux et tendres noms de père et d'enfant, écoute mes plaintes, et rends-moi ton amour!

PRIULI.

Ma fille!

BELVIDÉRA.

Oui, votre fille; la fille d'une mère vertueuse et noble, fidèle à l'honneur, docile à votre volonté, empressée à vos désirs, chère à votre cœur. Par tout le bonheur qu'elle vous a donné, lorsque dans la fleur de la jeunesse elle était tout votre trésor, jetez sur moi un regard de bonté! reconnaissez dans mon visage les traits de celle que vous avez tant de fois pressée en vos bras; qu'elle plaide la cause de votre pauvre enfant, bannie par vous.

PRIULI.

Tu es ma fille?

BELVIDÉRA.

Oui; et vous m'avez dit souvent avec un sourire de tendresse, en me prodiguant les chastes caresses d'un père, que je ressemblais beaucoup à ma mère.

PRIULI.

Ah! si tu avais hérité de son incomparable vertu, j'aurais été trop heureux.

BELVIDÉRA.

Ne rappelez pas le souvenir de ma désobéissance; laissez plutôt la pitié entrer dans votre cœur, et en

effacer toute impression fâcheuse. Ah! si vous pouviez savoir quelles angoisses j'éprouve, quelle tristesse, quelle crainte, quel désespoir troublent la paix de mon âme, vous me prendriez dans vos bras, dans vos bras chéris; vous vous précipiteriez avec compassion vers votre pauvre enfant; vous étendriez sur moi vos ailes protectrices, pour me défendre de la sombre tempête qui va tout à l'heure fondre sur moi.

PRIULI.

Cesse un tel discours.

BELVIDÉRA.

Il le faut, et il faut que vous m'entendiez. J'ai un époux....

PRIULI.

Qu'il soit maudit!

BELVIDÉRA.

Ah! ne le maudissez pas! il ne proférerait pas contre vous de si dures paroles, même quand il serait irrité contre moi.

PRIULI.

Que veux-tu dire, ma fille?

BELVIDÉRA.

Ah! il n'y a plus qu'un instant bien court avant que mon sort se décide. Ne lance point ta malédiction sur mon tombeau; accorde-moi une indulgente bénédiction avant de nous séparer; prends-moi dans tes bras, et recommande-moi au ciel par une prière : que je puisse mourir en paix, et alors je mourrai.

PRIULI.

Ah! mon âme est bouleversée!

BELVIDÉRA.

Ayez pitié de moi; je vous en conjure, par les cendres révérées de ma tendre mère. Elle aurait eu pitié de moi si le sort nous l'eût conservée.

PRIULI.

Par le ciel, mon cœur déchiré prévoit quelque malheur! Conte-moi tout, car je suis encore ton père.

BELVIDÉRA.

Non; je suis satisfaite.

PRIULI.

Parle.

BELVIDÉRA.

Ce n'est pas la peine.

PRIULI.

Parle-moi, au nom du ciel; mon cœur cède à toute sa tendresse.

BELVIDÉRA.

Hélas!

PRIULI.

Parle.

BELVIDÉRA.

Mon époux, mon cher époux porte sur son cœur, jadis si tendre, un poignard dont il percera le sein de votre pauvre Belvidéra.

PRIULI.

T'assassiner!

BELVIDÉRA.

Oui, me tuer. Lorsqu'il donna sa foi et son engagement contre votre gouvernement et le sénat, il me livra comme otage de sa parole, avec ce poignard, en prescrivant avec dureté qu'on le plongeât dans mon sein s'il venait à fausser sa promesse. Je découvris le danger; je choisis l'instant favorable pour toucher son cœur, et je le ramenai à l'honneur: la force de l'amour l'emporta, et je fus récompensée par le succès. Il vint au conseil, il avoua tout; il trahit ses plus chers amis, en obtenant leur pardon. Maintenant les voici condamnés au supplice. Déchiré par le souvenir de son serment, s'ils périssent, il veut apaiser les dieux par ma pauvre vie, et faire couler mon sang en expiation.

PRIULI.

Ciel!

BELVIDÉRA.

Ah! si vous aviez vu comment se sont passés nos adieux; si vous l'aviez vu, tel qu'un lion furieux, marchant à grands pas, errant çà et là, le regard menaçant, et rugissant de douleur et de furie; si vous l'aviez vu me saisissant d'une main, et de l'autre levant ce poignard acéré et menaçant: oui, c'est ainsi que nous nous sommes embrassés pour la dernière fois; il tremblait de vengeance; il me traînait sur la terre, et tenait l'horrible mort suspendue sur mon sein. Amis, criait-il, où sont mes amis? Il proférait des sermens, il pleurait, il délirait, il menaçait, il aimait; oui, il aimait encore; et c'est son amour qui m'a préservée, afin que

je fisse une dernière épreuve sur la pitié de mon père. Je ne crains pas la mort, mais je ne puis supporter la pensée de périr d'une main si chère. Si jamais vous avez eu de la tendresse pour moi, courez au sénat, sauvez la vie de ses amis à qui elle avait été promise, sinon la mienne est sacrifiée.

PRIULI.

Ah! consolation de mon cœur!

BELVIDÉRA.

Né pleurez pas; répondez-moi, mon père. Ne le voulez-vous point?

PRIULI.

Oui; par le ciel, je le veux! Personne, hormis celui qui est éternel, ne pourra me pardonner ma conduite insensée. Désormais je serai père; jamais je ne te repousserai; au contraire, je veux t'aimer autant que cette chaleur vitale qui me fait exister, autant que ces yeux qui pleurent de tendresse sur toi. Apaise-toi. Adieu.

BELVIDÉRA.

Allez; et que le père de Belvidéra se souvienne qu'il va plaider pour la vie de sa fille.

( Ils sortent par deux côtés différens. )

(Antonio entre.)

ANTONIO.

Oh, oh! seigneur Priuli; mon seigneur Priuli, mon seigneur, mon seigneur, mon seigneur; nous autres seigneurs, nous aimons à nous donner mutuellement notre titre. Mon seigneur, mon seigneur, mon seigneur.... Que la peste l'étouffe! je suis un seigneur aussi-bien que lui; qu'il aille se promener. Je garantis

qu'il est allé au palais du sénat, et je vais y aller aussi; j'y arriverai assez tôt pour bien des gens. Je veux y faire un discours d'effet sur la conspiration: je prouverai qu'il y a une conspiration et des projets de vengeance; je le saurai par cœur. Voyons.

« Très-vénérables sénateurs,

» Il y a une conspiration; cela est sûr, cette fois; il » n'y a personne, ayant des yeux ou un peu de dis- » cernement, qui puisse avoir là-dessus le moindre » doute; cela crève les yeux comme un cornichon.... » Non;... allons doucement;... ce n'est pas encore » le moment de parler du cornichon... Cela est clair » comme la lumière du soleil, ou comme l'homme » dans la lune en plein midi. Cette conspiration est » vraiment comme une citrouille; elle était mûre, » et nous l'avons cueillie: et maintenant que nous l'a- » vons cueillie, que nous l'avons préparée, que nous » l'avons mise sur la table, la jetterons-nous par la » fenêtre comme un cornichon gâté? Non. Ce n'est » pas seulement une conspiration horrible, san- » guinaire, exécrable, audacieuse, damnable; c'est, » je puis le dire, une conspiration pleine d'aigreur. » Et nous le savons, vénérables pères de la patrie, » la sauce piquante est aussi bonne pour le canard » que pour le dindon. Je dis donc que puisque ces » canards altérés de sang, ces conspirateurs vou- » laient exterminer nous autres dindons du sénat, » nous devons nous hâter de les exterminer; ainsi » j'opine modestement pour qu'ils soient pendus... » Ah! ah! voici la petite amie;... je pense que cela

ira bien : je me suis pourtant un peu trompé d'abord sur le soleil et le cornichon.

( Aquilina entre. )

AQUILINA.

Bonjour, sénateur.

ANTONIO.

Nacky, ma chère Nacky; bonjour Nacky. Je suis vraiment fort en train, joyeux, gaillard, en gaieté... Ah! ah! ah! baise-moi, Nacky; comment te portes-tu, charmante petite mignonne? baise-moi, te dis-je. Allons, baise-moi.

AQUILINA.

Baise-moi, Nacky! Hé bien, oui. A la potence, monsieur le galant; à la potence, monsieur.

ANTONIO.

Ah! ta, ta, ta, c'est-il possible? De tout mon cœur, par ma foi... ( *Il chante.* ) « Nous allons donc bien danser »... oui, ma foi... « nous allons donc bien danser. » Eh tra, la, la, la, la.

AQUILINA.

Seigneur.

ANTONIO.

Madame.

AQUILINA.

Avez-vous l'intention de mourir dans votre lit?

ANTONIO.

Dans soixante ans d'ici, cela pourra bien se faire, ma chère enfant.

AQUILINA.

Vous serez pendu, signor.

ANTONIO.

Pendu, ma douce amie! je t'en prie, calme-toi. Pendu, dit-elle; c'est une aimable plaisanterie, par ma foi. Tu t'amuses, Nacky; tu veux t'amuser, j'en jurerais. C'est bon, je te proteste, Nacky, oui je te proteste, je puis te protester que j'aime beaucoup le badinage. Je t'aime parce que tu badines; je vais t'embrasser pour ton badinage; je vais te faire endéver pour ton badinage; et j'ai vraiment une fantaisie diabolique de me mettre à badiner aussi; oui, vraiment... « Nous allons donc bien danser.... » Et tra la la la la.

AQUILINA, lui montrant un poignard.

Voyez-vous cela, monsieur?

ANTONIO.

Ah! bonté divine, un poignard! ah! bonté divine! c'est mon antipathie naturelle; je ne puis en supporter la vue : cache-le, au nom du ciel; je ne vois pas clair devant moi tant qu'il n'est pas ôté.... Cache-le, cache-le... Oh! cache-le.

AQUILINA.

Oui, je veux le cacher dans ton cœur.

ANTONIO.

Dans mon cœur! Comment, cacher un poignard dans mon cœur!

AQUILINA.

Oui, dans ton cœur, dans ta gorge, démon cacochyme. Tu m'as ravi tout mon bonheur, j'en aurai vengeance. C'est toi, maudit vieillard qui paiera pour ton sénat sanguinaire, pour ton sénat parjure.

Où est mon amour, mon bonheur, mon seigneur, mon dieu, mon héros, condamné par ta bouche infernale à périr avec les autres, dans une honteuse torture? Je me sens dans une telle fureur, que je passerais des années entières à te tuer.

ANTONIO.

Pourquoi se passionner si fort, Nacky? qu'ai-je fait? de quoi s'agit-il, chère Nacky? n'est-ce pas moi qui suis ton amour, ton bonheur, ton seigneur, ton héros, ton sénateur? ne suis-je pas tout pour toi dans le monde, Nacky?

AQUILINA.

Toi! Penses-tu que tu sois capable de faire mon bonheur? de supporter les étreintes de mes tendres embrassemens? Rends-moi mon cher Pierre, ou...

ANTONIO.

Comment, petite Nacky! il va être pendu pour sa trahison. Ah! il sera bientôt accroché, mon enfant.

AQUILINA.

Tu en as menti; que ces infernales paroles ne sortent plus de ta bouche, sinon ce seront les dernières. Jure que mon amant vivra, ou tu es mort.

ANTONIO.

Ah! ah! ah!

AQUILINA.

Jure de révoquer sa sentence; jure-le à mes pieds, et tremble de ma furie.

ANTONIO.

Je le ferai. Maintenant si tu voulais te laisser

mordre et me donner un coup de pied, un petit coup de pied. Ah ! ah !

AQUILINA.

Jure, ou bien...

ANTONIO.

Je le ferai; je le jure par ces charmans petits pieds embaumés, par ces jolies pantoufles. Ah ! sois douce pour moi, Nacky, Nacky, Nacky...

AQUILINA.

Comment?

ANTONIO.

Rien que de dénouer un peu le cordon de ton soulier. C'est tout, c'est tout, par ma foi, Nacky; sur mon honneur, c'est tout.

AQUILINA.

Eh bien?

ANTONIO.

Doucement, doucement ; ton amour, ton seigneur, ton héros aura la vie sauve.

AQUILINA.

Autrement ce poignard sera plongé dans ton cœur.

ANTONIO.

De toute mon âme.

AQUILINA.

Adieu.

(Aquilina sort.)

ANTONIO.

Adieu. De quelle sanguinaire et enragée catin

me suis-je affublé! Oh! oh! c'est trop fort! Ah! j'en mourrai, j'en mourrai; je suis déjà mort.

(Il sort précipitamment et hors de lui.)

(Jaffier entre.)

JAFFIER.

Que l'univers entier soit livré à la destruction de sa fin! Cieux, écroulez-vous, et, couvrant la terre de vos débris, rendez ce globe odieux à son antique désordre. Que vos flammes le réduisent en cendres maudites; et nous autres vils insectes appelés hommes, consumez nous, sans en laisser trace; mais que Venise soit brûlée d'une flamme plus ardente. Allumez ici un enfer pour qu'il ne s'éteigne jamais, et que les âmes y gémissent en proie aux tourmens que la mienne éprouve en ce moment.

(Belvidéra entre.)

BELVIDÉRA, courant à lui.

Ma vie!

JAFFIER, se détournant d'elle.

Mon fléau!

BELVIDÉRA.

Ainsi je me vois perdue; il faut mourir.

JAFFIER.

Non; la mort est trop occupée aujourd'hui. Le pardon tardif de ton père ne vient pas à temps. Cependant je te remercie de tes efforts, et lui aussi. Les pauvres et malheureux amis que j'ai trahis ont reçu l'injonction de se préparer pour l'instant funeste, et je vis encore!

BELVIDÉRA.

Alors ma condamnation est prochaine: je vois

que ton cœur a prononcé ma sentence; je ne veux ni la déplorer, ni réclamer contre elle. Avec la plus humble et la plus docile patience je me présenterai à ta main chérie, et je la baiserai quand elle me frappera. Oui, j'y consens; mais je te conjure de ne pas m'égorger sans remords. Quand tu porteras le coup, regarde-moi avec des yeux d'amour, et montre-moi que ta justice est adoucie par ta pitié.

JAFFIER.

De la pitié pour toi!

BELVIDÉRA.

Oui; et lorsque ta main, ministre de mon sort, se lèvera tremblante pour me frapper, rappelle-toi que mille et mille fois de plus doux transports t'ont rapproché de ce pauvre cœur, et que le tien, blessé du même trait, s'élançait alors à sa rencontre. Souviens-toi que nos lèvres se sont confondues en de doux baisers; souviens-toi que nous expirions d'amour dans les bras l'un de l'autre : alors la mort pourra venir; je ne frémirai pas à son approche.

JAFFIER.

Non, Belvidéra, ne redoute point ma cruauté. Que la pensée de la mort n'agite point ton imagination; réponds seulement à ce que je te demande avec fermeté, avec une âme courageuse.

BELVIDÉRA.

Oui, mais je pleurerai...

JAFFIER.

Fi! c'est assez...Combien de temps s'est déjà écoulé depuis ce misérable jour où nous nous mariâmes?

BELVIDÉRA.

Hélas!

JAFFIER.

Retiens tes larmes; elles m'affaibliraient.

BELVIDÉRA.

Je ne le puis, le ciel m'en est témoin. Les paroles que vous proférez sont si douloureuses, qu'elles font couler des torrens de larmes...

JAFFIER.

Viens, je veux t'embrasser aussi tendrement qu'alors.

BELVIDÉRA.

Mais c'était, dis-tu, un si misérable jour?

JAFFIER.

Ah! oui, maudit.

BELVIDÉRA.

Je ne le croyais pas. Et vous avez souvent juré, dans les délicieuses heures d'un ardent amour, lorsque assurément vous disiez la vérité, vous avez souvent juré que c'était un jour de bénédiction.

JAFFIER.

C'était un serment irréfléchi.

BELVIDÉRA.

Alors pourquoi ne suis-je pas maudite aussi?

JAFFIER.

Non, Belvidéra; par l'éternelle vérité! je n'ai encore que trop de tendresse.

BELVIDÉRA.

Encore si aimable! vous m'aimez donc encore?

JAFFIER.

La nature, dans son éternelle action, n'éprouve pas plus d'ardeur à créer sans cesse que je n'en sens pour toi. Jamais, depuis le premier couple humain, un homme n'a eu un plus doux partage.

BELVIDÉRA.

Alors, tu ne dois pas me maudire.

JAFFIER.

Non, je te bénis. Je suis venu, Belvidéra, dans l'intention de te bénir. Il y a maintenant trois ans, je crois, que nous sommes ensemble.

BELVIDÉRA.

Et puisse le sort funeste ne pas nous séparer pendant une seule minute, jusqu'au moment où, honorés par l'âge et par un long amour, nous descendrons au tombeau, comme à notre couche dernière, pour y dormir en paix, attendant le réveil éternel!

JAFFIER.

Et quand viendra-t-il?

(Il soupire.)

BELVIDÉRA.

Dans bien long-temps, j'espère.

JAFFIER.

Parle-moi sans crainte, je te prie; depuis ce moment, ne t'ai-je pas montré le plus tendre amour? mon âme n'a-t-elle jamais ressenti de la colère contre toi? est-il un de mes chagrins qui ait tenu devant un sourire de Belvidéra? la moindre parole indifférente a-t-elle jamais témoigné quelque diminution dans mon amour? t'ai-je jamais offensée?

BELVIDÉRA.

Non.

JAFFIER.

Mon cœur ou mes yeux ont-ils jamais erré sur une autre femme?

BELVIDÉRA.

Jamais, jamais.... Je serais la plus fausse des femmes si je t'accusais. Je l'avoue, j'ai été trop heureuse; j'ai été bénie par-dessus tous les droits de mon sexe.

JAFFIER.

N'ai-je pas dit que je venais pour te bénir?

BELVIDÉRA.

Oui.

JAFFIER.

Écoutez-moi donc, ciel bienfaisant; répandez à jamais d'une main généreuse vos bénédictions sur cette tête charmante; qu'elle brille sans cesse de nouveaux charmes; que la paix, l'honneur et la sécurité règnent autour d'elle; qu'elle vive dans l'abondance; que ses yeux ne rencontrent jamais l'aspect de la douleur; que son cœur ne connaisse jamais le chagrin; que ses jours soient couronnés par le bonheur, et ses nuits par un repos innocent comme ses pensées; soutenez sa vertu, pour qu'elle puisse supporter la perte de celui qu'elle a trop aimé, et donnez-lui la patience d'endurer notre séparation.

BELVIDÉRA.

Comment, notre séparation! notre séparation?

JAFFIER.

Oui, notre séparation éternelle. Je l'ai juré, Belvidéra, par ce ciel qui sait combien je perds en te quittant. Nous allons, tout à l'heure, nous séparer pour jamais.

BELVIDÉRA.

Ah! reprenez votre cruelle bénédiction; maudissez-moi, mais ne me quittez pas.

JAFFIER.

Non, cela est résolu.

BELVIDÉRA.

Alors, écoutez-moi aussi, juste ciel; répandez sur cette tête misérable vos malédictions et une vengeance sans fin. Que le désespoir, les périls et l'infamie m'environnent; que je sois livrée aux besoins de la faim; que mes yeux ne rencontrent jamais un aspect de consolation; que mon cœur ne connaisse nul repos : abreuvez mes jours de chagrin, et mes nuits d'une horreur égale à mes propres pensées; livrez-moi à un désespoir qui puisse me rendre insensée, s'il faut le perdre... le perdre! non, je ne le veux pas. Regarde-moi; écoute-moi.

JAFFIER.

Allons, ferme, mon cœur! maintenant ou jamais.

BELVIDÉRA.

Par les tendres jours que nous avons passés ensemble, par nos amoureuses nuits et les plaisirs qui les embellissaient, prends pitié de mon triste sort. Parle-moi, parle.

JAFFIER.

Ah!

BELVIDÉRA.

Par ces bras que je passe autour de toi, par ce tendre baiser, et mille autres, par mes yeux baignés de larmes....

JAFFIER.

Par la mort! laisse-moi. J'en jure l'immortelle destinée qui m'a condamné (*il tire son poignard*) je ne survivrai pas à cet instant fatal. Résous-toi à me laisser partir ou à me voir tomber à tes pieds.

BELVIDÉRA.

Arrêtez, ayez un peu de patience, monsieur.

JAFFIER.

Entends-tu la cloche lugubre? (*On entend la cloche funèbre.*) Elle sonne la mort! Il faut que je me rende à sa voix. Mon pauvre ami, mon cher Pierre m'attend à la mort. Il m'a envoyé un message pour demander à me voir avant de mourir, et recevoir son dernier pardon.... Adieu pour toujours.

BELVIDÉRA.

Laisse-moi ce poignard, accorde-moi une grâce. Quoi! pas même un baiser en nous quittant? Ah, mon pauvre cœur, ne vas-tu pas te briser?...

(Il s'en va, puis se retourne pour la regarder.)

JAFFIER.

Encore un moment! Nous avons un fils, un tendre enfant, sois-lui une bonne mère quand je n'y serai plus. Élève-le dans la vertu; conduis-le dans le chemin de l'honneur; mais ne lui fais jamais connaître

l'histoire de son père. Je te charge de le préserver de tous les malheurs que ma destinée pourrait léguer à son avenir et à son nom. Maintenant... (*ils se rapprochent l'un de l'autre*) plus près encore.... Ah ! pourquoi mes bras ne sont-ils pas enchaînés ainsi pour toujours? Mais mes amis, mon serment! (*Il l'embrasse.*) ce baiser ! et c'en est fait.

BELVIDÉRA.

Un autre, un autre encore, pour ce pauvre petit dont vous vous êtes souvenu. Je le lui rendrai fidèlement.

JAFFIER.

Allons, adieu.

BELVIDÉRA.

Pour toujours ?

JAFFIER.

Le ciel sait si ce sera pour toujours. Que ses bons anges te protègent.

(Il sort.)

BELVIDÉRA.

Tous les malheurs s'appesantissent en cet instant sur moi. Maudits soient mes jours, et doublement maudites mes nuits qui se passeront à répandre les larmes du veuvage. Que tout arbre, tout fruit, toute plante soient desséchés! Maudites soient les pluies qui tombent sur la terre, et qu'une malédiction universelle atteigne et les hommes et les animaux. Ah! donnez-moi les poignards, l'eau et le feu; je voudrais voir mon sang; je voudrais que les flammes me dévorassent; je voudrais que les flots roulassent sur ma tête défaillante, jusqu'au moment où je descendrai dans le séjour du repos. Ah! c'est

là qu'on trouve le calme. Ici il n'y a que rage et fureur. L'air est trop âpre, il déchire ma faible poitrine. Je soupire pour un sommeil profond et réparateur. Enfer, enfer, brise ton enveloppe terrestre! j'entendrais tes rugissemens et ta rage, si ta chaleur était seulement à moitié aussi grande que mon délire... (*Priuli entre avec ses serviteurs.*) Qui vient ici?

PRIULI.

Accourez, prenez-la, et l'emportez, avec précaution, chez moi. Sur votre vie, gardez-la bien. Hélas! pauvre créature!

(Ils la prennent.)

BELVIDÉRA.

Est-ce vers mon époux? Alors conduisez-moi promptement. Tout est-il prêt? Nous voulons mourir glorieusement. Ne dites pas un mot de cela à mon vieux père.... Murmure des ruisseaux, ombrages frais, fleurs naissantes, doux son de la guitare, lauriers, fontaines de lait, palais d'ambre!

(Elle sort.)

(Le fond du théâtre s'ouvre, et l'on découvre l'échafaud et la roue préparés pour le supplice de Pierre. Pierre entre avec des officiers, des gardes, un confesseur, des bourreaux, et la populace en foule.)

L'OFFICIER.

Place, place! rangez-vous tous; faites place au prisonnier.

PIERRE.

Mon ami n'est-il pas encore venu?

LE CONFESSEUR.

Pourquoi tant d'obstination?

PIERRE.

Pourquoi êtes vous si importun? ne pouvez-vous laisser mourir un malheureux en paix, sans venir, comme des corbeaux, croasser autour de lui?

LE CONFESSEUR.

Cependant le ciel.....

PIERRE.

Je te le dis, le ciel et moi, sommes amis. Je n'ai jamais troublé la paix publique par aucun meurtre, le parjure ou la vile trahison. J'ai vécu parmi les hommes selon la morale et la justice: et bien que la faiblesse de ma vue m'ait condamné à n'avoir qu'une foi assez étroite, je ne suis pas l'ennemi de ceux qui ont une foi plus robuste.

LE CONFESSEUR.

Mais ce juge qui voit tout.

PIERRE.

Vous voulez dire que ma conscience sera mon propre accusateur. Je l'interroge, cette conscience, et je ne la trouve chargée d'aucun souvenir de crime.

LE CONFESSEUR.

Mais votre manque de foi est monstrueux.

PIERRE.

Vous voudriez bien que ma raison obéît aveuglément, telle qu'un lion garrotté, et privé de sa noble énergie; et quand il serait dressé à une docile soumission, comme un chien couchant, vous lui montreriez cent tours de passe-passe, que vous appelez

des actes de foi. C'est ainsi que vous chargez les âmes faibles, et que vous gagnez de l'argent. C'est assez, laissez-moi. Capitaine, je n'entends pas que ce gaillard-là s'en aille débiter des mensonges sur ma confession, parce qu'il s'est faufilé pour troubler mes derniers momens.

(Jaffier entre.)

JAFFIER.

De la fermeté! mes yeux, soyez secs; mon cœur, rassemble tes forces pour soutenir ce spectacle hideux, et recevoir humblement le dernier pardon de cet ami mourant, trahi et perdu par ma vile perfidie.... Ah! Pierre!

PIERRE.

Approche davantage.

JAFFIER.

Laisse-moi approcher de toi en me traînant à genoux et prosterné vers la terre. Comment oserai-je regarder ce visage que j'ai livré à l'outrage, et qui avait coutume de me sourire toujours avec tant d'amitié? il brille en ce moment d'une si mâle vertu, qu'il me semble que je ne suis rien devant toi, et que je suis plus digne de tes duretés que de tes embrassemens.

PIERRE

Tu es cher à mon cœur, bien que tu m'aies offensé dans mon honneur. Je ne puis oublier que je t'ai aimé. Je te prie, Jaffier, pardonne-moi le traitement brutal qu'emporté par la passion je t'ai fait subir. Je suis prêt à partir pour la terre du repos, et je voudrais que les vœux charitables de tous les braves

gens comme toi répandissent la bénédiction sur mon voyage.

JAFFIER.

Les braves gens ! je suis la plus vile, la plus mauvaise créature qui ait jamais éprouvé le honteux destin que tu vas subir. Suis-je donc venu ici pour y recevoir un si doux accueil ! appelle-moi un scélérat, car je le suis ; raconte l'ignoble histoire de mes odieuses actions. Place-moi sur ce chevalet, et fais-moi subir la torture en ta place, je suis assez criminel pour l'occuper dignement, et j'aurais même à te remercier de tant d'indulgence. Tu vas en ennoblir l'usage, et désormais les honnêtes gens porteront sur eux la représentation de cet instrument de supplice, comme un talisman contre la perfidie de l'amitié.

L'OFFICIER.

Le temps s'avance, vos amis ont déjà péri.

JAFFIER.

Ils sont morts !

PIERRE.

Oui, morts, Jaffier ! ils sont tous morts en hommes dignes de leur réputation.

JAFFIER.

Et que dois-je faire ?

PIERRE.

Ah, Jaffier !

JAFFIER.

Soulage l'oppression de ton âme, et raconte tes douleurs à ton ami malheureux.

PIERRE.

Ami, si tu étais encore un ami, un généreux ami, je pourrais espérer quelque consolation de ton noble chagrin. Le ciel sait si j'ai besoin d'un ami.

JAFFIER.

Et moi, j'ai un ami indulgent qui ne voudra pas non plus dédaigner ma vertu repentante, et qui ne supposera point que, lorsqu'il va mourir, mes soins lui sont inutiles.

PIERRE.

Non; vis, je te l'ordonne, Jaffier.

JAFFIER.

Oui, je vivrai; mais ce sera pour voir ta perte vengée, de telle sorte que Venise en gémisse longtemps.

PIERRE.

Tu voudrais?

JAFFIER.

Par le ciel, je le veux.

PIERRE.

Alors, tu as un noble cœur, et je te pardonne. Ah!... dois-je... encore.... me confier à toi?

JAFFIER.

Non, car je t'ai trahi une fois.

PIERRE.

M'aimes-tu?

JAFFIER.

Arrache-moi le cœur, et éclaircis tes doutes.

PIERRE. Il pleure.

Faiblesse maudite!

JAFFIER.

Des larmes! O surprise! des larmes! Jamais je ne te vis ainsi attendri. Je vois que tu as quelque chose qui te pèse sur le cœur, et que tu as besoin d'épancher; quoique je sois un misérable, dis-le moi.

PIERRE, montrant la roue.

Vois-tu cet instrument?

JAFFIER.

Eh bien?

PIERRE.

Convient-il qu'un soldat qui a vécu avec honneur, qui a combattu pour les querelles des peuples, qui a été couronné par la victoire, soit exposé sur la roue comme une vile carcasse?

JAFFIER.

Hélas!

PIERRE.

Parle! cela est-il convenable?

JAFFIER.

Convenable?

PIERRE.

Oui, cela est-il convenable?

JAFFIER.

Qu'y a-t-il à faire?

PIERRE.

J'ai compté que tu entreprendrais quelque chose de noble pour préserver ma mémoire de l'opprobre qu'elle est près de subir.

L'OFFICIER.

L'heure s'avance, monsieur.

PIERRE.

Tout à l'heure. Ah! Jaffier, puisque tu m'as trahi, trouve un moyen de t'acquitter envers moi.

JAFFIER.

N'en parlons plus. Tes vœux seront satisfaits. J'ai une femme, son sang va couler, un enfant aussi dont le faible cœur sera sacrifié pour t'apaiser.

(Il veut sortir, Pierre le retient.)

PIERRE.

Non... (*Il lui parle à l'oreille.*) C'est cela... Rien de plus.

JAFFIER.

Ah! c'est cela.

PIERRE.

Assurément.

JAFFIER.

Je le ferai.

PIERRE.

Ne l'oublie pas.

L'OFFICIER.

Monsieur...

PIERRE.

Allons, je suis prêt. (*Il monte sur l'échafaud avec Jaffier.*) Capitaine, vous êtes un homme d'honneur, faites écarter cette populace; que je puisse, sans trouble, subir mon sort et mourir avec décence. Allons.

(L'éxécuteur lui ôte son manteau, et se prépare à l'attacher.)

LE CONFESSEUR.

Mon fils.

PIERRE.

Laisse-moi, tentateur.

L'OFFICIER.

Prêtre, retirez-vous.

PIERRE.

Je vous remerçie, monsieur. (*A Jaffier.*) Vous y penserez?

JAFFIER.

On peut attendre à demain.

PIERRE.

Maintenant, Jaffier! maintenant, je suis au moment. Maintenant...

(Les bourreaux l'attachent.)

JAFFIER.

Hé bien, noble cœur, tiens! (*il le perce de son poignard*); et voilà ce qui doit être aussi.

(Il se frappe.)

LE CONFESSEUR.

Action damnable!

PIERRE.

Cette fois, tu as été fidèle. Tu as agi noblement... Nous avons trompé le sénat.

JAFFIER.

Bravement.

PIERRE.

Ah! ah!

(Il meurt.)

JAFFIER.

C'est ainsi, sénateurs maudits, que je fais une libation du sang que vous avez répandu, et que je

l'augmente en y mêlant le mien. Puisse-t-il retomber sur vous et sur votre postérité! puisse désormais la paix n'habiter jamais en vos murs! puisse la peste et la famine dévaster votre génération!... O pauvre Belvidéra! Monsieur, j'ai une femme, portez-lui ceci, sans y manquer. C'est un gage que je l'ai bénie de ma voix mourante, ainsi que le cher petit enfant que je laisse après moi... Je me sens faible... je suis tranquille...

(Jaffier meurt.)

L'OFFICIER.

Allez annoncer ceci au sénat, et gardez leurs corps jusqu'à nouvel ordre... Que le ciel m'accorde de faire une aussi belle mort!

(La scène se ferme sur eux.)

(Musique douce. Belvidéra, en délire, entre soutenue par deux de ses femmes. Priuli et quelques serviteurs la suivent.)

PRIULI.

Dieu de miséricorde, inspire quelque patience à son cœur!

BELVIDÉRA.

Viens, viens, viens, viens te coucher, je t'en prie, mon cher amour. Les vents, entends-tu comme ils sifflent, et comme la pluie tombe? Oh! je suis transie par le froid. Vous êtes en colère; contre qui? Bagatelle... Non, en vérité... Voyons, je vous dis que vous n'irez pas... vous n'irez pas... Ah! quel mauvais caractère... Hé bien, allez-y donc... Ah!... (*l'ombre de Jaffier paraît*) vous voilà revenu. Voyez, mon père, il revient. Suis-je à blâmer de l'aimer? O toi, le plus chéri des hommes,

pourquoi veux-tu me fuir? (*L'ombre disparaît.*) Êtes-vous encore fâché?... Jaffier, où es-tu?... Mon père, pourquoi avez-vous fait cela?... Otez-vous, ne me le cachez pas; il est quelque part ici, ôtez-vous, vous dis-je... Comment, il est parti? Tyran, souviens-toi que quelque jour je puis me venger de cela... je le ferai, je le ferai... Renault est un vilain monsieur... Qu'on le pende, qu'on le pende, qu'on le pende!

(L'officier entre avec quelques hommes.)

PRIULI.

Des nouvelles! quelles nouvelles?

L'OFFICIER, parlant à demi-voix à Priuli.

Fort tristes, monsieur. Jaffier, pour prévenir la mort ignominieuse de son ami, l'a poignardé sur l'échafaud, et s'est frappé ensuite. Tous deux sont morts.

PRIULI.

Ma fille!

BELVIDÉRA.

Ah! regardez là. (*Les ombres sanglantes de Jaffier et de Pierre paraissent toutes deux.*) Mon mari tout sanglant et son ami aussi! Un meurtre! qui l'a commis? Parle-moi, triste apparition. (*Les ombres disparaissent.*) Je vous le demande tremblante et à genoux... Disparus... ils se sont enfoncés ici... Ah! j'y veux creuser, j'y creuserai une caverne... vous ne me tromperez pas ainsi... Hélas! Jaffier, Jaffier, remonte, et accorde-moi un seul regard... Il est à moi... je l'ai épousé, mon père... Ah! comme je vais le garder!... Mon amour! mon cher ami! mon seul

bonheur! Secours-moi! secours-moi!... ils m'ont saisie et m'entraînent là-bas... Ah! ils m'entraînent si durement... Adieu...

(Elle meurt.)

UNE DES FEMMES.

Elle est morte! Elle est sans respiration! elle est morte!

PRIULI.

Qu'on m'arrache à ce spectacle! Conduisez-moi en quelque lieu de deuil, où l'air, la lumière, et ce soleil bienfaisant ne pénètrent jamais. Entourez-moi de noires draperies; qu'elles m'environnent aussi long-temps que je vivrai : Ah! tous m'ont abandonné! quand on vous racontera cette histoire, vos larmes couleront, et vous menacerez de mon sort tous les pères inhumains.

(Ils sortent. Le rideau tombe.)

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

# DON CARLOS,

## PRINCE D'ESPAGNE,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES, D'OTWAY.

# NOTICE

SUR

# DON CARLOS.

La mort prématurée de l'infortuné don Carlos, prince d'Espagne, est un des événemens les plus tragiques de l'histoire moderne : la dignité des personnages qui y ont figuré, la diversité de leurs caractères, l'amour mêlé à la politique des cours, les mœurs d'un pays dominé par l'inquisition, l'obscurité même de la catastrophe, tout dans cet événement était propre à saisir fortement le génie des écrivains dramatiques. La tragédie était donnée par l'histoire, et, pour ainsi dire, toute faite. Aussi est-elle devenue le partage de presque toutes les nations lettrées : deux poëtes dramatiques en Espagne, trois en Angleterre, quatre en France, Afieri en Italie, et Schiller en Allemagne, ont mis don Carlos sur la scène, et l'ont présenté avec plus ou moins de succès.

Mon cadre est trop resserré pour examiner ces diverses tragédies, ou pour en offrir l'analyse : il me paraît seulement juste de reconnaître ici que celle de Schiller, dont nous devons une traduction élégante et fidèle à M. de Barante, est la plus remarquable de toutes. Il ne lui suffisait pas de faire mouvoir les personnages qui concourent à l'action d'après les passions qui leur sont propres, de marquer énergiquement le caractère de chacun, de représenter l'inquisition toute entière dans une seule scène, de tout empreindre de la couleur historique ; il fait ce qui n'avait été essayé par aucun de ceux qui s'étaient emparés du même sujet. Il s'est élevé dans la sphère des idées générales, agrandissant ainsi le domaine intellectuel que son génie avait à parcourir ; et il a déposé ces grandes idées, qui appartiennent à tous les pays, qui parlent à tous les cœurs, dans le rôle du marquis de Posa, l'une des conceptions qui honorent le plus l'esprit humain, appliqué aux lettres. Ce personnage a un caractère en quelque sorte prophétique ; il a devancé son siècle ; et il cherche à l'entraîner dans son mouvement. C'est une espèce de météore brillant qui apparaît,

dans ces temps d'ignorance et de superstition, au-dessus des préjugés qui asservissaient le monde.

La tragédie d'Otway, à laquelle nous devons revenir, fut jouée en 1675, et obtint, dit-on, trente représentations consécutives. Cependant il est permis d'en douter, si l'on fait attention qu'à cette époque, on n'avait point pour le théâtre autant d'ardeur que de nos jours, et que les spectateurs, presque toujours les mêmes, ne pouvaient y être attirés que par une grande variété. Il est du moins certain que la pièce du poëte anglais est antérieure à toutes les autres. Il a donc un mérite qui lui est propre : il est entré le premier dans la carrière, et n'a eu d'autre guide que son génie, tandis que les autres ont marché sur ses traces, et lui ont emprunté un grand nombre d'images nobles, de situations belles ou touchantes, et même des caractères.

Ce qui doit surprendre cependant, c'est qu'Otway laisse de côté l'inquisition, comme si elle n'existait pas, et n'en prononce seulement pas le nom dans le cours de sa pièce. Il a ainsi manqué à la vérité historique, et il s'est vo-

lontairement privé d'un ressort puissant. Pourtant l'inquisition avait dès lors étendu son terrible pouvoir jusque sur les degrés du trône. Il est constant qu'elle encouragea Philippe II dans ses soupçons, et l'excita à la vengeance; elle voulut que l'héritier de la monarchie espagnole lui fût livré, et elle se montra insensible aux douleurs éloquentes de ce jeune prince; et, remplissant enfin les rôles de pontife et de bourreau, elle lui offrit les sacremens, et lui laissa le choix des supplices. Certes, une influence si forte de terreur n'aurait pas nui aux impressions que le poëte a pu se proposer, et aurait été reçue avec transport dans un pays où le catholicisme était un objet de haine. Les rivaux d'Otway se sont bien gardés de négliger ce moyen; plusieurs d'entr'eux en ont habilement profité pour donner à leur ouvrage la couleur des temps et des lieux, ou pour ajouter à l'intérêt de l'action. Quel motif a pu porter le poëte anglais à abandonner cette source de terreur? On ne peut le concevoir; car il se borne à laisser Philippe II sous l'influence de ses passions, et d'un vieux courtisan, dont la scélératesse est souvent maladroite, quelquefois même ridi-

cule, et qui est lui-même le jouet d'une femme effrontément débauchée.

On a fait un autre reproche à Otway : on l'a accusé de porter quelquefois dans ses écrits la licence de ses mœurs. Il y a bien dans la tragédie de *Don Carlos* quelques images vives, et des expressions peu ménagées, que j'ai cherchéé à adoucir sans manquer à la *littéralité* dont je me suis fait une loi; mais elle n'a point le cachet qu'on a pu reconnaître dans quelques ouvrages du même auteur. Elle laisse peut-être désirer une impression qui doit être le but de tous les écrivains dramatiques : je veux parler de cette impression qui range le spectateur du côté de la vertu persécutée, redouble son horreur pour les succès du crime, et l'engage à lever avec plus de confiance les yeux vers le ciel. Otway paraît un peu indifférent à ce que j'appellerais la moralité dramatique; la justice, l'humanité, la faiblesse, indignement foulées aux pieds, ne paraissent pas l'émouvoir assez. Il n'a pas du moins, dans sa composition, un représentant assez énergique de ces grands intérêts. Ce qui pourrait tout au plus y suppléer, c'est l'affreux désespoir, la démence même du

roi, au moment où il apprend l'innocence de toutes ses victimes.

Mais, si Otway n'a pas assez fortement marqué les impressions que je viens de définir, il a du moins heureusement saisi celles qui naissent des événemens du sujet. L'action, à la vérité, n'est pas conduite avec tout l'art qu'on pouvait désirer; les passions sont mises en jeu avec plus de force que d'adresse; mais les scènes de terreur se succèdent rapidement, les situations pathétiques abondent, les caractères se développent avec vigueur, et tout cet ensemble prépare merveilleusement le spectateur à subir l'horreur de la terrible catastrophe qui termine la tragédie.

L'écrivain dramatique n'avait point à débrouiller l'obscurité qui couvre encore ce grand événement de la vie domestique de Philippe II; aussi le poëte anglais s'est-il servi des traditions qui lui convenaient le mieux. Il eût été seulement à désirer qu'il ne représentât point don Carlos mourant dans un bain empoisonné, où, suivant quelques versions, on lui aurait ouvert les veines. Ce genre de mort semble plutôt convenir à un philosophe stoïcien qu'à

un prince amoureux. L'auteur insiste peu sur l'intérêt que ce prince portait aux Flamands révoltés, ou à la cause de la réformation, et qui, s'il faut en croire quelques historiens, contribua plus que tout à le perdre. Il a préféré le laisser tout entier à l'amour, et le montrer victime de la jalousie de Philippe; il a renoncé ainsi à l'intérêt politique pour s'en tenir uniquement aux terribles effets de l'amour; mais on reconnaîtra qu'il les a traités avec beaucoup de force, et souvent avec une assez grande connaissance du cœur humain.

Ce qui atteste surtout chez les écrivains la richesse ou la profondeur de l'imagination, c'est la variété des caractères qu'ils mettent en scène. L'art de reproduire fidèlement les individualités qui sont fournies par l'histoire, ou de peindre avec vérité celles qui appartiennent à l'invention, ne se rencontre en effet que chez le petit nombre de ceux qui se sont affranchis du joug des systèmes, et ont médité sur les rapports du monde réel avec la nature idéale. Sans tenir ici compte à Otway de ses différens ouvrages, que l'on compare les personnages qui concourent à l'action dans la pièce soumise

à notre examen, et l'on sera convaincu qu'il ne manquait point des qualités indispensables à la peinture des caractères. Il a en effet mis en dehors, avec un talent remarquable, tous ceux qu'il a créés ou puisés dans l'histoire.

Don Carlos est représenté comme un prince fougueux, d'un esprit inquiet et opiniâtre, emporté dans ses passions, et ferme dans ses volontés. Il nourrit d'amers regrets sur la perte de l'épouse qui lui fut promise; il s'indigne en la voyant dans les bras de son père; il n'a pas la pensée du crime, mais il brave tous les soupçons, il méprise tous les dangers pour voir, pour entendre celle dont il est à jamais séparé par la religion, la nature et la puissance royale. Dans ce délire, il n'écoute ni les remontrances d'un ami, ni les douces exhortations de la reine. Il n'a enfin d'existence que pour l'amour : il subordonne à ce sentiment les rêves de gloire, les projets d'ambition, et un moment l'idée de la révolte.

Le caractère de la reine offre un mélange de sensibilité, de douceur et de fierté, qui forme un contraste frappant avec les qualités ardentes du prince. Elle a étouffé des sentimens qui lui

furent chers, et elle s'est résignée à un pénible devoir; mais elle ne craint pas de faire preuve de confiance, de compassion et de tendresse. Et, lorsque ses démarches sont envenimées par une infernale calomnie, elle ne s'abaisse point à les justifier; elle oppose à la haine la pureté de son âme et la sérénité de sa vertu. Fière en repoussant les soupçons de son époux, calme en répondant à ses menaces, elle brave la mort avec un courage héroïque, et meurt en pardonnant à ses ennemis. Toutes les situations de ce rôle invitent à l'attendrissement, et produisent des effets éminemment pathétiques.

Le marquis de Posa n'a pas été traité par Otway aussi largement que par Schiller : il montre de l'attachement pour don Carlos, mais il n'exerce sur l'esprit de ce prince presqu'aucune influence; il est généreux et dévoué; mais il ne s'élève guère au-dessus des confidens tragiques.

La confidente de la reine, Henriette, porte l'entraînement de la jeunesse dans son dévouement, dans sa compassion, et jusque dans son courage.

Don Juan d'Autriche, frère naturel du roi,

n'est dans la pièce qu'un personnage secondaire : il se livre au plaisir sans s'occuper des intrigues qui l'entourent ; mais il s'attendrit sur les malheurs dont il est témoin. Cette générosité de sentimens pouvait seule le rendre supportable ; car, à vrai dire, il n'est que le pis aller de la duchesse d'Éboli, dédaignée tour à tour par Philippe et par don Carlos.

Cette femme perverse, qui est dominée par l'ambition, la vengeance et la fougue des sens, est une conception très-forte, mais peut-être trop pleine, et à coup sûr sans dignité. Il semble, en effet, qu'elle pouvait être atroce à moins de frais, et consommer l'œuvre tragique sans offrir l'assemblage de tous les crimes imaginables. Il n'y a que Rui-Gomez qui l'égale en scélératesse ; et encore ce monstre, dégoûtant comme elle, n'est que son instrument. Il est ridiculement soumis à son odieuse épouse ; et, en s'abandonnant au crime, il cède tantôt à un instinct de perversité, tantôt à une complaisance dont la félicité conjugale lui paraît le prix. Schiller a fait aussi deux parts de cette scélératesse ; il a donné l'une à un courtisan, et l'autre au confesseur du roi.

Philippe ne paraît nullement sous l'aspect politique qui lui appartient dans l'histoire; il est dans l'intérieur de son palais, au milieu de sa cour, uniquement occupé d'intrigues domestiques, et livré au tourment de la jalousie; d'autant plus terrible, qu'il resserre, dans un cercle étroit, ce génie sombre et pénétrant qui s'étendait sur toute l'Europe. Aussi la dignité de ce personnage se soutient-elle plus par les souvenirs qu'elle éveille, que par les passions dont il est victime.

Nous avons remarqué que l'auteur anglais avait négligé l'intérêt politique dont il lui était si facile de se servir : il est à croire qu'il n'aura pas voulu diviser l'impression. Racine n'a point été arrêté par ce scrupule dans *Mithridate*, dont la position, à quelques égards, est à peu près semblable à celle du roi d'Espagne. Il ne se proposait pas, il est vrai, le même but qu'Otway; mais il a habilement profité des ressources que lui offrait son sujet pour peindre fortement la grande figure de Mithridate, sa haine violente contre les Romains, et les événemens qui ont rendu sa fin aussi mémorable que sa vie. Il est à regretter que la physionomie historique

de Philippe II ne nous ait point été transmise dans cette tragédie : jetée avec adresse au milieu de l'action principale, elle n'aurait assurément pas affaibli l'intérêt qui en découle.

Le style d'Otway, dans la pièce de *Don Carlos*, n'est pas exempt de négligence, et il offre quelquefois des traces de mauvais goût dans les comparaisons dont elle est remplie en trop grand nombre; mais il a de la force dans les situations pathétiques; il s'élève même à une grande hauteur en exprimant les passions. Cet auteur trouve souvent le chemin de l'âme; il s'écarte un peu de ce qu'exige l'élégance, mais il ne s'éloigne jamais de la nature. Addison lui reproche cependant d'être quelquefois voisin de la familiarité. Blair reconnaît en lui le génie tragique; mais il désirerait plus de délicatesse, et il le blâme de hasarder des images peu convenables dans les scènes les plus intéressantes.

Cette tragédie, que l'on met au-dessous de *Venise sauvée* et de *l'Orphelin*, n'a pas peu contribué cependant à la gloire de l'auteur. Malgré les défauts que nous avons pu signaler, elle offre un mérite qui la rend digne

d'attention pour ceux qui aiment les lettres, et qui voudraient la comparer avec les différentes tragédies de *don Carlos*. Elle est sagement conduite : elle ne pêche même pas contre les règles de notre théâtre. Nous ne le remarquons, ni par un motif d'éloge, ni par un motif de blâme; nous voulons seulement encourager, par cette observation, les personnes qui se refusent aux impressions qui sont dans la nature, pour la satisfaction de leur conscience littéraire.

Jules Saladin.

# DON CARLOS.

# PERSONNAGES.

PHILIPPE II, roi d'Espagne.
DON CARLOS, son fils.
DON JUAN d'Autriche.
LE MARQUIS DE POSA, confident du prince.
RUI-GOMEZ.
UN OFFICIER DES GARDES.
LA REINE D'ESPAGNE.
LA DUCHESSE D'ÉBOLI, épouse de Rui-Gomez,
HENRIETTE.
GARCIA.

*La scène est à Madrid, dans le palais des rois d'Espagne.*

# DON CARLOS.

## ACTE PREMIER.

### SCÈNE PREMIÈRE.

LE ROI et LA REINE, entourés de leur cour; DON CARLOS, LE MARQUIS DE POSA, RUI-GOMEZ, ET LA DUCHESSE D'ÉBOLI; HENRIETTE, GARCIA, suite, gardes.

LE ROI.

Heureux le monarque dont le front, dégagé de soucis, brille du pur éclat du diadème, et qui, comme moi, se voit comblé dans tous ses désirs! La gloire, l'amour et la paix m'assurent le plus doux repos, et promettent à mon cœur un avenir fortuné. De grandes nations sont tributaires de ma puissance; et, tandis que mes états embrassent une si vaste étendue, c'est aux lieux où j'exerce la plus grande autorité, que je dois reconnaître un maître. (*A la Reine.*) Approchez, brillant objet de mes vœux les plus purs : nul plus que moi ne doit hommage à la divinité; nul plus que moi n'a besoin de se prosterner religieusement aux pieds des autels.

DON CARLOS, à part.

Ainsi des marchands, jetés sur une côte sauvage, se voient forcés de renoncer à leur plus chers trésors. — Malédiction! qu'est-ce que l'obéissance ? Elle n'est commandée que par les vains raisonnemens des prêtres, qui, voyant leurs vieilles fourberies usées, ont voulu relever, par de nouveaux artifices, leur crédit affaibli. — Un père ! Oh !...

LE ROI.

Pourquoi Carlos ne laisse-t-il pas éclater sa joie ? Lorsque tout est rayonnant autour de lui, pourquoi seul paraît-il enveloppé d'un nuage ? Mon fils, c'est ta gloire que je prépare. De notre royale épouse, de cette belle enchanteresse, sortira une noble race de héros, dont la gloire fera l'ornement de la cour, lorsque tu seras assis sur le trône.

DON CARLOS.

Jamais je ne connaîtrai une gloire plus belle que celle dont je jouis déjà en vous. Je ne puis qu'admirer les plus brillans ornemens des couronnes et de la puissance, puisqu'ils sont à vous.

LE ROI.

Ciel! comme il reste insensible ! pas la moindre marque de transport.

DON CARLOS.

Moi, ne pas admirer votre bonheur ? Je l'admire autant que je vous révère. Permettez-moi de témoigner la joie vive que j'éprouve. C'est à genoux, sire, que je présente l'expression de mon hommage.

(Il s'agenouille devant la reine.)

LA REINE.

Ah ! si j'en puis juger par moi, qu'il est difficile d'étouffer son amour ! — (*A Don Carlos.*) Hélas! Seigneur, c'est trop de bonté.

DON CARLOS.

Oh ! si je pouvais seulement toujours goûter ce plaisir, ici je resterais prosterné dans une éternelle adoration.

LA REINE.

Ciel, Prince ! vous ignorez ce que vous faites?

LE ROI.

Quel trouble obscurcit son front ! Je lis dans ses regards une ardeur dont la cause ne peut être ordinaire. Je sonderai les replis de son cœur.—(*A la Reine.*) O vous, à qui je dois mon plus cher bonheur, quand acquitterai-je la dette énorme de l'amour ? Retirons-nous dans le sanctuaire mystérieux qui lui est consacré, allumons nos flambeaux sur ses autels, et, de même que le phénix, expirons ensemble dans les flammes. (*Il observe Don Carlos.*) Il demeure immobile. (*A Rui-Gomez.*) Gomez, observe le prince. (*A la Reine.*) Laissez tomber un sourire sur moi, séduisante princesse. Les vierges seules doivent être timides et tremblantes, mais il vous faut désormais renoncer à ce titre. J'en atteste le ciel, la doctrine que je prêche est pure : oh ! avec quelle impétuosité mon sang coule dans mes veines !

LA REINE.

A quelles joies cruelles suis-je forcée de céder! Le sort a maintenant épuisé sur moi tous ses traits

les plus aigus. Adieu, Carlos ; car puisque je dois me soumettre....

LE ROI.

Ma bien-aimée, fuyons sur les ailes du plaisir. — Mon fils, bannis la tristesse de ton cœur, et que le bonheur de ton père soit le tien.

(Le roi et la reine sortent, suivis de leur cour.)

## SCÈNE II.

### DON CARLOS, LE MARQUIS DE POSA.

DON CARLOS.

Quel roi, quel dieu ne renoncerait pas à sa puissance, pour jouir sur la terre d'une félicité si parfaite? — L'as-tu bien vue, Posa?

POSA.

Oui, seigneur.

DON CARLOS.

Et n'est-elle pas adorable, une telle épouse? O Posa! Autrefois elle m'était destinée, et je pouvais alors espérer le bonheur. Si tu avais vu combien j'étais heureux, combien j'étais fier de pouvoir seulement me prosterner à ses pieds! Un seul de ses regards suffisait pour dissiper mes chagrins; quelquefois, touchée de compassion, je la voyais sourire; enfin mes vœux furent couronnés du succès; et un soupir, échappé de son sein, trahit un jour ses secrètes pensées : elle avoua son amour. Oh! alors je ne vis plus de bornes à notre félicité, nous passions le jour à dévorer chacun de nos regards; et

nos yeux lançaient des feux si vifs et si ardens, que, lorsqu'ils se rencontraient, ils semblaient s'embraser. Tout promettait le plus riant avenir; car lors même que les ombres impitoyables, en nous privant de la clarté du jour, venaient mettre un terme à nos tendres entretiens, une douce illusion prolongeait encore notre bonheur dans le sommeil. Et, c'est après tant d'efforts qu'un père cruel porte le désespoir dans le cœur de son fils; il détruit mes plus chères espérances au moment où je m'y confiais le plus, et me prive de tout le fruit de mes peines. Cher Posa, c'est à toi, dont j'ai toujours éprouvé l'amitié, à me diriger par tes sages conseils.

## SCÈNE III.

### DON CARLOS, LE MARQUIS DE POSA, RUI-GOMEZ.

RUI-GOMEZ.

Il est encore ici. (*Haut.*) Mon prince...

DON CARLOS.

Quelle affaire vous amène?

RUI-GOMEZ.

J'ai vu avec inquiétude les nuages dont votre front paraissait couvert. Ah! il n'est que trop vrai: vous avez perdu une amante dont les charmes sont assez puissans pour ébranler en vous l'honneur et le devoir; cependant que les torts d'un père n'égarent point votre esprit; faites plus : respectez ses volontés, quelque dures qu'elles soient.

DON CARLOS.

Éloigne-toi, vil raisonneur; prêche ta morale à de stupides esclaves. Je n'ai pas le loisir de t'écouter: cesse de vouloir usurper un pouvoir sur ma volonté.

RUI-GOMEZ.

Seigneur, c'est mal interpréter mes services: avez-vous sitôt oublié que c'est moi qui ai guidé votre enfance? Lorsque vous étiez confié à mes soins, seul je vous ai préparé à la couronne: j'ai su vous inspirer une noble ambition, vous enseigner l'art sublime de la guerre, celui de conduire les armées, et de conquérir les cœurs; vous étiez jeune encore..., et vous vous plaisiez à lire l'histoire des siéges, vous souriiez au récit des sanglantes batailles. Je ne puis plus vous commander, mais je puis toujours vous donner mes conseils.

DON CARLOS.

Hélas! ton orgueil est trop mal déguisé: je connais trop la perfidie de ton âme. N'est-ce pas toi qui m'as rendu si odieux à mon père, qu'à peine l'ai-je vu sourire une fois à son fils, que toujours j'ai reçu de lui l'accueil qu'un traître aurait pu mériter? Mon jeune courage était traité d'ambition; ou si mes amis vantaient ma gloire précoce, tu comprimais aussitôt la joie de mon père, dès qu'elle paraissait éclater, en lui persuadant que sa vie me semblait déjà trop longue. Ainsi tu as détruit toutes mes espérances; et, privé des rayons bienfaisans du soleil, j'ai langui dans l'ombre. Et sans doute, pendant ce temps, plein d'un noble amour de la

patrie, tu travaillais à faire tomber le sceptre de ma main pour le mettre dans la tienne. Mais je préviendrai ta politique....

RUI-GOMEZ.

Seigneur, cette accusation est injuste et cruelle. Le roi, votre père, n'insulterait pas ainsi ma vieillesse. Est-ce là la récompense due à mes services? Mais je vous quitte pour aller apprendre à mon maître combien vous reconnaissez généreusement mes soins; il sentira la justice de mes plaintes, et j'espère qu'il me rendra du moins raison de vos outrages.

## SCÈNE IV.

### DON CARLOS, LE MARQUIS DE POSA.

POSA.

Hélas! seigneur, c'est trop vous jouer de votre destin; il a un grand crédit auprès du roi. D'ailleurs, vous savez qu'il a déjà vu les transports de votre passion pour la reine. Vous devriez du moins éviter, ne fût-ce que pour elle, qu'il pût tirer parti de cet avantage.

DON CARLOS.

Ah! cher ami, tu as touché la partie la plus sensible de mon cœur; jusqu'ici je n'ai point appris à dissimuler. Va, rappelle-le; dis-lui que j'implore son pardon, et que désormais il est à l'abri de mes outrages. La reine! Dieu miséricordieux, couvre-la de ton égide protectrice! Oh! cours; rejoins-le avant qu'il soit déjà trop éloigné.

(Posa sort.)

## SCÈNE V.

DON CARLOS seul.

Combien nous sommes ballottés par le destin! plus nous sommes placés dans un rang élevé, plus nous sommes malheureux. Moi, prince, et héritier par ma naissance de la grande monarchie d'Espagne, je suis forcé de m'humilier devant un esclave que je méprise par-dessus tout; qui, semblable à la ronce au milieu des rameaux d'un cédre, trouble la paix de celui qui lui prête son ombre tutélaire. Il revient: dissimulation, viens à mon aide; tais-toi, passion rebelle.

## SCÈNE VI.

DON CARLOS, LE MARQUIS DE POSA, RUI-GOMEZ.

DON CARLOS, à Rui-Gomez.

Seigneur, je crains de vous avoir offensé; si cela est, accordez-moi votre pardon. (*A part.*) Puis-je me soumettre à cette humiliation, et vivre?

RUI-GOMEZ.

Ah! mon excellent seigneur, c'en est trop, qu'un prince descende ainsi jusqu'à un sujet, malgré même ce qu'il y a de dur et de désobligeant dans les reproches que vous avez adressés à votre fidèle serviteur et ami.

DON CARLOS.

Hélas! n'en parlons plus; mettons un terme à toutes nos jalousies, et que la paix règne désormais entre nous. Puisse le juste ciel exaucer toutes mes prières, aussi-bien que je serai toujours fidèle à Gomez!

RUI-GOMEZ.

Arrêtez, seigneur; et en retour de cette haute faveur, recevez les protestations sincères de mon dévouement. Puissiez-vous, honoré de l'amitié de votre père, comme je le suis de la vôtre, n'éprouver aucune crainte qui trouble votre bonheur! Fasse le ciel que tous vos vœux soient couronnés du succès, et que vous ne rencontriez jamais d'ennemis plus à craindre que moi!

(Don Carlos et le marquis de Posa sortent.)

## SCÈNE VII.

RUI-GOMEZ seul.

Son rang ne le préservera pas; depuis trop long-temps sa perte est décidée. Je redoute les espérances prématurées qu'il a fait concevoir à l'Espagne: c'est à moi que fut confié le soin de ses premières années; et à mesure qu'il croissait en âge, je démêlais en lui un jeune homme indomptable, fier, ardent et fougueux, une volonté inébranlable, et un caractère farouche. Il souriait de mépris en écoutant mes préceptes; et, lorsqu'en vertu du pouvoir que je tenais de son père j'imposais quel-

que contrainte à ses plaisirs, la rage peinte sur le front, il jurait de m'écraser du poids de sa colère, et le feu de ses regards me menaçait de sa vengeance. Mais j'abjure à l'avenir toute crainte; oui, prince, je vous humilierai vous et votre destin. — Voici l'astre qui dirige mon cours.

## SCÈNE VIII.

### LA DUCHESSE D'ÉBOLI, RUI-GOMEZ.

RUI-GOMEZ.

Soyez la bienvenue, mon amour.

ÉBOLI.

Seigneur, pourquoi rester ici, et laisser échapper les plaisirs de cette heureuse nuit? Tandis que toute la cour se livre à la joie, vous vous fatiguez des soins pénibles de l'état.

RUI-GOMEZ.

Ma charmante amie, je songeais aux moyens de travailler à votre grandeur : vous seule régnez dans mon cœur, et seule pouvez lui donner le plaisir. Dites-moi, ma déesse, dites-moi, quand serai-je au comble du bonheur? Il y a un siècle que je n'ai été heureux.

ÉBOLI.

Seigneur, je ne suis pas venue pour vous entendre parler d'amour, mais pour vous faire part d'une remarque. Si vous avez bien observé, vous

devez avoir aperçu aujourd'hui un trouble étrange dans la reine.

RUI-GOMEZ.

Oui, celui qu'expriment toujours les jeunes mariées, effet de l'impatience qu'elles éprouvent au moment du bonheur. L'approche du plaisir trouble l'âme, comme l'aiguille tremble en approchant du pôle.

ÉBOLI.

Allons, seigneur; allons, ne paraissez pas si aveugle; je n'ai que trop bien senti les outrages que Carlos vous a fait essuyer, et je sais que vous avez trop de raison pour perdre un avantage, dont il vous est si facile de profiter. Jurez, si je parle, de tirer une vengeance entière de toutes vos offenses passées.

RUI-GOMEZ.

Divin oracle, parlez; que dois-je faire? Ma volonté, ma vie, mes espérances, tout est en vous.

ÉBOLI.

Eh bien, allez; employez toute votre adresse à observer la reine et le prince; épiez chacun de leurs regards, chaque coup d'œil lancé à la dérobée : de tout cela nous ferons naître ensuite quelque circonstance qui excitera la jalousie naissante du roi. J'éprouverai, seigneur, de quoi votre amour est capable. Si vous voulez me rendre puissante, c'est maintenant qu'il faut commencer. — Et quoi! seigneur, restez-vous à réfléchir sur ce que vous avez à faire?

RUI-GOMEZ.

Non; mais il me semble que je vois d'ici un roi, une

reine et un prince, semblables à trois fleurs brillantes; je bûtinerai sur elles comme une abeille avide, jusqu'à ce que, privées de force et d'éclat, elles se ternissent sans pouvoir recouvrer leur ancienne fraîcheur, et que, pâles et mourantes, elles laissent tomber leurs têtes flétries; alors, chargé de butin, je retournerai triomphant, et je déposerai à vos pieds tous les sucs précieux.

## SCÈNE IX.

LA DUCHESSE D'ÉBOLI seule.

Poursuis ta chère et artificieuse politique, homme aveugle, et fais tous tes efforts pour hâter ta perte; moi j'occuperai mon esprit à de plus nobles desseins. Ai-je été élevée au milieu des grandeurs, nourrie du glorieux espoir d'une couronne, ai-je fait de l'amour mon étude, ai-je mis en jeu tous les charmes qui devaient me rendre digne des bras d'un monarque, pour me voir enfin condamnée aux embrassemens d'un homme que la nature a créé dans sa disgrâce; d'un vieux radoteur faible et impuissant, condamné, hélas! à dire seulement ce qu'il voudrait faire? pour consumer avec lui ma jeunesse et ma santé, comme les ornemens qui sont perdus pour enrichir une tombe? Non; quoique toutes mes espérances soient dans la mort de mon époux, je marcherai au bonheur par une autre route; je trouverai ailleurs des plaisirs dont je suis privée avec lui : mais, tant qu'il le pourra, que l'esclave serve mon orgueil.

Que le plaisir et la gloire embellissent ma vie, je m'attacherai l'amour du jeune et noble don Juan, j'emploîrai pour le séduire toute la force de mes charmes. Que d'autres ne rêvent qu'à la grandeur, mon unique objet est l'amour.

(Elle sort.)

FIN DU PREMIER ACTE.

# ACTE DEUXIÈME.

## SCÈNE PREMIÈRE.

Un bosquet d'orangers.

DON JUAN D'AUTRICHE seul.

Comment se fait-il qu'une absurde loi gouverne la nature, et qu'elle-même se soit imposé cette loi qui la trahit? Avant que le monde fût perverti par la corruption, plus on naissait libre, plus on était noble. Chacun était maître de soi, et obéissait sans contrainte aux impulsions qu'il recevait de soi-même. La loi fut une innovation amenée plus tard, quand des hommes ignorans commencèrent à chérir l'obéissance, et appelèrent leur esclavage sûreté et protection. La gloire de mon père entoura mon berceau; je fus le fruit de son amour, lorsque toutes ses actions étaient marquées du sceau de sa grandeur; lorsque l'héroïque Belgique se soumettait à sa puissance, et que les fiers Germains le reconnaissaient pour empereur. Et quoi! parce que je n'ai pas suivi la route commune, que je suis né dans l'obscurité, et par-là même plus semblable à un dieu, faut-il donc que ce soit une tache à mon sang? Non; qu'un autre porte son dia-

dème ; moi, j'hériterai du moins de tous ses plaisirs. C'est ici que je dois voir mon Éboli, ma charmante Éboli. — Elle vient.... Sa démarche est aussi gracieuse que celle de la déesse de Cypris, lorsque, dans son char traîné par des colombes, elle s'avance au-devant du dieu de la guerre, animée par l'amour et le désir.

## SCÈNE II.

### DON JUAN D'AUTRICHE, LA DUCHESSE D'ÉBOLI, GARCIA.

ÉBOLI.

Hélas, seigneur, vous ignorez les craintes et les dangers que j'ai surmontés pour venir jusqu'à vous.

DON JUAN.

Oh ! bannissez de vaines frayeurs : des amans tels que nous doivent fendre l'air, et, soutenus par leurs désirs, s'élever jusqu'au séjour des plus douces extases et des enchantemens, en laissant la crainte et le trouble pour les régions inférieures.

ÉBOLI.

Mais qui peut se croire en sûreté, quand on est partout observé ? Ah ! lors même qu'il nous serait permis de nous abandonner à la tendresse dans le charme heureux du mystère, où fuirons-nous pour échapper à celui dont l'œil embrasse tout ?

DON JUAN.

Hélas ! écartez ces scrupules ; je vous apprendrai

un culte plus aimable, celui dont Jupiter donna l'exemple au monde ancien, lorsque, descendant lui-même de l'empyrée, il enseigna l'amour aux mortels.

ÉBOLI.

Rien ne pourra donc calmer votre fougueuse ardeur? Seigneur, songez qui je suis....

DON JUAN.

Je sais que vous êtes celle que j'aime, que dois-je considérer de plus?

ÉBOLI, à part.

Ciel, quel doux langage!.... ( *Haut.* ) Mais comment une idée si basse a-t-elle pu pénétrer dans votre cœur? croire que je flétrirais mon nom de honte et d'infamie!

DON JUAN.

Plus la naissance nous a placés dans un rang élevé, plus nous devons apprécier les douceurs de l'amour. Oh! laissez-moi contempler ces yeux!.... Ils ont un charme qui porte le trouble dans mon âme. Tel est l'homme, qui, voyant dans le miroir d'un nécromancien les événemens futurs de sa vie, poursuit encore, les yeux toujours ouverts, la vision qui s'évanouit.

ÉBOLI, à demi-voix.

Ciel, protége-moi, je n'ose rester plus long-temps; vos regards m'avertissent du danger: je sens aussi quelque chose qui m'ordonne de fuir, et m'en ôte le pouvoir.

DON JUAN.

Recevez mes sermens pour gage de mon inébran-

lable constance; voyez don Juan humblement prosterné à vos pieds.

(Il se jette à ses genoux.)

ÉBOLI.

Levez-vous, levez-vous. (*Don Juan se relève.*) Seigneur, pourquoi chercher ainsi à m'abuser ?

(Elle laisse échapper un soupir.)

DON JUAN.

Que de moyens vous employez pour me percer le cœur! Parlez, voulez-vous un empire à vos pieds? voulez-vous gouverner le monde ? je saurai le conquérir.

ÉBOLI.

Non, vous seriez pour moi bien au-dessus d'un empire, si seulement vous étiez....

DON JUAN.

Achevez.

ÉBOLI.

A jamais fidèle.

DON JUAN.

Afin que tu ne puisses avoir aucun sujet d'alarmes, je resterai constamment dans tes bras. Non, je ne m'éloignerai pas de toi un instant ; je reposerai sur ton tendre sein, jusqu'à ce que sa chaleur me consume tout entier.

(Garcia entre.)

GARCIA.

Madame, votre époux.....

ÉBOLI.

Oh! fuyez, ou je suis perdue.

DON JUAN.

Faut-il donc que je vous quitte sans un gage d'amour ?

(Il lui baise la main.)

ÉBOLI.

Croyez-vous que cette indiscrétion vous en rende digne ?

(Elle retire sa main.)

DON JUAN.

J'obéis avec respect. — Tel un pauvre malade, étendu sur son lit de mort, qui se sépare à regret de ses amis, et exprime dans ses yeux, miroir fidèle de son âme, la peine qu'il ressent.

(Il sort.)

## SCÈNE III.

LA DUCHESSE D'ÉBOLI seule.

O ciel ! que de charmes dans la jeunesse et la force ! Pourtant sa conquête n'est pas trop avancée, je ne me rendrai pas avec trop de facilité : avant d'être à lui, je veux le subjuguer entièrement ; je l'attirerai adroitement dans le piége, jusqu'à ce qu'il soit trop engagé pour m'échapper ; je l'enlacerai promptement par un doux lien, et, lorsque je serai certaine de le tenir, je serrerai ses chaînes.

## SCÈNE IV.

### RUI-GOMEZ, LA DUCHESSE D'ÉBOLI.

RUI-GOMEZ.

Ainsi, seul et rêveur, je parcours les sentiers solitaires de la sombre vengeance. Les daims craintifs parcourent en troupes les bocages, tandis que les bêtes de proie se plaisent à errer isolément.

ÉBOLI.

Ah! cher époux, comment s'écoulent vos heures? vous êtes loin de penser à ce que mon pauvre cœur endure, tandis que, tourmentée de votre absence, je soupire en vain après un bonheur que je ne puis désormais espérer.

RUI-GOMEZ.

Vous ne pouvez pas sans doute me faire le reproche de manquer de tendresse; vous devriez pardonner des défauts dont vous-même êtes la cause. Vous rappelez-vous la tâche que vous m'avez imposée?...

ÉBOLI.

Il est vrai.... Excusez-moi, maintenant je me souviens. (*Elle soupire.*) Si je l'avais oublié, c'est que l'amour remplissait tout mon esprit, et l'excès de la tendresse n'est pas, je l'espère, un crime.

RUI-GOMEZ.

Quel bonheur n'ai-je pas dans une épouse fidèle! Oh! tu es le plus doux charme de ma vie!

ÉBOLI.

Eh bien, le succès couronne-t-il vos travaux? Il me tarde de vous voir jouir du fruit de vos triomphes.

RUI-GOMEZ.

J'ai mis tous mes soins à exciter la colère d'un père contre son fils. J'ai exagéré à ses yeux tout ce qui s'est passé, j'ai décrit avec art chaque coup d'œil qu'ils se lançaient amoureusement, et cette nuit même il a fui la couche nuptiale : aussi divers bruits se sont-ils déjà répandus dans la cour. (*Le Roi entre suivi de Posa.*) Voyez comme il arrive les yeux étincelans de fureur ; Dieu veuille que l'orage éclate dans une région plus élevée! S'il gronde avec trop de fracas, je me réfugierai dans quelque sombre retraite, et je me réjouirai d'entendre le succès de mes artifices.

## SCÈNE V.

LE ROI, LE MARQUIS DE POSA, RUI-GOMEZ, LA DUCHESSE D'ÉBOLI.

LE ROI.

A quoi me sert toute ma gloire, toute ma pompe? Combien les grands sont à plaindre dans leurs disgrâces! Combien leurs puissance est vaine! Que me reste-t-il de mes brillans exploits? Moi qui ai triomphé de toutes les nations, je ne puis étouffer un faible ennui au sein de mon empire. Maudite jalousie, qui empoisonnes toutes les douceurs de l'a-

mour, combien tu pèses cruellement sur mon cœur! Ah ! Gomez, tu m'as porté une blessure mortelle.

RUI-GOMEZ.

Qui peut ainsi troubler l'esprit de votre majesté? Un roi ne doit point connaître de bornes à sa puissance ; et puisqu'il règle tout, il ne doit pas être l'esclave de ses passions.

LE ROI.

J'approuve tes conseils, mais tu n'ignores certainement pas la cause de mes affreux tourmens. Sais-tu quel poison tu viens d'introduire dans mes veines ? Et n'es-tu pas étonné de m'y voir survivre ?

RUI-GOMEZ.

Je n'ai fait que ce que mon devoir m'ordonnait, et je n'eus jamais d'autres soins.

LE ROI.

Je ne blâme ni ton devoir, ni ta sollicitude : déclare promptement ce qui s'est passé entr'eux. Combien mon âme est empressée de courir à sa perte! Ainsi l'homme, consumé d'une fièvre ardente, supplie ses amis d'approcher un breuvage de ses lèvres : il le goûte, il ne peut plus l'abandonner ; il sait qu'il introduit la mort dans son sein, et pourtant il ne fait qu'irriter de plus en plus sa soif brûlante. Oh ! alors.....

RUI-GOMEZ.

Je crains que vous n'interprétiez mal ; ils avaient, il est vrai, les yeux tournés l'un vers l'autre, mais cela ne dura pas fort long-temps.

LE ROI.

Ne m'abandonne point, mon cœur : tu dis qu'ils ne se sont pas regardés long-temps ?

RUI-GOMEZ.

Pas plus qu'ils ne restèrent en votre présence.

LE ROI.

Pas plus? une âme s'envole en moins de temps vers les cieux, et les leurs se sont confondues dans leurs regards. Fuyez, viles terreurs, elle est d'une essence divine. Parlez, amis, le péché peut-il pénétrer dans le cœur des bienheureux anges?

RUI-GOMEZ

Les anges, dont la tête est entourée de l'auréole céleste, protégent souvent de leur influence les malheureux mortels.

LE ROI.

Mais Carlos est mon fils, et, toujours à mes côtés, il semble se mouvoir dans ma sphère glorieuse. Elle peut sans doute répandre indistinctement ses grâces sur des esclaves attentifs à ce qui peut tomber d'une couronne ; mais lorsqu'elle contemple avec trop de complaisance l'éclat de mon fils, elle dérobe ma splendeur pour ajouter à la sienne. Mais, hélas! Je n'ose penser que ces yeux soient assez humbles pour s'abaisser jusqu'à lui, après avoir triomphé de moi.

POSA.

Sire, je me flatte de connaître le prince; il est trop pénétré du sentiment de l'honneur, pour nourrir la moindre pensée contraire à son devoir. Il m'a

avoué combien son ancienne passion conserve de force sur lui, mais en même temps il reconnaît combien vous l'emportez sur tout.

RUI-GOMEZ.

Seigneur, vous êtes plus habile pour la conciliation que pour le conseil : ne soyez pas plus charitable que sage. Le roi est malade, et, pour le guérir, nous devons d'abord sonder sa maladie. Des cures trop promptes sont souvent devenues funestes; il ne faut point fermer trop tôt les blessures en suppuration.

LE ROI.

Ainsi tu voudrais avoir le droit de me blesser, et de me laisser long-temps languir dans la douleur. Non, je ne veux point que ma souffrance soit de longue durée : les serpens ont du sang pour guérir les blessures qu'ils font.

RUI-GOMEZ.

Plût au ciel que je ne pusse jamais douter de la vertu dans une reine si belle, même après qu'elle a porté les yeux sur votre glorieux fils! Souvent on voit des trésors sans éprouver de convoitise.

LE ROI.

Ne crois point, par d'amères ironies, m'aveugler sur la vérité déguisée dans des contradictions obscures. Non, je suivrai ses détours, ses sentiers sombres et tortueux, tout jusqu'au moindre vestige. Si, comme je le crains, elle est infidèle, sa mort est assurée. (*La Reine entre avec Henriette et sa suite.*) Ha! la voici!... Oh! détournons les yeux,

de peur d'être ébloui de son éclat : si je contemplais ce météore trompeur, je dévierais malgré moi de ma route.

(Le roi sort avec sa suite, les yeux tournés vers la reine.)

## SCÈNE VI.

### LA REINE, HENRIETTE, Suite, etc.

LA REINE.

Avec quel mépris il s'éloigne! Avant de me témoigner son amour, il a voulu sans doute que je connusse sa puissance : ainsi les cieux retentissent souvent des bruyans éclats du tonnerre, avant qu'ils ne versent leurs eaux. Cette gravité espagnole est vraiment bizarre : tout est tellement retenu par la sévérité, qu'un peu d'amour ose à peine se montrer.

HENRIETTE.

Hélas ! que pouvez-vous attendre des vieillards, lorsque, dans leur faiblesse et leur infirmité, eux-mêmes se négligent? Il se peut cependant qu'ils conservent encore un peu d'ardeur, de même que, dans un brasier éteint, les cendres conservent quelques restes de chaleur, et deviennent tout à coup froides pour peu qu'on les remue.

LA REINE.

Ce fut l'intérêt et le salut de l'état ; l'intérêt, cet indomptable tyran de notre destinée, qui détourne toujours nos volontés vers des fins obscures, et adoucit nos maux par un bonheur mensonger; ce

fut ce motif qui guida la malheureuse France, lorsque je fus conduite en sacrifice au lit de Philippe, quoique déjà ma main fût engagée à Carlos par un contrat. (*Henriette laisse échapper un soupir.*) — Pourquoi soupires-tu, Henriette?

HENRIETTE.

Qui pourrait connaître votre cruelle destinée, et demeurer insensible? Souvent je vous ai entendue avec ravissement parler de l'amour de Carlos; et, dans ces entretiens, le sourire brillait sur vos lèvres.

LA REINE.

Et te plaisais-tu dans ces récits? Jamais hommage ne fut plus séduisant, ni plus flatteur, que celui que m'offrait ce prince aimable. En tout il se montrait avec avantage. Impétueux comme un lion, s'il était provoqué; du reste aussi doux que les anges, aussi enchanteur qu'un dieu.

HENRIETTE.

Ce prince si accompli, qui savait si bien vous aimer, que de regrets il a dû éprouver en se séparant de vous!... Il me semble que je le plains!.... (*A part.*) Mais, hélas! c'est en vain, il est au-dessus de ma pitié et de ma douleur.

LA REINE.

Que signifie ce trouble étrange?

HENRIETTE.

Regardez de ce côté; je crains que cet aspect ne trouble aussi vos sens.

## SCÈNE VII.

Les précédens, DON CARLOS, LE MARQUIS DE POSA.

LA REINE.

Hélas! prince, je ne sais, mais mon esprit entrevoit des choses qui excitent en moi des craintes inaccoutumées. Retirons-nous, Henriette.... (Elle veut sortir.)

DON CARLOS.

Pourquoi vous éloigner? la vue de Carlos vous est-elle devenue odieuse? Si cela est, parlez : je me retirerai avec obéissance.

LA REINE.

Non, vous pouvez parler; mais n'approchez pas davantage.

DON CARLOS.

Ne puis-je donc vous offrir mon hommage qu'à une distance marquée par le respect, à l'exemple de nos ancêtres, lorsqu'ils adressaient leurs vœux devant cet auguste sanctuaire où le grand-prêtre pouvait seul entrer? Laissez-moi m'approcher; je n'ai rien à vous faire entendre dont votre oreille puisse être blessée.

LA REINE.

Il y aurait du danger pour moi à rester ici trop long-temps. Si vous avez à me parler, poursuivez : que voulez-vous me dire? (*Carlos tombe à ses genoux.*) Ah! je vous en conjure, quittez cette étrange attitude.

DON CARLOS.

Ne l'ai-je donc jamais prise ? Ah ! votre cœur peut-il être assez cruel pour perdre sitôt tout sentiment des souffrances affreuses que j'éprouve ? Tâchez plutôt de vous rappeler le bonheur que le sort semblait me promettre, en vous destinant à moi. Je m'étais bercé de cet espoir; mais, hélas! je vois qu'il était trompeur.

LA REINE.

Seigneur, ne m'accusez donc pas; n'accusez que votre destin.

DON CARLOS.

Je ne vous reproche point d'avoir rompu vos sermens ; je vous conjure seulement de ne pas oublier le malheureux que vous avez vu souvent près d'expirer à vos pieds, et qui implore maintenant, pour toute grâce, cette douce pitié que vous pourriez accorder à un esclave. Car, au milieu de vos plus glorieux triomphes, vous pouvez du moins, sans crime, tourner quelquefois vos pensées vers lui.

LA REINE.

Si jamais vous m'avez aimée, cessez de tenir un langage que je ne saurais entendre. Mon cœur et ma foi appartiennent à votre père ; je dois maintenant oublier tout autre sentiment.

DON CARLOS.

Une couronne et le titre de reine ont donc sur votre cœur un charme bien puissant, pour que je doive en être à jamais banni ? Si j'avais été élevé au faîte du pouvoir, si j'avais obtenu au milieu des

triomphes le vaste empire du monde, si j'étais maître de toutes ses richesses, environné de toute sa pompe, vous auriez toujours régné sur mon âme.

LA REINE.

En vain vous m'imposez des obligations, dont je voudrais, mais dont je ne puis m'acquitter.

HENRIETTE, à part.

Si cela était en ton pouvoir, malheureuse Henriette, tu tâcherais du moins de lui accorder les consolations qu'il désire.

DON CARLOS, à la reine.

Oh! ne dites pas que cela n'est point en votre pouvoir; un seul regard de bienveillance sera l'inestimable compensation de toutes mes souffrances. Que ne pouvez-vous lire au fond de mon cœur! Vous sauriez combien tous mes désirs sont purs et irréprochables, et vous ne vous feriez pas un scrupule de les combler, puisque tout ce que j'implore peut s'accorder avec sécurité.

LA REINE.

Je ne sais à quoi me résoudre; je ne vois que trop que je ne puis toujours rester inexorable.

DON CARLOS.

Ne rejetez donc pas mon humble prière.

LA REINE.

Je ferai tout ce qui ne sera pas contraire à mon devoir.

(Elle lui donne sa main en soupirant.)

DON CARLOS.

Semblable à celui qui a devant les yeux un amas de pierreries, parmi lesquelles il doit choisir celles qui lui plairont le plus, au lieu de faire un choix dans ce riche trésor, je reste ébloui, et ne sais où m'arrêter. J'aurais atteint le comble de la richesse...

LA REINE.

Ah! vous allez trop loin; je crains d'avoir déjà trop permis.

(Elle s'éloigne de lui.)

DON CARLOS

Oh! ne m'arrachez pas de nouveau à l'heureuse illusion de mes sens. Combien il est difficile d'arriver au bonheur! Pendant que nous gravissons le précipice avec peine, un faux pas suffit pour nous rejeter à sa base. Demeurez, madame; si vous ne pouvez accorder que ce qui est nécessaire pour conserver la vie d'un malheureux, rappelez-vous du moins combien je vous aimai.

LA REINE.

Je ne puis l'oublier.

DON CARLOS

Je trouvais tant de charme dans cet amour, que j'ose encore vous demander une grâce : souffrez que je continue de vous aimer : c'est une faveur bien faible et bien facile; eh bien, c'est tout ce que j'implore.

LA REINE.

Croyez-vous pouvoir conserver quelque amour, quand il faut perdre tout espoir de retour?

DON CARLOS.

Oui, j'aimerai, et je me croirai heureux tant que je vous verrai goûter le bonheur : je bannirai de mon sein tous mes chagrins; du moins ce sera le but de mes efforts (*un profond soupir s'échappe de son sein*); ou, si je ne puis surmonter mes tourmens, jamais je n'en fatiguerai vos oreilles.

LA REINE.

Aimez donc, généreux prince, et moi j'admirerai votre amour. (*Elle lui donne sa main, que pendant tout ce discours Carlos baise avec ardeur.*) Mais conservez votre flamme toujours pure; que vos désirs soient toujours chastes, afin qu'un jour nous puissions nous rencontrer sans honte au céleste séjour, lorsque nous arriverons toute âme, tout amour. Jusqu'alors..... Oh! quel trouble m'égare! Je deviens trop faible; je le sens, et ne puis demeurer plus long-temps; en restant je craindrais la puissance d'un charme si doux, et je n'aurais plus la force de m'éloigner.

## SCÈNE VIII.

### DON CARLOS, LE MARQUIS DE POSA.

DON CARLOS.

Ah! que d'attraits!.... Combien doit être heureux celui qui la possède tout entière, puisque une jouissance si légère excite tant de transports!... Où suis-je, Posa? où est la reine?

(Il reste dans l'attitude de l'étonnement.)

POSA.

Seigneur, rendez le calme à votre esprit; la reine s'est retirée....

DON CARLOS.

Retirée? Et ne m'a-t-elle laissé entrevoir le ciel que pour le refermer sur moi? Cet instant de bonheur ne fait qu'accroître mes tourmens; je suis maintenant plus impatient que jamais, et les richesses que j'ai découvertes me troublent la raison.

POSA.

Mais puisque ces trésors ne vous sont point destinés, tâchez de calmer des désirs qui vous font oublier le devoir filial. Étouffez un tyrannique amour, l'honnête homme peut trouver le bonheur en soi-même. Votre devoir maintenant est de tout céder à votre père.

DON CARLOS.

Mais avant qu'il me la ravît, c'est à moi qu'elle appartenait. Tout ce que tu as à faire, c'est d'être mon ami; non, tu ne saurais connaître la moitié de mes souffrances. Trouver en moi le bonheur! Donne ce conseil aux réprouvés, qui sont condamnés à souffrir éternellement dans les flammes, à la vue même du ciel qu'ils ont perdu.

(Ils sortent.)

FIN DU DEUXIEME ACTE.

# ACTE TROISIÈME.

## SCÈNE PREMIÈRE.

Le même bosquet d'orangers.

DON JUAN D'AUTRICHE seul.

VAINEMENT de stupides moralistes voudraient imposer des bornes à l'Amour, qui, par sa nature, est rebelle à toutes les lois. L'Amour est un dieu, et, à ce titre, il doit être libre de changer à volonté, d'errer comme il lui plaît. Oui, tel est mon sentiment; car je viens de jouir d'un bonheur digne d'être envié par un dieu. Il me semble voir encore le tendre agneau s'approcher du sacrifice, les yeux pénétrés d'une douce dévotion. Oh! combien ses charmes me surprirent quand elle fut près de moi! Ils firent sur mes sens l'effet d'un parfum trop subtil, et troublèrent ma raison; je perdis même la faculté d'atteindre le bonheur; mais ces enchantemens cruels se dissipèrent bientôt, et je fus enivré de transports bien plus doux : tels les bâtimens, mouillés dans un port tutélaire, se balancent bercés sur les flots paisibles de la mer. Ah! qu'il est infortuné l'homme qui se croit heureux dans son isole-

ment! Lors même que sa société serait bornée à une seule personne, il ne serait tout au plus qu'un prisonnier sur un trône.

## SCÈNE II.

### LE ROI, DON JUAN D'AUTRICHE, LE MARQUIS DE POSA, RUI-GOMEZ, Suite, etc.

LE ROI.

Dieu puissant, dont nous sommes les délégués, qui nous avez confié le soin de gouverner la terre, pourquoi récompenser toutes nos peines par le mal, et à ces soucis dévorans en ajouter de plus grands encore? ou comment ai-je pu exciter votre colère, pour que vous affligiez ainsi mes vieux ans, après avoir béni ma jeunesse? L'inceste d'une épouse et d'un fils! affreuse pensée!

DON JUAN, à Gomez.

Qui a pu sitôt arracher sa majesté aux tendres embrassemens de sa jeune épouse?

LE ROI.

Ah! oui, don Juan, n'est-elle pas plus brillante de jeunesse et de grâces? sa beauté ne te paraît-elle pas la merveille de la terre? Dis-moi....

DON JUAN.

Certes, son éclat l'emporte sur celui des planètes; la force de sa beauté pourrait même surpasser leur puissance.

LE ROI.

Eh bien, elle est aussi fausse et aussi inconstante qu'elles. O don Juan, faut-il qu'un extérieur si séduisant cache une âme si noire et si perfide! Je lui avais consacré tout mon amour, c'était le plus cher objet de mon cœur; et voilà qu'elle dédaigne mon culte, après s'être parée des ornemens de ma puissance, pour en revêtir la misérable idole de son choix. Mon fils!.... Lui rebelle envers le ciel et son père!.... Oh! pointes déchirantes de la jalousie!.... Mais que le malheureux, au moment d'être englouti, voie sur le bord de l'abîme celui qui l'a précipité; il s'élance, saisit son ennemi, et l'entraîne avec lui dans sa perte. Ainsi toi, qui m'as appris à connaître ces tourmens, tu m'en délivreras, ou tu périras avec moi.

(Il saisit Rui-Gomez avec force.)

RUI-GOMEZ.

Ma loyauté m'apprendra à suivre toutes les vicissitudes de mon souverain. Quel ordre votre majesté veut-elle me donner?

LE ROI.

Comment?... qu'est-ce?... Je ne sais que t'ordonner: prépare ma vengance; il me tarde de la satisfaire.

DON JUAN.

Hélas! quel trouble agite votre esprit? et contre qui s'apprête votre vengeance?

LE ROI.

Contre ma perfide épouse et mon fils.

RUI-GOMEZ, à demi-voix.

Contre eux! Bon Dieu! qu'ont-ils-faits? Ah! pourquoi ma langue n'a-t-elle été maudite avant d'exciter une telle jalousie !...

LE ROI.

Oui, démens tes propres paroles. Ne m'as-tu pas dit que tu avais vu mon fils imprimant de tendres baisers sur la main de la reine, tandis qu'elle, en retour, portait sur lui des regards assez puissans pour faire sortir du tombeau un amant inanimé?

RUI-GOMEZ.

Cela est vrai; mais la reine pouvait-elle être moins généreuse pour lui, que vous l'êtes vous-même pour le moindre de vos sujets? Cette légère faveur, accordée par une personne riche de tant d'amour, indiquait assez tout ce qu'elle réservait pour vous.

LE ROI.

Oh! sans doute, elle doit avoir une prodigieuse somme d'amour pour le vendre à si vil prix. Tu voudrais maintenant calmer ma colère par des avis, et, au lieu d'agir, te vouer à un prudent repos. Non, conduis-moi dans un lieu où je puisse être témoin de leur inceste; va, ou par le ciel!... va, et je me prosternerai devant toi !.... Oh! comme je suis le jouet de mes passions !... Je cède et succombe sous leur poids accablant. Mais je rassemblerai encore mes forces, et ma main brandira la foudre.

POSA.

Et lorsqu'elle sera lancée, puisse sa lueur fatale

éclairer la chute de vos ennemis! Mais qu'elle épargne votre généreux fils et votre épouse, puisqu'ils sont innocens. Ici, à la pointe de mon épée, je présente le défi à ce traître audacieux, qui ose outrager leur honneur.

DON JUAN.

J'offre aussi ma vie pour le triomphe de leur cause.

LE ROI

Vous êtes, sans doute, bien convaincus de leur innocence, pour être si prodigues de votre sang! ou bien voudriez-vous me faire entendre des paroles de consolation? Parmi tous mes conseillers du moins je trouverais une âme compatissante. Mais je ne dois point écouter un tel langage; ce serait endurer trop humblement mes offenses, et devenir lâchement mon propre flatteur.

POSA.

Retirons-nous. (*En s'en allant.*) Seigneurs, vous avez tout entendu.

## SCÈNE III.

Les précédens, excepté le MARQUIS DE POSA.

RUI-GOMEZ.

Oui, sire, je l'ai observé avec un soin particulier; l'amitié du jeune seigneur était trop vive pour se dissimuler.

LE ROI.

Est-il donc si dévoué à mon perfide fils? Je suis

entouré de tous côtés d'ennemis acharnés à ma perte. Ainsi que César au milieu du sénat, lorsque la mort le menaçait de toutes parts, je demeure inébranlable. Tout le monde l'avertissait du sort qui lui était préparé, et pourtant il brava son destin; j'imiterai son exemple. Ce serait accroître mes tourmens que de chercher à les calmer : je ne veux pas ressembler à ces fleuves qui battent en vain leurs rives, et dont les ondes, en se retirant, reprennent le cours qu'elles avaient suivi. Non, le monde frémira au récit des supplices que j'apprête; ma juste vengence portera un caractère si vrai, qu'à l'avenir le ciel lui-même cherchera à m'égaler, et me prendra pour modèle dans toutes ses vengeances.—Que tout le monde s'éloigne, et que Rui-Gomez reste seul avec moi; j'ai besoin de l'entretenir secrètement.

(Tous sortent, à l'exception du roi et de Rui-Gomez.)

## SCÈNE IV.

### LE ROI, RUI-GOMEZ.

LE ROI.

Maintenant, Gomez, ton sort dépend de ta sincérité : tu as poussé le ressentiment de mes offenses au point qu'il ne saurait être contenu plus longtemps dans mon cœur : sa violence accroît incessamment; elle est telle que bientôt elle n'aura plus de bornes. Songes-y bien, je ne voudrais pas finir par me voir trompé.

RUI-GOMEZ.

Ni moi je ne voudrais en imposer à votre raison. Croyez-le, sire, votre jalousie n'est que la crainte de perdre des trésors qui vous sont si précieux. La reine et votre fils peuvent encore être innocens. Je sais seulement ce qu'ils ont faits, mais je n'ai point pénétré leurs pensées.

LE ROI.

Leurs pensées ! Que veulent dire ces regards, ces soupirs, et ces embrassemens ? Non, non, je n'ai pas besoin d'en entendre davantage. Assez de vaines paroles !.... Il est temps d'agir. Je sais qu'il n'est point de malheur que je puisse maintenant éviter. Je les poursuivrai du poids de ma colère et du feu de ma vengeance, jusqu'à ce que je les aie surpris dans leur inceste ; tel que la bombe, qui, vomie par le canon, éclaire d'abord le camp ennemi, éclate avec fracas, et enfin répand la destruction.

(Le roi sort.)

## SCÈNE V.

RUI-GOMEZ seul.

Ainsi donc sa jalousie a passé toutes bornes, le moindre souffle servira à l'entretenir. Mais patience ; il est un point encore que j'ai négligé : Posa est mon ennemi ; et, certes, il est puissant. Ah ! je suis armé contre tout ce qu'il pourra faire ; mes piéges sont assez étendus pour l'envelopper aussi. Cependant, je dissimulerai quelque temps encore

ce projet. Mais lorsque, sans défiance, il sera pris dans le piége, je me montrerai hardiment à découvert, et je me rirai de ma victime.

## SCÈNE VI.

RUI-GOMEZ, le MARQUIS DE POSA.

POSA.

Seigneur Rui-Gomez ici! Et sans le roi! Vous dont la faveur est si grande auprès du monarque, vous ne devriez jamais vous en écarter.

RUI-GOMEZ.

Non, seigneur, c'est vous qui êtes chéri d'un prince qui s'élève : la route que vous suivez est plus sûre; vous êtes déjà comblé du bonheur dont le monde s'attend à jouir un jour.

POSA.

Certes, nous devons désirer ce qui peut faire le bonheur du monde; ainsi je souhaiterais qu'il n'y eût point d'ennemi public, point de serpent malfaisant pour distiller le venin, aucun monstre pour dévorer la noble innocence, aucun flatteur pour se jouer de la bonté du roi, produits infectes qui garnissent les cours.

RUI-GOMEZ.

Ah! si les souhaits pouvaient faire quelque chose, ceux que je forme, seigneur, ne sont pas moins ardens que les vôtres. Notre roi jouit déjà peut-être des plus doux charmes du pouvoir; eh bien, puisse-t-il être encore doublement heureux. Puisse-t-il...

POSA.

Non, Gomez, sous ce rapport vous ne me surpasserez jamais; car, dans l'intérêt du grand Philippe, je voudrais, s'il est possible, que vous eussiez plus de loyauté.

RUI-GOMEZ.

Eh quoi, Posa! Avez-vous pu découvrir que j'en manquasse?

POSA.

Non, je ne connais pas encore la moitié de vos intrigues; et pourtant je puis affirmer qu'elles n'ont d'autre but que la perte d'un prince généreux. (*Gomez sourit.*) Mais ne croyez pas, par vos sourires et votre air d'indifférence, donner le change à mes paroles : je ne viens pas ici dans l'intention de plaisanter; non, seigneur.

RUI-GOMEZ.

Jeune homme, pourquoi cette chaleur?

POSA.

Pour que vous n'ignoriez pas que je connais votre vil caractère.

RUI-GOMEZ.

Eh bien! s'il en est ainsi, veuillez me pardonner d'avoir laissé échapper un sourire : par le ciel, je croyais que tout cela n'était qu'un jeu de votre part. Moi vil!...

POSA.

Oui, plus vil que vieux ou impotent; ainsi que ton sang toute vertu est glacée en toi : ton corps, en proie à une infâme pouriture, offre moins d'im-

puretés que ton âme. Tout à l'heure même, en présence du roi, je l'ai vue à découvert ; si le respect que je devais à sa présence m'a retenu, je n'ai pas craint du moins de t'appeler au combat pour répondre de ta trahison. — Mais tous tes discours n'ont servi qu'à prouver ta lâcheté ; pas un mot n'a démontré ton courage. Tu es vieux, il est vrai ; mais si tu as un ami à qui tu oses confier ta détestable cause, je soutiendrai en public, contre lui, l'innocence outragée de la reine et du prince.

RUI-GOMEZ.

Adieu, valeureux champion. — Apprenez à mieux déguiser vos passions, modérez votre colère, et conservez plus de prudence.

(Il sort.)

## SCÈNE VII.

Le MARQUIS DE POSA seul.

Combien est fragile toute la gloire que nous ambitionnons, quand on voit que de pareils êtres ont le pouvoir de la détruire ! Malheureux Prince ! tes jours auraient pu s'écouler dans la sécurité, si tu avais été moins grand, ou moins bon. Pourquoi n'ai-je pas répandu le sang de ce monstre exécrable ? Pourquoi n'ai-je pas attiré toute la vengeance sur moi ? J'aurais eu du moins pour justifier mon honneur la gloire d'avoir sauvé mon protecteur et mon prince. Brave Carlos !... Ha ! le voici.

## SCÈNE VIII.

### DON CARLOS, LA REINE, LE MARQUIS DE POSA.

POSA.

Oh! seigneur, prenez garde; un destin malheureux s'attache à votre amour. Le roi, le roi votre père est dévoré de jalousie; oubliant que la reine est son épouse, et que vous êtes son fils, il menace vos têtes de tout l'éclat de sa vengeance.

DON CARLOS.

Le perfide Rui-Gomez a-t-il donc violé son serment, et même trahi mon innocence?

POSA.

Oui; tous ses piéges les plus subtils, il les a tendus contre vous. Le roi sera ici dans un instant; et vous êtes perdu, si seulement il vous voit avec elle. Retirez-vous, seigneur....

LA REINE.

Eh quoi! serait-il devenu jaloux? Je pensais qu'il aurait mieux présumé de ma vertu. Ses doutes injustes n'ont pas été long-temps à se déclarer, puisqu'il commence à les manifester le jour de notre mariage, même avant la nuit qui doit le consommer : peut-être ne trouve-t-il de plaisir que dans sa tyrannie; peut-être sa cruauté est-elle poussée à ce point, qu'il voudrait l'exercer contre son épouse et son fils. Mais, prince, s'il faut que cette fois nous

obéissions à notre intérêt, éloignez-vous donc, je vous en conjure : en ne vous voyant pas, il est possible qu'il me rende justice.

DON CARLOS.

Dois-je donc vous quitter, madame ?

LA REINE.

Oui, il le faut.

DON CARLOS.

Impossible ! les orages s'élèvent contre votre vertu. Non ; puisque l'infortuné Carlos meurt du chagrin de votre perte, il aura du moins l'honneur de succomber pour votre cause. Le destin ne pouvait rien faire de plus noble ; il corrige ainsi la rigueur de ses lois, en m'accordant la grâce de mourir pour vous.

LA REINE.

Ne parlez pas de la mort ; les lâches même l'affrontent, lorsqu'ils sont poussés au désespoir par leurs viles frayeurs : l'espérance est pour l'âme une passion bien plus noble. La fortune est une maîtresse qui n'accorde ses faveurs qu'avec prudence ; elle ne se croit digne que des hommes constans, de ces hommes qui s'attachent à elle, malgré son apparente opiniâtreté.

DON CARLOS.

Ainsi toujours un peu de consolation luit dans le cœur des malheureux, et les anges adoucissent nos peines, ne serait-ce que par des rêves. J'ai été trop souvent trompé, et le charme est devenu trop grossier pour que j'y croie encore. C'est vous, madame, qui m'ordonnez de m'éloigner.

(Il regarde fixement la reine.)

LA REINE.

Il le faut.

POSA.

Vous le devez. Hélas! je vous aime, et je ne voudrais pas vous voir succomber, lorsqu'il y a encore moyen d'échapper à tout ce qui vous menace.

DON CARLOS.

Posa, tu as toujours été mon ami le plus sincère; je voudrais presque, en ce moment, que tu ne fusses pas si dévoué. Tu prends trop de soin d'une chose qui est perdue; et vous, ange charmant (*il s'adresse à la reine*), vous montrez trop de bonté. Mon désespoir est grand, mais mon amour l'est encore plus. C'est bien. Je me retire pour vous prouver mon obéissance; mais tant que grondera l'orage, je resterai près de vous; et si je vois le danger s'accroître, j'accourrai, madame, et je mourrai pour vous sauver.

(Il sort.)

## SCÈNE IX.

LE ROI, ET RUI-GOMEZ arrivant du côté opposé; LA REINE, LE MARQUIS DE POSA.

LE ROI.

Qui aurait jamais soupçonné que cela fût possible? (*Il aperçoit Posa et la reine.*) O confusion! Par où commencer ma vengeance? Voilà donc le vil ministre de tous leurs crimes: et, pour déguiser l'infamie de son caractère, il se couvre du

masque de l'amitié ; mais c'est toi, Rui-Gomez, que je charge du soin de m'en faire justice. Suppose quelque conférence secrète avec lui, et, sous ce prétexte, emmène-le d'ici ; conduis-le dans un lieu bien choisi ; et là, dévoile-lui ton mystère en lui enfonçant un poignard dans le cœur.

RUI-GOMEZ

Vous serez obéi.

LE ROI.

Ainsi, madame....

(Il s'avance vers la reine.)

LA REINE.

A la fureur qui étincelle dans vos regards, je vois que vous venez pour me faire sentir le poids de votre tyrannie. J'apprends que déjà la jalousie s'est emparée de vous ; oui, je le sais : vous osez penser que ma vertu s'est commise avec votre fils.

LE ROI.

Oh ! sexe perfide ! qui peut pénétrer tes mystères ? Ils sont trop profonds pour l'homme facile, faible et crédule. Arrêtez, je veux vous contempler : assurément votre beauté est merveilleuse. Tel s'offrait à la vue le fruit de Sodome ; et pourtant, lorsqu'on venait à l'ouvrir, il ne paraissait ni aussi dangereux, ni aussi horrible que vous.

LA REINE.

Infortunée que je suis ! Et vous, indigne du nom d'époux, n'avez-vous pas honte ?

LE ROI.

Oui, madame, j'ai honte de votre infamie. Je

rougis d'avoir montré un jugement assez faible pour croire que j'avais une sainte en choisissant un démon. La première fois que je vis cet œil séducteur, et que je cédai à ses charmes, j'étais loin de soupçonner le danger du feu qui les animait; je m'abandonnai au contraire à mes désirs, et me plus à les entretenir: leurs feux infernaux me semblaient des rayons célestes. Ce sont ces mêmes feux dont depuis vous avez jugé mon fils seul digne, et dont vous avez embrasé son ardente jeunesse. Oh! vengeance!... vengeance!...

LA REINE.

Roi faible et lâche! Combien est vile l'âme qui peut concevoir de telles pensées! Est-ce pour cet outrage que naguère j'ai bien voulu vous voir soupirer et languir à mes pieds, lorsque par de faux sermens vous cherchiez à surprendre mon cœur, et que vous m'offriez tout votre empire pour un sourire? Oh! alors, ce fut moi qui renonçai à ma liberté, malgré les sermens par lesquels vous vous engagiez à m'en laisser toujours jouir. Oui, je la conserverai toujours; car de ce moment je fais vœu de vous haïr, et de ne jamais vous revoir. Non, Philippe, ne montrez pas un visage irrité; car bientôt vous saurez que je puis aussi-bien que vous exhaler ma colère et ma rage.

LE ROI.

Par l'enfer, son orgueil est aussi mal déguisé que son crime! Holà! quelqu'un! Saisissez la reine!....

(Des gardes entrent.)

## SCÈNE X.

DON CARLOS arrive, et se place au-devant des gardes ; LE ROI, LE MARQUIS DE POSA, RUI-GOMEZ.

DON CARLOS.

Arrêtez, sire, et soyez juste. Commencez par m'écouter, moi, à qui vous donniez tout à l'heure le nom de fils, titre que je fus toujours fier de porter.

LE ROI.

Juste ciel ! qu'ai-je fait pour mériter tout cela ? Se peut-il qu'il ose aussi paraître à ma vue !

DON CARLOS.

Eh bien, sire, pourquoi le redouterai-je ? Fort de mon innocence, je viens savoir pour quel motif vous traitez ainsi la reine.

LE ROI.

Certes, je trouverai un moyen d'abattre son audace : il parle comme si c'était pour sa propre défense. Monstre indigne, qui m'as déshonoré, fuis !... mais, non, demeure !... Gardes, qu'on s'assure de la reine et du prince ! — Pourquoi retarderais-je ma vengeance ? Puisque je les tiens en mon pouvoir, je les écraserai d'un même coup.

## SCÈNE XI.

Les précédens, DON JUAN D'AUTRICHE, LA DUCHESSE D'ÉBOLI, HENRIETTE, GARCIA.

DON JUAN.

Grand roi, ce n'est pas sans étonnement que je vois votre fureur poussée à cette extrémité contre votre belle épouse et votre généreux fils ? Qu'ont-ils fait pour mériter des chaînes ? Ou bien n'est-ce que l'effet de votre sombre jalousie ?

LE ROI.

O don Juan, trêve à tes vaines questions, pour peu que tu chérisses ton repos. Les cruelles offenses que j'ai souffertes ont un accent si terrible, que tu frémirais seulement de les entendre.

DON CARLOS.

Mon père ( s'il m'est permis de vous appeler ainsi, car je doute maintenant que je sois votre fils), vous venez de prononcer mon arrêt, j'ai donc le droit de me plaindre.

LE ROI.

Ce monstre osera-t-il donc encore élever la voix ?

DON CARLOS.

Oui : les hommes, au moment de mourir, ne doivent pas déguiser leurs pensées ; et puisque vous trouvez tant de bonheur dans les cruautés, avant de jouir du nouveau plaisir de ma mort, apprenez toute la barbarie de votre conduite. Il fut un temps

où notre vie s'écoulait au milieu du bonheur; vous n'étiez pas injuste, et moi je n'étais pas malheureux. Alors, oh! alors, j'étais votre fils, et vous trouviez du charme à entendre les louanges précoces dont j'étais l'objet. C'est à vous que j'ai dû ensuite de connaître les tendres douceurs de l'amour; vous m'avez dit où je trouverais ce riche et magnifique trésor; vous m'avez appris comment je parviendrais à le conquérir. Je vins, je vis, et j'aimai, et je vous en rendis grâce. Mais lorsque l'amour m'eût enchaîné à elle, vous l'arrachâtes avec violence de mon sein: et parce que je n'ai pu cacher le sang de ma blessure, parce que j'ai trouvé encore quelque plaisir à la contempler, vous voulez maintenant que ma vie soit le prix d'un regard; vous oubliez toutes les peines que j'ai souffertes, et votre cœur est gonflé d'une jalousie envieuse, parce que mon amour ne peut s'affaiblir, ni le vôtre s'augmenter.

HENRIETTE.

Hélas! comment entendre ses douces lamentations, et ne pas adoucir l'opiniâtre dureté de votre cœur? Tournez les yeux vers lui, sire, voyez cet homme à la fois beau et respectueux, et résistez à mes prières, s'il vous est possible.

LE ROI.

Loin d'ici, fourbe, qui t'a appris à supplier?

ÉBOLI.

Dévouée à la reine, peut-elle faire moins que de lui prêter son assistance contre la fureur de la tempête?

LE ROI.

Eh quoi! le démon peut-il aussi habiter sous cette forme? C'est sans doute le petit émissaire, la sentinelle avancée, qui les prévient de l'approche du danger. Venez, jolie pécheresse, vous m'informerez de tout, de ce qu'ils ont fait, du temps, du lieu; ne craignez rien.... c'est votre devoir.

HENRIETTE.

Ah! monarque inhumain!...

LE ROI.

Retiens maintenant ta langue de syrène: qui aurait pensé que, dans un âge si jeune, on pût exercer une telle magie?

DON JUAN, au roi.

(*Au Roi.*) Pouvez-vous fermer l'oreille aux prières de la beauté? (*Il relève Henriette, et s'adresse à elle.*) Le ciel dépose son tonnerre, et prête une oreille charmée, lorsque les anges deviennent supplians.

ÉBOLI, à part à Garcia.

Quel est ce rôle si officieux dont se charge don Juan? Il semble lui envoyer son âme dans ses regards.

DON CARLOS.

Eh bien! puisque vous préparez un banquet de sang, vous pouvez vous satisfaire avec le mien. J'aime la reine, je l'ai avoué, cela est vrai; fier de penser que je l'aime plus que vous, j'atteste ici le ciel de son innocence. — Mais je reconnais que j'ai été coupable, et que je mérite la mort. Toutes les pensées illégitimes que l'amour a le pouvoir d'exci-

ter, ou que la beauté peut inspirer, je les ai nourries; et pourtant jamais je n'ai trouvé l'espoir de les faire partager ; elle a toujours préservé l'honneur du trône, et repoussé loin d'elle tout sentiment criminel. Ne pas reconnaître la justice de sa cause, c'est vous acharner contre votre bonheur, comme ceux qui perdent le ciel parce qu'ils refusent d'y croire.

LA REINE.

En voulant défendre mon honneur, prince, ne ternissez pas l'éclat de votre vertu, pour ajouter un plus grand lustre à la mienne. Je veux que la vérité seule justifie ma conduite. — Non, Sire, tout ce qu'il a dit est l'effet du désespoir, et il avoue des torts dont jamais il ne fut coupable. Quelles sont vos raisons pour croire que je vous ai déshonoré? La chasteté est-elle donc incompatible avec ma jeunesse?

LE ROI.

Cœur inconstant et irrésolu, pourquoi m'accables-tu ainsi? Tout mon corps frémit, et je ne me connais plus. Moi qui, maintes fois, ai conduit les armées au combat, pour qui la guerre était un jeu, et le danger un plaisir ; qui ai campé des nuits entières exposé à la rigueur du froid, sans autre abri que le ciel, et en présence des ennemis; je ne suis point à l'épreuve de la beauté. Oh ! détourne tes yeux trompeurs; ils contiennent un fatal venin; ils sont aussi dangereux que le basilic, et donnent la mort à celui qui les voit.

(Il veut s'éloigner.)

LA REINE.

Oh! ne me fuyez pas, je n'ai aucun dessein sur votre vie, et vous pouvez encore sauver la mienne. (*Elle se jette à ses genoux.*) Ou si ma perte est enfin décidée, que j'expire ici, que je tombe en holocauste à vos pieds. —Cher époux, refuserez-vous de porter les yeux sur moi?

LE ROI.

Quoi! voudrais-tu vivre?

LA REINE.

Oui, si vous y consentez.

DON CARLOS.

O ciel! comme il reste froid et insensible aux prières de la beauté qu'il voit prosternée à ses genoux! — Levez-vous, madame.

(Il s'avance pour la relever.)

LE ROI.

Insolent, qui oses usurper mes droits, n'approche pas... Ses regards ont pénétré jusqu'au fond de mon cœur. Ils seraient trompeurs!..Voyons, il faut m'en assurer. (*Il la regarde fixement.*) Par le ciel, tu es..... une femme vile et perfide.... Oh! insensé que je suis! Je te donne la vie... mais de ce moment mets un frein à tes passions, et ne reparais plus en ma présence : sois à jamais bannie!...

LA REINE.

Avant de prononcer, attendez du moins que je vous aie convaincu de ma fidélité. Ne m'accordez que le temps nécessaire; et ensuite, si vous le jugez convenable, je m'éloignerai à jamais.

LE ROI.

J'ai donc en vain exhalé pendant tout ce temps ma colère : elle l'allume, et le moment d'après elle l'apaise en me caressant. — Oh ! si tu étais sincère, combien je serais heureux ! Penses-tu que j'aie du plaisir à me séparer de toi ? Non, je sacrifierais tout mon royaume pour ce bonheur, ou seulement pour y croire ; quand même je serais dans l'erreur. Allons, je ne puis l'éviter, abuse-moi complétement.

LA REINE.

Je pourrais vous tromper, sire, que je n'en aurais point la pensée. Mais croyez en mes sermens ; je le jure à la face du ciel : c'est vous, et vous seul que j'aimerai.

LE ROI.

Me voilà comme le nautonier, qui, voguant sur la mer, se plaît à écouter la voix enchanteresse des syrènes, et qui, incapable d'étouffer ses vifs désirs, s'avance hardiment, quoique certain d'être englouti. — Allons ; viens sur mon sein, hâte-toi. (*Il la serre dans ses bras.*) Ma fureur est calmée, et fait place à des sentimens plus doux.

LA REINE.

Croirez-vous encore que je deviendrai coupable ?

LE ROI.

Non, tu es toute vérité, et moi tout amour. Ah ! puissions-nous à jamais rester ainsi entrelacés, et ne plus nous séparer !...

LA REINE.

Éprouvez votre pouvoir : que vous plaît-il de m'ordonner ?

LE ROI.

Eh bien! de ce moment, cessez de revoir Carlos. Et toi, esclave, dont les actions criminelles s'accordent si mal avec la douceur de ces traits, je te bannis à jamais de ma cour. Traîne obscurément ta vie dans quelque cloître, et que ces différens ne viennent plus troubler ni mon amour, ni ma puissance. — Éboli, je la remets en vos mains : c'est un trésor sans prix. Jugez de quelle confiance je vous honore. — Je vais me préparer à un bonheur trop vif pour les sens humains.

(Il sort.)

## SCÈNE XII.

### DON CARLOS, la REINE, la DUCHESSE D'ÉBOLI.

DON CARLOS.

Je supporterai volontiers l'exil qui me condamne à vivre loin du monarque. Mais ne plus la voir !... Ah ! c'est un malheur affeux, auquel je ne puis me soumettre. Non, madame, toute sa puissance sera vaine : je resterai, et je recevrai de vous mon arrêt. Ordonnez, et vous verrez combien je serai prompt à vous obéir.

LA REINE.

Carlos serait-il enfin devenu mon ennemi ? Songez que j'ai montré cette soumission, plutôt pour votre salut que pour le mien. Il y a ingratitude de votre part à imaginer, sans nécessité, tant de moyens pour perdre une vie à laquelle j'attache tant de prix.

DON CARLOS, à part.

Ainsi donc elle est élevée au comble de la grandeur, et moi je reste seul, errant et dépouillé. (*A la reine*) Madame, vous auriez pu épargner la cruauté; heureux d'être près de vous, j'étais préparé à mourir. Mais maintenant la nécessité de m'éloigner de votre personne me pousse au désespoir, et me porte à désirer la mort, sans que j'ose l'affronter. Eh bien! je fuirai vers quelque rive solitaire, et ne paraîtrai plus en votre présence; je m'aperçois déjà que ma vue vous devient importune.

(Il va pour se retirer.)

LA REINE.

Demeurez, seigneur, demeurez encore.... Vous ne me quitterez pas ainsi.

DON CARLOS.

Ah!.....

LA REINE.

Avant que vous partiez, il faut que je m'entretienne avec vous. O Carlos! combien notre sort est malheureux! Comme la destinée s'est cruellement jouée de nous! quel séduisant avenir elle nous promit d'abord, avant que, jalouse de nous voir près de l'atteindre, elle dévoilât toute sa perfidie, et nous accablât de ses rigueurs. Je me rappelle encore tous les sermens que vous reçûtes de moi.

DON CARLOS.

Oh! madame, je n'en puis entendre davantage...

(Il se jette à ses pieds.)

LA REINE.

Vous m'entendrez... Car je ne puis vous dissimu-

ler que si vous êtes déterminé à mourir, je périrai aussi avec vous.

DON CARLOS.

Certes, on ne vit jamais un plus noble courage. Juste ciel ! cette félicité est trop grande pour un mortel. Non, c'est assez pour moi de périr seul. Je pardonne maintenant à mon père, à tous mes ennemis.

LA REINE.

Seigneur, au nom de tout notre amour, je vous ordonne de vivre. Mais, dans quelque contrée que vous portiez vos pas, ne m'oubliez jamais, car votre souvenir ne pourra me quitter.

DON CARLOS.

Pourrai-je oublier tant de charmes et de vertus? Non, jamais....

LA REINE.

Ah ! pourquoi nous sommes-nous rencontrés? Nous serions libres encore dans nos climats éloignés. J'aurais entendu parler de votre gloire, et mon nom aurait pu parvenir jusqu'à vous : ainsi nous eussions marché au bonheur par une route plus sûre; et, sans être jamais aussi malheureux, nous eussions encore aimé. — Mais pourquoi cet air égaré ?... Qui vous fait tressaillir ?

DON CARLOS.

Un frisson mortel s'empare de mon cœur.

LA REINE.

Que faire ?

DON CARLOS.

Faites tout plutôt que de vous éloigner, ou bien, restez jusqu'à ce que mon âme infortunée s'exhale à la vue de toute la gloire qu'elle admire.

ÉBOLI, à part.

Quel serait mon bonheur avec un amant tel que lui!... Oh! si j'étais maîtresse de ce cœur généreux, je voudrais l'entourer de chaînes douces et légères! (*A la reine*) Mais, madame, vous oubliez les ordres du roi : en demeurant plus longtemps, vous renouvellerez vos dangers.

DON CARLOS.

Ah! princesse, vous ne connûtes jamais les peines de l'amour, ni les tourmens d'une séparation, comme celle à laquelle nous sommes condamnés. Se séparer à jamais!... Quelques instans encore, et je ne pourrai désormais contempler ces yeux, ni presser cette main chérie; et pourtant, c'est ce que la pitié ne peut refuser à l'homme qu'on ne veut pas laisser périr. Mais ce sera encore plus que je n'ai mérité, malgré la rigueur et l'avarice du destin qui ne peut arracher une heure à l'éternité.

LA REINE.

Si cette heure nous était accordée, elle serait bientôt écoulée, et nous voudrions la voir suivie d'une autre. Non, une nécessité cruelle nous domine, et veut être obéie. Allons, tâchons de supporter le coup de la séparation. Adieu....

DON CARLOS.

Adieu!.... (*Ils restent les yeux tournés l'un vers*

*l'autre.*) Je suis fixé et enraciné à cette place, je ne puis me détacher....

LA REINE.

Faut-il donc que je vous montre l'exemple ? Soutiens-moi, mon cœur... (*Elle s'avance vers la coulisse, s'arrête et revient sur ses pas.*) Eh bien! seigneur, pourquoi ne pas vous retirer?

DON CARLOS.

Et vous, pourquoi demeurer?

LA REINE.

Ce n'est pas ma volonté....

DON CARLOS.

Encore un regard pour charmer mes douleurs, et soutenir mon cœur jusqu'au moment de notre séparation.

(Il se jette aux pieds de la reine.)

LA REINE.

Oh! Éboli, soutiens-moi, ou je suis perdue!... (*Elle s'appuie sur Éboli.*) Reçois-le donc, et prends en même temps ma vie.

(Elle se jette dans les bras d'Éboli.)

DON CARLOS.

Mon courage lutte avec mes souffrances. Puisque ma douleur est assez lâche pour ne pas s'élever jusqu'à la mort, je tâcherai de vaincre et de surmonter le mal. Maintenant, madame, je me sens un peu plus affermi : je le vois enfin, il faut nous quitter ; j'oserai braver ce terrible moment. (*Il la conduit vers la coulisse.*) Non, je ne crains pas que

mon cœur m'abandonne. Adieu... Soyez heureuse comme vous êtes belle et vertueuse.

LA REINE.

Et puissent tous les bienheureux anges veiller sur vous !

(Elle sort avec la duchesse d'Éboli.)

## SCÈNE XIII.

DON CARLOS, seul.

Long-temps j'ai erré dans le sentier tortueux de l'amour, égaré par le météore trompeur de l'espérance ; je n'ai pas encore franchi la moitié de ce désert dangereux, que déjà la lueur brillante a disparu, et ma perte est consommée.

(Il sort.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

# ACTE QUATRIÈME.

## SCÈNE PREMIÈRE.

L'antichambre de l'appartement de la reine.

DON CARLOS, LE MARQUIS DE POSA.

DON CARLOS.

Voici l'appartement de la reine. En vain j'hésite, je ne dois point y pénétrer. ( *Il va pour sortir, et retourne sur ses pas.* ) Tel est le sort des âmes de ceux qui ont péri par un meurtre, elles voudraient rentrer encore dans leurs demeures terrestres; mais voyant que l'entrée leur en est interdite, elles errent dans l'espace qu'elles remplissent de leurs lamentations et de leurs gémissemens. Je suis dépouillé de mon amour, et non moins injustement déçu de tout cet espoir qui m'annonçait une couronne; mon cœur, empoisonné par le déshonneur dont je suis abreuvé, se gonfle dans mon sein : il se brisera, et je serai en repos. Non, cette âme ne sera jamais accablée d'un lâche désespoir. La patience peut être la vertu des dieux, mais les dieux ne sentent jamais les maux qui nous assiégent ici-bas, ou bien ils sont au-dessus des outrages que nous endurons. *Père* et

*roi*, ces deux mots ont un sens puissant ; mais, certes, il y a quelque chose aussi dans ceux de *fils* et de *prince*. Je suis né dans un rang élevé, et ma chute en sera digne. Les triomphes ont accompagné ma naissance, et je veux que ma destinée ne soit ni moins glorieuse ni moins illustre. Posa, envoie sur-le-champ mes pouvoirs en Flandre : dis-leur que l'outragé Carlos est leur ami ; que je viendrai me mettre à la tête de leurs forces, et que je vengerai leur cause, s'ils embrassent la mienne.

POSA.

Aux rebelles ?

DON CARLOS.

Non, ce sont des amis ; leur cause est juste, ou du moins il faut qu'elle le soit, puisque j'en fais la mienne. Que la multitude, semblable aux animaux, se complaise dans sa stupidité, satisfaite de mener et de remplir une vie sordide et tranquille, sans aucun sentiment de l'honneur et de l'ambition ; qu'elle traîne dans son ignorance le lourd fardeau de ses chaînes ; moi, je suis prince, j'ai eu une couronne en perspective, et je ne puis souffrir qu'elle me soit ravie. Si tu es mon ami, n'apporte aucun retard à l'exécution de ma volonté.

POSA.

J'obéirai.

(Il sort, la duchesse d'Éboli entre.)

## SCÈNE II.

### DON CARLOS, LA DUCHESSE D'ÉBOLI.

ÉBOLI.

Seigneur.

DON CARLOS.

Qui m'appelle?

ÉBOLI.

Demeurez.

DON CARLOS.

Quel nouveau malheur venez-vous m'apprendre?

ÉBOLI.

Si c'était la reine, ne resteriez-vous pas pour elle?

DON CARLOS.

Pour elle? oui, je resterais pendant un siècle, je resterais éternellement; bien plus, j'attendrais que le temps lui-même fût écoulé; je demeurerais attaché à cette place avec l'immobilité d'une statue, comme un monument éternel d'amour. Mais un être aussi malheureux que moi peut-il réclamer la moindre part dans son souvenir?

ÉBOLI.

Oui, seigneur, vous le pouvez, si vous daignez me croire; vous seul êtes l'objet de tous nos entretiens: ce sujet excite notre émulation, et nous cherchons chacune à nous surpasser dans nos éloges.

DON CARLOS.

Mais que m'importe cette compassion, si je ne puis qu'obtenir la pitié, et rien autre chose.

ÉBOLI.

Rien? Dites ce que vous désirez, et moi, vous pouvez me croire, je m'en porte le garant.

DON CARLOS.

Non, madame, personne ne saurait jamais acquitter ce qui m'est dû; l'honneur est là qui s'y oppose, il veille sur sa charge avec des yeux toujours ouverts, et m'interdit l'entrée du paradis.

ÉBOLI.

Quel paradis? et quels sont les plaisirs qu'il n'est pas en mon pouvoir d'accorder?

DON CARLOS.

L'amour, l'amour, et tous ces charmes séduisans que la reine doit abandonner à mon père lorsqu'elle sera dans ses bras. Si Jupiter pouvait redescendre sur la terre, animé d'un transport d'amour, il envierait le sort des mortels, afin de mourir pour une reine si belle, et au-dessus de tout par ses attraits. Oh! madame, si vous connaissiez les peines que j'éprouve, vous ne prendriez pas plaisir à les renouveler.

ÉBOLI.

Ce langage n'est point aimable. Croyez-vous que je n'aie aucun sentiment de ce que vous éprouvez? Vous pouvez maintenant vous retirer; je voulais parler, mais je renfermerai mes pensées dans mon sein.

DON CARLOS.

Eh quoi! madame, qui vous a outragée? sans doute ce n'est pas moi?

ÉBOLI.

Non, seigneur, je craindrais de vous retenir plus long-temps. Hélas! vous ne voyez pas que je m'abandonne à mes plaintes; et pourtant, si vous pouviez connaître la moitié de mes tourmens, il me semble que vous seriez disposé à la compassion pour moi.

DON CARLOS.

Je ne puis deviner le récit affligeant que vous prépariez; mais je sens que mon cœur en sera touché. Parlez, madame...

ÉBOLI.

Apprenez donc que j'aimais, et d'une flamme si vive, que cette idée seule suffit pour attendrir mon cœur : l'homme que j'aime, je ne dirai pas qu'il est ingrat, parce qu'il me surpasse de beaucoup par la naissance et le rang; mais il se montre du moins si cruel, qu'il s'attache à un amour sans vie et sans espoir; il dépérit sur un roc stérile, et se refuse au bonheur, malgré les tendres instances par lesquelles je l'engage à en jouir.

DON CARLOS.

Quel être assez stupide peut rester insensible aux attraits enchanteurs de ces yeux?

ÉBOLI.

Eh bien! pour accroître votre étonnement, vous saurez, hélas! que je suis forcée de lui déclarer

moi-même mes sentimens, sans respect pour ma pudeur, comme en ce moment je vous en fais l'aveu.

DON CARLOS.

En versant vos secrets dans mon sein, vous n'aurez ni à rougir, ni à trembler.

ÉBOLI.

Je puis alors mieux expliquer l'énigme : voyez ces traits, et blâmez-moi si vous pouvez.

( Elle lui montre son propre portrait. )

DON CARLOS.

O trouble de mes yeux! qu'ai-je vu? mon portrait que j'ai envoyé à la reine à l'époque où je rendis hommage à sa renommée, dans l'attente du bonheur que j'ai perdu depuis : je suis maudit, maudit aussi de toi, qui oses dérober à mon idole la seule relique qui lui restât de mon adoration, et tenter mon cœur par le sacrilége! Serais-tu mille fois plus séduisante que tu ne crois l'être, le tout-puissant amour défend le cœur où elle est en sûreté, et te défie d'y pénétrer.

ÉBOLI, à part.

Négligée,... dédaignée par le père et par le fils! Quel astre funeste préside à mon sort? Mais puisque l'amour m'offre un destin si cruel, essayons si la haine me servira mieux : mon stupide époux pourra me seconder utilement; je stimulerai sa vengeance, et je m'aiderai de ce vieux fourbe dans tous mes artifices. C'en est fait; je te remercie, vengeance : prince, ta mort est décidée. ( *A Carlos, avec douceur.* ) Oserai-je implorer mon pardon, seigneur?

Vous voudrez bien, j'espère, me l'accorder. Je tâcherai d'expier mes torts, et de réparer par la suite mon erreur.

DON CARLOS.

Madame, votre démarche est si étrange, que je commence à croire que vous aimiez réellement.

ÉBOLI.

N'importe ; épargnez seulement mon honneur, et vous me trouverez toujours dévouée à vous servir. La reine est confiée à mes soins, et cette charge me permet de vous offrir l'espoir de la revoir encore ; je vous conduirai près de ces charmes si adorables, et je vous mettrai dans les bras de mon heureuse rivale.

DON CARLOS.

Quelle sera ma reconnaissance! J'étais loin de croire à tant de vertu. Vous qui possédez toutes les perfections les plus accomplies, demeurez : je voudrais par mes paroles vous témoigner la reconnaissance que j'éprouve ; mais vos bienfaits sont au-dessus de tout ce que je pourrais dire.

## SCÈNE III.

DON JUAN D'AUTRICHE, DON CARLOS, LA DUCHESSE D'ÉBOLI.

DON JUAN.

Où est-il ce prince dont les afflictions sont si cruelles, que tous les cœurs en sont brisés, quand son âme seule y résiste?

DON CARLOS.

Seigneur, je suis simplement un homme, tel que le destin m'a laissé, dépouillé et privé de tout ce qui pouvait me faire chérir la vie. Naguère, semblable à la vigne, je fleurissais brillant de jeunesse, et riche des plus flatteuses espérances ; maintenant je ne suis plus qu'un ceps flétri et desséché, dont les fruits et branches ont été enlevés.

DON JUAN.

Parmi ceux qui déplorent vos malheurs, il n'est personne qui puisse les ressentir plus que moi ; je sens dans mon sein une généreuse ardeur, en voyant opprimer tant d'honneur et d'espérances. Le roi, votre père, est mon frère, il est vrai ; mais je vois plus de rapports entre nous. Je suis né libre ; je ne dépends point de lui, et ne me sens engagé qu'envers celui que j'appelle mon ami : si ce titre peut vous convenir, recevez-en ici la confirmation.

(Ils s'embrassent.)

DON CARLOS.

Vous, dont la bonté généreuse m'enchaîne par la reconnaissance, je ne vous cacherai pas les secrets de mon âme. Cette princesse magnanime me l'a promis : je serai encore une fois conduit à la vue du ciel ; je présenterai à la reine mon dernier hommage, et alors je partirai pour la Flandre, où je me mettrai à la tête des rebelles, pour me préserver des outrages, et tenir mes ennemis dans la crainte.

DON JUAN.

Puisse le succès couronner un si noble dessein ! il est digne de votre honneur et de votre naissance.

DON CARLOS.

Seigneur, votre gloire sans cesse croissante est trop élevée pour que les coups du sort puissent l'atteindre; mais la mienne, flétrie de bonne heure, dépérit avant le temps comme le bourgeon sur sa tige.

## SCÈNE IV.

DON CARLOS, DON JUAN D'AUTRICHE, LA DUCHESSE D'ÉBOLI, UN OFFICIER DE LA GARDE.

L'OFFICIER.

Seigneur, je m'afflige d'avoir à vous annoncer, que les ordres cruels dont je suis porteur m'obligent de vous retenir prisonnier.

DON CARLOS.

Prisonnier?... Quel est ce nouveau jeu de la destinée? Qu'à l'avenir le nom de fils soit à jamais maudit, puisque je dois être esclave à cause de ce nom! Le devoir! envers qui? Il n'est pas mon père : non. Retournez avec vos ordres auprès du tyran; dites-lui que sa fureur l'entraîne trop loin; j'en suis fatigué, et je ne puis obéir davantage.

DON JUAN.

Si l'on vous demande qui vous a défendu d'exécuter vos ordres, dites à mon frère que c'est moi.

(L'Officier sort.)

## SCÈNE V.

### DON CARLOS, DON JUAN D'AUTRICHE, LA DUCHESSE D'ÉBOLI.

DON CARLOS.

Si j'étais certain que ma perte pût en résulter, je reverrais encore la reine, ne fût-ce que par vengeance; dût-il m'accabler de tout le poids de sa colère, j'assaillirais son épouse en sa présence, et je la comblerais de mes caresses et de mes hommages. Oh! que ne puis-je mourir en ce moment même, pour qu'il sache, mais trop tard, ce qu'il aura perdu; qu'il se maudisse lui-même en pensant à ce qu'il a fait : car je fus toujours un fils obéissant. Dans mon enfance, je voyais avec plaisir tous ses triomphes, et j'étais fier de celui dont je tenais le jour : auprès de lui, je me livrais à mes jeux gaiement et sans contrainte; je croissais à l'ardeur de ses rayons, et je reposais sous son ombre... mais maintenant... détruisant tous les bienfaits dont il lui plut alors de me combler, il me rejette au rang du vulgaire : non-seulement il ne souffrira pas ici ma présence, mais il me chasse et me poursuit comme une bête de proie. Douleur! ô douleur! c'en est trop; jusqu'ici je ne n'ai point appris à souffrir. De tous côtés ma ruine paraît imminente; les flammes m'environnent de toutes parts; le feu dévorant est près de m'atteindre; n'importe : je tâcherai de

l'éviter; si mes efforts sont vains, je ne puis tout au plus que succomber, et me consumer enfin.

(Il sort.)

## SCÈNE VI.

DON JUAN D'AUTRICHE, LA DUCHESSE D'ÉBOLI.

DON JUAN.

Va, poursuis ta destinée pendant que le moment est propice; il me tarde d'avoir une occasion d'acquérir de la gloire. — Mais, madame, vous témoignez à ce prince une rare bonté.

ÉBOLI.

Vous n'en témoignez pas moins à Henriette, je pense.

DON JUAN.

Elle est belle, tendre, jeune et séduisante.

ÉBOLI.

Je croyais l'égaler en attraits. Vous me disiez naguère que ma beauté ne le cédait point à la sienne. Est-ce là votre foi? Sont-ce là vos promesses?

DON JUAN.

Pour paraître jalouse, vous avez recours à la ruse : accusez-moi de perfidie pour cacher la vôtre. Allez, vous êtes femme...

ÉBOLI.

Oui, je le sais; et ma faiblesse me rendit digne de ce nom, lorsque je vous livrai mon cœur et

l'honneur. Plût à Dieu que je ne fusse pas femme, ou que je fusse d'une nature moins bonne.

DON JUAN.

Croyez-vous que votre perfidie ne fût pas évidente, lorsque mon frère confia la reine à vos soins? Je ne l'ai que trop bien vu : vos regards n'exprimaient-ils point la pitié la plus vive pour le malheureux prince? Tandis que je présentais mon hommage au roi, vous étiez à épier le moment, et vous fixiez sur lui vos regards attendris; vous l'admiriez...

ÉBOLI.

Oui, seigneur, pour sa constance. Mais j'éprouvais une émotion pénible en songeant qu'après m'avoir trahie, vous reconnaissiez l'empire d'une autre, et que mon sincère amour était outragé, négligé au point de ne pouvoir plus obtenir de réparation.

DON JUAN.

Eh bien! séparons-nous donc, et ne pensons plus à l'amour. Adieu...

(Don Juan va pour sortir.)

ÉBOLI.

Adieu, si vous êtes résolu à vous éloigner : cruel don Juan, pouvez-vous me quitter ainsi? Mon âme n'est-elle pas assez brisée par votre perfidie? N'ajoutez pas le dédain à votre inconstance. Il me semble que vous auriez pu avoir assez de reconnaissance pour ne pas tout-à-fait oublier que je vous aimais.

DON JUAN.

Si jamais vous avez aimé, c'est vous qui l'oubliez.

Ce n'est pas moi... moi, dont l'amour est là trop profondément senti, trop fortement enraciné, pour que jamais il puisse s'en détacher. (*Éboli fait le mouvement de s'éloigner.*) Pourquoi tant de cruauté?

ÉBOLI.

Et vous, pourquoi tant de jalousie?

(Elle se rapproche de lui.)

DON JUAN.

Allons, qu'il n'en soit plus question! Je me tais, je reste confondu! Me pardonnerez-vous?

ÉBOLI.

En pouvez-vous douter?... Tout est oublié.

DON JUAN.

Alors ne me renvoyez pas sans quelque témoignage de bonté.

ÉBOLI.

Jusqu'à votre retour, je ne connaîtrai pas un moment de repos. Carlos va se rendre ici dans l'instant. Voici mon appartement; je vous y attendrai. Adieu.

(Éboli paraît pleurer.)

DON JUAN.

Oh! ne versez point de larmes; elles étouffent la joie, et compriment le désir. J'accourrai pour jouir de la félicité, comme le farouche dieu de la guerre, qui, après avoir passé tout le jour dans les fatigues des combats, retourne le soir auprès de la belle reine d'amour, transporté et animé par l'aspect du plaisir.

(Il sort.)

## SCÈNE VII.

LA DUCHESSE D'ÉBOLI seule.

Après avoir comblé ses vœux, il voudrait être libre; et, pour y parvenir, il a recours à la jalousie. Mais je suis aussi amie du plaisir que lui; ma volonté est aussi forte, mes désirs aussi fougueux. Je saurai le retenir encore : quoique la jouissance soit suivie de satiété, que l'amour et le désir soient satisfaits, il servira au même usage que la plupart des mets, qui garnissent la table d'un festin et marquent l'abondance, sans jamais être goûtés par les convives.

## SCÈNE VIII.

RUI-GOMEZ, LA DUCHESSE D'ÉBOLI.

ÉBOLI.

Vieillard, je vous apporte des nouvelles qui vont vous donner la jeunesse.

RUI-GOMEZ.

Parlez ; il y eut toujours de la mélodie dans votre voix.

ÉBOLI.

Vos ennemis chancellent, et ce jour est celui de votre triomphe ; encore un peu de vigueur, et ils sont terrassés. Retournez sur-le-champ près du roi, et renouvelez tous ses doutes; ayez l'air troublé,

comme si vous saviez quelque chose qu'il serait trop difficile et trop dangereux d'apprendre; puis amenez-le ici tout accablé du poids de cette incertitude. J'aurai soin que Carlos soit présent : cette vue lui sera plus fatale que la tête de Méduse, et son effet mille fois plus terrible.

(Elle sort.)

## SCÈNE IX.

LE ROI entre avec sa suite, RUI-GOMEZ.

LE ROI.

Combien ce doute cruel tourmente mon cœur! Quand pourrai-je l'en bannir? Mes pensées, semblables à des oiseaux dont la crainte a troublé la paix, errent autour du lieu où tout était calme auparavant, et n'osent se fixer à rien. (*Il aperçoit Gomez.*) Ah! Gomez, quelles sont les pensées qui t'occupent ainsi?

RUI-GOMEZ.

Je songe aux tourmens que donnent les fils; que de soucis, que d'orages, accompagnent la vie d'un malheureux père! Que de fois les enfans ont promis le bonheur, et donné le chagrin! Pendant notre jeunesse, ils font notre joie; dans la vieillesse, ils sont notre tourment.

LE ROI

Pourquoi choisis-tu ce lieu pour te livrer à ces tristes réflexions? Tu envies sûrement le repos dont je jouis.

RUI-GOMEZ.

Non, sire, je me félicite du bonheur que vous goûtez, et je souhaite que vous n'ayez jamais lieu d'en avoir moins.

LE ROI.

D'en avoir moins!... Approche; ta tristesse, semble vouloir me dire que je ne devrais pas avoir tant de confiance en mon bonheur. Maintenant, oui, maintenant, je le sens se troubler encore. Parle vite; où est Carlos? où est la reine? Quoi! pas un mot? Mes offenses t'ont-elles rendu muet? ou bien conspires-tu ma perte, pour ne pas oser révéler le fatal secret?

RUI-GOMEZ.

Le ciel accable la vieillesse de grandes infirmités: je suis vieux, et j'ai mille pensées extravagantes. Ne cherchez pas à les connaître, sire.

LE ROI.

Par le ciel, il faut que j'en sois instruit.

RUI-GOMEZ.

Ah! ne me forcez point à dire la vérité.

LE ROI.

Si pourtant tu refuses de parler, je saurai t'y contraindre.

RUI-GOMEZ.

Alors accordez-moi une grâce, et je vous dirai tout.

LE ROI.

Déclare ce que tu désires, et tu seras satisfait.

RUI-GOMEZ.

Eh bien, pardonnez à votre fils toutes ses offenses passées.

LE ROI.

Tu as sollicité une chose qui est à peine en ma puissance. Mais il y a tant de bonté dans ta demande, que malgré moi je veux, par égard pour toi, me montrer indulgent : je t'accorde son pardon; révèle maintenant le secret.

RUI GOMEZ.

Hélas! je l'ai vu ici... Voilà tout le mystère.

LE ROI.

Où? avec la reine?... Oui, oui, c'est cela, j'en suis sûr. Endura-t-on jamais de plus cruelles offenses? Elles sont au-dessus de toutes plaintes, et la moitié de ma patience eût suffi pour mériter le ciel. O femme! femme abominable! Est-ce pour cela que j'ai accueilli dans mon sein l'infidèle qui me faisait croire aux promesses de son repentir? Mais, Gomez, je la repousserai de nouveau; tu me verras sourire, et la déchirer ensuite en morceaux. J'écraserai son cœur, où séjourne tout le poison, jusqu'à ce que le venin soit sorti, et que la vipère expire.

RUI-GOMEZ.

De toutes les vengeances, la meilleure est celle qui est revêtue des apparences de la justice. Ne faites rien : laissez leurs torts s'aggraver jusque-là qu'ils n'aient aucune excuse à alléguer pour leur innocence. Retardez du moins pendant quelques instans votre fureur, sire; j'imagine que le prince

viendra encore dans ces lieux : je me retirerai ici, et j'observerai ses secrètes démarches.

LE ROI.

Et lorsqu'il sera arrivé, ne manque pas de m'en avertir. Jusque-là, je réprimerai ma vengeance et je m'éloignerai ; je renfermerai ma colère dans mon sein, jusqu'à ce que mes offenses se découvrent à mes yeux : alors, semblable au faucon, je m'élancerai sans bruit, et de mes serres je saisirai la proie imprudente.

(Il sort. — Éboli entre.)

## SCÈNE X.

### LA DUCHESSE D'ÉBOLI, RUI-GOMEZ.

ÉBOLI.

Ce que j'ai entendu m'a transportée de plaisir, et tout m'annonce que la fête de la vengeance sera célébrée cette nuit : quoique vos années soient dans leur déclin, je vois que votre esprit est jeune encore. — Éloignez-vous : voici la reine.

(Rui-Gomez sort.)

## SCÈNE XI.

LA REINE, HENRIETTE, femmes; LA DUCHESSE D'ÉBOLI.

LA REINE.

Adieu, adieu désormais toute félicité. Où êtes-vous, Éboli?

ÉBOLI.

Madame, me voici.

LA REINE.

Ah! quelles nouvelles alarmes m'assiégent partout! J'apprends que Carlos est prisonnier.

ÉBOLI.

Non, madame, il a désobéi aux ordres du roi; et il déclare hautement son intention de partir pour la Flandre, et de se mettre à la tête des rebelles qu'il appelle ses amis. Mais avant de partir, il implore humblement, par mon entremise, la permission de recevoir de vous un dernier adieu.

LA REINE.

A-t-il donc résolu sa perte? Allez vite près de lui, Éboli, hâtez-vous : dites-lui que je le prie de différer son projet; ou, si cela ne peut arrêter sa résolution, dites que j'ai juré de ne pas survivre à l'heure où j'apprendrai qu'il a quitté ces bords. Dites-lui que j'ai obtenu son pardon du roi. Dites-lui... pour l'arrêter... dites-lui tout.

ÉBOLI.

Un mot de votre bouche le ramènerait à l'obéissance : vous avez, il est vrai, promis de ne plus le revoir; cependant il me semble que vous le pourriez avec un si juste motif. Mais tenez, le voici lui-même...

## SCÈNE XII.

DON CARLOS, LA REINE, LA DUCHESSE D'ÉBOLI, HENRIETTE, femmes.

DON CARLOS.

Las d'être le jouet infortuné du destin, et persécuté par la haine d'un père, je me réfugie ici hors de moi, pour me prosterner à vos pieds, et mourir.

(Il se jette aux genoux de la reine dont il baise la main.)

LA REINE.

Ah! trop malheureux Carlos! serez-vous toujours inhumain? Que vous ai-je fait pour que vous ayez résolu avec tant de barbarie et d'ingratitude de m'assassiner?

DON CARLOS.

Ciel, verse toutes tes malédictions sur ma tête, car j'ai mérité la plus affreuse de toutes les vengeances, en osant vivre encore pour m'entendre accuser de quelque tort envers elle. (*Il se relève.*) Dites-moi, ai-je trahi votre honneur? ou bien ai-je des serpens pour surprendre votre vertu? Répondez; sinon, pourquoi m'accusez-vous?

LA REINE.

Vous ne connaissez donc pas les chagrins dont vous êtes cause? Ma dernière prière n'était-elle pas pour vous exhorter à vivre? Je vous en ai conjuré au nom de nos sermens; mais je le vois, vous les avez oubliés; vous n'avez conservé aucun souvenir de moi; vous vous précipitez au-devant de votre perte, et pourtant vous êtes sûr que je n'y pourrai survivre.

DON CARLOS.

Vous m'avez ordonné de vivre, et j'ai obéi avec orgueil, quoique la vie fût pour moi mille fois plus cruelle que la mort. Mais l'existence m'est à charge sans la liberté; ces membres ne furent jamais faits pour porter des chaînes. Mon père aurait dû désigner une couronne, dont j'eusse entrepris la conquête, et que j'eusse placée sur mon front : il aurait vu ce dont Carlos était capable. Mais enchaîner ma liberté; me condamner à un exil honteux, qui n'offre aucune consolation, où je ne vois que le sombre et cruel désespoir!... Au milieu des malheurs sans nombre dont je suis accablé, c'était pour mon âme un tourment trop affreux, et qui a réveillé dans mon sein ma fureur endormie.

LA REINE.

Cependant tâchez de vous calmer; je sais que la moindre marque de soumission apaisera la fureur de votre père irrité : la jeunesse échauffe vos sens, l'âge l'a rendu irascible. Témoignez-lui le respect et l'obéissance qu'un père a le droit d'attendre d'un

fils, Carlos, c'est moi qui vous en prie : me refuserez-vous ?

DON CARLOS.

Quelque dur que soit cet ordre, j'obéirai. Je ferai tout ce que vous commanderez, persuadé que vous êtes d'une essence toute divine, et nullement sujette à l'erreur. Car si mon arrêt est immuable, de cette manière je succomberai avec moins de déshonneur. Ainsi l'on condamnera moins ma faiblesse, lorsque je supporterai pour vous des souffrances qu'il aura ordonnées.

LA REINE.

Venez, prince, dans mon appartement : nous traiterons plus au long ce sujet, et nous attendrons que tout se termine heureusement. Il ne pourra blâmer votre présence en ce lieu ; car vous aurez donné une preuve de votre soumission, et moi, de mon amour.

(Don Carlos et la reine sortent. — Rui-Gomez entre.)

## SCÈNE XIII.

### RUI-GOMEZ, LA DUCHESSE D'ÉBOLI.

ÉBOLI.

Triomphe maintenant, Gomez ; tout est prêt, ils sont tombés dans le piége, et le destin l'a vu en souriant. Jusque-là, c'est moi qui ai accompli l'œuvre de la destinée ; mais je vois avec plaisir que le grand coup te soit réservé. Va vers le roi, prépare son âme aux impressions du sang ; tu as

bien compris le mystère.... (*A part.*) Pendant ce temps, j'irai reposer dans les bras d'un amant, et déployer tous mes charmes à mon cher don Juan.

(Elle sort.)

RUI-GOMEZ.

Destin, ouvre maintenant ton livre, et inscris leurs noms : ils t'appartiennent, je les ai déjà marqués pour ta proie.

## SCÈNE XIV.

LE ROI, RUI-GOMEZ; un instant après, LE MARQUIS DE POSA.

RUI-GOMEZ.

Le roi mon maître?

LE ROI.

Gomez?

RUI-GOMEZ.

Lui-même.

LE ROI.

As-tu vu le prince?

RUI-GOMEZ.

Oui, sire.

LE ROI.

Où est-il?

RUI-GOMEZ.

Avec la reine.

LE ROI.

O vous, qui habitez au milieu des flammes éternelles, et tenez registre de tous ceux que vous

destinez aux tourmens de l'enfer, dites-moi si jamais il y eut un fils tel que lui, ou une épouse qui ressemblât à la mienne. — Écoute, Gomez, n'as-tu pas entendu les gémissemens des êtres infernaux? Paix, enfer, encore un moment, et ils sont à toi.

POSA, dans l'éloignement.

Qui vois-je? le roi et Rui-Gomez, sans doute : Je ne sais, mais je voudrais que Carlos fût hors de leur atteinte : J'ai préparé ses dépêches pour la Flandre.

LE ROI.

Qui est là? c'est Posa, le ministre de leurs débauches. (*Il se rapproche du marquis de Posa.*) Maintenant, Gomez, perce-lui le cœur de ton poignard; frappe, et accomplis ma vengeance : que le coup porte profondément, et atteigne même, si tu peux, le sein de Carlos.

RUI-GOMEZ.

Je le saisirai comme l'heureux amant qui s'attache à son amante : qu'il me perce le cœur, si je manque le sien. Voyez, sire...

(Il le poignarde.)

POSA.

Ah!... Gomez!... Scélérat! tu as mis le comble à tes crimes : mais je ne mourrai pas seul : Tiens, monstre....

(Il veut le poignarder.)

RUI-GOMEZ.

Encore de la vie?... Reçois encore ce coup. (*Pendant qu'ils se débattent, les dépêches tombent du*

*sein de Posa.*) Ce n'était, seigneur, que pour mettre un terme à nos souffrances.

(Il le frappe de nouveau, et Posa tombe.)

POSA.

Le roi mon maître... Mais la vie m'abandonne, je me sens défaillir... Souvenez-vous de la reine et de votre fils.

(Il meurt.)

LE ROI.

L'esclave se repent en mourant, et m'avertit. Non, je ne les oublierai pas. Que vois-je? (*Il ramasse les dépêches.*) Pour la Flandre! scellées du sceau du prince! Voici une perfidie qui m'était encore inconnue. Vois, Gomez, les intrigues qui sont tramées contre ma couronne (*il lui montre les dépêches*). La trahison et la débauche se sont unies pour me perdre. Cependant, je me tiens encore aussi ferme qu'un dur rocher, tandis qu'ils ne font que se briser eux-mêmes par leur propre choc. Mais c'est tarder trop long-temps : Annonce mon arrivée.

RUI-GOMEZ.

Holà! Voici le roi, faites place.

## SCÈNE XV.

La toile du fond se lève, et l'on voit DON JUAN D'AUTRICHE ET LA DUCHESSE D'ÉBOLI, qui se tiennent embrassés. LE ROI, RUI-GOMEZ.

LE ROI.

Laisse-moi maintenant ajouter encore, s'il est possible à ma fureur; je veux que ma foudre en éclatant les renverse sans vie. (*Il les regarde attentivement.*) Ha... Gomez, ta vie dépend de la vérité. Quoi! c'est notre frère don Juan!

RUI-GOMEZ.

Et mon épouse, qui se serrent dans leurs embrassemens! Tandis que je préparais la ruine des autres, j'ai trouvé la mienne ici. Ah! que n'ai-je péri avant ce moment!

LE ROI.

Voici donc l'asile où s'agitent l'intempérance et la perfidie! n'est-ce pas admirable?

(Don Juan et la duchesse d'Éboli sortent en s'embrassant.)

RUI-GOMEZ.

Oh! sire, oui! que tous les démons de l'enfer mettent l'infâme en pièces!...

LE ROI.

Mais il sont partis, et mon déshonneur ne peut plus tarder. (*Don Carlos et la reine entrent en discourant.*) Regarde, voici mon fils et mon épouse, et l'inceste avec eux. Vois, Gomez, quelle langueur et quel abattement. Dieu! toute son âme est dans ses yeux.

## SCÈNE XVI.

### LE ROI, LA REINE, DON CARLOS, RUI-GOMEZ.

DON CARLOS.

Puisse à jamais le ciel conserver le roi, pendant la paix, à l'abri de tout mal; pendant la guerre, que la victoire et les triomphes accompagnent ses armes, jusqu'à ce que toutes les nations du monde soient comme moi humblement prosternées à ses pieds. (*Il s'incline devant le roi.*) J'apprends que dans votre fureur vous avez juré ma mort; quoique j'aie mérité le sort le plus cruel, vous pouvez être indulgent: regardez-moi comme votre fils, comme un fils infortuné, et ne répandez pas ce sang qui est le vôtre.

LE ROI.

Oui, lorsque mon sang devient corrompu, je n'hésite jamais, dans le bien de ma santé, à en verser un peu pour purifier le reste; mais le tien m'est aussi étranger que ton âme. Maudite soit la mémoire de ta mère! qu'elle soit doublement maudite cette malheureuse nuit, où je préludai à mes tourmens par le plaisir!

DON CARLOS

De ce moment j'abjure tous les droits du sang. (*Il se relève fièrement.*) Ma mère maudite!... elle était l'image de la justice et de la bonté!..Tyran! elle était trop pure pour rester sur la terre avec toi!... elle a rejoint la demeure qui était réservée à ses vertus, et elle règne maintenant dans une sphère

plus élevée que la tienne. — La soumission!... Ah! comment a-t-elle pu pénétrer dans mon cœur?

LE ROI.

Peut-être avant qu'il fût accessible à la trahison. Tes perfides desseins, trop grands et trop horribles pour rester ensevelis dans la nuit, sont maintenant dévoilés. Tiens, voilà ce qui compromet mon honneur et ta fidélité. (*Il lui montre les dépêches.*) J'ai payé à ton secrétaire le salaire de ses peines. Il t'attend là. (*Il lui montre le corps de Posa.*) Va prendre son conseil, et lui demander des nouvelles de la Flandre.

DON CARLOS.

Que vois-je?.. mon ami assassiné! mon fidèle Posa!... Ciel miséricordieux! qu'ai-je fait pour mériter ce malheur? Quels temples ai-je dévastés? quelle désolation ai-je répandue, pour attirer une pareille vengeance sur ma tête? (*A Rui-Gomez.*) Monstre, voilà ton ouvrage : ai-je jamais offensé aucun de tes amis, pour que tu vinsses assassiner le mien? Mais j'aurai soin qu'une si belle action ne reste pas sans récompense.

(Il tire son épée.)

LE ROI.

Courage! cher Gomez, puisque ton roi est sous ta protection. (*A don Carlos.*) Poursuis, rebelle, et mets le comble à tes crimes.

DON CARLOS.

Non; quelle que soit votre injustice, vous êtes encore mon père (*il jette loin de lui son épée*), et c'est à ce titre que vous devez votre salut : c'est là ce qui retient ma main, et non votre couronne. Il

est vrai, tout ce qui est contenu dans ces dépêches, je l'avais résolu : votre jalousie en était venue au point que c'était le seul moyen de vous rendre le repos, et de le trouver moi-même.

LE ROI.

Vous avez pensé que ma jeunesse et ma force m'abandonnaient, et vous avez voulu me délivrer du poids de ma couronne pour me faire jouir de la paix.

DON CARLOS.

Hélas! vous allez chercher loin vos fausses interprétations. Les injustices que j'ai éprouvées, et les offenses que la reine a souffertes, étaient beaucoup trop grandes pour qu'un empire pût les réparer. Lorsque vous avez oublié l'amour paternel, que vous m'avez complétement dépouillé des droits de fils et de prince, flétri mon honneur, et persécuté ma vie, mon devoir a long-temps lutté avec la nature. Je n'ai pas craint que ma mémoire ou mon nom souffrissent dans l'opinion générale ; j'ai trop d'orgueil pour m'abaisser à cette considération : car j'aurais pu être condamné par tout le monde, que je serais mort sans regret, si seulement vous aviez cru à mon innocence. Enfin, pour fuir votre colère, et ôter tout prétexte à votre jalousie, je n'ai eu d'autre moyen que de partir pour la Flandre, et de m'éloigner ainsi de tout ce que j'ai le plus honoré et le plus aimé dans le monde : j'espérais qu'en défendant vos droits, je pourrais accomplir, malgré mes offenses, quelque action vraiment grande. Je voulais ainsi, à force de fidélité et de souffrances, surmonter votre haine, et éviter l'orage qui menaçait d'éclater ici.

LA REINE.

Et cela peut-il mériter la haine? Il renonçait aux plaisirs et aux charmes des cours pour gagner votre affection; il s'exilait pour opposer une digue au torrent dangereux d'une coupable entreprise, et d'une audacieuse rébellion.

LE ROI.

Avec quelle tranquillité elle défend sa cause! Ainsi, toujours le crime est aveugle quand il veut avoir l'air de l'innocence. Elle croit que sa douceur pourra désarmer ma rage. Non, syrène, tes charmes ne peuvent réussir, et tes paroles enmiellées ne font qu'exciter l'orage. (*A la reine qui a les yeux tournés vers Carlos.*) Oui, rassasie tes yeux de la vue de ton esclave; contemple-le bien : c'est sans doute la dernière fois que tu as à le voir.

DON CARLOS.

Vous êtes le maître de me donner la vie ou la mort.

LE ROI.

Oui; et tu mourras.

DON CARLOS.

Ce ne sera pas du moins avant qu'elle me l'ait permis : elle est l'astre qui gouverne ma destinée; et tant que son visage sera bienveillant, je ne pourrai mourir.

LA REINE, à don Carlos.

Non, prince, vivez à jamais, soyez à jamais heureux.

LE ROI.

Oui, je l'enverrai jouir d'un repos éternel. Ah!

si je l'avais devancé depuis long-temps, je n'eusse jamais connu les peines qui me déchirent maintenant.

LA REINE, en s'approchant de lui.

Quelles peines? quels tourments?

LE ROI.

Éloigne-toi, ne me touche pas. Tu parais à mes yeux couverte d'ignominies, et souillée par un inceste honteux : ton coupable visage exprime toute ta perfidie.

LA REINE.

Ne me reste-t-il donc aucune place dans votre pitié?

LE ROI.

Ah! ne m'avez-vous pas déjà trompé, en me promettant de ne plus le revoir? Mais vos ruses les plus adroites sont maintenant devenues trop faibles; j'ai retrouvé ma liberté, et je la conserverai.

LA REINE.

Puissiez-vous toujours être libre! Mais cōmment votre esprit peut-il supposer ici quelque projet de trahison? Il n'est venu que pour vous montrer obéissance, et se réconcilier avec vous. Vous avez entendu l'hommage respectueux de sa soumission.

LE ROI.

Et vous, vous avez signé avec trop d'empressement le traité de cette heureuse paix.

## SCÈNE XVII.

### LE ROI, LA REINE, DON CARLOS, RUI-GOMEZ, LA DUCHESSE D'ÉBOLI.

LE ROI.

O princesse! je vous remercie du soin que vous prenez. Dites-moi, comment ce monstre a-t-il pu s'introduire? parlez.

ÉBOLI.

Le ciel m'est témoin qu'il est venu sans que j'en eusse connaissance.

RUI-GOMEZ, à part.

Oui, je le crois; elle était assez occupée de ses propres affaires. O sang! ô meurtre!

LE ROI.

Je ne vois que des traîtres. Gardes! (*des gardes entrent*) qu'on saisisse ce traître!...

(Il désigne don Carlos.)

DON CARLOS.

C'est bien; je suis prêt...

LA REINE.

Arrêtez, sire; donnez aussi l'ordre de ma mort : je saurai obéir.

LE ROI, en affectant un air de bonté.

Non, tu vivras; (*à part*) mais, par le ciel! pas une journée entière. J'ai imaginé une vengeance si exquise, qu'elle mourra sans repentir, et par conséquent condamnée aux flammes de l'enfer.

HENRIETTE.

Si jamais votre cœur fut accessible à la pitié, si vous désirez que le bonheur accompagne vos vieux ans, écoutez les prières d'une vierge infortunée.

LE ROI.

Je n'ose me confier à toi;... tu es trop belle. Que veux-tu dire?

HENRIETTE.

Ne détruisez pas dans un seul homme plus de vertus que le monde ne peut se vanter d'en posséder encore; considérez-le comme le premier gage de votre premier amour, la joie de votre jeunesse; et ce souvenir pourra émouvoir votre pitié.

LE ROI.

Non; mes offenses l'emportent : je n'épargnerais même pas maintenant sa vie pour sauver la mienne. Va, je ne serai point séduit par la douceur de ta voix.

HENRIETTE.

Au nom des illusions de l'espérance, épargnez votre fils; sinon, puissiez-vous périr sans pitié sous les coups d'une main criminelle! puissent les mères privées de leurs enfans maudire votre mémoire! Au nom de l'honneur, de l'amour, au nom de la vie...

LE ROI.

Loin d'ici, fille opiniâtre, ou, par le ciel! je t'immole sous mes coups.... Oses-tu bien encore demeurer? La mort ne peut-elle t'effrayer?

HENRIETTE.

Non; car si vous me refusez, je suis résolue à mourir.

DON CARLOS.

Fille aimable et belle, ne vous consumez pas en chagrins pour un être aussi malheureux que moi, et indigne de vos larmes. La vie vous offrira encore bien des attraits lorsque je serai réduit en poussière, et qu'il n'y aura plus aucune trace de moi. (*A la reine.*) Oh! madame!

LA REINE.

Ah! cher Carlos! faut-il que vous mouriez pour moi? Aucune compassion dans l'œil d'un père!

DON CARLOS.

Cachez, cachez vos larmes; elles me donnent un attendrissement qui sied mal à mon cœur : puisqu'il faut que je périsse, je veux mourir en prince, et rassembler tout mon courage.

LA REINE.

Vous pouvez mourir en homme avec autant d'intrépidité que vous voudrez, mais laissez-moi être femme encore.

(Elle pleure)

LE ROI.

Oui, tu es femme; tu es la copie fidèle de la première femme, en qui la race de toute l'espèce humaine fut maudite. Votre sexe était allié au ciel par la beauté; mais votre puissant seigneur, le démon, vous enseigna l'orgueil. Lui aussi était parmi les anges, avant de devenir rebelle; et les femmes sont sans doute les étoiles qui furent déchues avec lui.

Laisse couler tes larmes; les pleurs ainsi que les sermens ne vous manquent jamais, et vous êtes toujours prêtes quand il s'agit de tromper.

LA REINE.

Cruel!... inhumain!... O mon cœur!... Pourquoi renoncerai-je à un titre si honorable, pour un homme qui est étranger à tout ce qu'il y a de noble? Hélas! je sens mon cœur déchiré, et je ne sais ce que je dois faire. Le juste ressentiment de mon offense est tel, que mes esprits succombent sous le poids qui les accable. (*Elle est prête à s'évanouir de colère.*) Tyran, ne m'approche pas : je t'exècre, et j'éprouverai si je te méprise assez pour me donner la mort.

DON CARLOS.

Ange du ciel, arrête!...

(Il la prend dans ses bras.)

LA REINE.

Carlos, voilà le seul embrassement que vous ayez jamais pris, et c'est en sa présence.

DON CARLOS.

Jamais puissant monarque, maître des trésors de l'Orient, environné de tout l'éclat de son empire, n'approcha de ma richesse ni de mon bonheur. Mais, après une telle félicité combien la chute est cruelle! Eux aussi doivent mourir ainsi que nous, et tout abandonner.

LE ROI.

Tout cela en ma présence! Quelle âme pourrait supporter cet affront!... Allez, arrachez-la de ses bras.

(L'officier s'approche.)

DON CARLOS.

Esclave, il y va de ta vie. Il vaudrait mieux pour toi te trouver à la rencontre d'un lion, et arracher la proie de sa gueule affamée. Elle est la maîtresse de mon âme, et pour me préparer à la mort, il faut que je me consulte avec elle.

RUI-GOMEZ, avec ironie.

Ayez pitié...

LE ROI.

Éloigne-toi!.. Combien est malheureux le monarque qui n'est servi que par des lâches, et conseillé que par des sots. O torture!...

DON CARLOS.

Réveille-toi, mon âme; songe que tu vas habiter ton bienheureux séjour. Mais j'ai goûté sur cette terre des plaisirs si vifs, qu'à peine me restera-t-il des sens pour être heureux ailleurs. Ah! quel charme! quelle douceur mille fois plus exquise que le parfum des fleurs!... (*il s'appuie sur le sein de la reine*) plus enivrante que l'encens qui monte vers le ciel, présenté par la main des anges!

LE ROI.

Encore dans ses bras!... Lâches, allez l'en arracher.

DON CARLOS.

Vous ébranleriez plutôt la terre de son centre. Je la tiendrai serrée jusqu'à ce que ma dernière heure soit venue, et je ne vous l'abandonnerai qu'en mourant.

LE ROI.

Brisez leur étreinte!... Faites tout pour les séparer!...

DON CARLOS.

Oui, courage, immolez-moi à cette place, et emportez-moi d'ici dans ma tombe; qu'on l'élève en ce lieu même, et qu'on me représente l'entrelaçant encore de mes membres mutilés et rompus.

LA REINE, en s'adressant aux gardes qui présentent leurs haches.

Arrêtez! et je m'arracherai de ses bras...

(Ils se séparent.)

LE ROI.

Emmenez-le maintenant.

LA REINE.

O tyran exécrable!... (*Les gardes entraînent don Carlos.*) Arrêtez, malheureux prince... Ah!.. tournez les yeux vers moi... O tourment! faut-il que je vous quitte ainsi? Non, arrêtez, et prenez-moi avec vous partout où vous irez.

DON CARLOS.

Entendez-vous, esclaves, ma déesse m'ordonne de demeurer. Misérables! vous avez des yeux, et vous pouvez désobéir... après l'avoir vue!... Oh! laissez-moi anticiper sur la béatitude.

(Il veut s'élancer vers la reine.)

LE ROI.

Par l'enfer, arrêtez-le : esclaves, qui de lui ou de moi est votre maître?

LA REINE.

Ma vie!...

DON CARLOS.

Mon âme... adieu!...

## SCÈNE XVIII.

LE ROI, LA REINE, RUI-GOMEZ, LA DUCHESSE D'ÉBOLI.

LA REINE.

Il est parti, il est parti : maintenant, tyran, je reste seule livrée à ta rage ; donne-moi la mort, car la vie m'est aussi odieuse que toi.

LE ROI.

Je le sais ; pourtant tu vivras.

LA REINE.

O misère!.... ( *Elle se jette à terre.* ) Pourquoi suis-je née pour être ainsi malheureuse? Pourquoi serais-je forcée de vivre, lorsqu'il me serait si doux de mourir?

LE ROI, à la duchesse d'Éboli.

Femme, tu as été perfide ; mais pour rentrer en grâce auprès de moi, il faut que tu me rendes un prompt service, que tu prépares un breuvage empoisonné, dont l'effet soit lent, et qui donne la mort après de longs tourmens. Présente-le à la reine : ensuite pour lui ôter toute envie de mourir, dis-lui que j'ai rendu au prince sa liberté, et qu'avant que le jour paraisse il sera près d'elle. Je viendrai à sa

place sous un déguisement; ainsi je rassasierai ma rage, et, le sourire sur les lèvres, je la verrai mourir.

ÉBOLI.

Votre majesté sera obéie...

RUI-GOMEZ, à part.

Va, mets le dernier degré à tes forfaits, et lorsqu'ils seront à leur comble, je t'immolerai.

LE ROI.

Maintenant, Gomez, excite ma fureur, empêche-la de se calmer. J'ai triomphé de l'amour et de la nature. (*Il regarde la reine.*) Ses yeux sont encore empreints d'un charme séduisant; cependant sa mort est nécessaire à mon honneur et à mon repos. (*La reine et ses femmes sortent.*) Mais, hélas! quel bonheur puis-je espérer, quand je dois l'acheter à un tel prix?

(Tous sortent.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

# ACTE CINQUIÈME.

## SCÈNE PREMIÈRE.

LE ROI seul.

Il est nuit; c'est le moment où l'homme heureux se livre au repos, tandis que l'infortuné seul ne peut fermer la paupière : c'est le moment où les spectres mécontens se mettent à errer, à parcourir les bâtimens en ruine et les endroits malsains, ou bien se tiennent près du lit du malheureux en proie à une insomnie cruelle pour l'effrayer par quelque funeste présage. En vain je voudrais trouver le repos, le sommeil fuit de mes yeux : les maux que j'ai soufferts règnent même sur mon sommeil, et me tourmentent encore dans des rêves affreux. L'heure fatale a déjà sonné : je me sens ébranlé, et je frissonne en songeant à ce que j'ai fait. Mais j'oublie que je suis ce Philippe, si renommé par sa constance; qui, pendant tout le cours de sa vie, ne fut jamais emporté par l'espérance, ni abattu par la crainte. Non, la chose est allée trop loin pour qu'elle soit abandonnée, et la fermeté rendra cette action digne de louanges.

## SCÈNE II.

LE ROI, LA DUCHESSE D'ÉBOLI en robe de nuit.

LE ROI.

Qui vois-je ? Éboli ?

ÉBOLI.

Mon roi.

LE ROI.

Tout est-il consommé ?

ÉBOLI.

Oui, tout, et la reine est allée chercher le repos.

LE ROI.

Peut-elle l'espérer, elle qui ne m'en a laissé aucun ? Non, Éboli; ses rêves doivent être aussi horribles et aussi infernaux que son âme. Croit-elle que le prince ait obtenu sa liberté ?

ÉBOLI.

Oui, sire.

LE ROI.

Comment a-t-elle reçu cette nouvelle ?

ÉBOLI.

Son visage se couvrit d'abord d'une rougeur faible et légère, comme celle qui colore une jeune fille, au moment où elle conçoit un espoir qui est encore dominé par la crainte. — Mais dès qu'elle fut convaincue, jamais amant ne fut si tendre; elle me serra contre son sein, me prodigua ses caresses, et m'appela son amie. Je saisis ce moment pour lui

donner le poison; et elle ne pourra vivre jusqu'au jour.

LE ROI.

Retournez donc sur-le-champ auprès d'elle; dites-lui que Carlos l'attend ici pour confirmer son bonheur avec elle. Allez, et que j'accomplisse ma vengeance : elle serait imparfaite si mes yeux n'en étaient pas témoins. Mais pour empêcher que je sois reconnu, pour qu'elle puisse me prendre encore pour mon fils, ne laissez d'autre lumière que celle qui lui permettra de voir, au moment d'expirer, combien je la méprise.

ÉBOLI.

Vous la verrez vêtue d'un habillement lugubre : une sombre lampe brûle auprès d'elle, et répand une lumière incertaine, comme celle qui lutte contre l'ombre effrayante des caveaux où des veuves infortunées viennent pleurer pendant la nuit. Elle reste ainsi, résolue à mourir ou à gémir vivante, jusqu'à ce que Carlos retrouve la liberté.

(Elle sort.)

## SCÈNE III.

LE ROI seul.

O crime opiniâtre! incorrigible déréglement! Elle ne serait point damnée? impossible! elle le sera. Combien il me tarde de la voir tourmentée par le souffle empoisonné qui circule dans ses veines!...

## SCÈNE IV.

LE ROI, DON JUAN D'AUTRICHE, Suite etc.

LE ROI.

Qui est là?... Mon frère?

DON JUAN.

Oui, sire; et votre ami. Qui peut si tard exiger ici votre présence?

LE ROI.

O don Juan, le destin s'accomplit; il se passe en ce moment des choses qui étonneront ton jeune courage. Regarde-moi, suis-je le même qu'auparavant?

DON JUAN.

Vous êtes tel que doit être un roi d'Espagne, tel que celui qui tient en mains le pouvoir, et qui s'est attaché aux ailes de la gloire : tel enfin que je voudrais être si j'étais roi.

LE ROI.

Roi!... ah! je suis plus, je suis tout ce qu'il y a de plus malheureux sur la terre. Mais tu verras combien je serai calme tout à l'heure : je serai aussi heureux et aussi gai que toi-même.

DON JUAN.

Non, sire, vous ne pouvez jouir de mon bonheur, vous qui êtes ainsi l'esclave de vos viles passions. Pour connaître la félicité que je goûte, il faudrait que vos pensées ressemblassent aux miennes, que

vous fussiez un peu moins qu'un homme, et plus qu'un roi.

LE ROI.

Voilà ce que je deviens, grâce à la nature, et en dépit de l'amour, après avoir long-temps lutté contre ces charmes qui avaient enchaîné si fortement mon cœur ; mais le temps de l'enchantement est passé. Tous ces charmes tombent devant ma fureur comme des ruines, et en véritable monarque je les foule aux pieds.

DON JUAN.

Je sais que vous avez prononcé la mort de votre épouse et de votre fils : je dois donc craindre que l'heure fatale ne soit prochaine. Eh quoi ! voudriez-vous priver l'Espagne d'un successeur assuré, pour porter l'affliction parmi vos amis et la joie parmi vos ennemis ; comme si, depuis que l'âge s'appesantit sur vous, vous deveniez porté à faire le mal et à détruire ?

LE ROI.

Garde-toi d'en douter, don Juan : tu es mon frère, et, certes, mon sang coule dans tes veines. Reconnais seulement la justice de ma vengeance, et tu seras l'héritier de l'Espagne et mon fils adoptif.

DON JUAN.

Je dois l'avouer, il y a des charmes dans une couronne ; j'aimerais à la conquérir dans des plaines sanglantes et au milieu des batailles. Mais en priver mon neveu ! Je n'y puis consentir : il faudrait que son astre eût disparu, pour que je pusse briller. Pour arriver au trône, j'escaladerais des rem-

parts où la mort m'entourerait de toutes parts; mais je ne voudrais jamais marcher sur son corps. N'avez-vous jamais aimé, ou bien ignorez-vous tout le prix d'un fils si brave?

LE ROI.

Je m'attendais à cette réponse; il n'y a que ta bonté qui te l'ait inspirée. Accoutumé à vivre libre, hélas! tu es devenu facile, et tu juges tous les cœurs aussi honnêtes que le tien.

DON JUAN

Non, sire, je ne suis pas aussi facile que vous pouvez le croire; je dois vous parler sans crainte, et vous dire ce que peut-être vous n'aimerez pas à entendre: vous obéisssez servilement aux plus vils esclaves, à des êtres qui dégradent la faveur royale, et vous suivez aveuglément la route dans laquelle ils vous égarent. Insatiables valets, sordides parasites, on les connaît en les voyant de près: ils tremblent devant un front irrité; ils flattent quand le sourire est sur vos lèvres. Voilà ceux qui vous ont outragé, qui ont abusé de votre crédulité, et ont rempli votre esprit de craintes vaines et chimériques.

LE ROI.

De craintes chimériques? eh quoi! peut-on avoir quelque confiance dans les sermens des femmes, ou dans une jeunesse désobéissante? Je croirais plutôt que ce monde est le ciel, ce monde où je n'ai rencontré que peines et tourmens, et qui ne présente à l'homme aucune espèce de consolation. Mais tu verras comment je sais me venger. (*La toile du fond*

*se lève, et l'on voit la reine, seule, sur sa couche, et vêtue de deuil : une lampe brûle auprès d'elle. — Avec ironie.*) Regarde, elle est aussi paisible et aussi calme que si jamais elle n'avait eu l'idée du crime; elle est vêtue de deuil, en témoignage de son innocence outragée : elle l'a juré si souvent, qu'elle se le persuade enfin. Accablée par le chagrin, elle préfère rester dans l'obscurité; semblable aux sorciers qui pactisent, dit-on, dans leurs cellules avec les démons, et font des ligues avec l'enfer.

(La reine se leve, et s'avance vers lui.)

## SCÈNE V.

### LE ROI, LA REINE, DON JUAN D'AUTRICHE, Suite.

LA REINE.

Seigneur!... le prince Carlos?... serait-il possible?... Puis-je en croire mes yeux? n'est-ce point une illusion?

LE ROI.

Ma reine, mon amour, me voici....

(Il la serre dans ses bras.)

LA REINE.

Le roi mon époux?.... ô bonté vraiment surprenante! pouvez-vous enfin me croire innocente?... Il me semble déjà que mes souffrances sont à moitié passées.

LE ROI.

O langue accoutumée au mensonge! elle le con-

naissait trop bien pour ne pas découvrir le piége. Oui, femme vile et incestueuse; c'est moi, c'est le roi; regarde-moi bien, tremble, et meurs.

LA REINE.

Pourquoi n'aviez-vous pas déjà prononcé mon arrêt, puisque vous ne pouviez plus rien ajouter à mon affliction? il me semble que je vois la mort avec moins de plaisir, en pensant que vous avez pu seulement prendre un air de bienveillance.

LE ROI.

Oui, maintenant il est temps que tu meures; si j'avais cru que tu pusses pousser plus loin la perversité, tu aurais vécu. Je t'aurais laissé passer ta vie dans la débauche et la luxure; mais j'ai vu que tu étais, de bonne heure, mûre pour l'enfer, et pour que tu ne laisses pas échapper la récompense qui t'est due, cette nuit tu as porté la mort à tes lèvres, tu as bu le poison; oui, tu es....

LA REINE.

Eh bien! j'irai jouir avec joie du bonheur éternel. Mais avant de mourir, permettez-moi de prononcer ici un serment solennel: au nom du ciel, et de toute la félicité que j'espère y goûter, je suis innocente.

LE ROI.

Vous aviez des sermens toujours prêts quand vous parliez: combien n'en avez-vous pas prononcés et rompus? Mais il y a un Dieu qui entend vos mensonges, un Dieu juste, qui vous laisse vivre pour blasphémer. Comment se peut-il qu'il y ait assez de

miséricorde dans les cieux pour permettre le péché, et faire de nous des infidèles ?

LA REINE.

Vous avez toujours été étranger à tout ce qui est pur, aussi n'avez-vous pu comprendre mon innocence. Votre amour n'était d'abord que de l'orgueil. Lorsque j'arrivai pour être l'épouse du prince, vous étiez un père indulgent et bon; mais le malheur voulut que je ne vous parusse point dépourvue d'attraits : dès lors, pensant que j'étais un trésor trop précieux pour lui appartenir, vous vous êtes emparé de mon cœur par la force, et vous y avez maintenu un pouvoir souverain. Votre propre fille n'eût pu vous aimer plus que moi : mais votre âge vous inspira de la défiance; ma foi fut blâmée, et moi, je fus proclamée une infâme adultère, accusée du plus vil inceste avec votre fils. Qu'aurait pu faire de plus mon plus cruel ennemi ?

LE ROI.

Rien, j'espère; je ne voudrais pas qu'on pût me reprocher la moindre faute dans ma vengeance. — Vous m'aimiez ?... O lâche imposture, trop faiblement conçue ! Mais c'est la coutume des criminels condamnés à la mort de protester jusqu'au dernier moment de leur innocence, lorsque leur désespoir est si grand qu'ils ne peuvent se repentir.

LA REINE.

Ainsi, après avoir poussé au comble votre perversité, vous venez, avec une froide méchanceté, me poursuivre de vos railleries jusque dans les bras de la mort. Si j'avais été homme, et l'époux d'une

femme impie, dans l'ardeur de ma fureur je lui aurais arraché la vie ; je me serais ouvert un large passage jusqu'à son cœur, et là j'en aurais examiné toutes les parties souillées : heureux alors, je me serais réjoui à la vue des flots de son sang, et dans ma joie je m'en serais baigné les mains. Cette vengeance aurait surpassé celle que vous exercez si bassement, et qui convient beaucoup plus à une femme qu'à un roi.

LE ROI.

Je suis content de connaître le genre de mort que vous auriez désiré ; vous auriez voulu descendre paisiblement au tombeau, que les temps à venir, comme le temps présent, gardassent sur vous le silence, et, s'il était possible, que vos crimes fussent ensevelis avec vous. Non, je veux que ma justice soit connue, et je proclamerai hautement ta perfidie et tes désordres.

LA REINE.

Eh bien donc, commencez cette noble entreprise; soyez fier de votre cruauté, et faites-en gloire. Oh! combien cette action ajoutera au renom d'un monarque ! Oui, ayez soin que cette nouvelle parvienne sans retard en France. J'ai un jeune frère qui règne sur ce pays, et qui, certes, vengera les offenses de sa sœur ; il conduira dans ton Espagne une armée puissante, te renversera de ton trône comme un faible ennemi, et te fera perdre entièrement le souvenir d'avoir jamais été roi.

LE ROI.

Voici le premier moment de plaisir que je goûte

avec elle : la vipère se sent écrasée, et voudrait mordre. Oh! s'il était ici, et qu'il osât maintenir ce qu'elle a dit, comme un aigle je saisirais le faible oiseau, et le presserais dans mes serres jusqu'à ce que le lâche fît entendre ses cris ; alors je le jetterais palpitant auprès de sa sœur.

LA REINE.

Hélas! je me sens devenir faible et mourir. ( *A don Juan.* ) Votre main, seigneur : mes esprits m'abandonnent, et je n'ai plus de force pour me soutenir.

DON JUAN.

O jalousie!.. Pour connaître une semblable malédiction, il faut en être frappé. ( *Il conduit la reine sur un siége.* ) Qui voudrait vivre et perdre un si riche trésor?

LE ROI.

Le poison travaille, Dieu veuille qu'il y en ait assez! Elle est si corrompue, que peut-être elle est à l'épreuve du poison. Eh bien, ma charmante traîtresse...

LA REINE

Tyran, retire-toi : cette heure est ma dernière, accorde-la-moi du moins toute entière. Éloigne-toi, éloigne-toi! je craindrais de quitter la lumière avec un objet aussi odieux devant les yeux.

LE ROI.

Non, je resterai, et même je t'empêcherai de prier : je ne veux pas te laisser le temps de te repentir ; je veux que tous tes péchés forment une

seule masse pour accabler ton âme, comme tu as torturé la mienne.

LA REINE.

Rassasie donc tes yeux, tyran, nourris ta fureur, et triomphe; mais ne l'oublie pas, lorsque j'aurai cessé de vivre, peut-être un jour sur ton lit de mort éprouveras-tu les mêmes souffrances que j'endure à présent. Poursuis, je puis supporter tous tes reproches les plus cruels; ils ne parviendront point à m'arracher une larme.

LE ROI.

Ainsi, don Juan, j'obtiens ma liberté après l'avoir perdue, et je reparaîtrai de nouveau tel que je suis. L'amour me tenait enchaîné, et moi, semblable à un enfant imprudent, je m'y livrais parce que j'y trouvais du charme; mais maintenant j'ai rejeté ce jouet inutile.

ÉBOLI, derrière la scène.

Au secours! au meurtre! au secours!...

LE ROI.

Voyez, don Juan, d'où vient ce cri. Appelez nos gardes, peut-être le danger n'est-il pas éloigné.

(Les gardes entrent au même moment. La duchesse d'Éboli paraît dans un vêtement de nuit, blessée, couverte de sang, et poursuivie par Rui-Gomez.)

## SCÈNE VI.

LE ROI, LA REINE, DON JUAN D'AUTRICHE, LA DUCHESSE D'ÉBOLI, RUI-GOMEZ, Suite, Gardes, etc.

ÉBOLI.

Ah ! protégez-moi contre ce cruel meurtrier. Mais c'est en vain, l'acier a pénétré trop profondément. Approchez, malheureux roi, j'ai quelque chose à vous apprendre, et je ne puis mourir sans vous révéler le déplorable secret.

LE ROI.

L'esprit de cette femme est troublé ; transportez-la dans quelque appartement voisin où elle puisse mourir avec calme. Grand Dieu ! le destin s'est déchaîné cette nuit, résolu d'exercer ses ravages : ce qui me plaît du moins, c'est que j'ai un fidèle compagnon de vengeance.

( Il serre Rui-Gomez dans ses bras. )

ÉBOLI.

Si la vérité peut toucher votre cœur, si vous voulez vous repentir de vos secrets péchés, écoutez-moi.

LE ROI.

Que veux-tu dire ? Parle en peu de mots.

ÉBOLI.

Faites tout ce que vous pourrez pour sauver cette précieuse vie ( *montrant la reine.* ) Essayez tous les

moyens qui pourront prévenir sa mort : on vous trompe ; elle est innocente. Lorsque je vis s'évanouir les espérances dont je m'étais flattée près de vous, entraînée par le désordre de mes sens, j'employai tous mes charmes pour attirer le prince don Carlos dans mes bras : mais je n'eus pas plus de succès auprès de lui. Dès lors ma résolution fut changée, et l'orgueil fit de lui ( *montrant Rui-Gomez* ) l'instrument de ma vengeance : je lui appris à exciter votre jalousie naissante. Alors ma fougueuse passion se tourna du côté de ce prince ( *montrant don Juan* ), et cette même passion fut la cause de ma mort.

LE ROI.

Ah ! Gomez ! Parle, hâte-toi ; serait-il vrai ?

RUI-GOMEZ.

Je suis fâché que vous puissiez le mettre en doute. Celle qui a trahi mon honneur par son déréglement, ne peut manquer à présent d'artifice pour me perdre ; et voilà pourquoi elle feint ce repentir.

ÉBOLI.

O don Juan, éloignez cet horrible démon ! Il a le sourire et la raillerie sur les lèvres, en attendant mon âme au passage : voyez comme ses yeux sont étincelans de fureur.

RUI-GOMEZ.

Oh ! comme son imagination est tourmentée par son crime !... Mais si vous voulez ma vie, prenez-la.

LE ROI, à Rui-Gomez.

Il suffit. — ( *A Éboli.* ) Et toi, au nom du repos

éternel et de la félicité que tu espères, je t'ordonne de dire la vérité.

ÉBOLI.

Oui, tout ce que j'ai dit est vrai : puisse cet aveu me faire obtenir, dans le séjour où je dois répondre de toutes mes actions, ce qui est le plus nécessaire à mon âme, la miséricorde de Dieu !

(Elle meurt.)

LE ROI.

Ciel ! elle sentait approcher sa fin, et dans un pareil moment elle n'a osé dire un mensonge.

DON JUAN, montrant Rui-Gomez.

Son crime est trop évident : voyez ses yeux féroces et hagards. Il voudrait, en affectant un air d'indifférence, que l'on crût à son innocence : mais le crime endurci a toujours pris le voile d'une grande soumission, lorsqu'il se voyait sans défense. Ainsi, en te montrant indifférent à la vie, tu ne prouves pas ton innocence ; tu trahis ton désespoir.

LE ROI.

Sa vie !.... Quelle satisfaction peut-elle lui donner ? Mais hélas ! je dois rester à jamais dans le doute, et perdre mon repos. Cependant je découvrirai la vérité : il subira la torture pour le forcer à l'avouer. Allez, qu'il soit sur-le-champ attaché à la roue !...

RUI-GOMEZ.

Comment ai-je mérité ce traitement, moi qui suivis seulement vos ordres, et les fis exécuter ? Que vouliez-vous que je fisse ?

LE ROI.

Que tu m'apprisses la vérité : parle, Gomez, et tout sera réparé.

RUI-GOMEZ.

Hélas ! Sire, comme vous je suis perdu dans un nuage, et je ne puis tout au plus que vous faire part de mes conjectures. Vous m'avez chargé d'épier les actions du prince, et j'ai toujours tâché de vous porter les renseignemens les plus fidèles; mais je vis qu'il se défiait trop de moi, et je lui confiai (*montrant Éboli*) le soin de l'observer de plus près : si, après cela, j'ai été induit en erreur, c'est que je fus aussi malheureux que vous.

LE ROI.

Est-ce là tout ce que tu as à dire pour ta défense ?

RUI-GOMEZ.

Prince adorable, votre pardon, voilà tout ce que je connais.

LE ROI.

Ainsi donc, scélérat, je suis voué avec toi aux flammes éternelles. Ciel ! la Providence avait donc les yeux fermés, pour avoir si peu veillé sur l'innocence ! O don Juan, que ne t'ai-je cru sincère ! Que n'ai-je partagé la bienveillance qui t'animait ! Mais j'ai trop de patience ; qu'on s'assure du traître ! Holà ! (*Des gardes s'emparent de Rui-Gomez*) Terre, ouvre-toi, engloutis-moi dans ton sein, et recouvre éternellement ma tête impie !... O toi ! la plus belle, la plus pure créature que le ciel ait jamais animée, je n'ai su que trop tard l'outrage fait

à ta fidélité : vis encore, et sois immortelle autant que tu es chaste.

LA REINE.

Pouvez-vous croire à mon innocence sur la simple parole de cette femme, quand vous avez refusé d'ajouter foi à la mienne? Le poison agit dans mon sein ; il me semble voir la mort qui brandit son arme menaçante. Pourquoi vous adoucir, et me rendre la mort pénible? Poursuivez, continuez l'outrage : traitez-moi encore de femme vile, incestueuse ; donnez-moi les noms les plus odieux.

LE ROI.

Oh! prenez pitié, prenez pitié de mon désespoir; ne m'accablez pas entièrement. Qu'on fasse lever à l'instant mes médecins, qu'on les amène avant qu'il soit trop tard ; proposez-leur des récompenses pour qu'ils rivalisent d'habileté. Je donnerai ma couronne à celui qui lui sauvera la vie. — (*A Gomez.*) Monstre infernal!...

DON JUAN, se tournant du côté du corps d'Éboli.

Vile prostituée!...

LE ROI.

Démon altéré de vengeance!.. Mais j'oublie la moitié de ce que je dois faire : envoyez vers Carlos, prévenez ce que son désespoir pourrait le porter à faire.

## SCÈNE VII.

LE ROI, LA REINE, DON JUAN D'AUTRICHE, RUI-GOMEZ, HENRIETTE, Suite, Gardes, etc.

HENRIETTE.

O horreur! horreur!... malheur éternel!... Le prince!... le prince!...

LE ROI.

Ah! parlez!...

HENRIETTE.

Il se meurt, il se meurt, étendu sur sa couche, baigné dans son sang, qui sort par torrens de ses veines ouvertes: on vient de le retirer du bain dans cet état déplorable. Il menace de la mort quiconque voudra s'opposer à son destin, et sauver cette vie qu'il est résolu à perdre.

LE ROI.

Cher don Juan, cours, emploie tout ton crédit; dis-lui que c'est une offense à l'amitié, et fais-lui connaître le repentir de son père. Conjure-le de vivre....

RUI-GOMEZ.

Puisque vous avez ordonné ma mort, apprenez qu'il lui sera bien difficile de se rendre à vos prières. J'ai moi-même empoisonné le bain tandis qu'on le préparait; j'ai voulu me venger ainsi de l'orgueil et du mépris qu'il m'a témoignés récemment.

LE ROI.

Vit-on jamais un scélérat infernal comme lui?

Mais ma vengeance lui fera subir les châtimens les plus affreux, inconnus même dans les fastes de la cruauté religieuse. Qu'il soit mis à la torture! Je veux qu'il soit brûlé et consumé à petit feu; à chaque heure j'inventerai de nouveaux supplices, jusqu'à ce qu'il maudisse le ciel, et que le monstre expire.

LA REINE.

Ma fidèle Henriette, es-tu venue pour accompagner ta malheureuse maîtresse dans sa tombe? Je t'ai enlevée jeune à tes parens pour te conduire ici, et maintenant Dieu sait dans quel malheur je vais te laisser... Mais le ciel recevra sous sa protection un être aussi angélique : Puisse-t-il pardonner à ta reine!

HENRIETTE.

Madame, personne ne peut dire combien je vous aimai : mon attachement était si vif qu'il est au-dessus de toute expression. Le monde en verra bientôt la preuve; car si vous mourez, je refuserai de vous survivre.

(Don Carlos entre, soutenu par deux personnes, et baigné dans son sang.)

## SCÈNE VIII.

LE ROI, LA REINE, DON CARLOS, DON JUAN D'AUTRICHE, RUI-GOMEZ, HENRIETTE, Suite, Gardes.

DON JUAN.

Voyez, sire, votre fils.

LE ROI.

Mon fils? Mais, hélas! comment osé-je prononcer ce nom, quand j'ai devant les yeux ce triste spectacle? Vois, prince outragé, celui qui implore ton pardon; ce n'est plus ton père, mais le dernier des esclaves. Regarde les pleurs qui coulent de ces yeux.

DON CARLOS.

Je viens faire mes derniers adieux, avant de partir pour ce brillant séjour, inaccessible au crime, et fermé au méchant.

LE ROI.

Je le sais... Ainsi donc je dois perdre tout espoir. O ciel! je ne puis soutenir sa cruauté. N'entends-tu pas les prières de ton malheureux père?...

DON CARLOS.

Mon père!.... répétez encore ce mot.... est-ce vous?.. et puis-je croire que cette heureuse conversion soit sincère?... Oh! Dieu veuille que je ne sois pas trompé!

LE ROI.

Au nom du ciel, sois-en persuadé... elle est sin-

cère!... Laisse-moi serrer et embrasser tes genoux tremblans. Pourquoi veux-tu mourir?.. Non, vis; que mon Carlos conserve l'existence, et qu'il me pardonne tous mes torts.

DON CARLOS.

La vie était une malédiction pour moi; elle me fut sans doute donnée dans un moment de colère. Ah! que n'ai-je péri le jour où mes yeux se sont ouverts pour la première fois à la lumière?... Jamais alors je n'aurais appelé ces malheurs sur votre tête, ni vous ne m'auriez jugé coupable. Soutenez-moi: je sens la vie qui m'abandonne avec rapidité... Permettez que je passe auprès d'elle (*montrant la reine*) le peu de temps qui me reste à demeurer sur la terre; vous ne pouvez sans doute être jaloux maintenant.

LE ROI.

Brise-toi, mon cœur, brise-toi....

(Il conduit don Carlos sur un siége auprès de la reine.)

DON CARLOS.

Cette marque de bonté est plus grande que si vous m'aviez couronné, et placé sur votre trône. Il me semble que mon bonheur m'élève si haut, que je suis porté à vous plaindre en voyant la place que vous occupez. Repoussez-moi de nouveau : vous avez trop de bonté.

LA REINE.

Carlos, est-ce vous?... Oh! arrêtez ce sang royal : vivez, pour monter au trône de votre père, lorsque, moi, je serai ensevelie dans l'oubli et dans d'épaisses ténèbres.

DON CARLOS.

Les couronnes sont au-dessous de moi, j'ai une ambition plus élevée : les yeux ainsi fixés sur vous, et mourant à vos côtés, combien je dédaigne la vie et l'empire ! Non, nous monterons ensemble vers un séjour où nous règnerons tous les deux à l'abri de toute injustice ; et où ne nous connaîtrons plus la plainte.

LA REINE.

O jeune homme incomparable ! ô constance digne des dieux ! Certes, jamais amour n'égala le tien ; jamais amour ne fut aussi malheureux que le mien... Les vierges abandonnées répéteront un jour dans leurs chants tes infortunes, pour soulager les leurs ; et en souvenir de toi, elles feront chaque année une procession solennelle pour le salut de ton âme ; elles viendront dans un pieux pèlerinage vers ta tombe qu'elles orneront d'hyacinthes et de lis. Mais je demande encore une chose, et alors je dis adieu à ce monde chimérique : fais la paix avec mon époux.

DON CARLOS.

Il ne m'a fait aucun mal, je suis en possession de tout, heureux au delà de mon attente. Mais pourtant je crois entendre une voix qui parle à mon cœur, et qui m'engage à ne pas me séparer de lui avec trop de dureté. Mon père, approchez-vous, soulevez-moi avec votre main ; que m'ordonnez-vous avant que je rende le dernier soupir ?

LE ROI.

Pourquoi as-tu été créé d'une essence si pure? Et pourquoi ta perfection n'a-t-elle pas été plus tôt comprise? Mais j'étais voué à la malédiction, et aveuglément égaré. Ah! prie, prie pour ton père... Tu peux demander ce que je n'oserais invoquer à cause de mon ignominie; ainsi ne me laisse pas en proie à un affreux désespoir.

DON CARLOS.

C'est avec ce faible reste de vie que nous nous prosternons à genoux. (*Don Carlos et la reine se laissent tomber de leurs siéges, et se mettent à genoux.*) Puissiez-vous à jamais être à l'abri de tout malheur!

LA REINE.

Et jouir d'une paix éternelle!

LE ROI.

C'en est trop: cette vertu brille d'un éclat trop divin; mon âme obscurcie, et plongée dans la nuit, devient aveugle, et succombe sous une trop grande lumière. Qu'on les relève doucement: vous, esclaves, humiliez-vous, humiliez-vous! Sceptre, couronne, glorieux fardeaux, soyez à jamais oubliés; à votre place, que des ténèbres éternelles enveloppent seules ma tête.

LA REINE.

Où êtes-vous? Oh!..... Adieu, il faut que je vous quitte.

LE ROI.

Ame heureuse et sainte, ne fuis pas si prompte-

ment; demeure jusqu'à ce que je périsse, et emporte aussi la mienne avec toi : conduis-la au céleste séjour; autrement elle deviendrait la proie de l'enfer.

LA REINE.

Je pars pour jouir d'un repos inconnu sur la terre, à l'abri de toute injustice, de toute crainte, et de la jalousie, ce poison de l'amour, le plus cruel de tous les soucis. Carlos, donne-moi ta main; reçois-moi sur ton cœur. Ah!... combien nous allons être heureux maintenant!...

DON CARLOS.

Oh! bien plus que nos désirs ne nous l'avaient jamais promis, que nos espérances ne nous en avaient flattés; ainsi, dans la demeure que nous allons habiter, nous trouverons les anges occupés sans cesse à chanter les louanges de Dieu, et toujours inaccessibles au péché.

LA REINE.

Hâte-toi, je t'attendrai dans la première sphère; de là nous nous élèverons tous les deux vers la lumière éternelle. Adieu....

(Elle meurt.)

DON CARLOS.

Je te suis... (*Il s'appuie sur le sein de la reine.*) Maintenant, fermez mes yeux; c'est ainsi que l'heureux Carlos expire comblé de bénédictions.

(Il meurt.)

LE ROI.

Ils sont partis, partis pour une région où jamais je ne pourrai m'élever. Courez, élancez-vous, et mettez le monde en feu; effrayez la nature, déchaînez tous les vents, et mettez en liberté ces esprits

qui sont enchaînés par une puissance magique ; que la terre entr'ouvre toutes ses veines sulfureuses, que les démons s'élancent de l'enfer et secouent leurs chaînes ; il faut que l'harmonie du monde soit anéantie, et que sa confusion soit aussi grande que celle de mon âme. Je me prosternerai sur la terre, pour ne plus me relever, j'exhalerai ma vie au milieu des hurlemens, et je déchirerai l'air de mes cris.

DON JUAN.

Arrêtez, sire, donnez du calme à votre cœur agité.

LE ROI.

Oh ! ne parlez pas de calme : il n'en saurait exister. Je cueillerai un doux baiser sur ces lèvres que la vie échauffe encore. Comme mon cœur s'agite !... Pourquoi ne se brise-t-il pas en se révoltant ainsi ?... Mon amour, mon Carlos, je suis ton père... parle. Ah ! il n'est plus témoin de mes misères ; il reste sourd à mes plaintes, comme je l'ai été aux siennes. Oh ! maintenant, j'entrevois une pensée consolante, tout est bien ; voici une victime qui va descendre dans l'enfer : comment déjà n'en est-il pas la proie ? Le lâche tarde bien ; mais je saurai l'exciter. Oh ! voyez comme il fuit !

(Il poignarde Rui-Gomez.)

RUI-GOMEZ.

Le coup n'a que trop bien pénétré jusqu'à mon cœur ; que n'ai-je assez de force pour le rendre ! Vie insipide, dois-je te quitter si paisiblement ? Malédiction des malédictions ! Vengeance, où es-tu

maintenant? Viens, viens au-devant de moi dans ta demeure sombre et infernale!

(Il meurt.)

LE ROI.

Il n'est plus, et maintenant il ne peut exister un être aussi vil que moi.

DON JUAN.

Rappelez-vous, sire, que vous êtes roi.

LE ROI.

Roi! c'est trop peu; je veux être plus, te dis-je. Néron était empereur; il tua sa mère, et moi j'ai surpassé sa cruauté, j'ai assassiné une loyale épouse, et un fils innocent. — Mais, don Juan, pourquoi cela égarerait-il ma raison? Est-ce ma faute, si j'ai été malheureux.

DON JUAN.

Remettez-vous, sire, et calmez votre esprit.

LE ROI.

Songes-y; je t'en préviens, d'étranges choses doivent arriver. Oui, don Juan, tu deviendras vieux, mon héros, et ton esprit se ressentira du déclin de tes ans. Oh! une barbe longue et grise, des yeux toujours humides, et des joues creuses, seront alors de tels charmes que tu ne pourras manquer de succès. Mais surtout garde-toi de la jalousie; ce fut ce monstre horrible qui me perdit.

DON JUAN.

Arrêtez, auguste monarque.

LE ROI.

O cœur!... O ciel!... Mais silence!... N'ai-je pas

nommé le ciel ?... Oui, je l'ai nommé, et, à ce mot, il me semblait le voir, l'édifice azuré s'est ébranlé. Ah ! les saints se préparent à recevoir ma reine et mon fils. Mais je m'attacherai à leur poursuite, et je les atteindrai : je m'élèverai comme un tourbillon, j'arrêterai le soleil, je retiendrai la main qui le dirige ; c'est ainsi que je veux monter ; qu'on le fasse descendre. Oh ! combien je lancerai de feux dans ma course ! C'est maintenant, maintenant que je monte !...

(Il s'éloigne en démence.)

## SCÈNE VIII.

DON JUAN D'AUTRICHE, HENRIETTE, Suite, Gardes.

DON JUAN.

Veillez sur le roi. Veillez aussi à ce qu'on ne perde pas de vue cette jeune beauté (*Montrant Henriette.*) Désespoir, quelle éclatante victoire tu as remportée ! Je ne m'abandonnerai plus aux charmes énervans de l'amour ; je renonce à la mollesse ; je me réfugierai dans les camps où la soif de la gloire anime le héros infatigable, et je regagnerai, au milieu des combats, ce que j'ai perdu dans la paix.

(Tous sortent.)

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

# LE MAGASIN (4)

## DE CURIOSITÉS,

### COMÉDIE ÉPISODIQUE EN UN ACTE

### DE ROBERT DODSLEY.

# NOTICE

SUR

# ROBERT DODSLEY,

ET SUR

# LE MAGASIN DE CURIOSITÉS.

---

Robert Dodsley fut un phénomène littéraire très-remarquable.

Il y a un proverbe anglais qui dit : « *An ounce of mother is worth more than a pound of clergy.* » littéralement : « Une once de mère vaut mieux qu'une livre de science acquise ; » c'est-à-dire que ce sont nos dispositions naturelles qui nous font ce que nous sommes beaucoup plus que tout ce que nous apprenons par de longues études ; et le proverbe anglais pourrait bien avoir raison. Ce n'est pas qu'il faille négliger de s'instruire et d'ajouter aux dons de

la nature les secours du travail, et souvent d'un travail opiniâtre.

Mais il y a des êtres privilégiés, auxquels le ciel accorde le germe de talens extraordinaires qui se développent, pour ainsi dire, d'eux-mêmes et sans culture.

Du petit nombre de ces heureux mortels, favorisés par la nature, a été Robert Dodsley, né, en 1703, à Mansfield, comté de Northampton; ses parens, d'une classe pauvre et obscure, ne pouvant lui donner d'éducation, son enfance et sa jeunesse se passèrent dans un état pénible; enfin, il était domestique à Londres, chez mistriss Lowther, lorsqu'il publia par souscription un recueil de poésies intitulé : *The Muse in livery* ( *La Muse en livrée* ).

On pourrait ne pas s'attendre à de très-bons vers, annoncés comme l'œuvre d'un laquais; mais il se trouva que ce laquais était un homme de sens, de mérite et de talent; il y avait, entres autres, dans ce recueil une pièce de vers, adressée à l'illustre Pope qui ne dédaigna pas l'humble hommage de son confrère *en livrée;* la pièce méritait de fixer l'attention de Pope lui-même; elle était morale et bien tournée,

le poëte y peignait *la bonté et la méchanceté ;* et il finissait par ce trait qui venait à la suite de la peinture du méchant : « Si c'est là ce qu'on » appelle être bon, je le dis à votre gloire, je ne » connais personne d'aussi méchant que vous. »

Le grand poëte prit le débutant sous sa protection ; il voulut bien lire en manuscrit la pièce intitulée : *The Toy-shop* ; c'est celle dont nous donnons la traduction. Il se chargea même de la faire représenter ; elle parut en 1733 ; l'auteur avait trente ans.

Elle eut le plus grand succès ; Dodsley en tira un produit assez considérable pour lever à Londres une boutique de librairie qui devint le rendez-vous des beaux esprits les plus distingués de cette époque.

Le comte de Chesterfield joignit sa protection à celle de Pope ; et Dodsley fut bientôt un des hommes les plus considérés de sa profession. On avait tant de confiance en son goût, que c'était une recommandation favorable pour un livre que de sortir de son magasin. Il eut de bons procédés et des manières généreuses envers les auteurs, et n'en fit que mieux ses affaires ; il ne s'oublia point dans la fortune.

Comme on parlait un jour, devant lui, d'un homme opulent de Londres : je le connais, dit-il, j'ai été son domestique.

Revenons à ses ouvrages.

Sa seconde pièce, qui n'eut pas moins de succès que la première, fut *le Roi et le Meunier de Mansfield;* elle parut en 1736. C'est d'après cette pièce que Sedaine et Collé ont composé l'un *le Roi et le Fermier*, l'autre *la Partie de chasse de Henri IV*. Tous deux ont déclaré l'emprunt qu'ils avaient fait à l'auteur anglais.

Mais si Dodsley a le mérite de l'invention, ses deux imitateurs français ont embelli et perfectionné leur original. Ils ont fait des pièces complètes de ce qui n'est dans l'anglais qu'une suite de scènes détachées, une espèce de proverbe que l'auteur lui-même n'a point appelé *comédie*, mais seulement *Conte dramatique*.

Nous ferons une remarque qui peut servir à donner une idée de la différence du goût des deux nations.

Dans la petite pièce anglaise, la jeune paysanne, Peggy, qui a été enlevée par lord Lurewell, est tombée dans les piéges que ce seigneur a

tendus à son innocence ; il ne lui reste que la douleur d'avoir succombé ; dans son repentir, elle veut se venger de son séducteur ; elle va se plaindre au roi, qui condamne le coupable lord à payer à cette jeune fille, à titre de réparation, une rente de trois cents livres sterling (environ 6000 francs), et cette rente devient sa dot ; car son amant, Richard, le fils du meunier, proteste qu'il ne l'aime pas moins, après l'accident qui lui est arrivé ; il l'épouse et consent ainsi à recevoir en argent le prix de l'honneur de sa femme.

Des spectateurs français seraient révoltés de ces incidens ; les deux amans leur en paraîtraient avilis ; aussi Sedaine et Collé ont-ils eu soin tous deux de faire échouer le libertin titré dans ses tentatives ; la jeune fille a échappé à ses embûches, et s'est conservée pure à son amant, qui peut l'épouser sans avoir un seul instant à rougir, et surtout sans profiter d'une rente un peu honteusement acquise.

Voilà ce qu'exigeait de nos auteurs la délicatesse française. Mais il paraît qu'on est moins chatouilleux en pareille matière de l'autre côté du détroit.

Dodsley a supposé que le roi, pour remercier et récompenser le meunier du bon accueil qu'il a fait à sa majesté, sans la connaître, le crée chevalier; et le bonhomme John Cockle, se trouve tout à coup *sir John Cockle*.

L'auteur a fait une suite à cette pièce sous le titre de *sir John Cockle à la cour*; ce voyage du franc et loyal meunier dans le pays de l'ambition, des rivalités, de l'intrigue, des haines couvertes, des amitiés perfides, etc., a dû fournir à Robert Dodsley, des scènes dans lesquelles il a pu trouver un champ vaste pour cette satire morale, moitié badine, moitié sérieuse, dont il avait le goût et le talent. Cependant cette suite n'eût pas autant de succès que *le Meunier de Mansfield*.

Il a rajeuni une ancienne pièce d'un auteur nommé John Day, contemporain de Jacques I^er^. Elle est intitulée : *l'Aveugle de Bethnal-green*. C'est encore un petit tableau satirique et moral; les rôles odieux ou ridicules sont joués par des personnages choisis dans les plus hautes classes de la société, tandis que la vertu se trouve chez un pauvre aveugle mendiant, et chez sa fille; il y a aussi dans cette pièce un quaker hy-

pocrite, dont le langage est tout cousu de phrases mystiques et de versets de l'Écriture, et qui n'en cherche pas moins à séduire et à mettre à mal la fille de l'aveugle. C'est *Tartuffe*, en caricature.

Dodsley s'éleva jusqu'à la tragédie, et composa une *Cléone*, prise de la légende de sainte Geneviève de Brabant, écrite autrefois en français. La pièce était d'abord en trois actes; mais, par le conseil de Pope, l'auteur l'étendit jusqu'à cinq. Il la présenta d'abord à Garrick, qui la refusa; on prétend que le vrai motif de ce refus était que le célèbre acteur ne trouvait pas dans la pièce un rôle digne de lui. Lorsqu'elle eut été admise à un autre théâtre, et le jour de sa première représentation, Garrick sembla vouloir lui enlever des spectateurs, en paraissant le même soir sur son théâtre dans un rôle nouveau. Cela n'empêcha pas la tragédie de Dodsley d'avoir le plus grand succès, auquel la célèbre madame Bellamy contribua par la manière dont elle joua le rôle de Cléone. « Lorsque j'entendis lire cette pièce, » disait à quelqu'un le docteur Johnson, j'admirai surtout la force du style; quand je la

» lus moi-même, je fus plus touché de l'effet » pathétique des situations. Si cette pièce eût » été écrite par Otway, on ne se souviendrait » plus d'aucune autre des tragédies de ce poëte. » Dodsley, à qui on répéta ce jugement, répondit avec modestie : « L'éloge est trop fort. »

On reprit, en 1793, cette tragédie, pour donner lieu à madame Siddons, cette grande actrice tragique, de déployer son admirable talent. Mais on dit que la première représentation où elle joua produisit tant d'effet, et causa aux spectateurs des émotions si violentes, qu'on craignit de s'y exposer de nouveau; le second jour, la salle fut presque vide, et la pièce fut retirée.

On doit à Dodsley *un choix de fables d'Ésope, et d'autres fabulistes*, en trois livres, avec une *vie d'Ésope*, et un *Essai sur la fable*, qui est un excellent morceau de critique. La plus ancienne peut-être de toutes les fables se trouve dans ce recueil; c'est celle des *arbres choisissant un roi*, que raconte Joatham, au livre des Juges, dans la Bible. Dodsley a traduit ou imité cette fable en vers anglais.

Il a donné encore, entre autres ouvrages, un

poëme en trois chants, *sur l'agriculture ;* une fort belle ode intitulée *Melpomène*, ou *les Régions de la terreur et de la pitié* : il puise les exemples qu'il cite dans des tragédies anglaises exclusivement ; ceux de la terreur sont pris de *Macbeth*, d'*Hamlet*, d'*Othello*, ceux de la pitié dans la *Fiancée en deuil*, de Congrève, dans l'*Orpheline*, d'Otway etc. etc. ; l'*Art de prêcher*, imitation ou plutôt parodie de l'art poétique d'Horace, quelques *épîtres*, des *poésies fugitives ;* il chanta en beaux vers la mort de Pope, son premier protecteur et son constant ami. Il lui survécut vingt ans.

Parmi ses ouvrages en prose, le plus remarquable porte ce titre : *l'Économie de la vie humaine, traduit d'un manuscrit indien, écrit par un ancien bramine.* Cet ouvrage moral eut d'autant plus de succès, qu'on l'attribua d'abord au comte de Chesterfield ; Dodsley en vendit un nombre considérable d'exemplaires. Les éditions s'en sont multipliées depuis, sous tous les formats ; et, pour achever d'en constater le mérite, il s'en fit des imitations de toute espèce ; on publia *l'Économie du beau sexe, l'Économie des deux sexes, l'Économie de l'esprit,*

etc. Mais les imitations restèrent, comme il arrive, bien inférieures au modèle.

Ce qui distingue éminemment ce poëte, homme de bien, c'est l'emploi constant de ses talens à répandre et à embellir des idées saines et justes, une morale pure, une philosophie pratique et usuelle; comme il devait plus à la nature qu'à l'instruction, il eut de l'originalité, quelquefois même un peu de bizarrerie dans ses productions.

Par exemple, faisant paraître une édition de quelques-uns de ses ouvrages réunis, il la dédia *à Demain;* et voici comme il écrivit sa dédicace assez singulière.

» Au créateur, à l'âme, au seul soutien de » tous les projets des hommes, à DEMAIN.

» *Être qui n'en êtes pas encore un*,

» Les ouvrages qui suivent ont été assez heu- » reux pour se voir accueillis favorablement » par quelques-uns de vos prédécesseurs. J'ai » dû cette bonne fortune en partie à leur indul- » gence, en partie peut-être à mon faible mé- » rite. C'est à votre pénétration à décider de » combien l'une y a plus contribué que l'autre. » Vous serez certainement assez équitable pour

» considérer que le manque total où je me suis » vu du secours d'une éducation littéraire, me » donne quelque droit à vos bontés. Votre haute » sagesse et votre candeur inaltérable en fixe- » ront la mesure. On m'accusera peut-être de » présomption, d'oser espérer que de semblables » bagatelles vivent assez long-temps pour se » jeter à vos pieds, et pour sentir la douce in- » fluence de cette protection à laquelle j'aspire; » mais enfin quels que soient mes ouvrages, s'ils » ont le bonheur d'arriver à un terme si éloi- » gné, toute mon ambition sera satisfaite. Il » ne me restera plus qu'à vous prier très-humble- » ment de les recommander à votre digne fils et » successeur, APRÈS-DEMAIN.

» Je suis avec un profond respect, etc. »

Sa profession l'engagea, comme on peut croire, à faire des spéculations et des entreprises de librairie; il les fit avec discernement et avec goût; il eut moins besoin que ses confrères d'employer la plume et le travail d'autrui; il soigna lui-même ses publications, de manière qu'elles devinrent aussi utiles et aussi agréables pour le public, que productives pour le libraire.

Ainsi il donna sous le titre de, *Beautés de la poésie anglaise*, un recueil des meilleurs poëmes. Il mit en tête de chacun d'eux de courts avertissemens par lesquels il caractérisa et jugea ces diverses productions avec une grande justesse d'esprit, beaucoup d'impartialité, et un style toujours net et précis.

Il donna de même un recueil d'anciennes pièces de théâtre, et une autre collection de poëmes en six volumes.

Ce poëte philosophe, qui avait commencé par être laquais, devint un négociant estimé dans un genre de commerce qui exige des connaissances et du goût en littérature; il fut l'ami des hommes les plus distingués de son temps, fit une fortune honnête qu'il ne dut qu'à ses talens et à son travail; et, après avoir fourni une carrière honorable et s'être fait une réputation de talent et de probité, il mourut à Durham, au comté du même nom, le 25 septembre 1764, à l'âge de 61 ans. Il était allé visiter dans cette ville, un ami, M. Spence; celui-ci, après avoir reçu les derniers soupirs de Dodsley, lui fit ériger, dans le cimetière de l'abbaye de Durham, un monument avec une épitaphe qui rappelle les

talens et les vertus de cet excellent homme.

Il est bien digne de mémoire, en effet, celui qui, ayant su se tirer lui-même de la classe la plus obscure de la société, est devenu un bon poëte, un négociant industrieux, un citoyen respectable.

*Le Magasin de curiosités* est une petite pièce *à tiroir*, c'est-à-dire une suite de scènes détachées l'une de l'autre, et sans aucune action; ce n'est qu'un cadre inventé ingénieusement par l'auteur, pour y faire entrer des réflexions morales et des préceptes de conduite; cela ressemble beaucoup moins à une comédie qu'à quelques-uns des discours du *Spectateur*, où des allégories servent d'enveloppe à de sages leçons; il serait difficile, il faut l'avouer, de faire supporter sur la scène française, une pièce semblable dont le fond, dénué d'action, est sérieux et grave, quoique l'exécution en soit de temps en temps assez gaie et que l'on y trouve beaucoup de cette originalité piquante que les Anglais appellent *humour*. Pour qu'on écoute patiemment et avec plaisir ces lieux communs de morale, il faut que l'auditoire soit rempli d'hommes ayant réellement le goût de la vérité, de la raison et de la

vertu; le grand succès de ce singulier ouvrage ne nous paraît pas faire moins d'honneur aux spectateurs qui l'ont accueilli, qu'à l'auteur qui l'a composé.

ANDRIEUX.

# LE MAGASIN

## DE CURIOSITÉS.

# PERSONNAGES.

LE MARCHAND DE CURIOSITÉS.
LUCILE.
ANGÉLIQUE.
CLARICE.
FINETTE, femme de chambre de Clarice.
ARAMINTE.
VALÈRE.
CLÉON.
DAMIS, petit-maître.
ÉRASTE.
DORANTE.
ORGON, GÉRONTE, } vieillards.

*La scène est à Londres.*

# LE MAGASIN

## DE CURIOSITÉS [1].

## INTRODUCTION [2].

La scène est chez Lucile; le théâtre représente un salon.

### VALÈRE, LUCILE, ANGÉLIQUE.

VALÈRE.

Vous dites, madame, que vous n'avez jamais vu ce singulier magasin de curiosités?

LUCILE.

Jamais, monsieur : mais j'ai entendu parler du marchand comme d'un original et d'un impertinent.

VALÈRE.

On en parle ainsi, parce qu'il dit quelquefois aux gens leurs vérités.

LUCILE.

N'est-ce pas assez pour qu'on se fâche? j'aimerais fort que quelqu'un vînt me dire mes vérités, quand ce ne seraient pas ses affaires.

VALÈRE.

Soit, madame; mais ceux qui le connaissent bien ne lui en veulent pas du tout. Et dans le fait, si

quelques personnes pensent qu'il est un peu impertinent, il n'en est que plus amusant à mon avis.

ANGÉLIQUE.

De grâce, quel est donc l'homme dont vous parlez tous deux? je n'en ai jamais rien ouï dire.

VALÈRE.

C'est un marchand, madame, qui a levé dernièrement un magasin de curiosités; c'est peut-être le plus extraordinaire personnage que vous ayez jamais pu rencontrer, Il fait la satire de tout le monde, sans être ni méchant, ni grossier; il a pris une certaine habitude de moraliser à propos des marchandises qu'il débite; et il ne vendra pas une tabatière, un dé à coudre, un coquillage, sans l'accompagner de quelque bonne leçon.

LUCILE.

Je serais assez tentée de le croire fou!

VALÈRE.

Pour un peu bizarre et fantasque même, il pourrait bien l'être; mais il ne manque pas de bon sens, je vous assure.

ANGÉLIQUE.

Il me semble que je serais charmée de le voir.

VALÈRE.

J'ose vous promettre qu'il vous divertira. Je vous accompagnerai, si vous le permettez; je le connais particulièrement.

ANGÉLIQUE.

Qu'en dites-vous, ma chère? irons-nous?

LUCILE.

J'ai toujours dans la tête que c'est un cerveau timbré; mais n'importe, je ne serai pas fâchée d'en juger par moi-même.

VALÈRE.

Je crois que la voiture est à la porte; nous pouvons partir sur-le-champ.

ANGÉLIQUE.

J'espère qu'il ne nous dira rien d'offensant.

VALÈRE.

Du moins il n'en aura pas l'intention, madame; c'est de quoi je puis vous répondre.

## SCÈNE PREMIÈRE.

Le théâtre change et représente un magasin de curiosités. Le marchand est à son comptoir et parcourt ses livres.

LE MARCHAND.

Il me semble que j'ai fait une assez bonne journée aujourd'hui. — Une montre d'or vendue trente cinq guinées... voyons un peu ce qu'elle m'avait couté... Où est l'article ? ah ! ici.... Prêté, à lady Bassette, dix-huit guinées sur sa montre d'or;... elle est morte sans l'avoir retirée. — Un service de vieille porcelaine, cinq livres,.... acheté d'un brocanteur pour cinq schellings. — Fort bien. — Une coquille curieuse, pour faire une tabatière, deux guinées;... acheté cet objet d'un petit pêcheur, pour un demi-

sou... Eh bien ! si j'avais offert de la donner pour six sous, cette coquille-là, personne n'en aurait voulu. — Allons, remercions les caprices et l'extravagance des hommes.... Grâces à leur folie, je vois que je tirerai de toutes mes babioles, de tous ces colifichets dorés, un profit fort honnête. En effet, comme nous sommes dans le siècle des riens, il ne doit y avoir que les riens d'estimés.... On ne lit que les auteurs frivoles ; on ne recherche que de frivoles amusemens ; on se dispute pour des opinions frivoles... L'amant léger est celui qu'on préfère ; la femme légère est celle qu'on admire, et, comme s'il n'y avait pas assez de bagatelles et de misères réelles, les hommes ont fait, des choses les plus sérieuses et les plus importantes, des bagatelles et des misères ; leur temps, leur santé, leur fortune, leur réputation, ils en usent comme de bagatelles. La probité, la conscience, l'honneur, pures bagatelles ; la religion enfin est pour certaines gens la bagatelle dont ils se soucient le moins.

## SCÈNE II.

### LE MARCHAND, VALÈRE, LUCILE, ANGÉLIQUE.

LE MARCHAND, à Valère.

Monsieur, votre humble serviteur ; je suis charmé de vous voir.

VALÈRE.

De tout mon cœur, monsieur ; je vous amène quelques pratiques.

LE MARCHAND.

Vous avez bien de la bonté ; de quoi ces dames s'amuseront-elles à avoir besoin?

LUCILE.

Nous amuser à avoir besoin de quelque chose? singulier plaisir que celui-là, monsieur !

LE MARCHAND.

Pardonnez-moi, madame; toutes les fois que je vois du monde entrer dans une boutique de joujoux, de curiosités, de bagatelles, j'imagine toujours qu'on y va pour le plaisir de se créer des besoins.

ANGÉLIQUE.

Voici un fort joli miroir; dites-moi, quel en est le prix?

LE MARCHAND.

Ce miroir, madame? il n'y en a pas un pareil dans toute l'Angleterre. Une coquette y voit sa vanité, et une prude son hypocrisie. Bien des femmes y verraient plus de beauté que de modestie, plus de prétentions que de grâces, et plus d'esprit que de bon naturel.

LUCILE, à part.

Le voilà déjà qui commence.

LE MARCHAND.

Si un petit-maître achetait ce miroir, et qu'il s'y regardât attentivement, il y verrait sa sottise en même temps que sa parure. Il faut avouer que bien des hommes n'y verraient pas leur courage, ni d'autres leur désintéressement; ce n'en est pas moins un fort bon miroir; quelques honnêtes gens n'y verront pas

leur probité, ni certains prêtres leur religion; ce n'en est pas moins un fort bon miroir. Enfin, telle qui passe pour fille, pourrait fort bien y voir une femme; et cependant le miroir est bon, sur ma parole.

ANGÉLIQUE.

Je ne vous ai point demandé ses propriétés; j'en voulais savoir le prix.

LE MARCHAND.

Il était nécessaire de vous dire ses propriétés, pour vous empêcher de contester sur le prix, qui est de cinq guinées; et pour un miroir comme celui-là, vous m'avouerez que cela n'est pas cher.

ANGÉLIQUE.

Je n'ose pas trop m'y regarder; j'ai peur qu'il ne me montre en moi des défauts que je ne serais pas bien aise d'apercevoir.

LUCILE.

Dites-moi, à quoi peut être bon cet autre petit meuble en miniature?

LE MARCHAND.

Cette boîte, madame? d'abord c'est une très-grande curiosité, puisque c'est la plus petite boîte qu'on ait jamais vue en Angleterre.

LUCILE.

Une très-petite curiosité serait donc plutôt le mot propre.

LE MARCHAND.

Vous avez raison. Mais voulez-vous en savoir davantage? Cette boîte, toute petite qu'elle est, peut

contenir, à la fois, la sincérité d'un courtier, la délicatesse d'un faiseur d'affaires, et la fortune d'un poëte.

VALÈRE.

Ah ! Ah ! j'ai envie d'en faire présent à mon ami, M. de la Rimaille, pour y serrer tout son argent.

LUCILE.

Voici une belle lunette d'approche ; voyez-la, ma chère amie; cela sert d'amusement à la campagne.

LE MARCHAND.

Oh ! madame, c'est un meuble d'un très-bon usage, et fort divertissant, soit à la campagne, soit à la ville. Vous excuserez mon impertinence de paraître vous apprendre ce que vous savez sûrement aussi-bien que moi : vous n'ignorez pas en effet que d'un côté cette lunette grossit, rapproche les objets, et les fait voir plus distinctement ; et que de l'autre elle les rapetisse, les éloigne, et les rend presque imperceptibles. Eh bien, madame, c'est par ce dernier côté que nous regardons nos propres fautes; nous regardons par l'autre bout quand nous voulons examiner autrui. Le bien qu'on nous fait, les services qu'on nous rend, nous les voyons par le bout qui rapetisse ; si nous sommes assez heureux pour en rendre nous-mêmes, nous ne manqnons pas de les voir du côté qui grossit. La vertu, le mérite, la beauté dans les autres, nous voudrions qu'on les considérât du côté qui rend les objets petits et brouillés ; mais c'est par le côté qui les fait voir

bien distinctement et plus grands que nature, que nous aimons à faire contempler en nous les mêmes avantages, quand nous les possédons.

ANGÉLIQUE.

On dirait, monsieur le marchand, que vous êtes une espèce de faiseur de prônes [3] satiriques; votre boutique vous tient lieu d'Écriture Sainte, dont vous tirez autant de textes qu'elle renferme d'objets différens; et d'après ces textes, vous faites sur les folies et les vices des hommes de fort jolis sermons allégoriques.

LE MARCHAND.

C'est cela, madame, c'est cela; je vous remercie de la comparaison. Je suis en effet une sorte de prédicateur; et il n'y en a pas un qui aime plus que moi à se voir un auditoire nombreux. J'ai encore cela de commun avec beaucoup de mes confrères, qu'on daigne quelquefois s'attacher au texte, mais qu'on ne se souvient non plus du sermon que si l'on ne l'avait pas entendu.

LUCILE.

Écoutez donc; quand le texte vaut mieux que le sermon, je crois que l'on n'a pas tout-à-fait tort.

## SCÈNE III.

Les mêmes, CLARICE.

CLARICE.

Monsieur, faites-nous voir quelques petits chiens empaillés.

ANGÉLIQUE, à part.

Des petits chiens ! En vérité, il y a des gens qui s'amusent de peu de chose ! Il faut que la société des hommes soit devenue bien sotte et bien insipide, puisqu'on lui préfère celle des chiens et des singes.

LE MARCHAND, à Clarice.

Madame, voici des chiens très-remarquables. Ils ont été, de leur vivant, au nombre des grands personnages de leur espèce. Et quand je dis grands, ce n'est pas de leur taille que je veux parler ; mais je veux dire qu'ils ont été des chiens de qualité, et pleins de mérite.

LUCILE, à part.

J'aime beaucoup qu'il nous parle d'un chien plein de mérite ; il nous montrera bientôt un chien plein d'honneur !

LE MARCHAND.

Voici un chien qui n'a jamais mangé que dans de l'argenterie ou dans de la porcelaine, et qui n'a jamais mis les pieds que sur un tapis ou un coussin de velours. Voyez cet autre, il a appartenu à une dame aussi riche et aussi belle qu'il y en ait dans toute l'Angleterre ; aussi a-t-il reçu, dans cette condition,

plus de complimens, plus de respects et plus de suppliques, qu'un premier ministre d'état. Mais remarquez celui-ci ; il fallait bien que ce fût un chien d'une haute distinction, un chien d'importance, puisqu'à sa mort une des plus grandes familles du royaume fut toute en larmes, ne reçut aucune visite pendant une semaine, se tint renfermée, et déplora la perte qu'elle avait faite et dont elle ressentait une douleur inconsolable. Ce chien, pendant sa vie, fit renvoyer de la maison plus de trente domestiques, qui avaient, ou méprisé sa personne, ou négligé de prendre soin de lui, ou qui l'avaient servi avec hauteur et impertinence. Il mourut enfin d'un rhume qu'il avait attrapé en suivant une des femmes de chambre dans un endroit humide; elle en perdit sa place, ses gages, et même son honneur.

CLARICE.

O la malheureuse, ô l'indigne créature que cette femme-là! je l'aurais fait mettre en procès devant la cour d'assises, pour cause de meurtre. C'est là justement ma cruelle aventure : votre triste récit réveille mes douleurs... je suis près d'y succomber... Finette, apportez la fatale boîte. (*Finette entre, et apporte une boîte d'où sa maîtresse tire un chien mort qu'elle baise en pleurant.*) Voyez!... voyez!... la chère créature n'est plus! le fil de ses jours précieux a été coupé!

FINETTE.

Ah! madame! quels regrets!... et qu'ils sont justes!... (*A part.*) Elle ne se doute guère que c'est moi qui ai empoisonné cette vilaine bête.

CLARICE.

O mon aimable Chloé!... ma tendre amie!... je ne te tiendrai plus embrassée! je ne te réchaufferai plus sur mon sein!.. ta douce langue ne se promènera plus sur mon visage; ta jolie bouche ne recevra plus de la mienne de délicates friandises!... O mort!... pourquoi m'as-tu enlevé ma sensible Chloé?...

VALÈRE, à part

C'est dommage; mais ce malheur vous sert à déployer toute votre extravagance.

LE MARCHAND.

Tâchez, madame, de modérer votre chagrin; vous devriez plutôt remercier le ciel que ce ne soit pas votre mari que vous ayez perdu.

CLARICE.

Ah! qu'est-ce qu'un mari, qu'est-ce que père, mère et enfans, auprès de ma chère et précieuse Chloé!... Non, non, je ne puis vivre si je ne conserve au moins son image adorée; si vous ne parvenez par votre art à me la rendre inanimée, mais pourtant la même, cette pauvre petite amie; ah! je sens bien que je n'aurais plus sans cette consolation un seul jour heureux dans toute ma vie!

LE MARCHAND.

Eh bien, madame, nous en viendrons à bout; je vous donnerai cette satisfaction.

(Il prend la boîte.)

CLARICE.

Laissez-moi la voir encore une fois... Hélas!... pauvre amie!... O destin cruel!... pourquoi fais-tu mourir les charmans petits chiens?

(Elle sort en pleurant amèrement.)

## SCÈNE IV.

Les mêmes, excepté CLARICE et FINETTE.

VALÈRE.

Quelle ridicule scène elle nous a faite! Est-ce qu'il n'y a pas dans la vie assez de maux réels et inévitables, sans qu'on aille ainsi se créer des peines imaginaires?

LE MARCHAND.

Que voulez-vous, monsieur; ce sont là les chagrins de ceux qui n'en ont pas d'autres. S'ils éprouvaient une fois les misères véritables de ce monde, ils verraient mourir dix mille chiens sans verser une larme.

## SCÈNE V.

Les mêmes, CLÉON.

CLÉON.

Je voudrais des tablettes en ivoire.

LE MARCHAND.

Les voulez-vous avec ou sans la manière de s'en servir?

CLÉON.

Qu'entendez-vous par-là, vous-même? Il me semble que chacun doit s'en servir selon ses besoins et pour ses propres affaires.

LE MARCHAND.

Cela peut être : cependant il y a là-dessus quelques règles générales qu'il est bon pour tout le monde de connaître et de suivre. Par exemple, ne manquez jamais de faire sur vos tablettes un bon *memorandum* des bienfaits que vous recevez d'autrui, des défauts que vous remarquez de temps en temps vous-même, et des fautes où vous tombez. Apercevez-vous des vices ou des travers dans les autres? faites un *nota bene*, afin de songer à vous en garantir. Avec quelques règles de cette nature, vos tablettes vous deviendront un utile conseiller et une espèce de société aussi instructive qu'amusante.

CLÉON.

Et quel en est le prix, s'il vous plaît?

LE MARCHAND.

Une guinée.

CLEON

C'est un peu cher; mais comme c'est une curiosité...

(Il paie et sort.)

## SCÈNE VI.

Les mêmes, excepté CLÉON ; DAMIS, petit-maître.

DAMIS.

Monsieur le marchand, faites-moi voir, je vous prie, vos plus belles tabatières.

LE MARCHAND.

En voici une en or tout uni ; c'est une superbe boîte ; cette autre est d'or émaillé : en voilà une troisième en argent doré, et très joliment ciselé. Aimeriez-vous mieux cette coquille? Elle est fort curieuse et bien montée en or.

DAMIS.

Je me soucie bien de vos coquilles !... Vous n'avez pas là une boîte qui vaille la peine qu'un homme comme il faut daigne y plonger les doigts. Est-ce que vous n'en auriez pas quelqu'une avec quelque jolie devise au dedans du couvercle, là, de ces devises sur lesquelles on peut badiner dans l'occasion, dire un trait d'esprit, vous comprenez? J'entends par-là un mot un peu gai, un peu libre.

LE MARCHAND.

Ah! ah! est-ce qu'un trait d'esprit et un mot libre sont devenus synonymes depuis quelque temps?

DAMIS.

Eh! oui, mon cher monsieur, un peu d'indécence est tout ce qui anime actuellement la conversation

dans les salons, les assemblées, les *thés ;* c'est la fine raillerie des beaux messieurs et l'innocente liberté des belles dames : les mots *à double entente* (4) font rire la coquette, baisser les yeux à la prude et rougir la modeste ; mais ils leur plaisent à toutes.

LE MARCHAND.

Je crois, monsieur, que vous pourriez bien vous tromper en vous imaginant que ce genre d'esprit soit amusant pour toutes les sociétés. Ceux qui sont assez grossiers pour dire à tout propos de pareilles sottises, peuvent bien être assez dépravés pour s'imaginer que les autres ont autant de plaisir à les entendre qu'ils en ont eux-mêmes à les dire ; mais j'ose vous assurer qu'il n'y a point d'hommes ni de femmes réellement honnêtes et modestes qui n'aient aussi peu de goût pour ces mauvais propos, que les fats dont vous parlez en ont pour le bon sens et la vraie politesse.

DAMIS.

Le bon sens, monsieur? C'est ma passion que le bon sens, ma parole d'honneur! Voulez-vous que je vous dise ce que c'est que le bon sens? C'est précisément... c'est une chose... qui... Mais les définitions sentent le pédant, ma parole d'honneur (5)! Je sais me mettre avec tout le goût possible, faire l'aimable auprès des femmes, jouer gros jeu, être toujours content de moi, et me procurer toutes sortes de plaisirs; et je crois que c'est là le bon sens, ma parole d'honneur!

LE MARCHAND.

Et moi, je ne puis entendre des discours aussi

dépourvus de raison et aussi ridicules, sans regarder celui qui les tient d'un œil de pitié et de mépris; et je crois que c'est là du bon sens, ma parole d'honneur!

DAMIS.

Bon, bon, ce n'est que de l'affectation, mon bon homme; pure hypocrisie; voilà tout ce que c'est, ma parole d'honneur!

(Il sort.)

## SCÈNE VII.

Les mêmes, excepté DAMIS.

LE MARCHAND.

Il n'y a rien qui soit autant mon aversion que les fats; il me semble qu'ils jettent un ridicule sur la nature humaine, et qu'on doit avoir quelque honte qu'ils soient de notre espèce : c'est pourquoi je ne puis m'empêcher de leur parler vertement toutes les fois que j'en rencontre. J'espère que ces dames me pardonneront de m'être ainsi échappé en leur présence.

ANGÉLIQUE.

Pour moi, monsieur, je voudrais que vous en eussiez souvent à traiter de la sorte, et être présente à la leçon que vous leur feriez; elle me serait beaucoup plus agréable que leur impertinence.

## SCÈNE VIII.

Les mêmes, ÉRASTE.

ÉRASTE.

Je viens chercher un anneau d'or exactement de cette mesure.

LE MARCHAND.

Il n'est donc pas pour vous, monsieur?

ÉRASTE.

Non, monsieur.

LE MARCHAND.

Un anneau de mariage, je présume?

ÉRASTE.

Non, assurément; je vous suis fort obligé; un pareil anneau me fait peur : vous n'avez dans votre boutique aucun bijou plus dangereux que celui-là. Il a fait le malheur d'un grand nombre de personnes. Les gens qui se marient trouvent d'abord qu'il sied à merveille, et sont enchantés de le porter; mais ensuite il leur fait mal, il les blesse; et ils voudraient bien pouvoir s'en défaire.

LUCILE, à part.

Voilà un de nos menteurs à la mode. Je vais parier que cet homme qui fait des plaisanteries contre le mariage est sur le point d'épouser une pauvre femme qui sera fort à plaindre avec lui.

ÉRASTE.

Nous sommes heureux tant que dure notre en-

fance; quand nous nous sommes amusés d'un joujou, nous le laissons là pour en prendre un autre; mais, devenus plus extravagans en grandissant, il n'y a plus qu'un joujou qui nous plaise, et c'est une compagne; ce joujou-là est pour la vie; aussi peut-on dire qu'il en renferme à lui seul beaucoup d'autres. Une femme est aux oreilles de son mari une vraie crécelle qui crie toujours; elle est un tambour qui ne cesse de battre une marche de guerre; un sabot qu'il ne peut endormir qu'en le battant, et qui ne vaut jamais mieux que quand il est endormi par les coups de fouet; un cheval de bois avec lequel le benet de mari s'amuse à galoper quand la fantaisie lui en prend, un....

LE MARCHAND.

Vous pouvez continuer, monsieur, si ces plaisanteries vous amusent, et si vous pensez que c'est là de l'esprit; mais, à mon avis, une bonne femme est le plus beau présent et la plus grande bénédiction que nous puissions recevoir du ciel dans ce monde: elle nous fait supporter les peines plus aisément; elle nous rend les plaisirs plus doux; elle est la fidèle compagne de son époux dans la prospérité, sa seule amie dans l'adversité; elle veille attentivement sur sa santé; elle est sa garde soigneuse dans ses maladies, une douce conseillère dans les revers, une consolatrice dans les afflictions, et une prudente économe de toutes les affaires intérieures de la maison.

ANGÉLIQUE, à part.

Charmante morale!

ÉRASTE.

Eh bien, monsieur, puisque je trouve en vous un partisan si déclaré du mariage, je vous avoue que c'est un anneau de mariage que je viens acheter pour moi. Si je vous l'ai nié d'abord, et si j'ai parlé contre le mariage, c'est que je craignais quelque raillerie de votre part, en vous avouant mon projet.

LE MARCHAND.

Tel est maintenant le train du monde, et particulièrement des jeunes gens presqu'en toute circonstance; ils ont honte de faire une bonne action, parce qu'elle n'est pas à la mode, et pour obéir à l'usage, ils désobéissent à leur propre conscience; pour plaire à des sots et à des impertinens, ils se déplaisent à eux-mêmes, et ils aiment mieux s'exposer à la colère du ciel, qu'aux railleries des hommes.

ÉRASTE.

Cela n'est que trop vrai; il n'y a pas un homme sur dix mille, à qui la crainte de paraître singulier n'ôte le courage d'être vertueux. C'est une faiblesse dont j'ai été jusqu'ici coupable, je l'avoue; mais dorénavant je suis résolu à me conduire avec plus de fermeté.

LE MARCHAND.

J'en suis charmé pour vous; voici votre anneau : je pense qu'il est du prix d'environ une guinée.

ÉRASTE.

Voici votre argent.

LE MARCHAND.

Je vous souhaite, monsieur, tout le bonheur au-

quel vous pouvez vous attendre avec une bonne femme.

ÉRASTE.

Monsieur, je vous remercie.

(Il sort.)

## SCÈNE IX.

Les mêmes, excepté ÉRASTE.

LUCILE, au marchand.

Je vous fais compliment, monsieur; mais après tout, ne pensez-vous pas que le mariage est une loterie bien hasardeuse?

LE MARCHAND.

Bien hasardeuse, madame; cela est certain : mais pourvu que les deux époux soient passablement bien partagés, le mari en bon sens et en esprit de conduite, et la femme en douceur et en condescendance, on peut trouver dans cet état, comme dans tout autre, de la satisfaction et du bonheur.

## SCÈNE X.

Les mêmes, ARAMINTE.

ARAMINTE.

Monsieur, je voudrais un masque : en avez-vous?

LE MARCHAND.

Non, madame, je n'en ai pas un seul. On a tellement perfectionné de nos jours l'art de se masquer

soi-même, qu'on ne s'avise pas de recourir à aucun déguisement étranger. Vous trouvez l'impiété habillée d'une robe et d'une soutane, l'immodestie et le libertinage cachés sous une contenance modeste; l'oppression est voilée du nom de justice, la tromperie et la fraude prennent celui de sagesse, la sottise se couvre d'une gravité affectée, et la plus vile hypocrisie des plus ardentes protestations de sincérité; le flatteur vous présente le visage d'un ami, et celui qui vous presse contre son cœur vous couperait la gorge pour un schelling; la médisance et la calomnie se prennent dans le monde pour de l'esprit, et l'habitude de rire à tout propos pour une preuve de bon naturel; une humilité apparente a souvent pour principe l'orgueil, et la bienfaisance n'est souvent que de l'ostentation; enfin, la friponnerie et la sottise se déguisent avec de l'or et des bijoux, tandis que la vertu et le mérite se cachent sous les haillons et les livrées de la misère. Le monde entier est une mascarade, et aucun homme ne s'y montre tel qu'il est.

ARAMINTE.

Vous vous trompez, monsieur : vous êtes vous-même une preuve qu'il n'y a point de déguisement qui puisse cacher un impertinent; et sur ce, je suis votre très-humble servante.

(Elle sort.)

## SCÈNE XI.

Les mêmes, excepté ARAMINTE.

LE MARCHAND.

Oh! oh! je parlais tout à l'heure contre les impertinens, et me voilà accusé d'en être un moi-même. Allons, nous ne nous connaissons jamais bien, et nous ne voyons pas bien nos propres ridicules. Si nous savions chercher et découvrir nos côtés faibles, et nous faire à nous-mêmes des réprimandes, ce serait le plus sûr moyen d'échapper aux critiques d'autrui; mais j'espère pourtant que je n'ai pas le défaut d'être un impertinent, quoique je puisse en avoir d'autres.

VALÈRE.

J'imagine que dans ce que vous avez dit, il s'est trouvé quelque chose dont sa conscience l'a obligée de se faire une application désagréable, et que, comme il arrive souvent, elle a mieux aimé se mettre en colère que prendre le parti de se corriger.

LE MARCHAND.

Cela pourrait bien être. Au moins, je ne demande pas mieux que de le croire.

## SCÈNE XII.

Les mêmes, ORGON.

ORGON.

Monsieur, j'ai besoin d'une paire de lunettes.

LE MARCHAND.

La voulez-vous d'écaille, ou l'aimez-vous mieux montée en or ou en argent?

ORGON.

Bon! pensez-vous que j'achète des lunettes comme vos beaux messieurs achètent des livres pour n'en point faire usage? Si je prenais des lunettes seulement pour les regarder, je voudrais les avoir belles; mais comme je les prends pour regarder avec, entendez-vous bien, je veux les avoir bonnes.

LE MARCHAND.

A merveille, monsieur; en voici une paire dont je suis sûr que vous serez content : à travers ces lunettes toutes les folies de la jeunesse sont vues sous leur véritable jour; les vices qui n'apparaissent aux plus fortes vues du jeune âge, qu'en caractère à peine lisibles, on les distingue bien nettement en regardant avec ces verres. Mettez-les devant vos yeux; et une perruque bien poudrée sur une tête vide, ne vous paraîtra pas plus respectable qu'une coiffure mal en ordre, et vous trouverez l'habit galonné d'un fat aussi méprisable que la livrée d'un laquais.

ORGON.

En ce cas ces lunettes sont excellentes, et montrent les choses comme il faut les voir.

LE MARCHAND.

Ce qu'on appelle vertu dans le monde, ces lunettes le font reconnaître pour le manteau de la friponnerie; et ce qu'on nomme amitié, pour des marchés d'intérêt personnel. Enfin, celui qui perd ses jours à parcourir continuellement un cercle de vanité, de folie, d'intempérance et d'extravagance, s'il vient à regarder ses actions passées à travers ces lunettes qui ne déguisent rien, demeurera certainement convaincu qu'une vie régulière, appliquée à l'étude de la vérité et de la vertu, et ornée d'actes de justice, de bienveillance, de générosité et de charité, non-seulement lui aurait procuré plus de satisfaction et de plaisir dans le temps présent, mais encore aurait assuré à sa mémoire un monument éternel de réputation et d'honneur.

ORGON, les essuyant, et à part.

Eh mais, cela est vrai; mais il est assez singulier que dans une boutique de bagatelles, on trouve une marchandise d'un genre aussi sérieux. (*Au marchand.*) Et quel est le prix, monsieur, de ces extraordinaires lunettes?

LE MARCHAND.

Une demi-couronne.

ORGON.

La voici.

(Il sort.).

## SCÈNE XIII.

Les mêmes, excepté ORGON ; DORANTE.

DORANTE.

Je désire une paire de balances.

LE MARCHAND.

Vous allez les avoir, monsieur.

DORANTE.

Sont-elles bien exactes ?

LE MARCHAND.

Le véritable emblème de la justice, monsieur; le poids d'un cheveu s'y ferait sentir!

(Il soulève les balances.)

DORANTE.

Je veux qu'elles soient très-bonnes, parce qu'elles doivent servir à des expériences très-délicates de statique.

LE MARCHAND.

Vous pouvez en faire usage en toute sûreté, j'en réponds; je les ai essayées moi-même sur des objets rares, et j'ai éprouvé leur bonté; j'ai mis dans un des plateaux une assez grosse quantité de promesses faites par les grands, et une aile de mouche dans l'autre ; celle-ci l'a emporté. J'ai vu quatre plumes de paon, et les quatre coins brodés d'or des bas de lord Pimpant, tenir la balance en équilibre. J'ai trouvé, par les expériences que j'ai faites, que le savoir d'un petit-maître et l'esprit d'un pédant font entre eux

un juste contre-poids; que l'orgueil et la vanité d'un homme sont exactement en raison de son ignorance; qu'un grain de bon naturel est supérieur en poids à une once d'esprit; un cœur plein de vertu à une tête pleine de science, et ce qu'il tiendrait de contentement dans un dé, à une tonne d'or.

DORANTE.

Ce sont là des expériences fort curieuses, j'imagine.

LE MARCHAND.

Je ne finirais pas si je voulais dénombrer toutes celles qu'on peut faire avec ces balances; mais il y en a une dont il faudrait que tout le monde voulût bien apprendre le résultat, et c'est qu'une fortune médiocre dont on jouit avec gaieté, liberté et indépendance, l'emportera dans un des plateaux contre tout ce qu'on pourra mettre dans l'autre.

DORANTE.

Fort bien : jusqu'à présent, je dois l'avouer, je n'avais guère songé à m'occuper de cette branche des sciences statiques; mais je commence à être persuadé qu'il est infiniment plus important de connaître la gravité spécifique de ces sortes d'objets, que de connaître celle de tous les corps de l'univers.

LE MARCHAND.

Vous dites bien vrai, et, afin de vous encourager à faire des progrès dans une étude si utile, je vais vous laisser mes balances pour dix schellings; si vous en faites un bon usage, vous trouverez qu'elles valent plus de dix mille livres.

DORANTE.

J'avoue que je suis frappé de la bonté et de l'utilité de cette sorte de statique morale, et je crois que j'aurai beaucoup de plaisir à en faire moi-même de nouvelles expériences. Voici votre argent, monsieur; je vous ferai bientôt part des découvertes que j'aurai faites. En attendant, je suis votre très-humble serviteur.

(Il sort.)

LE MARCHAND.

Monsieur, je suis le vôtre.

## SCÈNE XIV.

Les mêmes, excepté DORANTE; GÉRONTE.

GÉRONTE.

Monsieur, on m'a dit que vous teniez un magasin de curiosités. Avez-vous dans ce moment-ci quelque chose de joli et de rare?

LE MARCHAND.

Oui, monsieur, j'ai beaucoup de choses; mais la plus ancienne curiosité de mon magasin est une petite planche de cuivre sur laquelle on a gravé le discours d'Adam à Ève, et la réponse qu'elle lui fit à leur première entrevue. Le temps a rendu les caractères indéchiffrables, ce qui donne encore plus de prix à cette rareté. Ce qu'on remarque fort bien, c'est que le discours d'Ève est trois fois plus long que celui de son mari. J'ai une des cornes de bélier qui ont servi de trompettes pour faire tomber les

murailles de Jéricho. Une boucle de cheveux de Samson, enveloppée dans un morceau du manteau de Joseph. — Plusieurs autres antiquités juives, que j'ai achetées fort cher à des marchands de cette nation. — Voici à présent l'air qu'Orphée joua sur sa lyre devant Pluton, et qui lui fit obtenir de ce dieu le retour à la vie de sa femme Eurydice.

VALÈRE.

Cet air n'a pas beaucoup réussi dans le monde, ce me semble; car personne ne s'est mis en peine de l'apprendre et de le répéter.

LE MARCHAND.

J'ai dans une petite fiole bien bouchée quelques-unes des larmes qu'Alexandre versa de dépit, lorsqu'il vit qu'il ne pouvait plus faire de mal aux autres. — J'ai une tabatière faite du bois du tonneau où vivait Diogène, et où il se moquait de tout le monde. — J'ai aussi le filet dans lequel Vulcain prit un jour sa femme et le dieu Mars son amant; mais les dames de notre siècle sont devenues si chastes, qu'il n'y a plus depuis long-temps la moindre occasion de faire usage de ce filet.

VALÈRE, à part aux dames.

Il y a des gens malins qui disent que ce n'est pas la chasteté, mais l'adresse de nos dames, qui fait qu'on ne peut plus les prendre dans ce filet fameux.

LE MARCHAND.

J'ai la flûte d'ivoire de Caïus Gracchus, l'orateur romain : comme il était sujet à s'emporter, et à élever trop la voix dans la dispute, cet instrument

servait à le ramener à un ton plus doux et plus modéré.

ANGÉLIQUE.

Cette précieuse flûte serait d'une grande utilité dans les cafés, dans les lieux publics, et dans toutes les assemblées où l'on dispute, pourvu toutefois que les cris permissent de l'entendre.

VALÈRE.

Oui, madame; et je crois aussi que plus d'un pauvre mari voudrait avoir une pareille flûte à la maison, lorsque sa femme l'étourdit de sa voix criarde.

LE MARCHAND, à Valère.

Fort bien, monsieur, vous voilà quitte avec madame. — Mais la plus précieuse curiosité que je possède, c'est un certain petit cornet que j'appelle le *discerneur* ou le *séparateur* (6). Il est fait avec tant d'art, qu'étant appliqué à l'oreille avec précaution, il empêche qu'on ne puisse entendre ni mensonges, ni sottises, ni absurdités. Il ne laisse parvenir jusqu'aux nerfs auditifs, que ce qui est vrai et raisonnable. Il m'est arrivé plusieurs fois de rester assis dans un café pendant une demi-heure, et parmi des personnes qu'on appelle de la meilleure compagnie, sans que mon cornet me permît de distinguer un seul mot. Au milieu d'une dispute violente, et lorsqu'aux gestes et aux mouvemens des disputeurs, je pouvais juger qu'ils faisaient le plus de bruit, je jouissais d'un profond silence. Il est curieux de porter avec soi cet instrument à l'église, à la comédie ou aux tribunaux : dans tous ces en-

droits, il peut servir à des expériences aussi utiles qu'amusantes. Il a pourtant une espèce d'inconvénient; c'est qu'on ne peut parvenir à le bien employer qu'après un usage d'une vingtaine d'années : c'est pour cela qu'il est bon de commencer à en essayer la pratique dès l'âge de dix à douze ans.

VALÈRE.

En effet, c'est un inconvénient qui sera cause que tout le monde ne l'achètera pas; et cependant on pourrait croire que les parens qui reconnaissent la beauté et l'utilité du savoir, de la vertu et d'un bon jugement, devraient mettre un soin particulier à enseigner à leurs enfans l'usage d'un pareil *discerneur*, lorsque ceux-ci ont encore du temps devant eux, et que leur application n'est pas détournée par d'autres objets.

LE MARCHAND.

Il y a peu de parens qui prennent ce soin. La plupart sont si complétement occupés de la beauté de leur bambin, et de sa parure, et de sa danse, et d'autres recherches efféminées, qu'ils ne pensent pas le moins du monde à lui faire acquérir les qualités de l'esprit et du cœur; comment songeraient-ils à lui enseigner l'art de vaincre ses passions, lorsqu'eux-mêmes n'ont d'autre pensée que de satisfaire les leurs?

GÉRONTE.

Fort bien, monsieur. Tous les objets dont vous avez parlé pourront paraître rares et précieux à bien des personnes. Mais, à vous dire vrai, ce n'est pas tout cela dont j'aurais besoin. N'auriez-vous pas une

petite boîte où l'on verrait, au dedans du couvercle, un emblème amoureux, un cœur blessé d'une flèche? ou bien une jolie bague avec une devise bien tendre ? N'auriez-vous, dans votre magasin, rien de galant? Je voudrais quelque chose qui pût plaire à une dame, et la toucher; quelque chose de peu commun.

LE MARCHAND.

Oh! oui, monsieur; j'ai votre affaire; une charmante tabatière sous le couvercle de laquelle est une miniature qui représente un vieillard de soixante-dix ans, faisant l'amoureux, et courant comme un adolescent à la recherche de petits bijoux et de bagatelles pour faire sa cour à une jeune fille.

GÉRONTE.

Qu'est-ce que cela veut dire, monsieur? C'est à moi que s'adresse cette raillerie?... Vous vous moquez de moi!....

LE MARCHAND.

Si vous voulez prendre pour vous ce que je viens de dire, ce n'est pas ma faute, je ne peux pas vous en empêcher.

GÉRONTE.

Est-ce une personne de mon âge, une personne grave comme moi, qu'on doit se permettre de plaisanter?

LE MARCHAND.

Que l'âge et la gravité qui doit l'accompagner rendent les enfantillages dont vous vous occupez fort ridicules, c'est ce que je ne puis m'empêcher d'avouer. Au reste, je suis bien fâché de ne point

avoir pour votre amusement les belles choses que vous me demandez; mais j'ai de petits chevaux de bois, de petites crécelles, de petits joujoux d'enfans, si vous en voulez.

GÉRONTE.

Par tous les charmes de ma belle Angéla, je jure que je serai vengé de cet affront.

(Il sort en colère.)

## SCÈNE XV.

Les précédens, excepté GÉRONTE.

VALÈRE.

Ah! ah! ah! que la colère impuissante est ridicule! (*Au marchand.*) Mais, monsieur, ne craignez-vous pas que les libertés que vous prenez avec les chalands ne fassent du tort à votre boutique?

LE MARCHAND.

Non, non, monsieur; la singularité de mes manières, ma franchise bizarre, et même un peu rude, et de plus, mon habitude de trouver et de débiter des traits assez piquans de morale, à propos de chaque bagatelle que je vends, en excitant la curiosité, me procurent des pratiques; d'ailleurs, je ne me permets de libertés qu'aux dépens des sots et des impertinens.

LUCILE.

Et à mon avis, vous avez bien raison. La sottise et l'impertinence sont faites pour exercer la satire, et pour être tournées en ridicule.

VALÈRE.

Par réflexion, j'imagine que la tournure originale de votre esprit pourrait bien, non-seulement amuser vos pratiques, mais vous amuser aussi beaucoup vous-même.

LE MARCHAND.

Rien n'est plus vrai, monsieur : je trouve souvent dans mes réflexions de quoi me divertir beaucoup. Assis derrière mon comptoir, je regarde ce qui se passe dans mon petit magasin, et j'y vois une plaisante répétition de la comédie du grand théâtre du monde. Lorsqu'il me vient un sot qui jette cinquante ou cent guinées pour acquérir une bagatelle qui ne vaut pas réellement un schelling, cela m'étonne. Mais je n'ai qu'à regarder le monde; j'y vois de bonnes terres et d'excellens domaines échangés contre des voitures dorées et un grand train; un patrimoine solide, contre un titre insignifiant; une douce liberté dans la solitude, contre une place assujettissante et servile à la cour; je vois la santé changée avec empressement contre les maladies, et le bonheur contre le triste plaisir du jeu : alors mon étonnement cesse. Tenez, monsieur, le monde n'est qu'une grande boutique de joujoux, et les hommes, comme des enfans ou des fous, courent pour acheter bien cher des riens. Nous avons beau nous flatter, le plus sage d'entre nous a son défaut, sa faiblesse; il a son colifichet, sa babiole dont il est ridiculement épris; mais notre cher amour-propre nous trompe si bien et si adroitement, que nous nous faisons aisé-

ment grâce du même travers que nous reprenons aigrement chez les autres.

Chacun trouve toujours, raisonnant à sa guise,
Une bonne raison pour faire une sottise.
Qui de nous deux est fou? tu prétends que c'est moi;
Mais va, prends la marotte; elle est faite pour toi (7).

VALÈRE, riant.

Ha! ha! rien n'est plus juste. Mais je crois que voilà l'heure où vous songez à fermer votre boutique. — Mesdames, vous n'avez pas besoin d'autre chose?

LUCILE.

De rien, ce me semble. (*Au marchand.*) Si vous voulez bien me mettre de côté le miroir et la lunette d'approche, je les prendrai et les paierai.

VALÈRE.

Eh bien! madame, comment trouvez-vous ce plaisant original?

LUCILE.

Je vous dirai qu'à mon avis, il est lui-même la pièce la plus curieuse de son magasin.

VALÈRE.

Eh! oui, vraiment.

Il sait offrir, à ce siècle léger (8),
De vieux sermons sous des formes nouvelles;
Moraliser avec des bagatelles.
Censeur aimable, il plaît pour corriger.
Or, voulons-nous tout de bon nous instruire,
Par la raison apprendre à nous conduire,
A réprimer maint funeste penchant?
Souvenons-nous des leçons du marchand.

FIN DU MAGASIN DE CURIOSITÉS.

# NOTES

SUR

# LE MAGASIN DE CURIOSITÉS.

(1) Le titre anglais *The Toy-shop* signifie littéralement la *Boutique de bijoux* ou *de bagatelles*.

Mais comme ce marchand vend des objets qui ont des propriétés morales fort sérieuses, tels que des besicles qui font voir les choses comme elles sont, des balances qui servent à peser le mérite, le bonheur, etc., etc., nous avons pensé que de pareilles marchandises n'étant ni des bagatelles, vu leur importance, ni des bijoux, puisque ce ne sont point des objets de luxe, destinés à la parure, le vrai titre de la pièce, en français, devait être : *Le Magasin de curiosités*.

(2) Introduction.

Il eût été facile de placer cette première scène dans la boutique même du marchand. Il n'y avait qu'à le supposer absent de chez lui pour quelque affaire; les chalands venus pour acheter, auraient parlé de lui, en attendant son retour. Ainsi la petite exposition du caractère de cet homme et de son genre de commerce se serait faite dans son magasin; et l'unité de lieu aurait été conservée; mais cette unité est une des règles dont les Anglais se mettent le moins en peine dans leurs pièces de théâtre.

(3) Il y a dans le texte : *A new kind of satirical parson*, une nouvelle espèce de curé satirique.

(4) *A double entente*. En français, dans l'original.

(5) Il y a dans l'anglais *damme* et *damn-it ;* c'est le fameux *goddem* moins grossièrement prononcé. Nous avons cru devoir substituer à ce serment une locution française, convenable dans la bouche d'un petit-maître.

(6) L'anglais porte *distinguisher* qui *distingue*, qui *discerne*. On suppose apparemment que ce cornet est fermé par une lame percée de petits trous comme un arrosoir, et qu'il a la propriété de ne laisser passer à travers ces trous que les discours dignes d'être entendus. Précieux instrument sans doute, s'il pouvait se trouver !

(7) *You say that I ; I say that you are he ;*
*And each man swears : « the cap's not made for me. »*

Ces deux vers insérés dans la pièce qui est en prose sont peut-être une citation (nous ignorons de quel auteur), ils signifient littéralement :

« Vous dites que je le suis (*fou*); je dis que c'est vous qui » l'êtes, et chaque homme jure et proteste : le bonnet (*de fou*) » n'est pas fait pour moi. »

(8) L'acteur adresse au public cette morale ou affabulation qui est en six vers rimés deux à deux.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.